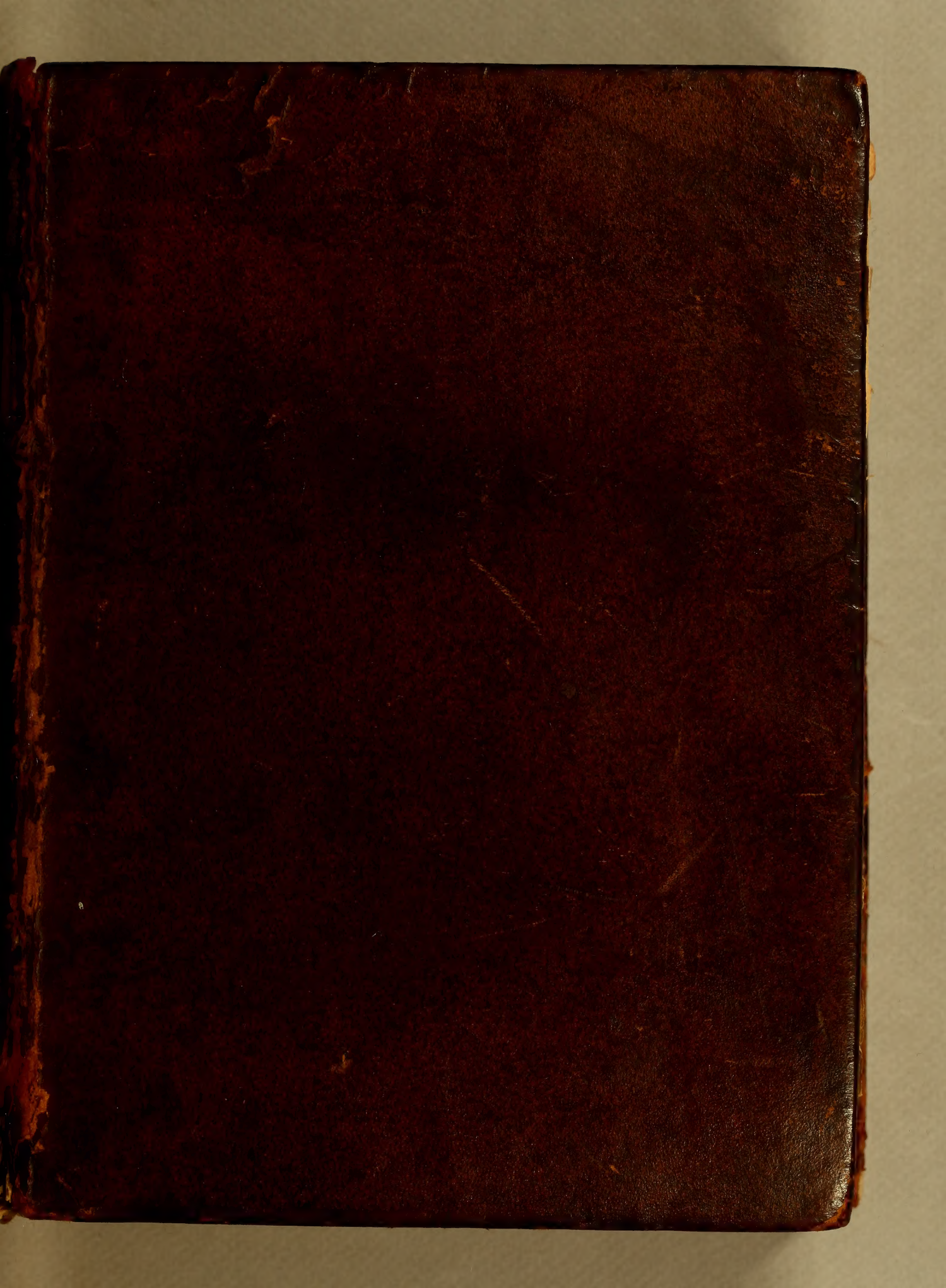
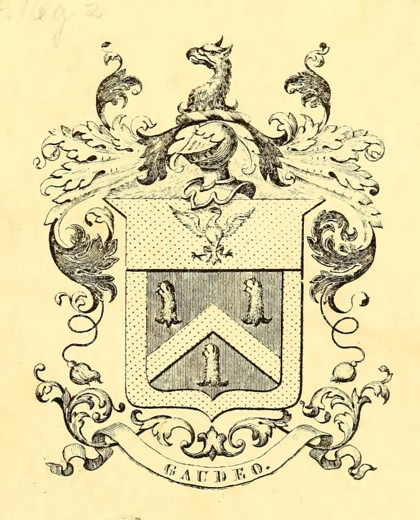




GAUDEO.

33

~~Rochefort~~

There should be 3 maps according to Dampierre.

47

HISTOIRE GENERALE, DES ISLES DE S. CHRISTOPHE, DE LA GVADELOVPE, DE LA MARTINIQVE, ET AVTRES DANS L'AMERIQVE.

Où l'on verra l'establissement des Colonies Françoises, dans ces Isles; leurs guerres Ciuiles & Estrangeres, & tout ce qui se passe dans les voyages & retours des Indes.

Comme aussi plusieurs belles particularitez des Antisles de l'Amerique: Vne description generale de l'Isle de la Guadeloupe : de tous ses Mineraux, de ses Pierreries, de ses Riuieres, Fontaines & Estangs: & de toutes ses Plantes.

De plus, la description de tous les Animaux de la Mer, de l'Air, & de la Terre: & vn Traité fort ample des Mœurs des Sauuages du pays, de l'Estat de la Colonie Françoise, & des Esclaues, tant Mores, que Sauuages.

Par le R.P. Iean Baptiste DV TERTRE, Religieux de l'Ordre des FF. Prescheurs, du Nouitiat du Faux-bourg Sainct Germain de Paris, Missionaire Apostolique dans l'Amerique.

A PARIS,
Chez IACQVES LANGLOIS, Imprimeur Ordinaire du Roy, Au Mont de sainte Geneuiefve, vis à vis la Fontaine.
ET EMMANVEL LANGLOIS, dans la grand'Salle du Palais, à la Reyne de Paix.

M. DC. LIV.

Auec Priuilege du Roy, & Approbation des Superieurs.



A MESSIRE ACHILLES DE HARLAY,

CHEVALIER, SEIGNEVR, ET COMTE

de Beaumont, &c. Conſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Eſtat & Priué, & Maiſtre des Requeſtes ordinaires de ſon Hoſtel.

*ONSIEVR,*

Si ie prends la hardieſſe de mettre voſtre nom illuſtre au commencement de ce Liure; c'eſt pour luy ſeruir de Protecteur: car il a ſujet de craindre, tout François qu'il eſt, d'eſtre traitté comme Eſtranger, parce qu'il tient ſi peu de la Politeſſe & du langage de ce temps, que ſans doute on auroit peine à le ſouffrir,

ſans l'éclat & la recommandation que le fameux nom de Harlay luy doit indubitablement donner. Qui fera reflexion, Monſieur, ſur le choix que i'ay fait en vous dédiant mon ouurage, qui ne ſe ſouuienne auſsi-toſt de la gloire de voſtre Maiſon, & ne vous regarde comme le digne ſucceſſeur de ce grand homme qui fut le veritable Achille de l'Eſtat, l'ornement de ſon ſiecle, l'Ame & la Colomne de l'Auguſte Parlement de Paris, & le plus ferme appuy à la Couronne de nos Roys Henry III. & Henry le Grand d'immortelle memoire? c'eſt pour ce ſuiet, Monſieur, & pour m'acquitter en partie des obligations que ie vous ay, que ie vous preſente ce Liure, puiſque tout ce qui peut partir de mon peu d'eſprit ne vous doit pas eſtre moins acquis que moy-meſme. D'ailleurs ſi les Curieux reçoiuent quelque ſatisfaction de mon trauail (c'eſt à vous, Monſieur, qu'ils ſeront particulierement obligez): car ie ne l'eus pas plutoſt apporté en France, que vous luy ſeruiſtes d'Azile & de Pere, puiſque le deſir que i'auois de vous ſatisfaire, m'obligea de mettre en ordre les memoires & differentes remarques que i'auois fait dans mes voyages: & pendant ma demeure dans les iſles de l'Amerique, i'en fis vn Recueil que ie vous preſentay il y a quelques années: Il receut de vous vn accueil tout à fait fauorable; & luy ayant ouuert l'entrée de voſtre Bibliotheque, vous luy donnaſtes

rang parmy ces doctes manuscrits qui la composent. Ie me serois sans doute contenté de le voir dans vne si honorable Compagnie, & n'aurois iamais pensé à le donner au public, si ie n'auois été auerty qu'il étoit plus mal-heureux sur la terre que sur la mer, & qu'apres auoir éuité les Pirates de dix-huit cens lieües de mer, il étoit tombé entre les mains de certains autres Pirates, qui font profession de s'enrichir des pertes d'autruy, & qu'ils vouloient mettre au iour sous leur nom, encore qu'ils n'en eussent qu'vne copie fort imparfaite. Cette consideration, Monsieur, est la derniere qui m'a fait resoudre de le faire imprimer, & de luy faire porter vn nom qui imprimast du respect & de la crainte à ses enuieux: Le voicy, Monsieur, qui auant que de voir le iour vient demander vostre protection; vous l'auez tousjours accordé à son Autheur: c'est pourquoy il espere la mesme grace, & qu'il se sentira des bontez que vous auez tousiours eües pour vn pauure Religieux, qui seroit tout à fait indigne de l'habit & du caractere qu'il porte, s'il n'estoit, par vn veritable principe de charité,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-obligé seruiteur,
F. I. B. DV TERTRE, de l'Ordre des Freres Prescheurs.

AV LECTEVR.

IL y a plus de quatre ans, que l'obeyſſance que ie dois à mes Superieurs, iointe aux tres-inſtantes, & preſque importunes prieres de mes amis, me contraignit d'écrire ce Liure auec autant de repugnance, que i'auois de iuſte ſujet de m'en diuertir; dautant qu'à mon retour des Indes, ie trouuay la langue Françoiſe dans vn ſi haut degré de politeſſe; que iauois raiſon d'apprehender que la rudeſſe de mon ſtyle ne rebutaſt meſme les plus groſſiers, & ne leur fit eſtimer mon diſcours auſſi ſauuage que le pays que ie leur décris. Dans cette penſée ie l'auois comme abandonné, & me contentant de l'auoir donné à vne perſonne de haute condition, qui me faiſoit l'honneur de m'aymer, ie ne penſois plus à le faire imprimer. Certainement, il n'auroit pas ſi toſt veu le iour, ſi ie n'auois eſté bien informé que l'on auoit ſurpris ma copie, pour la faire imprimer ſous vn autre nom que le mien; l'on en auoit deſia parlé à quelques Imprimeurs, leſquels m'en donnerent aduis; ſi bien qu'ayant eſté contraint d'en haſter vn peu trop l'impreſſion, ie ne doute pas que tu n'y rencontre beaucoup de fautes, qui ſont inſeparables d'vne impreſſion precipitée. Ie te le preſente tel qu'il eſt, fort peu orné de belles paroles; mais autant ſincere & veritable, comme le diſcours en eſt naïf & ſuccint. Ie me promets au moins, que ſi tu n'es ſatisfait du diſcours, que le grand nombre de belles & curieuſes remarques, qui ſont comme autant de belles fleurs

produites dans vn mauuais terroir, te donneront du contentement.

Or comme ie ſçay tres-bien que le bel ordre & agencement de chaque choſe en ſon lieu, contente autant vn eſpritbien reglé, que le deſordre & la confuſion le choque & le rebute, i'ay eu vn ſoin tres-particulier de traiter toutes ces matieres ſi differentes auec tant d'ordre, que i'apprehende que tu ne me blaſme d'auoir eſté trop court, pluſtoſt que de t'ennuyer dans la lecture de ce Liure. En effet, ie me ſuis eſtudié de propos deliberé à retrancher de ce Liure tout ce que i'ay creu qui n'eſtoit pas neceſſaire à mon deſſein, qui eſt de décrire tout ſimplement les choſes que i'ay remarquées durant mon ſejour dans l'Amerique, & de donner vne entiere connoiſſance de tout le bien qui s'y rencontre ſans aucune exageration, & de tout le mal ſans aucun déguiſement, ce qui eſt vne choſe aſſez rare dans la pluſpart des Auteurs, qui ont iuſques icy écrit de l'Amerique. Que ſi tu trouue du ſuperflu dans quelques-vnes de ſes parties, qui peut-eſtre ne te plairont pas égalem[illegible] ſçache que ie n'ay pas écrit pour toy ſeul; car[illegible]que i'ay conceu le deſſein de ce Liure, i'ay eu en veuë non ſeulement la ſatisfaction des curieux; mais l'vtilité des habitans du pays, auſſi bien que d'informer ceux qui veulent faire le voyage, de pluſieurs choſes qui leur ſont abſolument neceſſaires: ſi bien qu'il ſe pourra faire que les choſes qui choqueront ton eſprit, ſeront l'vtilité & les delices des autres.

Ie t'auertis auſſi, mon cher Lecteur, qu'encore bien

que ie traite seulement icy de quelques isles particulieres de l'Amerique, tu dois iuger sur le mesme pied, tant de la terre ferme, que des autres isles qui sont entre les deux Tropics; car c'est la mesme temperature, le mesme terroir, les mesmes plantes, & les mesmes animaux, exceptez quelques singes, & quelques bestes feroces qui ne se rencontrent pas dans les isles; & tant s'en faut que ces isles vallent moins dans l'estat où elles sont que la terre ferme, qu'au contraire, ie suis certain que dans deux ou trois années, l'experience fera changer d'opinion à plusieurs qui ne m'ont pas voulu croire.

Si tu dis qu'il y a encore plusieurs belles remarques à faire dans le pays, desquelles ie ne fais aucune mention, i'en demeure d'accord, & croy asseurément que si i'auois écrit sur les lieux, i'aurois dit quelque chose dauantage; mais ie t'asseure que sçauroit esté peu de chose; contente-toy de ma bonne volonté, & reçois le peu que ie te donne d'aussi bonne part, que ie te l'offre de bon cœur.



ADVIS AV LECTEVR.

AMy Lecteur, afin que rien ne manqua à ton entiere satisfaction, i'ay prié instament le R. P. Raymond Breton, Superieur & Commissaire de la Mission de nostre S. Ordre dans les Antisles de l'Amerique, qu'il me donna quelques parcelles des traducti ons qu'il a fait de nos mysteres en la langue de nos Sauuages. Ie te les presente de bon cœur. Tu verras dans ce peu de lignes combien cette langue est ingrate & indigente, & les grands trauaux que ce bon Pere a pris pour s'y rendre parfait. Ie t'aurois donné icy son Catechisme entier, si ie n'auois eu peur d'abuser de ta patience.

Létiboüic yoümaan ak'Iráheu aka sainct Acámboéhé.	Au nom du Pere, & du Fils, & du sainct Esprit.

L'Oraison Dominicale.

1. Kioümoüé titanyem caoüé, tamainguala éyéti oüaróman.	Nostre Pere qui és au ciel empyré, honoré soit ton nom, à cause de nous.
2. Nemboüilla boubécoüni oüaone.	Ton ciel nous aduienne.
3. Maingatkatou thoattica ayé oula: Huibóná tiboüic nonum cachi tiboüicbali oübécou.	Obeyssance soit rendüe à ta parole: par nous sur la terre ainsi qu'au ciel.
4. Hu erébali eboe-iim bimalé okoigné.	Donne-nous auiourd'huy nôtre pain ordinaire.
5. Cheüllé-katou-banun huénócatini bibonam ca chi cheüllé-oüábali nhenócaten-ibé huibónam.	Pardonnez-nous les meschancetez que nous auons faites. Ainsi que nous pardonnons celles que nos semblables nous font.
6. Menépeton oüaattica toróman tachaoüantebouironi.	Que nous ne soyons surmontez par tentation.

7. Irheü chibacaiketabaoua tioüiné toülibani: ân-ankatou.

Mais fais-nous eschaper du mal, Ainsi soit-il.

La Salutation Angelique.

Maboüic Maria oüéé chioüámain bómptou libônã Ichéiri, likia bimaléém, aoüérégoütibou n'hioüiné ámon oülié, likia kia aüéregoyen átagnanum Iesu.

Salut, ô Marie, tu plais à Dieu, il est auec toy, tu és plus heureuse que les autres femmes, & plus est heureux ton Fils Iesus.

Sancte Marie Ichéiri-chanũ Kélémeicherátiba oüâoichéẽ icheumetioüa ikóigné huitatoüli ábou kia.

De Dieu la Mere, prie pour nous meschans, maintenant & à nostre mort.

Symbole des Apostres.

Moingnattetena libonam Icheiri ioümaam oüboütoügoüméméti chicaboüitinum oübecou, nonum amiem, ékénétoüpa oka.

Ie crois & me confie en Dieu le Pere qui peut tout, facteur du Ciel & de la Terre, sans matiere.

Ineglé libónam lamoínteréé Iesus-Christ oüayoüboütoülicou.

Et puis à son Fils vnique Iesus-Christ nostre Capitaine.

Ebechouoüti oüekéli-méem lorómam sainct Acamboéé, n'heümainti tao Maria Vierge oka.

Conceu homme par le sainct Esprit, né de Marie estant Vierge.

Apagoüti lioüboütoümali aboücheem Ponce Pilate.

Affligé sous le gouuernement de Ponce Pilate.

Attaroüti toüágon tabáiragoné; aocéti, achonamoinroüouti kia.

Attaché sur la Croix, mort & enseuely.

Nántiti toürallió-ni, Ieloüan oüago huyeou noubacaiti niouiné nheketalium.

Descendu aux Enfers le troisiesme iour, ressuscité des morts.

Aoualiroüti oübicoü-agoni; anioüroüti liaon-agoücheem lioümaan macháuyanrágon-

Monté au Ciel, assis à la droite de son Pere qui peut tout.

mémeti:

Nyaincheem nembouibali (nᵃonicoüa)tóubara lihuebémali nhiéumali,nhirópomali-boüic Kiaya oüekliem.

De là il viendra(ie le crois) pour se vanger sur la malice & bonté des hommes.

Moingattéténa libónam sainct Acámboeé.

Ie crois & me confie au sainct Esprit.

Ton nhatánenaboüli émérigoütou moíngattetium: nhiropóni alloucoüragon náunicoüa callinéméthium.

A l'assemblée vniuerselle des croyans, à la mutuelle communication du bien des bons.

Nhenocatini culleúli.

A la remission des pechez.

Nhácobou-koo oübácali.

A la resurrection des propres corps:& à la vie qui ne finit point.

Manchonchonti-kia yoüani.

Ainsi soit-il.

An-an^k atou.

La benediction auant le repas.

Beni homan. *Resp.* Icheiri.

Benissez. *Resp.* Dieu.

Beni thoáttica-oüa-lé huiuéclle banaboüli kia liaon Iesu-Christ: Léti inicoülámalirocoü yoümaan ak'iropómmeti Acamboéé, hueleénguapa tánibara. oüaóné.

Que la droite de Iesus-Christ benisse donc nous & nostre manger:en la vertu du nom du Pere & du Fils & du bon Esprit, afin qu'il nous profite.

Action de graces apres le repas.

Yao oüáignem bibónam Eréi oüboutougoutioueé n'hábara bitéuenné-bonálé oüaoné.

Nous vous rendons graces Roy tout-puissant, pour tous vos dons que vous nous auez départis.

Les Commandemens de Dieu.

Tiboüinali aonacani kaboületakati itara tiem lorómam Icheiri chon oü acabo.

Des preceptes d'amour escrits, Dieu en a fait dix.

1. Ayoüboütoülicoü tímani áo, Bicheiricou Kia.Icheipabatiboü ioüiné.

Ie suis ton Roy & ton Dieu, Tu n'en auras d'autres que moy.

2. Minalérenni Kóaka báuba táo iëti akanum hueléengay haman-méém.

Tu n'affermeras rien pour tout auec mon nom, lors qu'il sera inutil.

3. Aban láoyagon oüácaboa-

Six iours pour ton trauail, tu te

poürconi hu eyoü báo toübara bioü atakimali, emeruababibou taochéẽ timameli báo.

reposeras le iour d'apres.

4. Chamaingnay bauba náoné bitignonum halé tanibara bakeboüli.

Tu feras grand estime de tes progeniteurs, afin que tu aye vne longue vieillesse.

5. Eoüepabatibou.

Tu ne tuëras point.

6. Mehücrebatiboü.

Tu ne feras point luxurieux.

7. Monémépabatiboü.

Tu ne desroberas pas.

8. Oüchoünnepabatibou ákabo ariángua Kia n'hinri bibé.

Tu ne mentiras point principalement quand tu accuseras ton prochain.

9. MaignoümoüraKoatibátiboü tiboüic liani ayoümoülicoü.

Tu ne conuoiteras la femme de ton prochain.

10. EKénnépabatiboü tiboüic lihuénappoüé-bonalé lilliguini Kia.

Tu n'enuiras ses biens ny ses animaux.

BiamaKciroü mamboületóntoü Achoüboütouiroüoütoü Achoüboütoüi roüoütoülic tóromaKoüa.

Il y en a encore deux non escrit, mais connus de soy-mesme.

1. Pániroüba méem nhibónam biKibé toKa cachi KaniraKoa Klée toübali bibonam.

1. Tu feras à autruy, cecy ainsi que tu veux t'estre fait.

2. ManiKoatibatiboü-méẽ n'hibonam cachi maniKoüakoüléé, n'hábali bibonam.

2. Tu ne leur feras ce mal, ainsi que tu ne veux pas qu'on te le fasse.



TABLE DES TRAITEZ DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES contenus en ce Liure.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

é

IV. PARTIE.

I. TRAITÉ.

Des Poissons.

CHAP. I.

CHAP. II.

II. TRAITÉ.

Des animaux de l'air.

CHAP. I.

CHAP. II.

I. TRAITE'.

Des animaux de la terre.

CHAP. I.

CHAP. II.

V. PARTIE.

CHAP. I.



LICENTIA

REVERENDISSIMI PATRIS Thomæ Turci, totius Ordinis FF. Prædicatorum Magiſtri Generalis.

Nos Frater Thomas Turcus ſacræ Theologiæ Profeſſor, totiuſque Ordinis FF. Prædicat. Magiſter Generalis & humilis ſeruus.

HArũ ſerie noſtrique authoritate officij tibi R.P.F.Ioanni Baptiſtæ du Tertre, licentiam facimus impreſſioni mandandi librum à te editum de Inſula Guadalupa, in America, modò prius à R.Admod.P. Priore & Lectoribus Theologicis Nouitiatus noſtri Gener. Pariſienſis approbetur, ſeruatis omnibus iuxta decreta Sũmorum Pontificum, ſacri Concilij Trid. noſtrarum ſacrarum Conſtitutionum, Capitulorum Generalium, & ſpecialiter Capituli vltimi Valentini, aliiſq; ſeruandis. In quorum fidem his officij noſtri ſigillo munitis propria manu ſubſcripſimus. Datum Romæ in Conuentu noſtro Sanctæ Mariæ ſuper Mineruam, die 8. Nouemb. An. Dom. 1648. Frater THOMAS TVRCVS. qui ſupra.

Regiſtrata. folio 258.

F. IACOBVS BARELIER Socius.

Locus † ſigilli.

Approbation des Lecteurs en Theologie.

NOus ſous-ſignez Profeſſeurs en Theologie, du Conuent de l'Annonciade de l'Ordre des FF. Preſcheurs de la Congregation de S. Loüis, certifions auoir veu le Liure intitulé; *Hiſtoire Generale des Iſles de S. Chriſtophe, de la Guadeloupe, de la Martinique, & autres dans l'Amerique*, composé par le R. P. Iean Baptiſte du Tertre, Miſſionaire Apoſtolique dans l'Amerique, dans lequel nous n'auons rien trouué contraire à la Foy, ny aux bonnes mœurs. Fait à Paris ce 8. Auril 1654.

F. PHILIPPE BORDEREAV.
F. ANDRE VVIDEHEN.

Extraict de Priuilege du Roy.

LOVIS Par la Grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre; A nos Amez & Feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Baillifs, Seneschaux Preuosts & leurs Lieutenans, & tous autres nos Iusticiers qu'il appartiendra. Salut; Nostre cher & bien aymé le Pere Iean Baptiste du Tertre, Prestre, Religieux de l'Ordre des Freres Prescheurs, Profés du Nouitiat General des Iacobins Reformez du Faux-bourg S. Germain à Paris, nous a fait remonstrer qu'il a composé vn Liure intitulé; *L'Histoire generale des Isles de S. Christophe, Guadeloupe, Martinique & autres de l'Amerique, &c. enrichy de plusieurs Cartes, Figures & Images*: Lequel Liure il desireroit mettre en lumiere, & iceluy faire imprimer pour le bien & vtilité du public, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres sur ce necessaires: A CES CAVSES; Nous luy auons permis & octroyé, & par ces presentes permettons & octroyons audit Pere Iean Baptiste du Tertre, de faire imprimer, vendre & debiter ledit Liure auec lesdites Cartes, Figures & Images necessaires en taille douce, ou autrement, comme il auisera bon estre en tous les lieux de nostre obeyssance, par tel Imprimeur, Graueur & Libraire qu'il voudra choisir, en vn ou plusieurs volumes, en telles grandeurs, marges ou caracteres, & autant de fois que bon luy semblera durant neuf ans entiers & accomplis, à compter du iour que ledit Liure sera acheué d'imprimer pour la premiere fois; & faisons tres-expresses deffenses à toutes personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soiēt, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny distribuer ledit Liure durāt ledit tēps en aucun lieu de nostre obeyssance, sous pretexte d'augmentation, correction, chāgement de titre, fausses marques ou autrement, en quelque sorte & maniere que ce puisse estre sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront son droit, à peine de quinze cens liures d'amende, payable par chacun des contreuenans, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de nostre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers au Libraire que l'Exposant aura choisi, de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, à la charge qu'il sera mis trois exemplaires dudit Liure, deux en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Molé, Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que de l'exposer en vente, & de faire enregistrer ces presentes és Registres de la Communauté des Libraires Imprimeurs de nôtre Ville de Paris, à peine d'estre descheus de la grace du Priuilege; Si vous mandons & à chacun de vous enioignons, que de nôtre present Priuilege & permission, & du contenu cy-dessus vous fassiez & souffriez ioüir plainement & paisiblement ledit Exposant, & ceux qui auront droit de luy sans qu'il leur soit donné aucun empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Liure, vn Extraict des presentes, elles soient tenuës pour deüement signifiées, & foy y soit adioustée & aux coppies collationnées par vn de nos Am[illegible] Feaux Conseillers Secretaires comme à l'Original: Commandons au premie[illegible]stre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des presentes tous exploits necessaires sans demander autre permission: Car tel est nostre plaisir; nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normandie, prise à partie, & Lettres à ce contraires. Donné à Paris le 16. de Mars, l'an 1654. & de nostre Regne le onziesme.

Par le Roy en son Conseil,
VABOIS.

Ledit R. P. Iean Baptiste du Tertre a cedé & transporté le Priuilege cy-dessus à Iacques Langlois, Imprimeur ordinaire du Roy, pour en iouyr aux termes & conditions d'iceluy, ainsi qu'ils ont conuenu le 25. d'Auril 1654.

HISTOIRE



HISTOIRE DE L'ESTABLISSEMENT DES COLONIES FRANÇOISES,

Dans les Isles de sainct Christophe, Guadeloupe, Martinique, & autres; & de ce qui se passe dans les voyages de l'Amerique.

PREMIERE PARTIE.

De la naissance de la Colonie dans l'Isle de sainct Christophe premiere des Isles habitée par les François.

CHAPITRE PREMIER.

I'Ay souuent admiré dans l'Antiquité prophane l'auanture de deux petits jumeaux nouuellement nez, qui apres auoir esté jettez dans le Tybre, recueillis par vne louve, qui leur fit office de mere, & éleuez dans vne cabane de Ber-

ger; ont esté comme la semence feconde qui a produit ce grand arbre de l'Empire Romain, dont les branches se sont étenduës & multipliées par l'Vniuers. Ie n'ay pas trouué moins étrange ce que les Lettres sainctes nous apprennent de la merueilleuse fortune du petit Ioseph, tiré de sa cisterne, & deschargé de ses chaisnes, pour estre fait Viceroy de toute l'Egypte. L'éleuation de Moyse est encore vn grand miracle de la Prouidence, qui sauue cét enfant exposé d'vn naufrage inéuitable, pour en faire le Dieu de Pharaon, & le Liberateur de son peuple: Mais ie puis dire, sans rien donner à la flatterie, que l'establissement de nostre Colonie Françoise dans les Isles Cannibales n'est pas moins émerueillable, ny moins étonnant. Car si nous considerons auec attention son commancement & son progrez, nous la verrons naistre comme vne petite source, qui se dégorgeant insensiblement par des voyes connuës seulement de Dieu, malgré les obstacles des montagnes, & les contradictions des hommes, va innonder les plus belles terres de l'Amerique. Elle vous semblera d'abord ruïnée tout à fait dans sa naissance, & vous remarquerez en mesme temps, que recueillant les pieces de son débris, elle se restablit sur ses propres ruynes contre toute sorte d'esperance, & auec tant d'auantage & tant de succez, que toute abandonnée & toute persecutée, mesme qu'elle estoit de ceux qui la deuoient maintenir, elle remplit desia d'habitans François plusieurs belles terres capables de composer autant de Prouinces.

Les richesses prodigieuses que les Espagnols tiroient de ce nouueau monde, firent naistre le desir d'en auoir leur part, à toutes les Nations de l'Europe. A cét effect force auanturiers équiperent des Nauires pour aller trafiquer auec les Sauuages: mais l'Espagnol, qui croit estre seul & legitime possesseur de ce grand pays, se preualant de la donation qu'Alexandre VI. en auoit fait aux Roys Catholiques Ferdinand & Isabelle, l'an 1493. pour y establir le Christianisme, s'y opposa fortement, & traicta de Pirates & de Corsaires, tous ceux qu'il trouua entre les deux Tropiques. Voila le sujet de la guerre dans les Indes Occidentales. Or soit que les autres Nations estimassent cette donation friuole, ou que ce fut par forme de represaille, elles se roidirent contre les efforts des Espagnols, & y firent souuent de tres-riches prises: elles ont continué cette petite guerre, iusqu'à ce que Dieu leur eut inspiré le dessein d'habiter vne si riche partie du monde, de laquelle il semble qu'il en veüille priuer cette nation ambitieuse, qui s'en est renduë indigne par les horribles cruautez qu'elle a exercée sur les Indiens: cruautez si estranges & si inouyes, que le Reuerendissime Pere Barthelemy de Las Casas, Euéque de Chiapa, Religieux de l'Orde des FF. Précheurs, asseure comme témoin oculaire, que les Espagnols en quarante ans, ont massacré cinquante millions d'hommes dans les Isles d'Hispañiola, de Cuba & de S. Iean de Portric.

Ie sçay bien qu'on pourroit m'alleguer que i'ay tres mauuaise grace d'écrire que Dieu veut priuer les Es-

pagnols des terres de l'Amerique, afin d'en gratifier les François, qui pour auoir moins fait mourir de Sauuages, n'ont pas esté moins barbares qu'eux; eu égard qu'ils les ont chassez de l'isle de sainct Christophe, aussi bien que de celle de la Guadeloupe. Mais ie puis répondre, que si vous lisez attentiuement cette Histoire, vous trouuerez que Dieu s'est comporté enuers les François, comme il a fait auec les Israëlites dans les deserts, ne laissant pas impuny vn seul de leurs crimes; car il est certain que tous ceux qui ont trempe leurs mains dans le sang de ces pauures innocens, ont expié leur massacre par la perte de leur vie ou de leurs biens.

Entre plusieurs Capitaines qui taschoient de faire fortune dans l'Amerique, vn Gentil-homme nommé Desnambuc, cadet de la maison de Vauderop en Normandie, se voyant priué des biens deus à sa qualité & à sa naissance, à cause de la rigueur des loix du pays, resolut ou de mourir genereusement, ou de suiure les traces de quantité de braues hommes, qui auoient fait vne fortune tres-auantageuse dans cette nouuelle & opulente partie du monde.

Il part de Dieppe l'an 1625. dans vn brigantin armé de quatre pieces de canon & de quelques pierriers, auec enuiron trente-cinq hommes, tous bons soldats bien disciplinez & bien agueris. Arriué aux Kaymans, il se trouue aussi-tost découuert par vn Gallion d'Espagne d'enuiron quatre cens tonneaux, & monté de trente pieces d'artillerie, lequel le prend à son auantage dans vne baye, & l'attaquant

ſoudainement à coups de canon, luy donne à peine le temps de ſe reconnoiſtre. La ſurpriſe neansmoins ne fit point perdre courage à noſtre Capitaine genereux; au contraire, redoublant ſes forces par la reſiſtance, il ſouſtint le choc l'eſpace de trois heures, auec tant d'opiniaſtreté, que l'Eſpagnol fut contraint de l'abandonner, apres la perte de la moitié de ſes gens.

Mais que la victoire ſembla funeſte à noſtre cadet! il voit apparament ſa fortune renuerſée; ſon vaiſſeau ne peut plus tenir la mer, ſes voiles ſont déchirées, ſes cordages ſont rompus, huict ou dix de ſes hommes ont eſté tuez, & la plus grande partie des autres ſont bleſſez dangereuſement. A quoy ſe reſoudra-il en vn eſtat ſi déplorable? inſpiré de Dieu, qui l'auoit choiſi comme le Pere des habitans, & comme le Fondateur des Colonies Françoiſes dans les iſles Cannibales: Il aborde l'iſle de ſainct Chriſtophe, ſituée au dix-ſeptiéme degré de latitude Septentrionale, pour y racommoder ſon brigantin, & y faire panſer tous ſes bleſſez par le Chirurgien qu'il auoit embarqué auec luy.

Il rencontre dans cette iſle vingt-cinq ou trente François, refugiez en diuers temps & par differentes occaſions, s'entretenans en grande paix auec les Sauuages, & ſe nourriſſans des viures qu'ils leurs fourniſſoient fort liberalement. L'arriuée de Monſieur Deſnambuc auec ſes gens leur donna beaucoup de conſolation: Ils vécurent auec luy l'eſpace de ſept ou huict mois, l'aymans comme leur pere, &

l'honorans comme leur Chef : il faisoit du petun auec eux , lequel valoit en ce temps-là dans nos Havres douze ou quinze francs la liure ; pendant que l'on reparoit son vaisseau , ou qu'il attendoit la commodité de quelqu'autre nauire pour repasser en Europe.

Il faut icy obseruer qu'vn Capitaine Anglois, nommé Vvaërnard, aussi mal traicté par les Espagnols, que Monsieur Desnambuc l'auoit esté, se jetta presqu'en mesme temps que luy dans sainct Christophe. Cét Anglois viuoit en mesme intelligence auec les Sauuages que Monsieur Desnambuc. Cependant ces Barbares entrent en défiance des vns & des autres ; parce que dans vn vin general qu'ils firent, le Diable leur persuada par la bouche de leurs *Boyez*, que ces Nations Estrangeres n'estoient abordeés dãs l'Isle que pour les y massacrer cruellement, comme elles auoient tué leurs ancestres dans toutes les terres qu'elles occupẽt: Cét esprit de mansonge n'eut pas beaucoup de peine à les porter à s'en deffaire en vne nuict; ils en prennent la resolution, choisissent le temps que la Lune seroit à pic, c'est à dire, en son plain, & ils eussent infailliblement executé vne si sanglante deliberation, si la diuine Prouidence n'eut détourné cét orage, permettant que les François & les Anglois en furent auertis par vn Sauuage, qui pour quelque interest particulier découurit le secret de ses compatriotes, & leur attira le malheur, qu'ils premeditoient de décharger sur les autres ; car nos François & les Anglois detestans vne

Nous expliquerons cette ceremonie dans le §. 7. de la 5. partie.

ſi horrible conſpiration, les preuindrent chacun dans ſon quartier, & en vne meſme nuict les poignarderent tous dormans dans leurs licts, ſans en excepter vn ſeul, ſinon quelques-vnes des plus belles femmes pour aſſouuir leurs brutales paſſions, & en faire leurs eſclaues : Il y en eut cent ou ſix vingt de tuez; cela fait, ces deux Capitaines Deſnambuc & Vvaërnard concerterent enſemble ſur le deſſein qu'ils auoient d'habiter cette Iſle ; & apres auoir projetté le partage des terres, tel que nous dirons cy-apres, ils partent de l'Iſle de ſainct Chriſtophe preſqu'en meſme temps pour trauailler à l'eſtabliſſement de quelque Compagnie, qui puſt ſubuenir aux frais neceſſaires.

Monſieur Deſnambuc charge ſa barque de petun, & de tout ce qu'il peut trouuer de plus curieux, s'en vient en France, ou ayant beaucoup gaigné ſur ſa marchandiſe, il arriua à Paris en fort bon équipage. Pour venir about de ſes pretenſions, il fit en ſorte par le moyen de quelques-vns de ſes amis, d'expoſer à Monſeigneur le Cardinal de Richelieu la fertilité de toutes ces iſles, & les grandes richeſſes qu'on en pouuoit tirer : en quoy il reüſſit auec tant de bon-heur, que ſon Eminence approuuant ſa propoſition, permit l'eſtabliſſement de la Compagnie de l'Iſle de S. Chriſtophe, le dernier iour du mois d'Octobre l'an 1626.

Cette Compagnie fut compoſée de perſonnes de haute qualité; & quoy que le premier fond de chaque particulier ne fut que de deux mille liures, Mon-

ſeigneur le Cardinal y prenant pluſieurs parts, comme firent quelques autres à ſon imitation, il ſe trouua vne ſomme capable de fournir à l'équipage de pluſieurs nauires. Ces Seigneurs de la Compagnie donnerent Monſieur de Roſſey pour collegue à Monſieur Deſnambuc, & apres que tous deux eurent receu leur congé en pareille forme, datté du 14. Nouembre 1626. & fait vn traicté, qui portoit entre pluſiours conditions onereuſes, que les habitans donneroient la moitié de leur trauail auſdits Seigneurs de la Compagnie; ils leuent enuiron trois cens hommes qu'ils embarquent dans trois nauires, équipez aux frais de la Compagnie, pour les mener à l'iſle de ſainct Christophe.

Cent mille liures auancées pour cét embarquement, furent ſi mal ménagez, que nos gens n'eurent pas fait deux cens lieuës en mer, que les viures leur manquerent, & trauerſerent auec plus de malheur qu'on ait iamais fait, depuis que les iſles ſont frequentées. Arriuez dans l'iſle à la pointe de ſable au commencement de May 1627. ils débarquerent leur monde tout en deſordre, & dans vn ſi pitoyable eſtat, que le plus fort d'entr'eux auoit bien de la peine à ſe ſouſtenir; la pluſpart eſtoient à demy-morts, couchez ſur le ſable ſans aucun ſecours, ny ſpirituel ny temporel : & ce qui eſt horrible à entendre, les *Crables* décenduës en grande abondance au bord de la mer, & amoncelées les vnes ſur les autres auſſi haut que les maiſons, en mangerent plus de trente. Nos deux Capitaines r'aſſemblerent

Voyés la deſcription de cét animal en la 4. partie traité 2. §. 10.

rent les plus ſains, & les ayant diuiſé par la moitié, Monſieur Deſnambuc fut prendre ſon quartier à la Capſterre, & Monſieur de Roſſey à la Baſſe-terre, laiſſant tout le reſte à la miſericorde de Dieu. I'oublios de dire qu'on auoit mené vn bon Preſtre dans le premier embarquement, lequel voyant tant de miſeres, & craignant d'en éprouuer encore de plus faſcheuſes, s'en retourna auſſi-toſt en France.

Le Capitaine Vvaërnard ayant trouué plus de diſpoſition en Angleterre au ſuccez de ſon deſſein, que Monſieur Deſnambuc n'en auoit rencontré en France, eut bien-toſt formé vne Compagnie, de laquelle le Milord Karlay eſtoit chef: de ſorte qu'il eſtoit deſia arriué à ſainct Chriſtophe, & auoit pris ſon poſte à la grande Rade, auec quatre cens hommes, ſains, gaillards & bien munis de toute ſorte de prouiſions; il receut fort ciuilement nos deux Capitaines; puis d'vn commun accord partagerent la terre de l'Iſle ſainct Chriſtophe, le treiziéme de May l'an 1627. pour, & aux noms des Roys de France & d'Angleterre, ſelon les Commiſſions qu'ils en auoient apporté, ainſi qu'il eſt fort ponctuellement remarqué ſur la carte: neantmoins la chaſſe, la peſche, les ſalines, les riuieres, la mer, les Rades, les mines, les bois de teintures & de prix demeurerent communs à toutes les deux Nations.

Que ſi nos deux Colonies ſont ſi diſſemblables dans leur eſtabliſſement, elles ne le ſont pas moins dans leurs progrez. Il eſt vray que toutes deux trouuerent l'Iſle également dépourueuë de viures

pour l'vne & pour l'autre : mais si les Anglois ressentirent quelque chose de la famine, ce fut plustost à cause du grand nombre d'hommes, que la compagnie Angloise y enuoya, qu'à cause de l'indigence commune; dautant que les nauires qui les apportoient, mettoient tousiours à terre des viures pour les faire subsister, iusqu'à ce que les pois & les *Patates* qu'ils plantoient, eussent atteint leur maturité: Mais au contraire, nos François estans arriuez dans l'isle, malades & affoiblis par le trauail d'vne si rude trauersée, souffrirent non seulement par la famine, mais encor par le defaut de secours, qui fut tel, que pendant toute vne année ils ne virent pas vn seul nauire François à leur costé.

La Colonie Angloise s'augmenta si fort, qu'ils furent contrains d'enuoyer vne partie de leurs hommes pour habiter l'isle des Niéues, distante seulement de deux lieuës de celle de sainct Christophe; tandis que nos François mouroient de faim, & deperissoient tellement faute de secours, que de quatre cens hommes qu'ils deuoient estre dans l'isle, ils furent reduits à cent cinquante; si bien que les Anglois prirent de là occasion de tirer auantage de leur malheur, & de bastir sur leurs ruines. Ils murmurent & crient tout haut, qu'il n'est pas raisonnable qu'vne si chetiue colonie les empesche de s'estendre au de là des limites qui leur sont prescriptes. Monsieur Desnambuc fait tout ce qu'il peut pour adoucir les choses, leur remontrant que les ordres du Roy luy auoient lié les mains, & que ce luy seroit

vne tache trop grande de les laiſſer enfraindre ſans ſon conſentement : mais les Anglois faiſans inſtance ſur le petit nombre d'hommes qui leur reſtoit, leſquels ſans vn prompt ſecours periroient auſſi bien que les autres ; il les prie de luy donner le temps de faire vn voyage en France, pour propoſer l'eſtat de cette Colonie au Roy, & pour apprendre ſa volonté là deſſus. Ce qui luy ayant eſté accordé, il part promptement, laiſſant le gouuernement & la conduite à Monſieur de Roſſey.

Il n'eſt pas pluſtoſt en mer, qu'vn ſecours ineſperé arriue à nos François : ce fut vn nauire de Zelande chargé de viures, d'eſtoffes, & de toute ſorte de denrées neceſſaires dans les iſles ; le Capitaine de ce vaiſſeau ayant trouué du petun bien conditionné chez les François, les encourage & les prie de trauailler pour luy, leur promettant de les ſecourir dans ſix mois, & de leur apporter des viures & tout ce qu'ils auroient beſoin.

Cependant Monſieur Deſnambuc arriué en France, fait auſſi-toſt le narré ſincere à Meſſieurs de la Compagnie de tout ce qui ſe paſſoit, les aſſeurant que s'il n'eſtoit efficacement aſſiſté, tout ce qu'ils auoient auancé iuſques alors, eſtoit infalliblement perdu : on expoſe la meſme choſe à Monſeigneur le Cardinal de Richelieu, qui reſolut de luy donner du ſecours. Pour cét effect, il fit promptement équipper quatre grands nauires de Roy, & deux autres moyens ; les Seigneurs de la Compagnie de leur part, leuerent trois cens hommes à leurs frais pour

habiter dans l'isle. Tout cét embarquement partit du Havre de Grace au mois de Iuin l'an 1629. sous la conduite de Monsieur de Cahusac, & arriua à sainct Christophe au mois d'Aoust suiuant.

Aussi tost que la flotte fut arriuée, Monsieur de Cahusac fit sommer le Capitaine Vvaërnard, pour ratifier les contracts de la partition des terres, & pour laisser aux François la paisible possession des quartiers qui leurs estoient écheus en partage. L'Anglois demanda trois iours pour en deliberer. Monsieur de Cahusac répond, qu'il n'a pas vn moment de temps à donner, & que si cela ne se fait toute à l'heure, il va liurer le combat à dix nauires Anglois, qui estoient le long de la coste, & qui s'estimoient beaucop plus forts que les nostres. Les Anglois differans vn peu trop, il leue l'ancre pour aller attaquer les nauires: ce qu'ayans reconnu, ils se disposerent au combat, & l'attendirent auec bonne resolution. La bataille fut grande, & ils furent longtemps aux prises, sans sçauoir qui auroit le dessus; mais trois de leurs nauires estans demeurez à Monsieur de Cahusac, quelques-vns jettez à la coste, & le reste ayant esté contrains de fuïr tout en desordre, nostre Amiral demeura victorieux, ayant perdu fort peu de monde, entre lesquels fut regretté vn de ses Capitaines, nommé Pompierre, Gentil-homme fort consideré.

Les Anglois voyans le desauantage qu'auoient eu leurs nauires, creurent qu'il y auoit plus de huict cens hommes dans les nostres, & apprehenderent

tellement que nos soldats ne pousassent leur pointe, qu'ils enuoyerent promptement le fils de leur Capitaine Vvaërnard, qui estoit vn jeune homme tres-bien né, & extremement chery des François, auec promesse de ne les iamais inquieter pour la possession de ce qui leur estoit écheu en partage l'an 1627.

Monsieur de Cahusac ayant heureusement remis les François dans la iouyssance de leurs biens, & débarqué les trois cens hommes leuez par les Seigneurs de la Compagnie, permit à ses Capitaines d'aller courir le bon bord le long des isles habitées par les Espagnols. Le Capitaine Giron, qui a tousiours suiuy son caprice, quita la flotte contre les ordres de son Amiral, lequel ayant dessein d'habiter à ses frais l'Isle de sainct Eustache (qui est vne petite Isle à deux lieuës de sainct Christophe, la plus forte d'assiette que i'aye veu dans toutes les Isles de l'Amerique) y fit trauailler en sa presence pour y bastir vn fort, & y commancer vne habitation.

Nos François iouyssans d'vne profonde paix auec les Anglois, croyoient n'auoir plus d'ennemis à combatre ; pour ce sujet ils ne songerent plus qu'à planter du petun, & des viures sur leurs habitations, lors que vers la fin d'Octobre de la mesme année; Voicy arriuer Dom Federic de Tolede, General d'vne armée, composée de trente-cinq gros Gallions, auec ordre expresse du Roy d'Espagne son maistre, de chasser les François & les Anglois de l'isle de

sainct Christophe. Arriué aux Niéues, il enleue d'abord trois ou quatre nauires Anglois, & destache vn Gallion, de la flotte pour en poursuiure vn autre qui vint échoüer sous la forteresse des François à la Basse-terre. Estant tout proche de terre, il salüa la forteresse de trois coups de canon sans balles: Monsieur de Rossey qui y commandoit, luy répond de trois autres coups chargez de balles au trauers de son nauire: le Capitaine du Gallion dissimule, & se contente d'enleuer sa prise. Le soir venu toute la flotte moüille l'ancre à deux portées de canon de la forteresse. Monsieur de Rossey demande du secours aux Anglois & à Monsieur Desnambuc qui commandoit à la Capsterre: ceux là enuoyerent huict cens hommes, & celuy-cy deux cens: Il se retranche toute la nuict le long de la coste. A huict heures du matin, trois grandes chaloupes chargées de soldats, partent de l'Amiral pour mettre pied à terre, sous la conduite d'vn Capitaine Italien fort estimé, & tenu pour le plus experimenté à faire des décentes, qui fut dans toute l'armée Espagnole. Il décend auec ses soldats, à deux portées de mousquet du retranchement des habitans, où il se retranche; puis fait auancer du monde pour vn second retranchement, & gaigner ainsi pied à pied iusqu'au retranchement des nostres. L'Amiral fit aussi-tost partir de tous les nauires, des chaloupes chargées de soldats, pour décendre à la faueur de cette terrasse. Alors vn ieune Gentil-homme nommé du Parquet, nepueu de Monsieur Desnambuc, voyant

le procedé des Eſpagnols, & que Monſieur de Roſſey les laiſſoit deſcendre ſans s'y oppoſer ; luy dit; Quoy Monſieur, endurerons-nous que ces ennemis triomphent de nous ſans les combattre ? Souffrirons-nous qu'ils nous égorgent, ſans montrer de la reſiſtance ? Sera-il dit que les Eſpagnols attaquent les François, ſans éprouuer leur valeur ? la gloire de noſtre nation nous doit eſtre plus conſiderable. Allons M^r, il faut mourir auec honneur, ou empeſcher leur deſcente. Monſieur de Roſſey le voyant ſi reſolu, luy donna ordre de s'oppoſer à leurs efforts, luy promettant de le ſeconder : Il ne luy determine perſonne pour vne ſi perilleuſe entrepriſe; neantmoins dix ou douze volontaires, rauis d'vne ſi extraordinaire generoſité, l'accompagnerent. Il part auſſi-toſt du retranchement, met le pied ſur la tranchée des ennemis, ſes deux piſtolets luy ayant manqué, il les jette à la teſte de ceux qui ſe preſentent à luy. Son mouſqueton luy en fait autant, il met l'eſpée à la main, & prend reſolution de mourir pluſtoſt en homme de cœur, que de receler. Les volontaires qui l'auoient ſuiuy, le ſouſtenoient vigoureuſement, faiſans des merueilles de leurs perſonnes. Le Capitaine Italien, qui conduiſoit les Eſpagnols, vint aux mains auec luy, & apres quelque reſiſtance de part & d'autre, noſtre ieune Heros luy paſſe ſon eſpée au trauers du corps & le tuë. En fin, apres auoir fait ce que le plus genereux homme auroit pû faire en vne pareille rencontre, il tomba bleſſé d'onze coups, & fut tiré dans la tran-

chée ennemie par des Sergens, auec les crochets de leurs halebardes, puis porté dans le nauire de Dom Federic de Tolede, qui fit tout ce qu'il pût pour luy sauuer la vie; mais il mourut dix iours apres, laissant à la posterité vn monument d'vne gloire immortelle, & vn sensible regret à ses ennemis, qui auoient conçeu vne haute estime de sa valeur.

Monsieur de Rossey voyant Monsieur du Parquet tombé comme mort, que les volontaires laschoient le pied, & que l'Espagnol poursuiuoit viuement sa pointe, prend le premier l'épouuante, estonne ses soldats de sa seule contenance, dit tout haut qu'il se faut sauuer, & prend la course vers la Capsterre, où tout le monde s'efforce de le suiure à perte d'haleine. Ils crient à leur arriuée, que tout est perdu, que l'Espagnol les poursuit, qu'il se faut embarquer dans les deux nauires qui estoient à la rade, & abandonner l'Isle. Monsieur Desnambuc tasche de les r'asseurer, leur remontrant l'auantage de son poste, que les ennemis n'entreprendroient iamais de faire huict lieuës de chemin au trauers des bois, où on leur pourroit dresser des embuscades dangereuses, & que pour conclusion qu'il leur estoit plus auantageux & plus glorieux, d'exposer genereusement leur vie pour le seruice du Roy, que de faire vne si honteuse retraite. Monsieur de Rossey demande qu'on tienne conseil pour en deliberer, où sa brigue estant la plus forte, il fut conclu qu'on abandonneroit l'Isle de sainct Christophe, qu'on iroit habituer celle de la Barbade, & qu'on poignarderoit Monsieur

sieur Desnambuc, au cas qu'il n'y voulut consentir: si bien qu'estant contraint de ceder à la violence, ils s'embarquerent enuiron quatre cens hommes dans les nauires du Capitaine des Roches, & du Capitaine Liot, qui estoient pour lors à la rade de la Capsterre.

Les Anglois voyans que les Espagnols s'estoient saisis de la forteresse des François, s'accommoderent auec eux, à condition de quiter l'isle dans la premiere commodité. Dom Federic de Tolede en fit aussi-tost embarquer le plus qu'il pust, dans les quatre nauires qu'il leur auoit pris en arriuant, & les fit partir en sa presence pour l'Angleterre, le reste promettant d'en faire autant au premier iour: En suite, les Espagnols ayans visité tous les quartiers de l'isle, & reconnu que les François s'en estoient fuis, ils prirent les six pieces de canon qui leur appartenoient, & continuerent leur route, menaçant les Anglois de ne leur point donner de quartier, s'ils les retrouuoient iamais dans l'isle.

Retournons à nostre pauure Colonie, qui flotte sur les eauës de la mer, comme les deux petits Iumeaux sur le Tybre, comme vn Ioseph dans sa cisterne, & comme Moyse dans son berceau sur le Nil; elle est conduite par la toute-puissante main de la Prouidence diuine, qui la tirera sans doute de tous ces mal-heurs, & par des euenemens inesperez, la fera surgir à bon port.

Comme cét embarquement auoit esté impreueu & precipité, de quatre cens hommes dans deux na-

uires, qui n'auoient des viures que pour leurs équipages, ils furent en peu de temps reduits à l'extremité, de n'auoir plus qu'vn ver d'eau, & du biscuit la pesanteur d'vne balle de mousquet par chaque iour. Cependant ils sont batus de vents contraires, & voguent plus de trois semaines dans ce miserable estat, sans pouuoir atteindre l'isle des Barbades, qu'ils auoient projetté d'aller habituer : mais au contraire, Dieu, en ayant autrement disposé, lors qu'ils pensoient auoir fait plus de cent lieuës, ils se trouuerent proche de l'isle de S. Martin, distante de celle de S. Christophe de sept lieuës.

Ils n'eurent pas plustost reconnu cette isle, estans pressez de la necessité, qu'ils mirent tout le monde à terre, pour aller chercher à boire & à manger; mais dans l'endroit le plus sec & le plus sterile de toute l'isle; ils ny trouuerent, ny riuieres, ny fontaines, ny mares d'eau douce pour se rafraischir; de sorte qu'ils furent contrains de faire des puits dans le sable, d'où ils tirerent de l'eau à demy salée; telle qu'elle estoit vn chacun en but, & sept ou huict qui en prirent vn peu dauantage que les autres, creuerent & moururent sur les puits.

Nos deux Capitaines estoient demeurez dans le nauire du Capitaine des Roches, affligez extraordinairement de voir estoufer dans son berceau la Colonie qui leur auoit cousté tant de trauail & tant de fatigues. Monsieur de Rossez n'y voyant aucun remede, se resolut de tout abandonner : à cét effect, il desbaucha quelques officiers, & contre le gré de

Monſieur Deſnambuc fit partir le Capitaine des Roches pour s'en reuenir en France, où auſſi-toſt qu'il fut arriué, Monſieur le Cardinal de Richelieu le fit mettre dans la Baſtille, où il a demeuré fort long-temps.

Nos François voyans le Capitaine des Roches party, creurent qu'ils eſtoient tout à fait abandonnez de leurs Chefs, qui eſtoient tous deux dans ce nauire: Ils ont recours aux larmes & aux regrets, & paſſent toute la nuict dans vne triſteſſe qui n'eſt pas imaginable: le iour venu ils vont ſur le bord de la mer continuer leurs plaintes, où ils découurent la barque du Capitaine Liot, qui eſtoit allé chercher des viures; le Pilote de cette barque les conſole, les aſſeurant que Monſieur de Roſſey eſtoit party ſeul, & que Monſieur Deſnambuc eſtoit reſolu de viure & de mourir auec eux: la ioye qu'ils eurent de cette nouuelle fut ſi grande, qu'ils ſe mirent tous à tirer leurs piſtolets & fuſils en l'air, pour témoigner leur ſatisfaction; car ils aymoient tendrement ce Gentil-homme, qui mit auſſi-toſt pied à terre, & apres auoir par ſa preſence & par ſes paroles releué le courage abatu de ces pauures deſeſperez, il aſſembla ſon conſeil, où il fut encore vne fois reſolu d'aller à l'iſle des Barbades. Il s'embarque auec enuiron cent cinquante hommes dans le nauire du Capitaine Liot, laiſſant le reſte dans ſainct Martin, auec promeſſe de les enuoyer querir ſi-toſt qu'il auroit pris terre. Apres trois ou quatre iours de nauigation aſſez faſcheuſe, ils abordent heureuſement

à l'isle d'Antigoa, où ils rencontrent le nauire du Capitaine Giron, qui y prenoit des eauë : ils visiterent cette isle de tous costez, & l'ayans trouuée mal saine, marescageuse, & difficile à habiter, ils prierent instament ce Capitaine de les conduire à l'isle de Montsarrat, habitée des Sauuages qui auoient quantité de viures; ce qu'il fit tres-volontiers, bien aise de trouuer l'occasion de rendre quelque seruice signalé aux François, qui peut effacer la faute qu'il auoit commis, abandonnant son Amiral contre les ordres du Roy.

Le Capitaine Giron ayant desia rendu ce bon office aux François de la Colonie, creut qu'il n'en falloit pas demeurer là, mais qu'il deuoit acheuer la chose, d'aussi bonne grace comme il l'auoit commancée : Il part aussi-tost pour aller reconnoistre l'isle de sainct Christophe, & trouue à son arriuée que les Anglois, resolus de se mocquer de la promesse qu'ils auoient fait à l'Espagnol, en estoient seuls demeurez les maistres. Au moment qu'ils l'eurent reconnu, ils luy enuoyerent vn Capitaine dans vne chaloupe, pour luy deffendre l'abord de la terre : Giron répond, que puis qu'ils le traictoient d'ennemy, qu'il leur alloit faire ressentir ce qu'il pouuoit sur la mer; & au mesme temps attaque deux nauires Anglois, qui estoient à la rade, sans leur donner le loisir de se reconnoistre; & apres les auoir fort mal traicté à coups de canon, il s'en empare; puis vient moüiller l'ancre proche d'vn troisiesme, plus grand que les deux autres,

iurant & proteſtant, que s'il tiroit vn ſeul coup de canon, il le couleroit à fond. Cela fait, il enuoye promptement vne de ſes deux priſes à Montſarrat, & l'autre à ſainct Martin, pour ramener tous les François dans l'Iſle de ſainct Chriſtophe: cette nouuelle ſurprit extremément nos habitans, qui n'eſperoient rien moins qu'vn ſi heureux ſuccez, d'vne affaire en vn ſi mauuais eſtat; ils en pleurent de ioye, & apres mille benedictions & actions de graces à Dieu, ils partent de Montſarrat & de ſainct Martin, pour retourner à ſainct Chriſtophe, auſſi contens que les Iſraëlites ſortirent de l'Egypte pour entrer dans la terre de Promiſſion.

Giron voyant ſes deux nauires arriuez, dans leſquels il y auoit bien encor trois cens cinquante hommes tous bons ſoldats & bien armez, parle plus haut qu'auparauant, & menace les Anglois de leur paſſer ſur le vêtre, s'ils font la moindre reſiſtance. Mais quoy que les Anglois fuſſent en beaucoup plus grand nombre que les noſtres, n'eſtans pas agueris, & la plus grande partie ſans armes, acquieſcerent amiablement à tout ce que les François voulurent; ſi bien que Monſieur Deſnambuc ſe ſaiſit de ſes anciens poſtes, & tous les particuliers de leurs habitations; cela arriua enuiron trois mois apres la deffaite.

Nos François, qui à leur ſortie de ſainct Chriſtophe auoient laiſſé leurs habitations en tres-bon ordre, bien plantées, munies de bonnes caſes, & de toute ſorte d'outils pour cultiuer la terre, trouue-

rent que l'Espagnol auoit tout renuersé, arraché les viures, & enleué iusqu'au moindre ferrement: cela fut cause qu'ils commencerent à souffrir tout de nouueau, & la famine les pressa si fort, qu'ils fussent tous peris de faim; si deux mois apres leur arriuée, ils n'eussent esté secourus par le Capitaine de Zelande, qui auoit traicté auec Monsieur Desnambuc auant son départ. Ce Capitaine fut si sensiblement touché de leurs miseres, qu'il leur vendit, pain, vin, viande, & tout ce qui leur estoit necessaire, à six mois de payement.

Nos habitans à la faueur de ce secours, plantent des viures, font tant de petun, que ce charitable Zelandois, qui les auoit assisté si à propos, receut à son retour le payement comptant de toutes ses marchandises, sans que nos habitans se mettent en peine de rien enuoyer aux Seigneurs de la Compagnie, pour les droits qui leur estoient deus par leurs traictez: ils continuent de trafiquer auec les Holandois, qui ne les laissent manquer dequoy que ce soit, horsmis des hommes, qu'ils ne pouuoient tirer que de la France.

Cependant, la Compagnie se plaint qu'ayant auancé plus de cinquante mille escus, pour l'establissement de cette Colonie, il n'est pas raisonnable que les Estrangers en ayent le fruict. Nos habitans répondent qu'il y a de l'iniustice dans le traicté qu'ils ont fait auec ces Seigneurs, & que s'il le vouloient garder, il ne leur resteroit pas dequoy auoir vne chemise, apres les auoir payé. La Compagnie

croyant qu'ils ne se pourroient passer d'elle, se promet de les contraindre, en leur déniant tout le secours qu'elle leur pouuoit donner : elle les laisse deux ans entiers sans les vouloir assister d'vn Prétre, qui leur administra les Sacremens : on saisit leurs marchandises dans tous les Havres de France; on emprisonne leur personnes; & on va si auant, que de deffendre aux Capitaines des nauires dans leur congé, de passer à l'isle de sainct Christophe. Mais nos habitans se voyans secourus des Hollandois, se mocquent des efforts de la Compagnie, & se resoluënt de ne iamais enuoyer vne livre de petun en France, si on ne modifioit le premier traicté : si bien que les Seigneurs de la Compagnie iugeans assez que toutes ces violences ne se pourroient terminer qu'à la ruyne de la Colonie, & à la perte de tout ce qu'ils auoient auancé; ils choisirent vn expedient plus doux; à sçauoir, de leur enuoyer sur la fin de l'année 1631. vne barque, appellée la Cardinale, qui leur portoit pour secours, vn Prestre, deux Capitaines, deux Lieutenans, deux Enseignes, deux Sergens, deux Corporaux, deux Anspsades, deux femmes, deux enfans, & deux Commis pour connoistre de ce different, & modifier les droicts, selon qu'ils le iugeoient à propos. Apres que ces Commis eurent entendu les raisons des habitans; il fut arresté d'vn consentement commun, que les droits de la Compagnie seroient de cent livres de petun par teste pour chacun an. Ce qui a tousiours esté gardé depuis, iusqu'à ce que les Seigneurs de la

Compagnie se soient deffait de ces isles en les vendant à des particuliers.

Nos François voyans que la Colonie Angloise s'augmentoit à proportion que la nostre diminuoit, & qu'il y auoit desia cinq ou six mille Anglois, au lieu que les nostres n'estoient plus qu'enuiron deux cens; ils se maintiennent en gens desesperez en attendant du secours, ne sortent iamais de leurs habitations, qu'ils n'ayent cinq ou six pistolets pendus à vne ceinture de cuir, & vn fusil sur l'espaule; si bien qu'ils imprimerent vne si grande terreur de leurs personnes dans l'esprit des Anglois, que les plus hardis d'entr'eux estoient forcez d'auoüer ingenuëment qu'ils aymoient mieux auoir affaire à deux Diables, qu'à vn François.

Durant tout ce grand abandonnement, nos François viuent sous la sage conduite de Monsieur Desnambuc, auec tant d'vnion, que tout estoit commy parmy eux; & quoy qu'il n'y eut ny Notaire, ny Procureur, ny Sergent, il y auoit plus de foy & de seureté dans la seule parole d'vn homme, que dans toutes les écritures des Tabellions : s'il arriuoit quelque different, Monsieur Desnambuc en estoit seul le Iuge, & les terminoit auec tant d'adresse, que tous vnanimement se soûmettoient à ses ordonnances auec ioye. Sa prudence parut dans vne occasion fort épineuse, en ce qu'il appaisa & pacifia vne querelle, qui eut jetté nos habitans dans leurs premieres miseres, & eut entierement ruyné la Colonie. En voicy le sujet. Enuiron la fin de l'année

1633. il ſe leua vn murmure des ſeruiteurs François contre leurs maiſtres. Tous les ſeruiteurs demanderent leur liberté à Monſieur Deſnambuc, luy remontrans qu'ils auoient par leur trauail rembourſé au double leurs maiſtres, des frais qu'ils auoient fait pour eux, ſoit dans la trauerſée, ſoit dans l'iſle: D'autre-part les maiſtres ſe preualans de la couſtume des Anglois, qui engageoient leurs hommes à ſept ans de ſeruitude, pretendent n'auoir pas moins deſpenſé que les Anglois, pour le paſſage de leurs ſeruiteurs, & par conſequent qu'ils en deuoient tirer le meſme ſeruice. Ce Pere commun trouua d'abord de l'aigreur & de l'opiniaſtreté dans l'eſprit des vns & des autres; neantmoins ſe ſeruant de cette affabilité qui luy gaignoit les cœurs d'vn chacun, il les contenta tous, faiſant vn reglement, autant iudicieux qu'vtile & neceſſaire à la Colonie, qui portoit que les ſeruiteurs paſſez dans l'iſle aux deſpens de leurs maiſtres, les ſeruiroient trois ans entiers, à gages proportionnez à leurs forces, apres lequel temps, ils auroient pleine liberté de retourner en France, où de s'habiter dans l'iſle. L'authorité de ce Gentil-homme a eu tant de poids, que cette loy a eſté & eſt encor inuiolablement gardée dans toutes les iſles que les François habitent.

Ce different appaiſé, il ne manquoit plus rien à ce petit ſiecle d'or que des hommes, leſquels les Seigneurs de la Compagnie ne vouloient plus riſquer, dans l'apprehenſion de tout perdre auec les

deniers qu'ils auoient auancé dans les premiers embarquemens. Ce que les habitans ayant connu, il commancerent à venir eux-mesmes en France en l'an 1633. & 1634. & leuer des hommes à leurs frais, pour peupler l'isle: d'où vient que depuis ce temps, on n'a iamais payé les droits de la Compagnie qu'à regret.

Nostre Colonie s'estant vn peu r'affermie par les efforts de nos habitans, commença bien-tost à s'épandre dans les plus belles isles voisines, ainsi que nous dirons dans la suite de l'histoire : Il faut pourtant auoüer que n'estant pas secouruë de la Compagnie, elle n'a fait que languir dans sainct Christophe, iusqu'à l'arriuée de Monsieur de Poincy, Lieutenant General pour le Roy : ce braue Cheualier voulant s'acquiter de cét illustre employ dans l'Amerique, auec autant de gloire qu'il en auoit emporté en Europe, dans les plus importantes charges de l'armée nauale, où il auoit commandé plusieurs fois en qualité de Vice-Admiral de France; employa ses soins & le reuenu de ses Commanderies à peupler, policer, & orner cette isle : il y a fait bâtir des Eglises, vn superbe chasteau, où il loge; vne citadelle à la pointe de sable, vne bourgade à la Basse-terre, & plusieurs autres beaux edifices : il a fait agrandir les chemins, qu'il a ornez en plusieurs endroits, d'orangers & de cistroniers. Son bon gouuernement a attiré les François de toutes parts, pour y habiter, & les marchands, pour y vendre des esclaues, qui font comme les deux bases d'vne Co-

lonie. En fin, il en a fait non ſeulement la Capitale, mais la plus floriſſante de toutes les iſles. Il s'eſt rendu redoutable aux Anglois, aymable aux François, & gouuerne encor aujourd'huy cette iſle auec la charge de Lieutenant General du Roy ſur toutes les autres. Ie ne veux pas m'eſtendre icy à décrire les éloges de cét illuſtre Gouuerneur, cette matiere exige vne plume mieux taillée que la mienne, & la quantité de ſes beaux faits eſt ſi prodigieuſe, qu'elle empliroit pluſieurs volumes.

De l'eſtabliſſement de la Colonie Françoiſe, dans l'Iſle de la Guadeloupe.

CHAPITRE SECOND.

IL y auoit dans l'Iſle de ſainct Chriſtophe vn Capitaine, nommé de Loliue, des plus riches, des plus anciens, & des plus courageux habitans de cette Colonie Françoiſe. Ce Gentil-homme auoit vne parfaicte connoiſſance de la qualité de toutes les Iſles voiſines, pour les auoir fort frequenté: Eſtant venu en France l'an 1634. auec quantité de marchandiſe, il rencontra dans la ville de Dieppe peu de iours apres ſon arriuée, vn Gentil-homme appellé Dupleſſis, lequel auoit deſia eſté à ſainct Chriſtophe auec Monſieur de Cahuſac, & eſtoit ſur le point d'y retourner: Ces deux Gentils-hommes s'entretenans tous les iours de la fertilité, & de la beauté de toutes ces iſles, mais particulierement de celle de la Guadeloupe (qui a des auantages tres-

considerables sur toutes les autres) conceurent vn genereux dessein d'y ietter vne nouuelle Colonie.

Ils viennent à Paris, communiquent leur resolution aux Seigneurs de la Compagnie, leur font vne declaration fort sincere de la grandeur, beauté, & fertilité de cette isle, les asseurent de leur fidelité & engagement à leurs interests, pourueu qu'ils veüillent interiner leur requeste. Les Seigneurs de la Compagnie en parlent à Monseigneur le Cardinal de Richelieu; il les écouta volontiers, les receut auec joye, approuua, & loüa leur entreprise, & ordonna que leurs commissions fussent expediées.

Ie ne sçay ce que conceut ce grand Genie de cette proposition, luy qui ne projettoit rien de petit dans ses desseins : mais il est certain qu'il tint vn discours au Reuerend Pere Carré, Superieur du Nouitiat des FF. Prescheurs à Paris, qui faisoit assez connoistre qu'il esperoit vn tres-signalé progrez de l'establissement de la Colonie dans cette isle; car il luy dit qu'il vouloit establir vn Seminaire dans la Guadeloupe, qu'il rempliroit de Religieux de nôtre Ordre, pour s'en seruir non seulement dans les isles, mais dans les terres fermes, où il vouloit jetter des Colonies Françoises. Il le pria de luy destiner promptement quelques Religieux pour secourir spirituellement, & les François de cette future colonie, & les Sauuages naturels du pays.

Le Reuerend Pere Carré inclinant volontiers à de si saincts desirs, & voulant seconder vne si Chré-

tienne entreprise, luy nomma quatre de ses Religieux, veritablement dignes de cét employ : à sçauoir, le Reuerend Pere Pelican, Docteur de la Faculté de Paris, le Reuerend Pere Griffon, le Reuerend Pere Nicolas de sainct Dominique, & le Reuerend Pere Raymond Breton ; Dieu voulant par vn effet de son adorable Prouidence, que la conduite spirituelle de cette isle fut donnée aux Religieux de sainct Dominique, comme ayant esté teinte du sang des genereux enfans de cét ordre Apostolique.

Nos Historiens font mention de douze Religieux, qui ont arrousé la terre de la Guadeloupe du sang qu'ils y ont répandu, en publiant l'Euangile aux Barbares qui l'habitoient. Le Reuerend Pere Malpeus dans son liure intitulé, *palma fidei FF. Prædicatorum*, en parle en ces termes. *Anno Domini M. DC. III. mense Decembri, in Insula Guadalupe VI. nostris ad Philippinas proficiscentes, pro Christi fide martyrium constanter subiere. Inter quos à P. Petro Caluo lib. 2. de lacrymis Religionum recensentur*, F. IOANNES DE MORATALLA, *Conuentûs Valentini, vti & cæteri subsequentes, alumnus.* F. VINCENTIVS PALAV, F. IOANNES MARTINEZ, *natus in villa Alcanizensi, Regni Aragoniæ.* F. HYACINTHVS CISTERNES, *horum agones descripsit Admod. R. P. F. Ioannes Naya, natione Aragonensis ex opido de Alquezar, testis oculatus, ex in societate Martyrum duabus sagittis vulneratus. Extat eius descriptio in Archiuo Conuentus S. Petri martyris Calatayubiensis.* Le Reuerend P. Alphonse Fernandes

dans ses Concertations, appuyé sur l'authorité du Chapitre General de tout l'Ordre des Freres Prescheurs, tenu à Paris l'an 1611. qui en parle dans ses Actes, nous produit encore six autres martyrs, que les Sauuages de la Guadeloupe tuërent à coups de flesches l'année suiuante mil six cens quatre, voicy ce qu'il en a écrit. F. PETRVS MORENVS, *natione Hispanus, ex opido Villalua del Rey, Conuentus Segobiensis alumnus, ad vineam Domini Iaponensem & Chinensem excolendam nauigans, in itinere ad insulam Guadalupensem vnà cum quinque sodalibus Ordinis, Barbarorum sagittis anno Domini M. DC. IV. occubuit. Christianis verò corpora eorum colligentibus, cæterisque, qui in ea classe vehebantur, illustria signa apparuerunt, quæ martyrum sanctitatem conspicue demonstrarent.*

Monseigneur le Cardinal extremément satisfait de l'offre du Reuerend Pere Carré, en fit écrire aussi-tost à Rome, pour obtenir vne Mission du Pape Vrbain VIII. où il eut tant de credit, que sa Sainteté accorda sa demande, fit expedier vn Bref, dans lequel, outre les priuileges, & les faueurs dont il gratifia les nouueaux Missionnaires, il semble déroger assez ouuertement à la donation d'Alexandre VI. en permettant à des Religieux François d'aller à ces isles de l'Amerique, desquelles personne ne pouuoit approcher sous peine d'excommunication, portée dans la Bulle adressée aux Roys de Castille, qui deffend; *Quibuscumque personis, cuiuscumque dignitatis, etiam Imperialis & Regalis status, gradus, ordinis, vel conditionis, sub excommunicationis latæ sententiæ*

pœna, quam eo ipso, si contra fecerint, incurrant, districtius inhibemus, ne ad Insulas, & terras firmas inuentas, & inueniendas, detectas, & detegendas, versus Occidentem & Meridiem, fabricando & construendo lineam à Polo Arctico, ad Polum Antarcticum, siue terræ firmæ, & insulæ inuentæ & inueniendæ sint versus Indiam, aut versus aliam quamcumque partem, quæ linea distet à qualibet insularum, quæ vulgariter nuncupantur, de los Azores, y Capo Verd, centum leũcis versus Occidentem, & Meridiem, vt præfertur, pro mercibus habendis, vel quauis alia de causa accedere præsumant, absque vestra, ac Hæredum & Successorum vestrorum prædictorum licentia speciali, &c. Datum Romæ apud S. Petrum anno Incarnationis Dominicæ M. CCCC. XCIII. quarto Nonas Maij, Pontificatus nostri anno primo. Qui voudra voir au long cette Bulle, la trouuera dans nostre Bzouius, au Tome dix-huictiesme des Annales Ecclesiastiques, en l'an 1493. d'où i'ay tiré cecy.

Mais le Bref d'Vrbain VIII. leue ces censures & ces obstacles, en ce qu'il institue nos Religieux, Missionnaires dans ces Indes, sous la protection du Tres-Chrestien Roy de France : Voila comme en parle le titre de nos priuileges ; *Facultates concessæ à Sanctissimo DD. N. Vrbano, diuina prouidentia Papa VIII. Fratri Petro Pellicano & tribus alijs eius socijs ordinis Prædicatorum, destinatis Missionarijs ad Indos, protectis Christianissimo Rege Galliæ.* Et afin d'oster toute équiuoque qu'on pouuoit faire sur ce mot d'*Indos*. Le mesme sainct Pere s'explique assez dans vn autre Bref enuoyé au Reuerend Pere Armand de la Paix,

ſpecifiant l'iſle de la Guadeloupe, il eſt datté du dix-ſeptiéme Mars 1644. F. *Armando à Pace ex Nouitiatu Generali Pariſienſis ordinis S. Dominici, eiuſdem ordinis, Præfecto Miſſionis ad inſulam Guadalupam.* La ſacrée Congregation, *de propaganda fide*, en a fait vn decret tres-auantageux, confirmant la Miſſion aux FF. Preſcheurs, & ordonnant qu'on leur feroit tenir les grands Priuileges dont le Pape les auoit fauoriſez. En voicy les propres termes: *Decretum ſacræ Congregationis de propaganda fide habitæ die V. Decemb. 1645. Referente Eminentiſſimo D. Card. Albornotio ſtatum inſulæ de Guadalupe, ex relatione à Nuntio Galliarum, tranſmiſſa; ſacra Congregatio Miſſionem Dominicanorum ad inſulam præfatam confirmauit, & facultates antea expeditas pro Patre Armando à Pace Pariſienſi dictæ Miſſionis Superiore, quem illius Præfectum declarauit, ad eum Nuntium mitti iuſſit, vt illas ad præfatum Patrem deferri curet.* Signé *Card. Capponi*, auec vn paraphe & vn ſceau de cire rouge, & contre-ſigné de ſon Secretaire.

I'ay fait cette diſgreſſion, pendant que nos deux Capitaines de l'Oliue & Dupleſſis, ſollicitoient puiſſamment à Paris, ou apres auoir ſejourné quelque temps, on leur expedia deux Commiſſions égales, pour commander chacun dans ſon quartier, à la moitié du peuple qu'on leur enuoyroit. Les Seigneurs de la Compagnie leur auancerent trois mille liures, pour eſtre employées dans l'achapt de quatre pieces de canon de Breteüil; de cent mouſquets, de cent picques, & de cent corps de cuiraſſe; ce qu'ils deuoient également partager à leur arri-

uée

uée dans l'isle. Mais comme l'entreprise estoit grande, & exigeoit vne dépense, à laquolle nos deux Capitaines n'auroient sans doute pû suruenir ; ils traiterent auec quatre ou cinq Marchands de Dieppe, & s'obligerent reciproquement par contract : sçauoir, les Marchands d'vne part, à faire passer à leurs frais 1500. hommes dans la Guadeloupe, & à les assister de viures, iusqu'à ce qu'il y en eut suffisamment dans l'isle pour leur nourriture : & nos Capitaines d'autre-part s'engagerent à leur faire payer vingt liures de petun par teste des habitans passez à leurs frais, (sans prejudicier aux droits de la Compagnie) & de plus, que pendant dix années, personne ne pourroit trafiquer dans cette isle, sinon les Capitaines des nauires enuoyez par les Marchands.

Cela fait, nos Capitaines amasserent en diligence cinq cens hommes, qui presque tous furent obligez à seruir trois ans pour leurs passages ; les vns à nos Capitaines ; les autres aux Marchands, & à quelques particuliers, aux frais desquels ils auoient passé. Monsieur de l'Oliue & Monsieur Duplessis, s'embarquerent auec quatre cens hommes dans le nauire du Capitaine Fel, & enuiron cent dans la barque de Dauid Michel, sous la conduite d'vn nommé la Ramée.

Ils partirent de la rade de Dieppe le vingtiesme May l'an 1635. Nos deux chefs, dont les Commissions estoient égales, auoient desia eu quelque different touchant la primauté ; ce qui fut la racine, &

le commancement funeſte de tous les deſordres; car ſi deux Monarques ſont incompatibles dans vn Royaume, deux Gouuerneurs ne le ſont pas moins dans vne iſle; principalement lors qu'ils ſont d'vne humeur differente, comme eſtoient ces deux Meſſieurs, dont le premier eſtoit vn ſoldat tres-courageux, doüé de quelque bonté naturelle; mais ſi facile à perſuader, que ſans beaucoup de Rhetorique, on le faiſoit condeſcendre à tout ce qu'on ſouhaitoit. Le ſecond eſtoit d'vn eſprit plus doux, tres-capable, & d'vn bon iugement; il auroit ſans doute gardé vne parfaite intelligence auec Monſieur de l'Oliue, ſi celuy-cy n'auoit eſté perpetuellement comme obſedé par vne troupe de pluſieurs gens perdus & ſans ame, qui luy ſeruans de conſeil peruertiſſoient tout ce qu'on luy faiſoit conceuoir de bon.

La trauerſée de toute cette Colonie fut tres-fauorable : Ils arriuerent le vingt-cinquiéme iour de Iuin à l'iſle de la Martinique, qui n'eſtoit alors habitée que des Sauuages. Le meſme iour nos Religieux y planterent la Croix, au pied de laquelle nos Capitaines appliquerent les fleurs de lys. Les Sauuages y eſtoient preſens, & comme des ſinges firent toutes les ceremonies qu'ils virent pratiquer dans cette action, s'agenoüillans & baiſans la terre comme nos François.

Le vingt-huitiéme de Iuin 1635. veille de ſainct Pierre & ſainct Paul, cette nouuelle peuplade arriua à la Guadeloupe: le lendemain nos Peres dreſſe-

rent vn Autel, erigerent la croix, bastirent vne Chapelle dans laquelle ils celebrerent le saint Sacrifice de la Messe, & le mois de Septembre suiuant, ayant receu le Bref de leur Mission, en datte du douziéme Iuillet 1635. ils en firent la lecture publiquement auec vne satisfaction incroyable de tous les habitans, lesquels depuis ce temps là, leur ont rendu tous les deuoirs d'oüailles, comme à leurs seuls & legitimes Pasteurs.

Nos deux Chefs n'eurent pas plustost mis pied à terre, qu'ils chercherẽt vn lieu commode pour habiter : à cét effet, ils parcoururent toute la coste, & apres s'estre beaucoup trauaillez, ils choisirent par mal-heur l'endroit le plus ingrat de toute l'isle, tant à cause que la terre y estoit rouge (& par consequent plus propre à faire de la brique, qu'à receuoir du plan) qu'à cause des montagnes. En ce mauuais lieu, ils déchargerent tout ce qui estoit dans les deux nauires, & partagerent tant les hommes, que les viures & munitions de guerre, non sans beaucoup de bruit & querelle entre ces deux Capitaines.

Monsieur de l'Oliue se plaça à la droite, & fit bastir vn petit fort qu'il nomma, le Fort sainct Pierre, parce qu'en ce iour consacré à la memoire de ce Prince des Apostres, ils auoient pris possession de l'isle & arboré les armes de France. Monsieur Duplessis tint la gauche, & s'habitua enuiron deux portées de mousquet de son compagnon, leurs habitatiõs demeurans separées par vne petite riuiere

Cependant nos Capitaines firent vne faute, qui a fait perdre la vie a plus de la moitié de leurs hommes, laquelle fut de ne pas aborder l'isle de la Barboude, habitée par les Anglois,cõme on leur auoit conseillé, dans laquelle a peu de frais, ils eussent pû auoir tout ce qui leur estoit necessaire;si bien qu'ils se trouuerent à la Guadeloupe dans les bois, sans auoir ny manyoc, ny patates, ny pois, ny febues, pour semer; d'ailleurs, n'ayans apporté dans leurs nauires des viures que pour deux mois, ils se virent obligez de retrancher de la liure de paste, qu'ils donnoient tous les iours à chacun de leurs hommes, & d'aller à sainct Christophe le quinziéme de Iuillet, pour en rapporter du bois de manyoc & de patate pour planter, & des viures pour soulager leurs gens, en attendant le secours qu'on auoit promis de leur enuoyer de France.

Il n'est pas possible de décrire tout ce qu'endura ce pauure peuple, que ces Messieurs auoient laissez entre les mains de certains Commandeurs, qui les traitoient plus mal que des esclaues: on ne les poussoit au trauail, quoy qu'affoiblis par la misere & par la faim, qu'à coups de baston & d'hallebarde; si bien que quelques-vns d'entr'eux, qui auoient esté captifs en Barbarie, maudissoient l'heure qu'ils en estoient sortis; ils se donnoient au Diable, pourueu qu'il voulut les repasser en France, plusieurs moururent auec cét horrible blasphéme dans la bouche; d'autres s'enfuyrent dans vn Canot, mais ils furent repris à sainct Christophe, & eussent esté

pendus, ſi la mauuaiſe intelligence de nos Capitaines ne leur eut ſauué la vie.

Ie ne ſçay de quel aueuglement eſtoient frappez nos deux Chefs ; car quoy qu'ils euſſent pris le pretexte d'aller à ſainct Chriſtophe, pour y chercher du plan & des viures, ils retournerent à la Guadeloupe le quatorziéme d'Aouſt, auſſi peu chargez de l'vn & de l'autre, comme ils en eſtoient partis; ſi bien qu'il fallut bien-toſt reduire la liure de paſte (qu'on leur donnoit par chaque iour) à cinq onces; & meſme on ne leur en faiſoit la diſtribution, qu'apres auoir trauaillé iuſqu'à midy. Tout ce peuple en eſtoit reduit au deſeſpoir, & la plus grande occupation de nos Religieux n'eſtoit pas ſeulement de conſoler ceux qui en eſtoient capables ; mais d'empeſcher les vns de ſe precipiter dans la mer, & d'arracher les cordes des mains des autres, auec leſquelles ils ſe vouloient pendre : Ceux qui furent aſſez hardis pour deſrober quelque morceau de pain, eſtoient chaſtiez comme criminels, quelques-vns furent attachez au Carcan, d'autres furent foüettez, & d'autres furent marquez ſur l'eſpaule de la fleur de lys.

Nos François dans l'extremité de leurs maux, auroient ſans doute receu beaucoup de ſoulagement des Sauuages de l'iſle, ſi leur humeur impatiente ne les eut rebuté; car ces barbares ne ſe doutant point du deſſein qu'on auoit de leur faire la guerre, venoient ſouuent les viſiter, & iamais les mains vuides; ayant meſme remarqué que nos gens auoient

C'est vne espece de bateau, duquel nous parlerons en la 5. par. ch. 1. §. 10

necessité de viures, leurs *Pirogues* estoient tousiours remplies de Tortuës, de Lezards, de cochons, de poissons, de cassane, de patates, & de toute sorte de fruicts du pays. Mais nos gens ennemis de leur propre bon-heur, se plaignent de leur trop frequentes visites, disans qu'ils ne venoient à autre dessein que pour reconnoistre leur foible, & en tirer auantage.

Dans cette pensée on en mal-traicta quelques-vns, & mesme on fut sur le point d'en défaire deux ou trois Pirogues qui se presentoient. Les Sauuages, à qui peu de chose donne l'épouuante, s'enfuyrent & ne retournerent plus : on commença bien-tost à ressentir leur absence par la priuation des commoditez qu'ils auoient coustume d'apporter aux habitans. Pour lors on les combloit d'iniures & de maledictions ; on crioit qu'ils vouloient faire perir de faim vne partie des François, pour auoir meilleur marché du reste : En vn mot, on concluoit qu'il falloit aller tuër tous les Sauuages, prendre leurs femmes & leurs enfans, & se saisir de leurs biens. Le Reuerend Pere Raymond fit tous ses efforts pour destourner cét orage de dessus la teste de ces innocens mal-heureux. A ses remonstrances Monsieur de l'Oliue quitta ce detestable dessein, & luy promit solemnellement qu'il ne feroit aucun tort aux Sauuages, si auparauant il n'en estoit attaqué : mais en perdant de veuë ce bon Religieux, la premiere conference qu'il auoit auec certains boutefeux, qui luy seruoient de con-

ſeil, luy faiſoit oublier ſes promeſſes & changer de reſolution.

Le ſeiziéme Septembre, lors que tous nos habitans eſtoient reduits à la derniere extremité, on apperceut le nauire du Capitaine l'Abbé, fretté par les marchands de Dieppe : à ſon arriuée tous ces triſtes affamez creurent qu'il eſtoit chargé de viures pour les ſecourir ; dans cette croyance ils firent quelque demonſtration d'allegreſſe : mais elle fut bien courte, car ce nauire ayant amené prés de cent hommes, il n'auoit apporté de quoy les nourrir que pour trois mois ; ſi bien que ce ſecours ſi ardamment attendu, ne ſeruit qu'à les rendre plus miſerables.

Tout ce peuple affligé eſtoit dans vne conſternation ſi eſtrange, qu'il ne ſçauoit à quoy ſe reſoudre. Monſieur de l'Oliue commença tout de bon à traiter auec ſon conſeil, de faire la guerre aux Sauuages ; mais trouuant Monſieur Dupleſſis fort peu flexible à ſes volontez, il s'embarqua dans le nauire du Capitaine l'Abbé pour aller à ſainct Chriſtophe y ſonder Monſieur Deſnambuc, qui en eſtoit Gouuerneur, & taſcher de luy faire agreer qu'on declaraſt la guerre aux Sauuages. Ce braue Gentil-homme n'y voulut iamais conſentir ; au contraire, il taſcha de le deſtourner de cette mal-heureuſe entrepriſe, & luy fit promettre de s'en deſiſter.

Durant ſon abſence, Monſieur Dupleſſis voyant la miſere de ſon peuple, & les affaires dans vn train de tres-mal reüſſir, en conceut vn tel regret, qu'il en mourut le quatriéme de Decembre 1635. Les

Sauuages qui estoient à l'isle de la Dominique, furent auertis de son trépas le mesme iour, & à la mesme heure par vn *Boyé*: Ils le pleurerent & en firent autant de deüil, que s'il eut esté vn des plus considerables d'entr'eux.

Monsieur de l'Oliue auerty de la mort de son compagnon, retourna promptement à la Guadeloupe, s'empara de tout le peuple, & creut, se voyant seul maistre absolu, que tout le monde feroit joug à ses volontez. En effet, il fit conclure la guerre aux Sauuages le vingtiéme Ianuier mil six cens trente-six. Pour preuue de cela, ayant apperceu le mesme iour à vne lieuë du fort, vn Canot de Sauuage, il commanda des hommes pour les aller massacrer; mais à leur arriuée ils trouuerent qu'ils s'estoient retirez.

Pendant cette conjoncture de temps, arriua que quelques Sauuages prirent vn lict de coton dans le cul-de sac à des Vareurs, au lieu duquel ils mirent vn porc & des fruicts; c'estoit plus que le lict ne valloit; & mesme ceux qui y estoient interessez m'ont asseuré, qu'on le leur faisoit à croire. Or quand cela auroit esté, c'estoit vne simplicité de Sauuage qu'il falloit dissimuler; neantmoins on prit pretexte là-dessus pour conclure la guerre.

Vn iour que nostre Reuerend Pere Raymond estoit occupé auprés des malades, qui estoient en grand nombre; Monsieur de l'Oliue s'embarqua auec tous les Autheurs de cette conspiration, & s'en allerent, sous-pretexte de chercher vne place

plus

plus saine, vers les habitations des Sauuages, qui estoient, où est à present situé le fort Royal : les Sauuages s'estoient prudamment disposez à la fuitte, & auoient mis le feu à leurs Cases, amassé & emporté tous leurs viures ; en sorte qu'il ne restoit plus qu'vn bon vieillard, nommé le Capitaine Yance, aagé de plus de six vingt ans, auec trois de ses fils, & deux autres ieunes Sauuages : il estoit sur le point de s'embarquer, & comme il vit les François venir à luy, il leur cria plusieurs fois, *France non point fasche*, ne se pouuant mieux expliquer : On luy protesta qu'il ne luy seroit fait aucun tort, qu'il n'auoit qu'à venir en asseurance auec ses enfans; ce qu'il fit aussi-tost.

Quand on se fut saisi de sa personne & de ses fils, Monsieur de l'Oliue changea de face & de discours, l'appella traistre, & luy dit; qu'il estoit bien instruit de la conjuration qu'il auoit faite auec ses compatriotes, pour venir tuër les François : mais voyant que ce vieil Sauuage le nioit opiniastrement, il tira vne monstre de sa poche, & luy dit; Tiens, voila le *Maboya* de Fiance (c'est à dire le Diable) qui me l'a asseuré : Ce barbare tout surpris de voir les mouuemens & les ressorts de cette monstre, creut que Monsieur de l'Oliue luy disoit vray: il commança aussi-tost à iniurier ce diable supposé, luy disant qu'il estoit vn meschant, & vn imposteur, & que ny luy, ny les autres Sauuages n'auoient iamais pensé à faire aucun desplaisir aux François.

Monſieur de l'Oliue luy commanda d'enuoyer vn de ſes enfans pour arreſter les femmes, qui n'étoient qu'à cent pas de là; ce bon vieillard donna cét ordre; mais celuy qui fut enuoyé, au lieu de retourner, donna l'épouuante aux femmes, & leur fit auancer chemin vers la Caſe du Borgne, qui eſt le fort de ſainte Marie: De quoy Monſieur de l'Oliue fut tellement irrité, qu'il fit lier le vieillard, & le fit mettre dans ſa chaloupe auec vn de ſes fils, lequel on poignarda auſſi-toſt en ſa preſence. Cela fait, ils vinrent au pere, qui eſtoit demeuré tout ſaiſi d'vne ſi horrible cruauté, & apres luy auoir don- cinq ou ſix coups de couſteau, & cinq coups d'eſpée au trauers du corps, ils le jetterent tout lié dans la mer, la teſte en bas; mais comme ce bon homme eſtoit d'vne nature fort robuſte pour ſon âge, il faiſoit encor quelques foibles efforts pour ſe ſauuer, ſe deſlia vne main, & nageoit vers la chaloupe, implorant la miſericorde de ces inhumains, auec des cris capables d'amolir des cœurs de tygre; eux au lieu de le ſecourir, par vne cruauté inouye, & par vne rage épouuentable, l'aſſommerent à coups d'auirons.

Ils lierent les deux autres, & leur firent commandement de les conduire où eſtoient les femmes: Vn d'iceux iugeant bien qu'il ne ſeroit pas plus fauorablement traicté que les autres, prit l'occaſion d'vne falaiſe, d'vne hauteur prodigieuſe, de laquelle il ſe precipita en bas dans des haſiers & des ronces, ſans ſe rompre aucun membre: Quoy qu'il

se fut deschiré tout le corps, il ne laissa pas de se rendre le mesme iour à cinq lieuës de là, où estoient les autres Sauuages auec les femmes, pour les auertir de tout ce qui s'estoit passé. Remarquez icy vn trait signalé de debonnaireté en ce Sauuage, qui contrecarre la cruauté & barbarie des nostres. C'est qu'ayant rencontré au milieu de tous ces Sauuages vn garçon François, sans luy tesmoigner aucun ressentiment, se contenta de luy dire dans son baragoin, *ô Iacques, France mouche fasche, ly matté Karaïbes*; c'est à dire, Iacques les François sont extremément faschez, ils ont tué les Sauuages.

Cependant, nos Messieurs dans l'esperance qu'ils auoient de rencontrer les sauuagesses, marchoient à pas aislez vers le lieu où ils les croyoient trouuer: Mais Dieu, qui auoit vn soin tout particulier de ces innocentes, en disposa autrement; car estans pris de la nuict, & abatus du trauail du chemin qu'ils auoient fait, ils furent contrains de se coucher sur le bord d'vne riuiere, faisans reposer au milieu d'eux, le sauuage qui leur seruoit de guide: Ils s'y endormirent si profondement, que ce mal-heureux eut le temps de se deslier, & se sauuer à la faueur des bois & de la nuict: à leur réueil ils se trouuerent frustrez de leur attente, & furent obligez de s'en retourner sans conducteur, au trauers des bois, apres auoir visité toutes les habitations des sauuages.

Les Sauuages qui furent auertis par le premier qui s'en estoit fuy, s'auiserent d'vne ruse qui cousta bien cher aux habitans; car voyans qu'ils auoient

beaucoup de manyoc meur dans leurs jardins du petit Carbet, ils le couperent au raz de terre; de sorte que nos François enrageoient de faim, sur les viures qu'ils fouloient aux pieds sans les connoistre.

Nos gens estans retournez, s'emparerent des habitations des Sauuages, deschargerent tout ce qu'ils auoient, & y laisserent quelques hommes pour les garder, en attendant qu'on y ameneroit tous les autres. Ils reuiennent au fort sainct Pierre, les mains toutes rouges du sang de ces innocens, & leurs ames noircies de ce massacre. Le bruit de cette guerre & de ce qui s'y estoit passé, vint aux aureilles du Reuerend Pere Raymond; ce bon Pere fut aussi tost trouuer le Gouuerneur, & luy remonstra auec vn grand zele, qu'il ne luy estoit pas permis de faire la guerre sans sujet, à vne nation libre, non plus que de luy rauir iniustement ses biens; que l'intention du Roy & des Seigneurs de la Compagnie estoit, qu'on ne fit aucun tort aux Sauuages; au contraire qu'on maintint la paix auec eux, & qu'on trauailla à leur conuersion. Aussi-tost cette cabale qui auoit porté Monsieur de l'Oliue à vne action si iniuste, de laquelle il a eu tout le temps de se repentir, conspira contre ce vertueux Religieux, & persuada à ce Gouuerneur, qu'il estoit Espagnol dans l'ame, qu'il s'en falloit défaire en le releguant dans quelque isle au milieu de la mer: ce qu'ils eussent executé, sans la crainte qu'ils eurent que le peuple ne les en empescha.

Il n'eſt pas croyable combien ils firent patir nos Peres pendant ces deſordres : mais Dieu, qui ne laiſſe rien d'impuny, commença bien-toſt à leur faire reſſentir le chaſtiment deu à de ſemblables crimes; car les Sauuages ſe reſolurent à faire vne guerre ouuerte à nos habitans, & à vanger par le venin de leurs fléches les outrages qu'ils auoient receu d'eux. Pour cét effet, ils quiterent l'iſle de la Guadeloupe, & ſe retirerent dans celle de la Dominique, qui n'en eſt éloignée que de ſept lieuës ; ils y laiſſerent neantmoins les plus induſtrieux d'entr'eux, pour épier les déportemens des François, & reconnoiſtre leur foible.

Ils firent pluſieurs incurſions ſur eux, dans leſquelles ils tuërent ſoixante ou 80. hommes à diuerſes fois, & prirent quelques priſonniers : ils ſçauoient ſi bien ſe ſeruir de l'occaſion, qu'ils les attaquoient ſouuent au dépourueu & à leur auantage. Ils y manquerent vne fois bien lourdement ; car vn mois apres la guerre declarée, ayans découuert que Monſieur de l'Oliue faiſoit trauailler quelques hommes dans vn deſert aſſez éloigné de ſon Fort, ils armerent promptement cent cinquante ou deux cens hommes au plus, les embarquerent dans trois Pirogues, & vinrent auec deſſein de les ſurprendre: Nos François les ayans apperceus de loin, eurent le temps de ſe diſpoſer à les receuoir, & à leur dreſſer des embuſches : Monſieur de l'Oliue leur fut au deuant, accompagné ſeulement de dix ou douze de ſes meilleurs hommes, mais bien armez. Les

Sauuages mirent pied à terre, & ne se défians nullement de l'embuscade, ils eurent aussi-tost les François à leur rencontre, sur lesquels ils firent pleuuoir vne gresle de flesches l'espace d'vn demy quart-d'heure, sans en blesser vn seul : mais apres auoir esté contrains de lascher pied, ils coururent vers leurs Pirogues pour se rembarquer ; & quoy qu'ils fussent fort pressez, ils se separerent en deux bandes, dont l'vne ramassoit les morts & les blessez, pendant que l'autre soustenoit le choc, & se battoit auec beaucoup de generosité : la violence des nostres ne les pust empescher, qu'ils ne remportassent tous leurs morts, & ne reconduisissent leurs blessez, excepté vn qu'ils laisserent sans ame sur la place du combat. On tient qu'ils y perdirent vingt-quatre ou 25. hommes, outre vn grand nombre de blessez. Ils y laisserent aussi deux de leurs Pirogues pleines de leurs licts, & autre petit butin de sauuage.

Sur la fin d'Octobre de l'année suiuante mil six cens trente-six, les Sauuages ayans remarqué que vingt-cinq ou trente François faisoient vne habitation à la Capsterre, firent vn gros de sept cens ou huict cens hommes, tirez de toutes les isles qu'ils habitoient, & vinrent à la Guadeloupe, esperans de les surprendre au trauail & sans deffense : mais il se rencontra heureusement que c'estoit vn iour de Feste, qui n'estoit pas marqué dans le Kalendrier des Sauuages : Nos François estoient disperez çà & là ; les vns à la promenade, les autres à la pesche ; si bien qu'ils apperceurent de loin les sauuages ;

alors vn chacun se prit à courir vers vn petit Fort de pallissades qu'ils auoient fait : mais les Karaïbes courans plus viste qu'eux, en blesserent six ou sept à coups de flesches, & en tuërent quatre ; tout le reste se deffendit fort courageusement, mirent à mort plusieurs sauuages, entre lesquels il y en eut vn, que l'on a creu estre vn François renegat : Ce mal-heureux apres auoir pillé les ornemens de nôtre Eglise, foulé aux pieds vn Reliquaire, & mis en pieces vn Crucifix ; prit vn tison pour brusler la Chapelle ; mais la Iustice de Dieu le talonnant de prés, il fut tué le tison à la main : Les sauuages voyans la genereuse resolution des nostres, se retirerent auec perte de quinze ou vingt hommes, & grand nombre de blessez.

Cette guerre par la permission de Dieu, auoit jetté dans le cœur de nos habitans vne telle terreur panyque, que toute chose leur faisoit peur, comme autrefois à l'infortuné Caïn. Les feüilles rouges du bois, leur sembloient estre des sauuages, & leur faisoient donner l'allarme à toute l'isle ; vn arbre flottant sur la mer, estoit pris par eux pour vne Pirogue chargée de leurs ennemis ; de sorte qu'ils n'auoient aucun repos, & ne sçauoient en quel lieu ils estoient en asseurance. La famine y estoit si grande, qu'on en a veu quelques-vns manger les excremens de leurs camarades ; les autres broutoient l'herbe comme les bestes : Ils s'écartoient quelquefois dans les bois pour trouuer à manger, où bien souuent ils rendoient l'ame, faute de nourriture : on

en a trouué plusieurs mangez des chiens, qui estoient autant ou plus affamez que leurs maistres: les maladies en faisoient mourir beaucoup faute de secours & de viures : Nos Peres en enterroient assez souuent trois ou quatre dans vne mesme fosse.

Il est aisé à iuger que Dieu tenoit manifestement la main à cette horrible punition, veu l'abondance dans laquelle estoit l'isle pour lors, comme nous verrons dans la troisiéme & quatriéme partie de cette histoire. Ce qui me confirme dans ce sentiment, est l'erreur que firent les Pilotes qui conduisoient le nauire du Capitaine Barbeau, chargé de viures & de prouisions pour la Guadeloupe; lesquels estans arriuez à la hauteur de quinze degrez, & n'ayās plus qu'à suiure la route de l'Est à l'Oüest, c'est à dire, de l'Orient à l'Occident, ils se fouruoyerent en sorte qu'ils allerent aborder la terre de la Floride, distante pour le moins de cinq cens lieuës de la Guadeloupe. Erreur tel que depuis qu'on nauige sur mer, on en a fort peu veu de semblables. Peu de temps apres le Gouuerneur fut trauaillé de si estranges conuulsions, qu'à tous momens, on le tenoit pour mort : En fin, il perd la veuë & vn peu apres le gouuernement de l'isle de la Guadeloupe, de laquelle il fut contraint de se retirer : Mais cette bonté de Dieu, qui mesle tousiours sa misericorde auec sa Iustice, luy fermant les yeux du corps, luy fit ouurir ceux de l'ame ; en sorte que reconnoissant ses fautes, il en fit penitence, vescu depuis fort Chrestiennement ; & fit vne fin assez heureuse.

Quant

Quant aux autres, ſi ie ne craignois de me rendre importun, ie ferois voir par leur fin deſaſtreuſe, qu'il ne fait pas bon ſe joüer à Dieu, puis qu'il n'en a pas laiſſé vn ſeul impuny, & qui n'ait ſeruy d'vn épouuantable exemple à la poſterité.

Tant de maux eſtoient plus que ſuffiſans, pour faire releuer les cœurs & les yeux de nos François vers celuy, qui ne chaſtie que pour faire implorer ſa clemence. En effet, le peu de gens de bien qui reſtoient dans la Guadeloupe vnis au Reuerend Pere Raymond, auquel les miſeres de ce peuple eſtoient auſſi ſenſibles que les ſiennes propres; faiſoient d'inſtantes prieres à Dieu, pour eſtre ſecourus dans cette neceſſité extréme, & à ce qu'il pluſt à cette ineffable bonté de retirer tant ſoit peu ſa main vangereſſe de deſſus eux, & leur faire reſpirer vn ſiecle plus doux.

Leurs prieres furent exaucées dans vn temps ou ſelon les apparences humaines, ils ne pouuoient eſtre ſecourus; car l'iſle de la Guadeloupe eſtoit tellement décriée en Europe, que pas vn nauire ny vouloit aller, ny meſme moüiller l'ancre eſtant aux iſles; les Marchands de Dieppe, qui s'eſtoient ruynez à faire des embarquemens pour la peupler, voyans que leur bien profitoit ſi mal, perdirent courage, l'abandonnerent tout à fait, & quelques-vns en furent ſi faſchez, qu'ils en moururent de déplaiſir: D'ailleurs, les Seigneurs de la Compagnie ſoulageoient ſi peu les habitans, qu'ils furent contrains, apres auoir tenu conſeil en l'abſence de Mon-

ſieur de l'Oliue, d'implorer le ſecours de Monſieur le General de Poincy.

Ce genereux Lieutenant du Roy affligé de leur diſgrace, leur enuoya deux cens cinquante hommes, ſous la conduite de Monſieur de la Vernade, & de Monſieur de Saboüilly, Gentil-homme fort conſideré, pour auoir rendu de tres-grands ſeruices au Roy, dans ſes armées en France & en Allemagne.

Le ſecours ſpirituel arriua le lendemain, compoſé de ſix Religieux: à ſçauoir, du Reuerend Pere Nicolas de la Mare, tres-fameux Docteur de Sorbonne, perſonnage autant recommandable pour la ſainteté de ſa vie, que pour ſa grande doctrine; du Reuerend Pere Iean de ſainct Paul, de trois Freres Conuers, & de Moy.

A noſtre arriuée nous trouuaſmes, que le Reuerend Pere Raymond ſupportoit depuis trois ans tout le faix de cette Miſſion, trauaillant infatigablement luy ſeul au ſoulagement ſpirituel de nos François, dans lequel trois ou quatre autres auroient troué aſſez d'employ pour s'occuper. Il eſtoit temps de l'aſſiſter; car il eſtoit reduit dans vne ſi grande miſere, qu'il n'eſtoit plus couuert que d'vn méchant habit de toile; outre ſes trauaux (qui ne ſont conceuables qu'à ceux qui en ont eſté les ſpectateurs) il eſtoit dans vne neceſſité ſi grande de toutes choſes, & ſouffroit des peines ſi affligeantes, que ie me ſuis mille fois eſtonné, de ce qu'vn homme mortel ait tant enduré ſans mourir. Il nous

receut comme des Anges décendus du Ciel ; Et apres nous auoir mené dans la Chapelle de nostre-Dame du saint Rosaire, & là chanté le *Te Deum*, en action de grace, il enuoya chercher du pain pour nous donner à manger, ny en ayant pas vn seul morceau dans sa case : nous fusmes tous plus consolez de cette grande pauureté, que si nous eussions rencontré toutes les mines d'or des Indes, chacun de nous reputant à vn bon-heur extréme d'estre fait digne de patir pour la gloire de Iesus-Christ. Le Reuerend Pere de la Mare, apres s'estre deuëment informé de la disposition des habitans, nous distribua à chacun vn quartier de cette vigne de nostre Seigneur pour y trauailler, & y faire tout ce que nous croirions necessaire, à ce qu'elle porta des fruits dignes de la vie eternelle.

Nous mismes tous la main à l'œuure, auec vne grande feruєur,& commençasmes chacun dans son canton à prescher, catechiser, administrer les Sacremens, & à solliciter les malades qui estoient en tres-grand nombre par toute l'isle.

Plus des trois quarts de ce secours nouuellement arriué, moururent; quelques-vns en attribuent la cause aux Chefs, qui les retenoient par force pour trauailler dans leurs habitations, quoy qu'ils n'y fussent nullement obligez : les autres au mauuais air de l'isle, qui pour lors n'estoit pas encore découuerte des bois : en fin, les autres à la disette des viures. Pour moy ie crois qu'il y auoit vn peu de l'vn & de l'autre ; sur tout, que la tristesse qu'ils auoient

de se voir détenus, & empeschez de faire leur profit, comme ils esperoient, en a plus fait mourir que le reste. Cependant, c'estoit la chose la plus pitoyable du monde à voir. Il y auoit presque deux cens hommes malades au logis de Monsieur de la Vernade, tous couchez sur la terre, ou au plus, sur des roseaux, dont la pluspart estoient reduits aux abois, veautrez dans leurs ordures, & sans aucun secours de personne: Ie n'auois pas plustost fait à l'vn; qu'il falloit courir à l'autre; quelquefois pendant que i'en enseuelissois vn dans des feüilles (il ne falloit pas parler de toile en ce temps là) ie n'entendois que des voix mourantes, qui disoient; Mon pere, attendez vn moment, il ne vous coustera pas plus de peine pour deux ou pour trois, que pour vn seul; & le plus souuent il arriuoit ainsi, car i'en enterrois assez communément deux ou trois dans vne mesme fosse; de sorte, que nonobstant la diligence & les soins de nos Chefs, nos François estoient sans doute à la veille de retomber dans le precipice de leur premiere infortune: car quoy que Monsieur de Saboüilly ne se donnast aucun repos, & qu'il fut perpetuellement en course à faire le tour de l'isle dans vne chaloupe, dans laquelle il auoit tousiours dix ou douze hommes armez auec soy: neantmoins les Sauuages enflez & encouragez, tant par les auantages iournaliers qu'ils auoient sur nous, que par les victoires remportées depuis peu sur les Anglois, faisoient plus opiniastrement la guerre qu'auparauant.

Monsieur de Saboüilly les eut deux ou trois fois en sa rencontre. A la premiere, apres auoir long-temps soustenu le choc de sept à huict cens Sauuages, il fut contraint de se batre en retraite, & d'abandonner son canot, que ces Barbares mirent aussi-tost en pieces. A la seconde rencontre, il fut plus mal traité qu'à la precedente; à cette fois Monsieur de Saboüilly auoit donné le mot à Monsieur de la Vernade, à ce qu'il le vint trouuer auec toutes ses forces; celuy-cy se mit en chemin auec plus de quarante hommes armez : mais les pluyes furent si abondantes, qu'il fut contraint de relascher. Il y auoit desia quelque refroidissement entre ces deux Messieurs, ce qui donna occasion à quelques-vns de croire, que c'estoit vne piece faite à la main, & que Monsieur de la Vernade ne prit l'occasion de cette pluye pour se retirer, que pour laisser son compagnon dans le peril de la mort, qu'vn autre moins genereux, & moins adroit que luy n'eut iamais euité; car apres s'estre long-temps batu en pleine mer, auoir tué quinze ou seize Sauuages, & blessé plusieurs des autres; ces Barbares affoiblis par la mort de leurs compagnons, ne se rebuterent nullement; au contraire le serrerent de si prés, que luy ayant blessé cinq hommes, desquels trois moururent vn peu apres, ils donnerent vn coup de fléche dans le bras droit de son pilote; ce qui le contraignit de quiter la mer, & de se retirer dans vn petit islet, où ils le tinrent assiegé l'espace de trente-six heures, & luy décocherent vne si grande quantité

de fléches, qu'il en auoit de quoy charger sa chaloupe, s'il les eut voulu ramasser. En fin, voyans qu'il estoit resolu de leur vendre sa vie bien chere, ils perdirent cœur, & leuerent le siege, luy disans vne infinité d'iniures.

D'ailleurs, toute l'isle estoit dans vn murmure general, & à la veille de faire vne ligue, ou plustost vne guerre ciuile, plus dangereuse que celle des Sauuages; & ce à cause que les Chefs opprimoient les anciens habitans, iusqu'à prendre à viue force leurs viures, sans mesme épargner les Ecclesiastiques. Alors, les anciens habitans commencerent à maudire le secours; chacun retiroit son épingle du jeu, disant qu'il n'auoit nullement approuué le conseil de demander du secours, quoy qu'en verité ils l'eussent tous tres-ardamment desiré.

En ce temps, Monsieur Aubert Capitaine de l'Isle de sainct Christophe, estant à Paris pour quelques affaires de Monsieur le General de Poincy, fut pourueu du gouuernement de la Guadeloupe, par les Seigneurs de la Compagnie: Ce Capitaine à son arriuée rendit de signalez seruices à ces Seigneurs & aux habitans de la Guadeloupe, desquels il a esté autant mal recompensé, qu'il en deuoit estre regardé de bon œil: car passant par l'isle de la Dominique, il se comporta auec tant de prudence & d'adresse, qu'il fit venir les Sauuages à son bord, ausquels ayant fait entendre qu'il venoit pour gouuerner la Guadeloupe, qu'il vouloit estre leur Compere, & leur bon amy, mesme qu'il vouloit les deffen-

dre contre ceux qui leurs faisoient la guerre; à force de caresses & de presens, il leur fit promettre de retourner à la Guadeloupe, & fit vne forme de paix telle quelle, & autant solide qu'elle se pouuoit faire auec les Sauuages.

A son arriuée, qui fut à la fin de Septembre mil six cens quarante, il publia cette paix, laquelle nous receusmes auec la pluspart des habitans, comme la plus agreable nouuelle qu'on nous pouuoit annoncer: mais ceux qui auoient esté du conseil de la guerre, & plusieurs autres de cette mesme farine, ne la peurent aucunement gouster, disans qu'il estoit impossible de faire vne bonne reconciliation auec les Sauuages, & que pour leur regard, ils ne les admettroient iamais dedans l'isle qu'à coups de mousquets: mais helas, qu'est-ce de douter & se méfier de la bonté & misericorde de Dieu! car il leur arriua, au moins à plusieurs, tout de mesme qu'à ce mal-heureux Prince, qui doutant du renuitaillement de la ville de Samarie, fut écrasé sous les chariots qui portoient le mesme secours: car Monsieur Aubert ayant fait monter vne barque qu'il auoit apportée de France, s'estant mis dedans luy vingtiéme pour aller à sainct Christophe, & s'estant arresté quelques iours à pescher des tortuës, & des lamentins pour y porter; la barque fut surprise d'vn puissant coup de vent, son brat sous ses voiles le troisiéme Fevrier mil six cens quarante & vn, & entraisna toute cette detestable cabale au fond de la mer, & peut-estre au fond des enfers. Monsieur Aubert

se sauua auec dix des plus gens de bien, sur des planches & des auirons; Et ce que ie trouue d'estonnant & digne de remarque en cecy, c'est que ceux qui furent guarantis de ce naufrage ne sçauoient aucunement nager, & presque tous ceux qui se noyerent, nageoient comme des poissons.

Cependant, Monsieur Aubert fit grande diligence, pour empescher qu'en quelque lieu que les Sauuages abordassent dans l'isle, on ne parut point sur le riuage auec des armes, & qu'encor bien qu'on se tint tousiours sur ses gardes, on ne leur donnast aucune matiere de soupçon. Ils ne manquerent pas à la promesse qu'ils auoient faite, s'en vindrent aborder à la grande Ance, & s'enquirent du logis de Monsieur Aubert, où ils furent aussi-tost conduits. Quand ils furent deuant la maison, on ne vit iamais des gens plus circonspects, & plus défiants; en effet, c'estoit vn peu trop hazarder le pacquet: car si Monsieur Aubert eut esté tel que son predecesseur, sans doute qu'on leur auroit fait vn fort mauuais party.

Apres auoir fort long-temps contemplé toutes les auenuës, épié tous les gestes & mouuemens de nos François, & s'estre enquis plusieurs fois si on n'estoit plus fasché contr'eux; ils députerent deux des leurs les plus dispos, auec de tres-beaux Ananas dans leurs mains. Cependant la Pirogue demeuroit tousiours à flot, & en estat de se sauuer, en cas qu'on fit du tort aux deputez.

Monsieur Aubert de son costé donna ordre de faire

faire promptement cacher toutes les armes ; luy-mesme leur fut au deuant sans son épée, les caressa, & les conduisit dans sa case, où ils furent dans de perpetuelles inquietudes, iusqu'à ce qu'ils eussent beu vn coup ou deux d'eau de vie : ce qui les ayant vn peu remis de leurs apprehensions, ils furent aussi-tost inuiter leurs compagnons à décendre, pour participer au bon traitement qu'on leur faisoit : ils le firent, en sorte neantmoins qu'il en demeuroit tousiours plus de la moitié dans la Pirogue, en estat de pouuoir faire retraite, en cas de desordre. En fin, apres beaucoup d'entretien tel qu'on le peut auoir auec des gens qui parlent plus par signes que par paroles, & qui n'ont pas beaucoup plus de raison que des brutes ; promesses furent reciproquement faites de part & d'autre, de ne se faire iamais aucun tort, & de se traiter doresnauant comme amis;apres quoy ils s'en retournerent les mains pleines de presens,le ventre remply d'eau de vie, & l'esprit tres-satisfait.

Ce bon acueil fait aux premiers, fut plus que suffisant pour attirer les autres ; (les Sauuages ayans cela qu'ils ferõt cent lieuës,& s'exposeront à tous les hazards, pour se trouuer à la desbauche de quelque bouteille de vin) outre que les necessitez qu'ils auoient des denrées des Europeans, comme haches, cousteaux, serpes, & autres choses semblables, les pressoient de fort prés.

Ils recommancerent donc leurs anciennes visites, non sans grand profit des habitans : car outre qu'ils

nourrissoient presque toute l'isle de tortuës, de cochons, de lezards, de poissons boucânez, & des fruits du pays ; ils apportoient quantité de beaux carets, des licts de coton, & tout plain de petit butin qu'ils auoient rapporté de la deffaite des Anglois, lesquelles choses ils donnoient pour des bagatelles.

Ie me rencontray à la descente de la seconde Pirogue, qui vint dans l'isle pour affermir la paix. Le premier des Sauuages qui mit pied à terre, vint droit à moy, comme s'il m'eut connu de longue main, & me prenant par le poing, il fit vn signe de Croix sur ma manche, & la baisa plusieurs fois : il me demanda en langue Espagnole vn Chapelet, & l'ayant interrogé de ce qu'il en vouloit faire, il fit réponse que c'estoit pour prier Dieu ; quoy qu'en effet, il n'eut autre dessein que de le pendre à son col, comme les autres, & en faire parade ; car i'ay sceu depuis que ce mal-heureux auoit esté dix ans esclaue en Espagne, qu'il auoit esté instruit & baptisé, & qu'ayant trouué moyen de se sauuer, en les quitant il auoit renoncé au Christianisme. Il ne faut esperer autres choses des Sauuages, qui sont tant soit peu sur l'âge, & qui se sont desia froté au pillier de la feneantise, & trop grande liberté.

Le bruit de cette paix s'estendit par toutes les isles circonuoisines, voir mesme iusqu'en France ; de sorte que plusieurs personnes tant des isles voisines que de la France, venoient prendre des places dans la Guadeloupe. L'isle se peuploit, se découuroit, s'embellissoit & deuenoit meilleure de iour en

iour. Les habitans commencerent dessors à trauailler en toute seureté, & à faire grande quantité de petun, qui passe sans contredit pour tres-excellent. Les nauires qui ne sont attirez que par la marchandise, & par le bon gouuernement, commencerent à la frequenter, & mesme la pluspart des Capitaines de nauire reconnoissans la bonté, & la beauté de l'isle, y prenoient des places & des habitations, où ils amenoient quantité de monde. En fin, la Guadeloupe estoit dans vn tres-bon chemin, & si cela eut continué long-temps, elle seroit la plus peuplée de toutes les isles, comme estant la plus belle, la plus grande, & la meilleure.

Le peuple s'augmentant, nos trauaux redoubloient, & c'est merueille que nous n'y ayons tous succombé; car outre les peines que nous prenions auprés du peuple, nous estions contrains de bastir nos cases, & d'aller nous-mesmes querir le bois de nos petits bastimens sur nos épaules, à plus d'vne grande demy-lieuë dans la montagne. Nous coupions aussi sans l'assistance de personne, le bois de nos habitations, qui n'est pas vn petit trauail. En outre, il nous falloit cultiuer la terre, & planter nos viures, si nous en voulions auoir. Ie me suis mille fois estonné que depuis dix-neuf ans, de onze Religieux qui y ont fait tant soit peu de residence, il n'en soit mort que sept, veu les fatigues qu'il nous a fallu essuyer. Quant à nostre façon de viure, outre l'abstinence de viande que nous y auons tousjours gardé, aussi bien que nos jeusnes de sept mois

l'année. C'est assez de dire que la pluspart du temps, nous estions reduits à ne manger que des patates, lesquelles manquoient bien souuent, & du pourpier sauuage cuit au sel & à l'eau. Le reste de l'année nous ne faisions guere meilleure chere, nous auons mené cette vie austere, iusqu'à l'année 1647. que le Reuerendissime Pere Turco, General de nostre Ordre, modera beaucoup de nos rigueurs. Nostre pain est de la cassaue, fait de racine en la façon que nous dirons cy-apres. Nostre boisson ordinaire est de l'eau, ou au plus du oüycou, qui est comme de la bierre. Nous couchons sur des clayes faites de cordes de mahot. Voila ce qui regarde nôtre forme de vie.

L'an mil six cens quarante & vn, le cinquiéme d'Octobre, deux bons Religieux enuoyez de Paris pour nous secourir, arriuerent heureusement en cette isle. A sçauoir, le Reuerend Pere Vincent Michel, & le Reuerend Pere Dominique de sainct Gilles. Le premier estoit consideré parmy nous comme vn vray Saint, mais nous n'eusmes pas le bon-heur de le posseder long-temps : car à peine fut-il arriué, qu'il fut atteint d'vne courte haleine & mal d'estomach du pays, qui luy fit faire le voyage des Indes en Paradis. Ce bon pere nous ayant predit le iour, & l'heure déterminée de son trépas; les yeux fichez au Ciel, le visage riant, & le Crucifix collé sur sa bouche, rendit sa tres-pure & tres-sainte ame à son Createur, le dix-huitiesme Nouembre en suiuant. Le second, voyant son cher compa-

gnon decedé, s'employa de toutes ses forces à nous soulager; & quoy qu'il fut le plus foible de toute la troupe, il faisoit autant que pas vn de nous, en ce qui regarde le salut des ames, & ce auec tant de constance, qu'apres auoir trauaillé presque cinq ans sans relasche, il mourut dans le champ comme vn braue soldat de Iesus-Christ. Sa vie exemplaire, & le zele qu'il auoit pour conuertir les ames, l'ont fait regreter de tous les habitans apres sa mort.

Iusqu'alors, quoy que nous estimassions nos trauaux, & mesme nos vies pour bien employées au seruice de tant de pauures Chrestiens, & pour maintenir dans cette isle la foy Orthodoxe, laquelle se seroit tout à fait abolie sans nos veilles & nos diligences: Cependant vn seul regret nous restoit, de ce que nous ne pouuions mettre en execution nôtre premier dessein, à sçauoir de prescher l'Euangile aux Sauuages. Nous ne demandions rien auec plus d'instance à Dieu, aussi ne souhaitions-nous autre chose auec plus d'ardeur, puisque c'estoit ou visoit directement nostre Mission.

Le Reuerend Pere de la Mare, voyant la paix s'affermir de iour en iour, la grande familiarité des Sauuages auec les François, & que mesme ils faisoient instance pour emmener vn de nos Religieux auec eux, creut qu'il n'auroit iamais vne plus fauorable occasion, & partant qu'il ne la deuoit laisser échaper; il fit donc dessein d'y aller luy-mesme, en communiqua auec Monsieur le Gouuerneur, lequel pour luy complaire témoigna de l'approuuer, auec

promesse de le fauoriser dans son entreprise, quoy qu'il n'eut rien moins dans l'esprit; car le Reuerend Pere de la Mare, apres auoir fait promettre au Capitaine d'vne Pirogue de Sauuages, de le porter à la Dominique; il me prit vne nuict pour son compagnon, auec vn de nos Freres Conuers, & nous ayant fait embarquer dans vn petit Canot, il se fit conduire chez Monsieur le Gouuerneur pour le semondre de sa promesse. Son arriuée éclata, estant vne chose extremément rare de le voir en campagne, & mesme le Gouuerneur prit de là occasion pour s'excuser, disant; que s'il s'estoit embarqué en cachette, il auroit secondé son dessein de tout son pouuoir; mais que le peuple estant témoin comme il approuuoit sa sortie, s'il arriuoit que les Sauuages luy fissent du tort, on ne chercheroit point d'autre garand que sa teste: C'est pourquoy, il le supplia de l'excuser, si pour cette fois il ne luy pouuoit accorder sa demande, l'asseurant neantmoins qu'il luy permettroit de sortir quand il luy plairoit, pourueu qu'il s'y comportât si dextrement, que le peuple ne s'apperceut point qu'il luy eut permis: toutes ces belles asseurances n'estoient que des échapatoires; car tout aussi-tost il en donna aduis à Monsieur le General de Poincy, & luy faisant entendre qu'il en pourroit arriuer quelque accident, qui pourroient renouueler la guerre; & qu'ainsi il enuoya au plustost vn ordre au Pere pour desister de son entreprise. Cét ordre arriua vn peu trop tard; car le Reuerend Pere de la Mare se voyant ainsi re-

mis de iour à autre, se seruit de l'occasion d'vne autre Pirogue, & fit partir secretement le Reuerend Pere Raymond, auec le Frere Charles, deux Religieux veritablement dignes de cette commission : il leur donna ordre de reconnoistre & de rechercher curieusement ce qu'il y auroit à faire parmy les Sauuages, de quelle façon il se faudroit comporter en leur endroit, & qu'ils luy en vinssent rendre compte dans trois semaines, ou dans vn mois pour le plus tard.

A la venuë de ces deux Religieux dans l'isle de la Dominique, le Diable sembla joüer de son reste, pour les faire massacrer, ou au moins les en chasser: Il parla aux Sauuages par la bouche de leurs Rioches (qui sont certains marmousets de coton) leur donnant faussement à entendre, que les François n'auoient autre dessein que de leur faire le mesme traitement, qu'on leur auoit fait dans le reste des isles, dans lesquelles ces nations estrangeres s'estoient tousiours insinuées par de petits commencemens, par apres s'étans acruës petit à petit, elles les auoient dépoüillées de leurs biens, chassées de l'heritage de leurs ancestres, priuées de leurs terres, & cruellement massacrez. Le Capitaine Baron (c'est le nom du Sauuage qui auoit emmené nos Religieux) entendant les murmures de ses compatriotes, en donna aduis au Reuerend Pere Raymond, l'asseurant qu'il le protegeroit autant qu'il luy seroit possible, quoy qu'il sembla quasi conuaincu par les apparantes raisons des autres Sauuages. Mais le Reuerend Pere

Raymond l'ayant deſabuſé ; il conuoqua tous les autres Sauuages à vn vin general (qui eſt vne deſbauche de laquelle nous parlerons en ſon lieu.) La pluſpart eſtant aſſemblez, il prit la parole en faueur de ſes hoſtes, deſquels il tiroit deſia pluſieurs petits preſens ; & afin d'haranguer auec plus d'authorité, & ſe rendre le peuple plus attentif, il prit vne cotte ou juppe d'vne Dame Angloiſe qu'il auoit butiné à la guerre, & s'en veſtit ; en ſorte que, ce qui deuoit eſtre attaché ſur les reins, eſtoit lié autour de ſon col. En cette poſture il monta ſur vne petite éminence de terre, commença à crier à plaine teſte, & à haranguer auec tant de prolixité, que plus de la moitié de ſon auditoire s'en alla tout murmurant: mais les plus amateurs de la paix, gouſterent ſes raiſons & témoignerent à nos Religieux, qu'ils ſe resjouyſſoient extrement de leur venuë.

Le Diable ayant manqué ſon coup en cette occaſion, ſe ſeruit d'vne autre inuention d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſtoit dans vne mauuaiſe teſte, c'eſt à dire, dans la teſte d'vne femme. C'eſtoit vne des femmes du Capitaine le Baron, ou pour mieux dire, vne vieille Megere, à laquelle le Demon perſuada de tuër nos Religieux ; elle leur dit ſon deſſein, & ſe mit en deuoir de l'executer : mais vn de ſes propres enfans, qui auoit conceu quelque bonne volonté pour le Reuerend Pere Raymond, voyant ſa mere pouſſée d'vn ſi mauuais genie, prit vne ſelle à trois pieds, & luy en frota ſi bien la teſte & le corps, qu'il l'a guarit d'vne ſi mauuaiſe maladie.

Pendant

Pendant trois mois que le Reuerend Pere Raymond demeura dans la Dominique, il tascha de se perfectionner dans la langue des Sauuages: il en assembloit tous les iours le plus grand nombre qu'il pouuoit, leur apprenoit l'oraison Dominicale, le Symbole des Apostres, & leur preschoit qu'il y auoit vn Dieu, Createur de tout ce grand Vniuers, & qu'apres cette vie, il en falloit attendre vne autre, dans laquelle ce mesme Dieu puniroit les meschans par les flammes & par les tourmens eternels; & recompenseroit les bons par des biens infiniment plus grands, que tous ceux que nous pouuons conceuoir. Tous entendoient ses Catechismes auec beaucoup d'attention. La pluspart de ces pauures gens oyant ces choses, entroient dans de profonds estonnemens, & s'enqueroient souuent de luy, s'il ne mentoit point, & si ce qu'il leur enseignoit, estoit veritable: mesme quelques-vns d'entr'eux fremissoient à ce seul mot & recit des tourmens & des peines de l'Enfer. Voyant que le Pere leur disoit plusieurs choses qui passoient la portée de leurs esprits, ils s'enquestoient de quantité de choses curieuses, & nommément de la route du Soleil: car ils auoient tousiours crû que ce bel Astre en son couchant ne fit que se lauer dans la mer, comme ils font à la fin de tous leurs voyages, &que la nuict, les tenebres le cachant à nos yeux, il s'en retourne au matin au lieu d'où il estoit party, pour puis apres recommancer sa route ordinaire. Le Pere les voyant attirez par ces choses curieuses,

les en entretenoit fort souuent, y faisant fort adroitement glisser toutes les choses necessaires au salut.

En fin, soit que la poire ne fut pas encore meure, ou que le Diable preueut les biens qui pouuoient arriuer de sa residence dans cette isle, fit ses derniers efforts pour l'en faire sortir. Quoy qu'il en soit, il est certain qu'on minutoit de le chasser à viue force au cas qu'il fit quelque resistance, & mesme on donna ordre à vn Capitaine de nauire de la Religion pretenduë Reformée, de l'attirer dans son vaisseau, de l'enleuer, & le ramener à la Guadeloupe.

Pendant que l'on tramoit ces beaux desseins, le Reuerend Pere de la Mare nostre Superieur, tomba dans sa maladie mortelle, ou pour mieux dire, sa maladie contractée dés le premier iour qu'il arriua aux Indes, redoubla pour le faire mourir. Ce bon Pere fut reduit en vn estat capable de donner de la compassion aux ames les plus barbares : les extrémes austerités, qu'il auoit saintement pratiquées, l'auoient tellement attenué, qu'il n'auoit plus que la peau sur les os, voire mesme ils la perçoient en plusieurs endroits de son corps. Il estoit couché sur vne pauure paillasse, sans lict ny matelat, vestu de ses habits, sans pouuoir remuër ny bras ny jambes, à moins que de sentir d'extrémes douleurs. Il fut six semaines en ce pitoyable estat, sans toutefois desister de la predication : car il se faisoit porter sur le marche-pied de l'Autel, & là preschoit le peu-

ple auec tant de ferueur, que s'il eut esté en vne santé parfaite, rauissant vn chacun. Il auoit vn Religieux qui luy recitoit tous les iours autour de son grabat, les sept Pseaumes Penitentiaux, pendant lesquels il versoit vne telle quantité de larmes, que cela estoit prodigieux. Il auoit perpetuellement les yeux fichez au Ciel, & son esprit tellement occupé dans l'oraison mentale, qu'il sembloit auoir tout à fait abandonné le soin de son corps. Enfin, apres auoir bien laué ses fautes dans cette mer de larmes, cette sainte ame s'enuola au Ciel, pour receuoir la Couronne de Iustice que Dieu preparoit au merite d'vne si sainte vie, le 1. iour de Mars 1642. Il s'étoit fait donner vn peu auant sa mort l'habit de Frere Conuers, se iugeant indigne de mourir dans celuy de Clerc.

Il commanda de plus, que trois heures apres son trépas on le mit en terre sous le seüil de la porte de l'Eglise, sans aucune pompe funebre, & sans en aduertir le peuple, tant il craignoit qu'on ne luy rendit quelque sorte d'honneur.

Ce bon Pere estant mort, nous ne restions plus que trois Prestres & trois Freres, dans toute l'isle. Nous nous assemblasmes tous dans la maison de nostre-Dame du saint Rosaire de la Basse-terre, où il estoit decedé, pour faire ces funerailles, apres lesquelles vn de nous fut éleu Superieur.

Le douziéme de Mars, le Reuerend Pere Raymond reuint à la Guadeloupe, pour rendre compte au Superieur du progrez que l'on pourroit faire

aux Sauuages. Nous conclusmes tous, voyant les necessitez presentes & pressantes, qu'il falloit arrester le Reuerend Pere Raymond, differer le voyage des Sauuages à vne autrefois, & enuoyer vn Religieux en France, tant pour obtenir la renouation de nos priuileges qui alloient expirer, que pour ramener des Religieux, desquels nous auions grand besoin.

Establissement de la Colonie Françoise, dans l'Isle de la Martinique, & autres.

CHAPITRE TROISIESME.

IL y a bien de la difference entre les Colonies qu'on enuoye de l'Europe, pour remplir les Isles de l'Amerique, & celles qu'on tire des isles desia peuplées pour les transporter dans vne autre prochaine. L'histoire de l'establissement dans l'isle de sainct Christophe, & de la Guadeloupe, fait assez connoistre combien il y a de peines & de difficultez à essuyer, quand il faut leuer des cinq & six cens hommes à grand frais, (dont la plufpart vous échapent & se dérobent auant d'estre embarquez) leur faire passer vn trajet de dix-huit cens lieuës, pour leur donner à deffricher & cultiuer vne terre toute couuerte de bois, & tres-mal saine, où il n'y a ny pain, ny paste, ny hostellerie, ny maison, & où il se fait vne si estrange reuolution d'humeurs par ce grand changement de climat, que tout le monde

tombe malade dés la descente, & plusieurs y meurent faute de secours, soit par l'absence des Medecins, soit pour le peu d'experience des Chirurgiens.

Il est d'ailleurs assez aisé à conceuoir combien il faut souffrir, lors qu'on est reduit à attendre d'estre secourus par des personnes si éloignées, lesquelles ayans auancé cinq sols, en esperent vingt de profit à la fin de l'année, & qui se rebutent & abandonnent tout, lors que les affaires n'ont pas vn si prompt & si heureux succez, comme ceux qui les ont portez à ces entreprises, leur ont fait esperer: De là vient qu'il ne se faut pas émerueiller, si l'establissement de la Colonie Françoise dans l'isle de la Martinique (située au quatorziéme degré trente minutes de latitude Septentrionale) a si heureusement reüssi, qu'elle puisse maintenant enfanter de nouuelles peuplades qu'elle a desia déchargée dans les isles de la Grenade, & de sainte Alousie; puisque l'Autheur de cette entreprise a esté Monsieur Desnambuc, Gouuerneur de l'isle de sainct Christophe, homme puissant, riche, aymé de tout le peuple, fort experimenté à former des Colonies, & qui s'est comporté auec tant de prudence dans cét establissement, qu'il a sagement euité les écueils contre lesquels plusieurs autres auroient fait naufrage.

Ce braue Gouuerneur auoit depuis longtemps fait dessein d'habituer l'isle de la Guadeloupe, comme plus prochaine de celle où il commandoit, & plus à sa bien-seance, de laquelle il

connoiſſoit tres-bien les auantages qu'elle auoit par deſſus les autres : mais ſe voyant ſupplanté par Monſieur de l'Oliue, auquel il auoit communiqué ſon deſſein, & apprehendant que quelqu'autre ne luy en fit autant de l'iſle de la Martinique, il ſe reſolut de ne plus differer.

Pour venir about d'vne entrepriſe ſi hardie & ſi difficile dans ſon execution, il prend enuiron cent des vieux habitans de l'iſle de ſainct Chriſtophe, tous gens d'élite, accouſtumez à l'air, au trauail, & à la fatigue du pays, & qui en vn mot n'ignoroient rien de tout ce qu'il faut faire, pour deffricher la terre, la bien cultiuer, y planter des viures & y entretenir des habitations.

Chacun de ces habitans fit prouiſion de bonnes armes, de poudre, de balles, de toute ſorte d'outils, comme ſerpes, hoües, haches, & autres vſtenſilles. Ils ſe munirent du plan de manyoc & de patates pour y planter, de pois & de febues pour y ſemer : toutes leſquelles choſes manquent pour l'ordinaire à ceux qui partent de l'Europe, pour eſtablir des Colonies dans les Indes.

Monſieur Deſnambuc part de l'iſle de ſaint Chriſtophe, au commencement de Iuillet l'an mil ſix cens trente-cinq, & arriue à la Martinique cinq ou ſix iours apres : il y fit promptement baſtir vn fort ſur le bord de la mer, qu'il munit de canons, & de tout ce qui eſtoit neceſſaire pour le bien deffendre, il fut nommé le fort de ſainct Pierre, peut-eſtre à cauſe qu'il arriua dans cette iſle le iour de l'Octa-

ue des saincts Apostres sainct Pierre & sainct Paul; aussi bien que Monsieur de l'Oliue estoit descendu à la Guadeloupe le iour de leur Feste : Apres auoir veu commencer vne habitation, il s'en retourna à sainct Christophe, laissant Monsieur du Pont pour commander en qualité de son Lieutenant, auec ordre exprez de conseruer la paix auec les Sauuages, autant qu'il luy seroit possible.

Cependant, les Sauuages qui ne souffrent iamais le voisinage des Europeans que contre leur volonté, commencerent bien-tost à murmurer, & mesmes quelques-vns d'entr'eux; (car ils n'estoient pas tous d'vn mesme sentiment) eurent different auec les François, où il y en eut de tuez de part & d'autre.

Cecy fut cause que nos nouueaux habitans demeurerent plus serrez proche du Fort qu'auparauant, & souffrirent beaucoup, n'osans aller seuls à la chasse, de peur d'estre rencontrés & mal-traitez par ces Barbares.

Ces Sauuages qui auoient assez mal à propos commencé la guerre contre les François, creurent qu'il les falloit entierement destruire, auant qu'ils prissent le temps de s'accroistre & de se multiplier: Pour cét effet, ils appellerent à leurs secours tous les Sauuages des mesmes isles voisines. Le iour assigné entr'eux, ils se presentent sous le fort faisant mine d'y vouloir descendre : mais Monsieur du Pont ayant esté auerty de cette entreprise par vn Sauuage mesme, auoit desia fait retirer tous ses soldats au

Fort, & charger ſon Canon de mitraille iuſqu'à l'emboucheure ; il les laiſſa approcher contre la terre, & les y voyant preſque les vns ſur les autres, il fit mettre le feu à ſon Canon, qui fit vn ſi eſtrange carnage de ces Sauuages, que ces pauures gens croyans que tous les Maboyas de la France eſtoient ſortis de la gueulle de ce Canon pour les deſtruire, s'enfuyrent ſans oſer depuis ce temps rien entreprendre contre les François.

Monſieur Deſnambuc ayant eu aduis de la guerre contre les Sauuages, fit auſſi-toſt leuer quarante ou cinquante hommes, qu'il enuoya à la Martinique, ſous la conduite de Monſieur de la Vallée, pour ſouſtenir cette naiſſante Colonie : A l'arriuée de ce nouueau renfort, les Sauuages commencerent à laſcher le pied, & à quiter leurs habitations les plus voiſines des François, mettant le feu à toutes les caſes, & arrachant tous les viures qui eſtoient deſſus ; mais nos habitans bien aiſes de trouuer de la terre découuerte, s'en ſaiſirent auſſi-toſt, & ainſi peu à peu gagnerent pluſieurs belles habitations, qui auroient couſté bien de la ſuëur, & peut-eſtre la vie de quantité de perſonnes, s'il les eut fallu mettre en l'état qu'ils les trouuerent.

Quelques mois s'écoulent, pendant leſquels nos habitans s'affermiſſent de plus en plus : les Capitaines des nauires y conduiſent leurs vaiſſeaux pour y trafiquer, & les habitans de ſainct Chriſtophe les ſecourent ſi à propos, que ces Barbares perdans l'eſperance de pouuoir empécher leurs conqueſtes,

parlerent

parlerent d'accommodement. Monſieur du Pont les reçoit auec toute la douceur & affabilité imaginable, leur faiſant entendre, que s'il leur auoit fait experimenter la rigueur des armes Françoiſes, ce n'auoit eſté qu'à regret, & pour les porter à vne bonne paix, qu'il ſouhaittoit auec autant de paſſion comme eux, que doreſnauant il viuroit auec eux comme leur frere, & porteroit en tout & par tout leurs intereſts : les Sauuages en font autant de leur coſté ; & ainſi la paix fut concluë ſur la fin de l'année, auec vne ioye reciproque des deux nations.

Monſieur du Pont extrement ſatisfait de cét accord, part auſſi-toſt de la Martinique pour en porter luy-meſme les heureuſes nouuelles à Monſieur Deſnambuc, & le faire participant de ſa ioye : mais helas, que les Iugemens de Dieu ſont inconceuables ! ce genereux Capitaine ne ſe défiant nullement de la Fortune qui luy auoit communiqué tant de faueurs, s'expoſe ſur le plus infidele de tous les élemens, où cette volage luy fit cruellement reſſentir les effets ordinaires de ſon inconſtance ; car le nauire qui le porte n'eſt pas pluſtoſt appareillé, qu'il eſt ſurpris d'vne ſi violante tempeſte, qu'il eſt emporté par la fureur des vents à la coſte de l'iſle d'Hiſpaniola, & auſſi-toſt pris par les Eſpagnols, couuert de chaiſnes, & ietté dans l'obſcurité d'vne priſon ; où il demeura trois ans entiers, ſans qu'on en puſt ſçauoir aucune nouuelle.

Tous les habitans ſouffrirent beaucoup pendant ſon abſence, car il leur auoit fait eſperer qu'il leur apporteroit des viures, ceux qu'ils auoient plantez n'ayans pas encor atteint leur entiere maturité. Vn an ſe paſſe ſans qu'on en apprenne aucune nouuelle, ce qui fit croire à vn chacun que la mer l'auoit englouty dans ſes flots : ſi bien que Monſieur Deſnambuc ſe ſentant caſſé de maladie & proche de ſa fin, reſolut d'y enuoyer Monſieur du Parquet ſon neveu, frere de ce ieune Gentil-homme, qui fut tué ſi glorieuſement dans l'iſle de S. Chriſtophe, lors que les Eſpagnols y deſcendirent.

Ce braue Gentil-homme heritier du courage, de la valeur, & de la generoſité de ſon frere; auſſi bien que de ſon nom, a pourſuiuy cét eſtabliſſement commencé auec tant de dexterité & de prudence, que nonobſtant le décry de cette iſte, à cauſe des ſerpens qu'elle nourriſſoit en tres-grand nombre, auparauant qu'elle fut découuerte, il la rendu ſi celebre qu'elle eſt à preſent la plus peuplée & la plus renommée des iſles; faiſant aſſez connoiſtre par ſa ſage conduite, que le bon gouuernement eſt capable de rendre heureux le plus infortuné pays du monde; & au contraire, qu'vn mauuais Gouuerneur dans vne bonne terre, eſt pire que ſi elle eſtoit couuerte de monſtres & de ſerpens.

Comme ie n'ay maintenant autre deſſein, que de donner vne parfaite connoiſſance de ce qui ſe paſſe de plus remarquable dans les nouuelles peupla-

des enuoyées de l'Europe dans le nouueau monde; i'ay creu auoir entierement ſatisfait à la curioſité du Lecteur, en luy propoſant ces trois eſtabliſſemens de noſtre Colonie Françoiſe, dans les iſles de ſainct Chriſtophe, de la Guadeloupe & de la Martinique, dans leſquels il pourra facilement voir tout le bien & le mal qui s'y rencontre; les fautes des vns, & la dexterité des autres; en vn mot, tout ce que ie pourrois dire, ſi ie traitois en particulier de toutes les autres iſles habitées depuis celles-là par les François. Ie me contenteray de vous dire, qu'ils ont jetté depuis quelque temps des Colonies dans les iſles de la Tortuë, de ſainct Martin, de ſainte Croix, de la Grenade, de ſainte Alouſie, & de Marigalante: n'en ayant pas pour le preſent des memoires biens certains, ie me reſerue à vne ſeconde Edition de ce liure, où ie feray peut-eſtre l'hiſtoire entiere & generale de toutes les iſles.

De tout ce qui ſe paſſe de plus conſiderable dans les voyages de France en l'Amerique.

CHAPITRE QVATRIESME.

1. PLuſieurs Autheurs qui ont eſté en l'Amerique, ont fait des deſcriptions aſſez amples & aſſez prolixes de leurs voyages: mais parce qu'ils ſe ſont pluſtoſt arreſtez à décrire beaucoup de petites auantures particulieres tout à fait inutiles, ſans

recherchez ny approfondir les choſes les plus curieuſes; i'ay iugé qu'il eſtoit à propos d'inſerer dans cette premiere partie de mon Hiſtoire vn Chapitre diuiſé en deux paragraphes, dans leſquels ie traiteray le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible, des choſes aſſez curieuſes, dont le Lecteur ne doit pas eſtre rebuté.

De mes voyages en l'Amerique, & de ce qui s'y remarque de plus curieux.

§. I.

NOus fiſmes voiles le dix-ſeptiéme Ianuier mil ſix cens quarante, dans vn vaiſſeau de cent ou ſix vingt tonneaux, ſi remply de marchandiſe, auparauant que ſortir du Havre de Dieppe, qu'à peine pouuoit-on trouuer place pour ſe coucher de ſon long. Nous eſtions deux cens perſonnes & plus, tant hommes que femmes, de tous aages, de diuerſes nations, & de Religion differente. Le Capitaine eſtoit heretique des plus obſtinez, & qui nous fit beaucoup ſouffrir pendant le voyage, à l'occaſion de quelques Huguenots, auſquels nous fiſmes abjurer leur hereſie.

Ie ne m'arreſte pas icy à vous décrire les vomiſſemens & autres maux de la mer; l'infection inſupportable des nauires remplis de malades couchez les vns ſur les autres, parmy la fange & l'ordure; ſur tout le faſcheux embarras des femmes: les mauuais repas qu'il faut faire; la corruption des eaux,

desquelles assez souuent, quoy qu'infectes & puantes, on n'a pas suffisamment pour étancher l'importune ardeur d'vne soif insupportable : l'incommodité de la vermine, dont il y a vne si grande quantité que quelque diligence qu'on y apporte, on ne s'en sçauroit guarantir, quand mesme on coucheroit dans la Hune ; car on les voit monter aux cordages comme des matelots : Ie ne dis rien des apprehensions des Pirates, & accidens qui peuuent arriuer, si on ne s'en donne soigneusement de garde : comme par exemple celuy qui arriua à trois ou quatre jeunes hommes, lesquels s'estans moüillez les pieds en s'embarquant, n'eurent pas le soin de se deschausser, auant que de dormir ; ils trouuerent à leur réueil qu'ils auoient les pieds tous engourdis, & sans sentiment ; si bien que quelque remede qu'on y peut apporter, les doigts des pieds leurs tomberent par pieces. Ie tais plusieurs autres pauuretez, qu'on se peut assez imaginer, & me contenteray seulement de décrire trois choses qui se rencontrent dans les trauerses, lesquelles ie supplie le Lecteur curieux de bien remarquer.

La premiere est, qu'arriuant vers le Tropique du cancer, & quelquefois mesme dés les Canaries, vous faites rencontre des vents que les Mariniers appellent, *Alisez*; Ces vents (entre les deux Tropiques) suiuent perpetuellement le cours du premier mobile (qui est de l'Orient à l'Occident) soufflant tousiours en poupe ; & cela auec tant de douceur, & vn si grand temperament de la mer &

de l'air, que c'est vn continuel & agreable passe-temps, que de voguer sur cette mer, qu'on pourroit à bon droit appeller pacifique. Quant à moy ie me persuade que si tout l'Ocean luy ressembloit, les plus delicates Dames de Paris deuiendroient marinieres, & aymeroient beaucoup mieux aller au Cour par mer dans vn vaisseau, que par terre dans leurs carosses : D'où vient qu'allant aux Indes, on ne cueille que des roses, dont les épines se font cruellement sentir au retour.

Ie me suis donné beaucoup de peine à chercher dans les Autheurs, la raison pourquoy ces vents Alisez soufflent tousiours de l'Est à l'Oüest, sans y auoir rien trouué qui m'ait peû satisfaire. Ie sçay bien que les Astrologues disent, pour raison de cette merueille, qu'il y a quatre vents capitaux; à sçauoir, le Nort, le Sud, l'Est & l'Oüest, dominez par quatre differentes Planetes. Le vent du Nort estant extremément froid & sec, est dominé par Iupiter; Celuy du Sud qui est chaud & humide, par Mars; celuy d'Oüest qui est froid & humide par la Lune; & celuy d'Est qui est moderément chaud & sec, par le Soleil, & est appellée pour cette raison, *Subsolanus ventus*; d'où vient que toutes ces regions situées sous la Zone Torride, estans gouuernées par ce bel œil du monde, ne respirent ordinairement que le vent qui symbolise auec elles par ses qualitez de chaud & sec.

S'il m'est permis de dire mon sentiment sur vne matiere si difficile ; ie crois que tout ainsi que le

premier mobile attirant tous les autres Cieux apres soy, leur fait tenir vne route semblable à la sienne ; de mesme les vents tiendroient par tout vn mesme chemin s'ils n'en estoient empeschez par les frequentes & trop grossieres vapeurs, qui s'éleuent dans les extrémes parties du monde ; ce qui ne se trouuant pas sous la Zone Torride, au contraire l'air y estant plus pur, plus subtil, & moins remply de vapeurs ; cette agitation de l'air ne trouuant point ces obstacles, suit sans difficulté le cours & le bransle du premier Moteur de toutes choses.

La seconde chose remarquable est, qu'au deçà des Cauaries iusqu'aux Indes, on voit des troupes de petits poissons voler aux enuirons des nauires, en bande comme des aloüettes. Ie vous renuoye au traicté des poissons pour en voir la description, & la chasse que leur donnent les Dorades & les oyseaux. Dãs ma 4 par. c.3. §.7.

La troisiéme chose, est vne autant ancienne que ridicule & plaisante coustume, pratiquée à l'endroit de ceux qui font de longs voyages sur mer. C'est qu'arriuant sous la ligne du Tropique du cancer (ou deux fois l'année on a le Soleil verticulement opposé, sans qu'à midy il puisse faire ombre à vne chose droite.) On fait de grands preparatifs, comme pour celebrer quelque feste, ou plustost quelque Bachadale. Tous les officiers du nauire s'habillent le plus grotesquement & bouffonnement qu'ils peuuent. La pluspart sont armez de

tridents, de harpons, & autres instrumens de marine : les autres courent aux poiles, broches, chaudrons, l'eschefrites, & semblables vstensilles de cuisine ; ils se barboüillent le visage auec le noir qu'ils prennent au dessous des marmittes, & se rendent si hideux & si laids, qu'on les estimeroit de veritables demons. Le Pilote les met tous en rang, & marche à la teste, tenant d'vne main vne petite carte marine, & de l'autre vne astrolabe, ou baston de Iacob, qui sont les marques de sa dignité. Cependant, les tambours & les trompettes sonnent en grande allegresse, & cette boufonne compagnie traissaille de ioye, pendant que ceux qui n'ont pas encore passé le tropique, se dépoüillent & se disposent à estre baignez : elle fait deux ou trois tours en ce mascarade équipage, apres lesquels le Pilote prend seance sur la damette, d'où il depesche incontinent deux de ses officiers, habillez comme ie l'ay décrit, vers le plus apparent de ceux qui doiuent estre lauez ; en suite le contraignent & tous les autres pareillement, à venir prester serment sur la carte, qu'ils feront obseruer les mesmes choses à ceux qui passeront en leur compagnie ; ce qu'ayant tous iuré, on leur fait promettre de donner quelqu'aumosne aux pauures, & de contribuer à la bonne chere de deux iours, par quelque bouteille de vin, langue de bœuf, jambon, ou autres raffraischissemens. Ce qu'estant fait, on commence à baigner. Nous fusmes traitez fort courtoisement, & auec plus de ciuilité que nous n'en attendions

dions des gens de mer, ils nous verserent seulement vn verre d'eau sur la teste: mais tous les autres passagers, hommes & femmes sans exception, furent tant lauez, qu'en verité ils me faisoient pitié. On les plongeoit trois ou quatre fois dans vne grande cuue pleine d'eau de mer, où on les laissoit assez long-temps boire tout leur saoul, *& à la santé de leur plus cheres amis* ; au sortir de là, on leur jettoit vne telle quantité d'eau sur la teste, qu'vne demy-heure apres ils ne se pouuoient pas reconnoistre, tant ils en estoient étourdis. En fin, toute cette ceremonie se termine par des resiouyssances & desbauches excessiues.

Ie me suis fort curieusement enquis à plusieurs gens de marine, pour apprendre quelque chose de l'institution de cette coustume, sans en auoir iamais peû tirer vne bonne raison. Les Holandois tiennent que c'est pour se guarantir de plusieurs maladies qu'on pourroit contracter par ce grand changement de climat ; c'est pourquoy ils se baignent tous dans la mer, aussi bien ceux qui y ont desia passé que les autres. Cette raison n'est pas conuainquante ; car il ne paroist pas que ceux qui ne se baignent point, soient plus tourmentez, & affligez que les autres : Pour moy, ie crois que cela vient de ce que ceux qui furent les premiers si hardis, que de pousser leurs voiles iusques dans les Zones torrides, lesquelles iusqu'alors auoient esté tenuës par sainct Augustin & beaucoup d'autres, pour des lieux, secs, steriles & inhabitables ; Ces

gens, dis-je, se voyant comme entrer dans vn autre monde, firent vne sorte d'allusion au baptéme que l'on donne aux Chrestiens apres leur naissance; & en effet, on se sert encore du mot de baptiser sous la tropique, pour exprimer cette ceremonie.

Ie ne puis passer sous silence ce qui nous arriua dans le second voyage que i'ay fait aux isles : C'est que prenans terre à l'isle de Madere (vne des Canariens) où nous sejournasmes trois iours, durant lesquels tous nos passagers firent desbauche des vins les plus delicieux du monde, que cette isle produit, & sortans de cette terre nous experimentasmes ce que plusieurs grands Nauigateurs m'auoient asseuré; à sçauoir, que la coste d'Afrique est tres-dangereuse aux Europeans : car nous n'eusmes pas fait cent lieuës, que les mieux sensez d'entre nous commancerent à perdre l'esprit, & à deuenir Hypocondriaque, sans qu'il parut aucune fiévre : Tout nostre pauure équipage estoit pour lors vn objet digne de risée & de compassion tout ensemble; car les vns s'imaginoient auoir la mort sur les espaules, & s'efforçoient les iours & les nuicts entiers à se décharger de cét importun fardeau: d'autres s'occupoient à rouler des barils sur le tillac : d'autres se persuadoient qu'ils estoient Roys, traitans tout le monde d'Ambassadeur; en fin, chacun faisoit vn mestier different. Cette estrange maladie dura trois semaines entieres, pendant lesquelles il n'y eut iamais que deux ou trois person-

nes raiſonnables dans le nauire, que Dieu y conſerua pour empécher les plus furieux de ſe precipiter dans l'Ocean; ſi bien que le moindre coup de vent nous auroit infailliblement fait perir. Onze perſonnes en moururent, & tous ceux qui auoient eſté frappez de cette épouuentable phreneſie, furent plus de trois mois ſans ſe pouuoir remettre. Si quelque nauire nous eut rencontré dans ce triſte eſtat, on auroit crû que ſçauroit eſté vne tranſmigration de l'Hoſpital des Petites Maiſons de Paris, aux Indes.

Apres auoir aſſez fauorablement vogué l'eſpace de deux mois entiers, ſans aucune connoiſſance de terre, ſinon de l'iſle de la Palme, que nous n'approchaſmes que de cinq ou ſix lieuës, nous apperceuſmes la terre de la Martinique. Ie ne vous ſçaurois exprimer la ioye qui nous ſaiſit alors, ſinon par la comparaiſon de celle que receurent ces bons Patriarches, lors que Ieſus-Chriſt décendit dans les Lymbes pour les deliurer de ces horribles cachots, & les rendre participans de la felicité eternelle, qu'ils attendoient depuis tant de milliers d'années; il n'y a que ceux qui ſe ſont trouuez dans de pareilles occaſions, qui en puiſſent pertinament diſcourir: A ce ſeul mot de terre, tous les malades ſortirent du fond du vaiſſeau, comme des morts qui reſſuſciteroient de leurs tombeaux; ceux qui vne heure auparauant n'euſſent pas leué la teſte pour prendre vn boüillon, montoient allegrement à la Hune, afin de voir la terre, qu'ils deſiroient

comme vn souuerain bien, & consideroient comme le terme où se deuoient finir tous les maux de la trauersée. Le Capitaine abandonna les eaux, desquelles on auoit eu à grande peine dequoy se raffraischir la bouche pendant tout le voyage: Dieu sçait, toutes puantes qu'elles estoient, quelle débauche on en fit. En fin, apres que nous eusmes chanté le *Te Deum*, en action de grace, tous les passagers se mirent à faire voler toutes les vieilles guenilles de la trauersée, plus druës que mouches à la mer, puis à se lauer, peigner, polir, ajuster, & faire parade de tout ce qu'ils auoient de plus beau, pour aller à terre, comme s'ils eussent esté aux nopces. En verité on vit, & cela se voit en tous les voyages, vn Hospital estre changé en Academie, & vne troupe de gueux, au moins en apparence, annoblie en vn moment.

Apres auoir moüillé l'ancre, nous misme pied à terre vis à vis du logis de Monsieur du Parquet, Gouuerneur de la Martinique, & fusmes rendre graces à Dieu dans sa petite Chapelle, bastie à la mode du pays; c'est à dire, de fourches & de roseaux, neantmoins tres proprement entretenuë par vn bon vieil Prestre, qui pour lors y faisoit les fonctions de Curé. Cela fait, nous luy fusmes rendre nos deuoirs. C'est vn Gentil-homme tres-genereux & doüé de toutes les bonnes qualitez, qui rendent vn homme recommandable: Il nous receut fort courtoisement, & nous regala auec beaucoup de magnificence; les mets estoient des tor-

tuës, des lezards & des crables : mais tout cela étoit si agreablement diuersifié, qu'il y auoit de quoy traiter vn Prince : Le dessert estoit composé de fruicts les plus exquis du pays, autant delicieux au goust qu'à la veuë.

Apres trois iours de repos & de raffraischissement, que les miseres passées nous auoient fait gouster comme vn Paradis, il fallut faire voile pour la Guadeloupe ; mais en passant par deuant l'isle de la Dominique, qui n'est distante de la Martinique que de sept lieuës, nous fusmes pris d'vn calme, assez ordinaire vis à vis de cette isle, à cause des hautes montagnes qui empéchent & arrestent le vent. Ce calme nous fit faire vn sejour assez ennuyeux de trois iours entiers, d'autant plus insupportable que nous estions à la veuë de la Guadeloupe, laquelle quoy que tant desirée, nous ne pouuions aborder. Pendant que nous sommes ainsi detenus, ie m'arresteray à remarquer ce qui nous y arriua.

Quelques-vns des nostres iettans les yeux sur la mer, apperceurent plusieurs gros & monstrueux poissons d'vne grandeur prodigieuse : les matelots dirent en mesme temps, que c'estoient des *Requiems*, & coururent aussi-tost aux tridents, harpons, & autres semblables instrumens destinez à la pesche de tels animaux : ils leurs ietterent des hameçons proportionnez à leur grandeur & à leur force, couuerts d'vne grande piece de lard : Cette inuention leur reüssit mieux que tous les autres; car apres

en auoir pris ſept, on attrapa le huitiéme, qui nous mit tous au repentir de luy auoir ietté l'hameçon; veu que dix hommes apres s'eſtre long temps efforcez ſur vn palan de nauire, pour le tirer hors de l'eau, ne l'en peurent iamais faire ſortir ; de ſorte que les plus forts furent contrains de leur preſter la main. Il ne fut pas pluſtoſt hors de l'eau qu'il ſe mit à frapper ſi rudement de ſa queuë, qu'on auoit iuſte ſuiet de craindre qu'il ne nous fit quelque deſordre, & n'enfondra le tillac ; ce que ſans doute il eut fait , ſans l'adreſſe d'vn ieune matelot, qui le frappa ſi adroitement & ſi à propos d'vne hache de Charpentier proche la queuë , qu'il luy coupa les vertebres. Se ſentant frappé, il ſe mit à ſouffler & à écumer comme vn taureau enragé, ouurant vne gueulle capable d'engloutir vn homme. Il auoit quatre rangs d'horribles dents. I'en feray vne plus longue, & plus exacte deſcription au traité des poiſſons.

Pendant que nous eſtions occupez à cette peſche, il s'éleua vn petit vent , lequel en ſix ou ſept heures nous porta heureuſement à la Guadeloupe, que nous trouuaſmes comme ie l'ay décrit, preſque ſuccombante ſous la peſanteur des iuſtes châtimens de Dieu. La guerre, la famine, les maladies mortelles du pays , & l'aueuglement de leur Gouuerneur , les auoient reduits à vne telle extremité, qu'ils furent contrains de demander ſecours à Monſieur le General de Poincy , ſans lequel ie crois qu'ils euſſent abandonné l'iſle, ou qu'ils y fuſ-

ſent tous miſerablement peris. Ils porterent tres-iuſtement cette peine, pour auoir contre la volonté du Roy & des Seigneurs de la Compagnie, declaré aux Sauuages vne guerre autant iniuſte qu'honteuſe, & empéché la promulgation de l'Euangile, & l'inſtruction de ce pauure peuple.

De mes retours de l'Amerique en France.

§. II.

LE Reuerend Pere Nicolas de la Mare, noſtre Superieur eſtant mort, nous fuſmes tous d'auis qu'il falloit enuoyer vn de nous en France, pour amener de nouueaux Miſſionnaires, & pour obtenir la continuation de nos priuileges : Ie fus deputé pour faire le voyage, à cét effet, ie paſſay à l'iſle de ſainct Chriſtophe, ou apres auoir eſté fort benignement receu de Monſieur le General de Poincy, il me fit la faueur de me donner paſſage dans vne petite fregate qu'il enuoyoit en France, ſous la conduite du Capitaine des Parquets, homme de mer & de grand cœur.

Nous appareillaſmes le quatorziéme d'Auril, ſur les trois heures apres midy. On fit de grandes magnificences au départ de cette Fregate : Tous les Capitaines des nauires qui eſtoient à la grande rade, firent à qui mieux mieux pour complaire à Monſieur de Poincy, qui eſtoit ſur la riue. Il fut tiré plus de deux cens coups de canon. Sur les huit heu-

res, il se fit vne Eclipse de Lune qui donna de l'effroy à plusieurs des nostres, & mesme nostre Pilote en tiroit de tres-sinistres consequences. Cette Fregate estoit vn petit nauire de cinquante ou soixante tonneaux, des meilleurs voliers de la mer: mais si vieil qu'il estoit estimé de plusieurs incapable de faire le voyage, & peut-estre que c'estoit là, où le mal tenoit à ceux qui tiroient ces consequences. Nous débouquasmes assez heureusement, & apres auoir vogué iusqu'au vingt-huitiéme du mois, tousiours à vent contraire, nous nous trouuasmes sous la hauteur de la Vermude, qui est par les trente-quatre ou trente-cinq degrez du Nort, vn endroit extremémẽt redouté de tous les Nauigateurs, à raison des exorbitantes tempestes qui y sont ordinaires. Le iour de sainct Pierre vingt-neufiéme du mois, apres trois ou quatre heures de calme, vn vent d'Oëst commença tout à coup à nous souffler en poupe, ce qui nous faisoit desia, mais trop tost, chanter le *Te Deum*; car la nuict étant venuë, le calme nous reprit, le Ciel deuint obscur, & se mit à éclairer si effroyablement, qu'on ne voyoit que du feu. Sur les neuf heures du soir, vn puchot qui s'estoit formé dans ces chaleurs, prit nostre nauire inopinément par le beau-pré, & le coucha sur le costé, en sorte que nous crusmes tous estre perdus; mais comme il eut peu de prise sur cét endroit, il passa incontinent, & le nauire se releua petit à petit. Ce tourbillon emporta auec soy en passant, toutes les morts, les sangs, les testes, & les

autres blaſphemes de noſtre nauire, ſur leſquels mes tres frequentes remonſtrances n'auoient pû rien gaigner. Ie ne ſçay ſi ce vent eſtoit du ſainct Eſprit; mais ie ſuis certain qu'en vn moment, il fit de pluſieurs blaſphemateurs, impies, lubriques, & determinez, vne troupe de penitens qui n'auoient plus que le *peccaui*, & le *Miſerere* en bouche, chacun ſe doutant bien que ce puchot portoit en croupe vne tempeſte, de laquelle nous aurions de la peine de nous retirer.

En effet, apres quelques coups de tonnerre, le vent ſe prit à ſouffler auec tant d'impetuoſité, que l'on fut contraint de mettre à la cappe, où nous ne fuſmes pas plus de deux heures, que toutes les voiles furent miſes en pieces, & nous fuſmes contrains de pouger à maſt & à cordes le reſte de la nuit, nous deffendant touſiours au mieux qu'il eſtoit poſſible des coups de mer. Auant qu'il fut iour, le vent deuint ſi violent, la mer ſi horriblement émeuë, & l'air ſi obſcur & vilain, qu'on ne voyoit pas vn homme en plain iour d'vn bout du nauire à l'autre: Tout le monde perdoit courage & le ſoin de ſe ſoulager, pour ſe diſpoſer à la mort, exceptez trois Portugais habiles hommes en fait de marine, & ſans leſquels nous fuſſions mille fois peris. Le matin venu, on déchargea le nauire de tout ce que l'on peût, iuſqu'à ietter deux pieces de canon, & la chaloupe dans la mer: mais la tempeſte augmentoit de moment en moment, & crût iuſqu'à tel point, que ie ne crois pas que depuis dix

ans, il s'en soit veu vne si horrible. Vn de ces Portugais se tint dix-huit heures d'arrachepied au gouuernail, apres lesquelles tout abatu de trauail, il succomba, & en donna la charge à vn autre; & au mesme instant vn fortunal, ou coup de mer, donnant contre l'arriere du nauire, enfondre la Chambre, romp le gouuernail en deux pieces, & passant par dessus le nauire, l'emplit & le combla tout d'eau; de sorte que la pesanteur des eaux l'arresta tout court entre deux ondes de mer, hautes comme des montagnes, dont celle qui la suiuoit en queuë le deuoit infailliblement engloutir.

Ie ne me flate point, ie sçay vn peu ce que c'est que de la mer: mais il est constant qu'humainement parlant, nous ne deuions pas demeurer vn moment sur l'eau: I'ay imputé nostre salut aux vœux que nous auions tous vnanimement fait à la sainte Vierge le mesme iour au matin. Cependant, les matelots qui estoient à demy morts (car c'étoit le troisiéme iour que nous passions sans boire, sans manger & sans dormir) voyans qu'il falloit perir, se prirent tous à faire leurs derniers efforts, comme des personnes qui agonisent contre la mort. Iamais ie ne vis de plus prompts & feruents ouuriers: en vn moment, tous les hauts-bans & cordages du grand mast, furent mis en pieces, & vn Charpentier adroit & vaillant garçon, en trois ou quatre coups de haches jetta le grand mast dans la mer, lequel en tombant rompit & emporta auec soy, le mast d'artimon. Le nauire estant déchargé d'vn si

grand fardeau, commença à se ressoudre, à voguer, & à estre le joüet des flots, comme il auoit esté auparauant, en sorte que nous eusmes le temps de ietter toute l'eau auec des seaux ; de bonne fortune pour nous, le tillac estoit estanché, & il entra fort peu d'eau dans le fond de cale. On racommoda en suite, quoy qu'auec beaucoup de peine, le gouuernail le mieux qu'il fut possible. Cela fait chacun prit courage, & se resolut de reculer iusqu'à la muraille, & se roidir contre la mort les perils & les desastres, dans lesquels nous estions comme ensevelis ; & dés là, plus de paresseux dans le vaisseau; les plus malades qui sembloient auoir la mort sur les levres, estoient des premiers au trauail, vn coup de sifflet faisoit courir trente hommes où il n'en falloit qu'vn; cette diligence nous seruit beaucoup, car quoy que la tempeste continua auec la mesme violence iusqu'au lendemain matin, nous ne receusmes aucun coup de mer qui passa par dessus le nauire.

La mesme nuict l'air deuint serain, & l'on vit des Estoiles, ce qui nous apporta vne tres-grande consolation; car c'est vne maxime infaillible des Pilotes, que lors qu'on voit des estoiles la nuict, on voit infalliblement le Soleil le iour suiuant. Le matin le vent s'appaisa tout à coup, & se mit à l'Oüest, qui estoit le vent propre pour faire nostre route; mais comme les ondes qui auoient esté excessiuement émeuës par le vent de Nort, rouloient encore grosses & hautes comme des montagnes, auec

impetuosité contre le vent, le nauire se prit à tanguer si rudement à la rencontre des ondes, qu'à tous momens nous estions dans l'apprehension qu'il se separast en deux pieces, & que nous trouuassions dans le beau-temps le naufrage, que nous auions heureusement échapé au plus fort de la tempeste. Cela dura enuiron six heures, apres lesquelles tout s'appaisa.

Or comme ie ne diray rien de mon second retour en France, il faut que ie couche icy deux choses tres-remarquables qui nous arriuerent au mesme endroit, où nous auions esté si mal menez de la tempeste. La premiere, c'est qu'vn iour que la chaleur auoit extraordinairement excedé, nous visme sur les trois heures apres midy, comme aux quatre coings de l'horizon, quatre grosses nuës, espoisses & fort obscures, lesquelles jettoient feu & flammes de tous costez, & dans chacune d'icelles grondoit vn tonnerre different. Toutes quatre montoient vers le Zenit, comme poussées par quatre vents contraires, & en montant entreprenoient toute la hauteur de l'horizon. Dieu sçait de quelle apprehension i'estois alors saisi; quoy que ie n'en fisse aucun semblant, ie m'attendois de n'en auoir pas meilleur marché que la premiere fois, nous n'eusmes pourtant que la peur. La nuit venuë les quatre nües & les quatre tonnerres s'entreioignirent, & des quatre n'en firent qu'vn, qui faisoit autant de bruit tout seul, que tous les quatre ensemble. Sur les dix heures, le tonnerre se prit à es-

clater effroyablement dix ou douze coups de ſuite, à la fin deſquels il tomba dans noſtre nauire, coupa la grande voile en deux pieces par le trauers, briſa quelques cordages, & paſſa ſans faire tort à perſonne, laiſſant pourtant apres ſoy vne odeur de ſouffre ſi infecte, qu'elle faiſoit bondir le cœur. Cela paſſé nous continuaſmes noſtre route auec quelqu'autres tempeſtes, deſquelles ie ne diray rien, puiſque c'eſt vne choſe ordinaire dans le retour des Indes.

La ſeconde, c'eſt qu'au meſme endroit, aprés cette rude tempeſte, la mer eſtant deuenuë calme, elle nous parut plus terrible que durant l'orage; car nous la viſmes couuerte d'herbe comme vn pré à demy noyé : de ſorte, que le nauire auoit de la peine à auancer, à cauſe de la grande quantité de ces herbes qui s'amaſſoient au deuant du Beaupré. Cela nous dura plus de cinquante lieuës. Ie ne diray rien dauantage de cette herbe, ie renuoye le Lecteur en ma 3. Partie, chapitre 1. §. 31. auquel lieu i'en traiteray aſſez amplement.

Ie ne veux pas auſſi obmettre vne remarque, qui me ſemble aſſez curieuſe, qui eſt que durant toute cette grande trauerſée de dix-huit cens lieuës, il ne ſe paſſa pas vn ſeul iour que ie n'aye veu des oyſeaux : car depuis les iſles Canibales, iuſques au trente-ſix ou trente-ſeptiéme degré, l'on voit touſiours certains oyſeaux appellez *Fregates*, & *Fous*, & vne eſpece de Mauue, que l'on nomme *Feſtu-en-cul* : & depuis là, iuſques à cent lieuës

des terres de l'Europe, il y a des Arondelles marines qui se voyent tous les iours, & qui sont vn presage de tempeste, lors qu'elles paroissent en grand nombre: si-tost que l'on approche des terres de l'Europe, l'on commence à voir des oyseaux de proïe, des Aloüettes, des Chardonnerets & autres semblables, qui estans emportez par les vents perdent la veuë de la terre, & sont contrains de se venir percher sur les masts & sur les cordages des nauires.

Retournons chercher nostre pauure Fregate, qui n'a encore fait que cinq cens lieuës, & est à treize cens lieuës du port où elle doit arriuer. Cependant desmastée de deux masts, toute brisée de coups de mer, vn gouuernail rompu, qui ne tient qu'à deux méchantes planches cheuillées : Nous voila tous dans vne grande perplexité; de relâcher aux Isles, il y a cinq cens lieuës, & le vent est contraire; d'aller à Madere, on se détourne de deux cens lieuës. Neantmoins tous les passagers, qui apres vne si rude secousse de mer, ne demandoient que la terre, crioiét tous d'vne voix qu'il falloit aller à Madere, par ce qu'il y auoit trop peu de viures dans le nauire, pour aller iusqu'en France auec vn mast. Mais le Capitaine qui craignoit que tout son monde ne le quitast, se resolut de plustost perir en mer, que de prendre terre en aucun lieu. Nous auions sauué de nostre débris, la grande vergue du grand mast, de laquelle on fit vn mast, sur lequel on ajusta au mieux que l'on pust vne grande voile, qui sans doute nous auroit beaucoup seruy, n'eut esté qu'à trois iours de

là, vn tourbillon de vent prit le maſt, la voile & les cordages, & les emporta dans la mer. Ce tourbillon fut ſuiuy d'vne autre tempeſte non ſi violante que la premiere, ny de ſi longue durée; mais qui ne laiſſa pas de nous donner bien de la peine.

En fin, pour couper court, nous acheuaſmes nôtre voyage, qui dura en tout quarante deux iours, pendant leſquels nous experimentaſmes tant de maux, & fiſmes des ieûnes ſi rigides, qu'à noſtre arriuée les habitans de la Rochelle virent dans nos perſonnes de viues images de leur ancienne miſere; car nous n'auions que la peau ſur les os, & le plus fort d'entre nous auoit de la peine à ſe ſouſtenir.

Fin de la premiere Partie.



SECONDE
PARTIE,
DIVISÉE EN DEVX TRAITEZ.

I. TRAITÉ.

Esclaircissement de quelques particularitez des Antisles de l'Amerique.

De la Temperature de l'air.
De la diuersité des saisons.
Des differentes agitations de l'air.
Du flux & du reflux de la mer.

II. TRAITÉ.

Description Generale de la Guadeloupe : Des Mineraux : Des Pierreries et des Materiaux: Des Riuieres, des Torrens, des Fontaines, & des Estangs.



SECONDE PARTIE,

Diuisée en deux Traitez.

I. TRAITÉ.

Esclairciſſement de quelques particularitez des Antiſles de l'Amerique.

De la Temperature de l'air.
De la diuerſité des ſaiſons.
Des differentes agitations de l'air.
Du flux & du reflux de la mer.

II. TRAITÉ.

Deſcription generale de la Guadeloupe : Des Mineraux: Des Pierreries & des Materiaux : Des riuieres, des torrens, des fontaines & des eſtangs.

De la Temperature de l'air.

CHAPITRE PREMIER.

CE n'eſt pas ſans raiſon, que les anciens Geographes faiſans cette belle diuiſion du Ciel & de la Terre en cinq Zones par les cinq cercles, deſquels ils compoſent la Sphere, ont crû

non ſeulement que les regions ſituées ſous les Zonnes extrémes, c'eſt à dire, ſous les poles Arctique & Antartique eſtoient tout à fait inhabitables; mais encore toutes celles qui ſont ſous la Zone moyenne, communément appellé Torride, qui eſt depuis le Tropique du Cancer, iuſqu'au Tropique du Capricorne. Les premieres, à raiſon des grandes, & continuelles froidures, cauſées par le perpetuel eſloignement du Soleil: Les ſecondes, au contraire, par la preſence continuelle de ce bel Aſtre, qui par les deuorantes ardeurs de ſes rayons, bruſle & deſſeiche, à ce qu'ils diſent, tellement la terre, qu'elle eſt non ſeulement incapable d'y entretenir des habitans, non plus que des animaux: mais meſme ne peut porter ny arbre ny plante.

Les raiſons qu'ils ont eu de faire ce iugement ſont ſi apparantes, qu'il n'y a point de bon eſprit qui ne s'en laiſſa perſuader, puiſque l'experience nous apprend, que d'autant plus que le Soleil s'éloigne de nous, d'autant plus ſommes-nous tourmentez du froid, & que lors qu'il eſt au Tropique du Capricorne, les neiges, les glaces, & les frimats nous déuorent: au lieu qu'au contraire, plus il s'approche de nous, plus nous reſſentons de ſa chaleur; & lors meſmes qu'il arriue au Tropique du Cancer (duquel nous ſommes diſtans de plus de huit cens lieuës) nous paſmons & eſtoufons de chaleur, & quelquefois ces chaleurs arriuent à tel point, qu'on n'en ſçauroit ſouffrir d'auantage ſans

mourir. Quelle conjecture donc peut-on faire des lieux sur lesquels il passe deux fois l'année, & darde ses rayons à ligne perpendiculaire, puisqu'en France en estant esloigné de huit cens lieuës, il cause de si estranges effets. Cette opinion a eu vne infinité de Partisans tres-fameux, entr'autres, Aristote *au second Liure des Meteores*, Ciceron, Philon Iuif, Pline, le Venerable Bede, & l'Ange de l'Ecole nostre S. Thomas, dans la 1. Partie de la Somme, quest. 102. art. 2.

Neantmoins il s'est trouué des esprits tres-genereux, qui malgré l'authorité de ces grands Genies, & le sentiment commun de tous les Docteurs n'ont pû trahir la verité qu'ils ont connû par la lumiere de la raison ; ils se sont declarez pour elle, ont embrassé ses interests contre le torrent, publians que la Zone Torride estoit habitable, que la chaleur y estoit agreablement temperée, & qu'on y respiroit vn air sain & delicieux. Entre ceux qui ont soustenu cette opinion, Polibe, Ptolomée, Auicenne, Auerroës, & Albert le Grand, sont les plus considerables.

La suite des temps a fait connoistre la verité de leur doctrine, & a obligé leurs plus grands ennemis à se declarer les Sectateurs d'vne opinion, qu'ils auoient combatuë auec de si apparantes raisons : car l'experience, qui est la maistresse des Arts, a fait voir par les effets ce qu'on croyoit impossible, puisque dans la découuerte de ce nouueau monde, on a reconnu que toutes les regions situées

ſous la Zone Torride, tant au deçà qu'au de là de la ligne Equinoctiale, ſont les plus benignes, les plus ſaines, & les plus temperées de toutes les regions du monde: d'où vient que pluſieurs Theologiens ont tenu que la terre d'Edem, ou le Paradis terreſtre, étoit ſitué ſous l'Equinoxe, comme au lieu le plus agreable de toute la terre.

Ie trouue trois bonnes raiſons de cecy. La premiere ſe peut tirer à mon iugement, de la route ordinaire du Soleil, qui ſous l'Equinoxe ne paroiſt iamais plus de douze heures; de ſorte qu'égalant les iours auec les nuits, le peu de temps qu'il a eu pour échauffer l'air par ſa preſence pendant le iour, eſt ſuffiſamment temperé durant autant de temps de ſon abſence, par les fraiſcheurs de la nuit.

I'ay auſſi obſerué que le Soleil ne ſe leuant qu'enuiron ſur les ſix heures, il eſt pour l'ordinaire plus de dix heures auant qu'on reſſente l'importunité de ſa chaleur: depuis dix iuſqu'à trois la chaleur eſt grande, auquel temps elle decline peu a peu. Les Portugais & les Eſpagnols en ces regions ne ſortent iamais pendant cette chaleur; ils diſnent de bonne heure, puis ſe mettent au lict, iuſqu'à ce qu'elle ſoit vn peu paſſée. Mais quelque chaleur qu'il faſſe pour lors, elle n'eſt iamais ſi exceſſiue que celle qu'on experimente en France au fort de l'Eſté.

La ſeconde raiſon ſe peut prendre, de ce que toutes ces regions, ſont enuironnées, & s'il faut ainſi dire, lauées & raffraiſchies des eaux de l'Ocean:

Or estant veritable, que les eaux de la mer raffraischissent les regions qu'elles enuironnent, comme il appert dans l'Europe, où les costes de la mer sont tousiours plus froides que les terres qui en sont éloignées ; il en faut tirer cette consequence, que les fraischeurs de la mer contribuent beaucoup à cette temperature. I'ay pris garde particulierement dans la Guadeloupe, qu'il se leue durant la nuict non seulement de la mer, mais encor des riuieres (desquelles elle est auantageusement fournie) certains froids picquants, capables de temperer l'ardeur du iour, & qui mesme bien souuent contraignent ceux qui sont proches des riuieres, de s'approcher du feu, comme s'ils étoient en France.

La troisiéme raison se prend des thresors de la diuine Prouidence, qui outre les vents Alisez, desquels i'ay cy-deuant parlé, ne manquent iamais de faire leuer vn petit vent le plus agreable du monde, qui trois fois le iour, au matin, à midy & sur le soir, se glissant & comme folastrant le long & à fleur de terre, raffraischit toutes ces contrées. Les habitans du pays appellent ce vent, la Brise, & est attendu d'eux tous les iours, comme vne benediction toute particuliere de Dieu, qui est non seulement vtile aux hommes & aux animaux ; mais encore qui rend fertile la terre, & luy sert beaucoup à la production de ses biens.

De la diuersité des saisons.

CHAPITRE SECOND.

ENcor que les glaces n'endurcissent iamais les eaux, que les neiges ne blanchissent iamais les montagnes, & que la gresle ne tombe iamais dans nos isles, neantmoins le Soleil venant à s'absenter tirant vers le tropique du Capricorne, on remarque tant en son absence, qu'en son retour quelque diuersité de saisons : mais quelque diligence qu'ayent pû faire les habitans du pays, ils ne les ont pû diuiser qu'en deux ; sçauoir, en Esté & en Hyuer, sans pouuoir trouuer vn temps en toute l'année, pour donner vn lieu arresté au Printemps ny à l'Automne, puisque ce qui se fait pendant ces deux saisons dans l'Europe, se fait dans ces lieux presqu'en toutes les parties de l'année.

Il faut remarquer que l'Hyuer & l'Esté de ce pays là, sont tres-differends de ceux de l'Europe, soit dans leurs causes, soit dans leurs effets ; car l'Esté qui est icy causé par la presence du Soleil, est là causé par son éloignement ; & au contraire, la presence du Soleil fait l'Hyuer en ces pays là. De sorte que cét œil du monde venant à s'éloigner de la ligne, & tirer vers le tropique du Capricorne, iusqu'à son retour au deçà de la ligne (ce qui dure pour l'ordinaire depuis le mois de Nouembre, iusqu'au mois d'Auril) pendant ce temps il ne paroist quasi

quaſi point de nuages dans l'air, & ſe leuent fort peu de vapeurs & d'exhalaiſons. L'air demeure pur, ſec, & ſerain, & il ne pleut preſque point dans toutes les baſſe-terres des iſles. Ce beautemps fait qu'on nomme cette ſaiſon Eſté, quoy qu'il cauſe beaucoup d'effets quaſi ſemblables à ceux, que cauſe l'Hyuer dans l'Europe; car cette grande ſeichereſſe fait que la pluſpart des arbres qui ont les feüilles tant ſoit peu tendres, ſe dépoüillent de leur verdure: toutes les herbes ſeichent, & ſont comme grillées ſur la terre, les fleurs baiſſent la teſte & ſe flétriſſent: En vn mot, ſi la pluſpart des arbres n'auoient les feüilles d'vne nature forte, comme le laurier, l'oranger, le buys, ou le hou, & qui par conſequent demeurent touſiours verdoyantes malgré les iniures des Hyuers, ſans doute le pays deuiendroit auſſi triſte que la France dans le cœur de l'Hyuer.

Dauantage les animaux, particulierement les inſectes & amphibies, comme les lezards, crables, ſoldats, qui ſont les viures les plus communs du pays, abhorrent & fuyent cette aridité, gaignent le haut des montagnes, ſe cachent dans le creux des arbres, ſous des rochers & dans les precipices, reconnoiſſans ces lieux plus humides & plus conformes à la conſeruation de leur vie. D'où vient que les habitans appellent ce temps, l'arriere ſaiſon, dautant que s'ils ne ſont ſecourus des raffraiſchiſſemens qu'on leur apporte de l'Europe, ils ont bien de la peine à chercher leur vie, & mangent

bien ſouuent leur pain ſec. La Brize, dont i'ay parlé cy-deuant, eſt plus reglée & ſe fait plus agreablement reſſentir dans cette ſaiſon que dans l'hyuer, d'où vient qu'elle eſt beaucoup plus ſaine.

Mais quand le Soleil a repaſſé la ligne, & qu'il commence à s'approcher du Tropique du Cancer, dardant ſes rayons plus à plomb, il fait leuer vne grande quantité de vapeurs, tant de la mer que des lieux mareſcageux: dans ces vapeurs il ſe forme de grands & horribles éclats de tonnerre, qui font pourtant plus de bruit & de peur que de mal; car en ſept années que i'ay demeuré dans la Guadeloupe, ie n'ay iamais ouy dire qu'il ait fait aucun dommage, ny aux hommes ny aux animaux. Le tonnerre venant à ceſſer, le temps ſe met tout à fait à la pluye, laquelle dure quelquefois, huict, dix, douze, quinze iours ſans aucune interruption. Ces pluyes refroidiſſent tout le pays, & c'eſt ce qui fait appeller cette ſaiſon, hyuer; car pendant 7. mois, à peine ſe paſſe-il vne ſemaine ſans auoir de la pluye.

Ce pluuieux hyuer excite dans ſon commencement grand nombre de maladies, principalement des fiévres, des catares, des douleurs de dents, des apoſtumes, des vlceres, & autres ſemblables incommoditez: C'eſt dans ce temps là que nous auons plus de peine auprés des malades, d'autant qu'ils ſont en grand nombre par tous les endroits de l'iſle.

Les effets de cét hyuer ſont bien differents de ceux que cauſe l'hyuer dans l'Europe ; car dés les premieres pluyes, qui ſont tant ſoit peu abõdantes, tous les arbres ſe reueſtent de leur premiere verdure & beauté, & pouſſent toutes leurs fleurs dehors : toutes les foreſts ſont remplies d'odeurs ſi ſuaues & ſi rauiſſantes, qu'elles pourroient égaler les meilleurs parfums de l'Europe : Les prez reuerdiſſent, les fleurs embelliſſent la terre ; en fin, cét Hyuer a le meſme effet que le Printemps dans la France. Tous les animaux deſcendent de la montagne ; les Homars, les Eſcreuiſſes, les Crables & d'autres eſpeces de Cancres changent de coquille. Les Lezards, les Serpens, les Couleuvres & les autres reptiles quitent la vieille peau, pour ſe reuétir d'vne nouuelle. Les poiſſons, qui pendant la ſeichereſſe gaignent le plain de la mer, ſe raprochent des coſtes & entrent dedans les riuieres ; de ſorte qu'il n'y a que les pareſſeux & les mal-adroits à la peſche qui en peuuent auoir diſette. La tortuë, le caret, & la caoüanne, terriſſent en ſi grande abondance qu'apres en auoir fait bonne chere pendant l'Hyuer, on en peut faire bonne prouiſion pour l'arriere ſaiſon.

Des differentes agitations de l'air.

CHAPITRE TROISIESME.

QVoy que i'aye aſſez amplement diſcouru de la temperature de l'air au chapitre premier de

cette seconde Partie, i'ay crû qu'il estoit necessaire pour ne rien obmettre, & pour l'entiere satisfaction du Lecteur curieux, de traiter icy de quelques agitations de l'air assez estranges, dont les premieres sont les Oüragans; les secondes, les Puchots; & les troisiémes, les Rafalles, qui sont assez communes en France.

Des Oüragans.

§. I.

CEs Oüragans sont de tres-horribles & tres-violentes tempestes, qu'on pourroit nommer de vrayes images de l'incendie finale, & destruction generale du monde. Ils arriuent pour l'ordinaire de cinq ans en cinq ans, ou de sept ans en sept ans, & presque tousiours sur la fin de l'Hyuer; c'est à dire, depuis le commencement d'Aoust iusqu'à l'amy-Septembre, & se forment de cette sorte.

On voit pour l'ordinaire la mer deuenir tout à coup calme, & vnie comme vne glace, sans faire paroistre le moindre petit souslement de ses Ondes sur sa surface : puis tout incontinent l'air s'obscurcit, se remplit de nuages épais, & s'entreprend de toutes parts; apres quoy il s'enflamme & s'entr'ouure de tous costez par d'effroyables esclairs, qui durent assez long-temps; il se fait en suite de si estranges coups de tonnerre, qu'il semble que le Ciel tombe par pieces, & que le monde veüille prendre fin. La terre tremble en plusieurs endroits, & le

vent souffle auec tant d'impetuosité, qu'il déracine les plus beaux & les plus grands arbres des forests, abat presque toutes les maisons, arrache tous les viures, ruine tout ce qui paroist sur la terre, & contraint bien souuent les hommes de se tenir, pendant cette épouuentable tempeste, à des souches d'arbres, afin de se guarantir d'estre emportez par les vents : Mais ce qu'il y a de plus dangereux, & qui cause de plus grand dommage, est qu'en vingt-quatre heures, & quelquefois en moins de temps, il fait tout le tour du Compas, ne laissant Rade, ny aucun Havre à l'abry de ses outrageuses impetuositez ; de sorte que tous les nauires qui sont pour lors à la coste, perissent mal-heureusement, sans qu'aucun de ceux qui sont dedans puisse se sauuer.

Cette bourasque passée, on peut contempler le plus triste spectacle qu'on se puisse imaginer. On voit les pans & les pieces des montagnes croüllées & fonduës par les tremblemens de terre, les forests renuersées, & les maisons abatuës par la violence des vents ; quantité de pauures familles ruynées par la perte des biens de la terre, & des marchandises qu'ils auoient dans leurs cases, desquelles ils sauuent tres peu de chose. On voit grand nombre de beaux vaisseaux brisez & fracassez contre les escüeils, tous les pauures matelots noyez, les vns roulans dans les ondes, les autres à moitié enfoüis dans le sable de la riue ; en vn mot, c'est vne chose tellement triste & tellement déplorable, que si le de-

fordre arriuoit fouuent, ie ne fçay qui auroit le cœur & le courage d'aller aux Indes.

Quelques habitans du pays croyent que les Sauuages s'en apperçoiuent long-temps auparauant, & qu'ils en font aduertis par leur Rioches ou Maboyas; dautant que depuis que les isles font habitées, il n'eft point arriué de Oüragan, que les Sauuages n'ayent predit. Pour moy, ie crois que ce font pures fables, car les Sauuages ne manquent iamais de nous les predire tous les ans, quoy que pourtant leur Almanach fe trouue faux; mais il eft impoffible que les predifant toutes les années, ils ne difent quelquefois la verité quand ils arriuent. La pluye d'eau falée en eft vn infallible prognoftique.

Du Puchot.

§. II.

LE Puchot eft vn certain tourbillon de vent, qui fe forme dans vne nuë opaque trop ardament échauffée par les rayons du Soleil. On voit fortir de cette nuë comme vne corne d'abondance, compofée de la matiere de la mefme nuë, dans laquelle ce tourbillon eft enfermé. Or cette corne defcend en tournoyant, fans toutefois quiter la nuë, iufqu'à tremper fon extremité dans la mer; & elle afpire & enleue, ie ne fçay par quelle vertu, plus gros qu'vne maifon d'eau, & la porte fi haut dans l'air, que fi à fa recheute elle rencontroit vn nauire

ſous elle, quelque puiſſant qu'il puſt eſtre, il ſeroit en danger de perir. Ce tourbillon eſt tellement apprehendé des Nauigateurs, que ſi-toſt qu'ils l'ont découuert, s'il prend ſa route vers eux, ils broüillent toutes les voiles, s'arreſtent tout court, & attendent qu'il ſoit paſſé: il eſt pour l'ordinaire vn ſigne de grande pluye.

Des Rafalles.

§. III.

RAfalle eſt vne certaine bouffée de vent, qui s'engendre dans les lieux les plus mareſcageux, & comme ie crois, des froides vapeurs qui s'éleuent du creux des valées, leſquelles eſtant repouſſées par la chaleur de l'air, ſe roulent deçà & de là, auec autant d'impetuoſité que d'inconſtance; & en fin, ſe precipitent du haut des montagnes dans la mer, & appuyent ſi rudement ſur les voiles des vaiſſeaux, que ſi on n'eſt bien diligent à baiſſer les huniers & larguer les écoutes, on eſt au riſque de perdre des maſts, ou de ſombrer ſous les voiles. Ces Rafalles ſont fort frequentes aux auenuës des terres, qui ſont montagneuſes le long de la mer. Les Nauigateurs experts les ſçauent bien reconnoiſtre, & s'en donnent de garde fort diligemment.

Du flux & du reflux de la mer.

CHAPITRE QVATRIESME.

QVi voudroit entreprendre de rechercher la cause du flux & du reflux de la mer, & les differentes courses des marées le long des terres, il faudroit faire des Ephemerides toutes entieres: éplucher auec beaucoup de soin & de trauail les diuerses mutations de la Lune, & de toutes les autres Planettes. Il faudroit de plus remarquer fort diligemment les situations des terres, toutes les pointes qui auancent en mer, tous les culs-de sacs, & toutes les sinnosités de la terre, lesquelles causent autant de differétes routes de marées, qu'elles sont differement establies, & mesme au bout de là, il y auroit encore iuste suiet de craindre, ie ne dis pas de se precipiter dans la mer pour estre compris par elle, ne pouuant comprendre son flux & son reflux, comme on dit qu'il arriua à Aristote; mais au moins de ne pouuoir plainement satisfaire les esprits curieux sur ce suiet : outre que ce n'est pas mon dessein de traiter toutes ces matieres à fond; mais seulement de coucher icy ce que i'ay reconnu de plus remarquable. I'ay donc obserué que depuis le Tropique du Cancer, le flux ordinaire de la marée tire droit de l'Orient à l'Occident, aussi bien que les vents desquels nous auons parlé, & cela auec d'autant plus de rapidité, que la mer s'approche

che dauantage des terres ; ce qui eſt fort aiſément remarqué des bons Pilotes, par le calcul exacte qu'ils font de leur route, dans lequel ils peuuent reconnoiſtre que voguant d'vn vent égal, ils font plus de chemin en s'approchant des terres, qu'ils ne faiſoient en plaine mer. On reconnoiſt encore cela fort particulierement au bras de mer qui font la ſeparation des iſles, & ſur tout entre les Xainctes, & la Guadeloupe, où il y a vn ſi grand flux & rapidité de marée vers l'Oüeſt, que ſi en arriuant on ne ſerre le vent de bien prés, dans ce petit trajet, qui n'eſt que de trois lieuës au plus, la marée vous emporte & vous fait dériuer quatre ou cinq lieuës auaut le vent; de ſorte qu'vn nauire eſt contraint de louueier quelquefois cinq ou ſix iours de temps pour aborder la terre, laquelle on eut ayſément atteint en deux ou trois heures au plus, ſi on s'eſtoit donné de garde de cette marée.

Les flux & le reflux ſont auſſi bien reglez tout le long de ces coſtes, comme dans l'Europe : mais cela paroiſt fort peu à raiſon que les mers ſont creuſes & profondes ; mais dans les lieux où les terres ſont plates, & où il y a des hauts fõds, on voit la mer ſe retirer deux fois le iour, auſſi bien que dans la France. Ma penſée eſt qu'il en eſt de meſme de la mer Mediterranée, dans laquelle pour eſtre extremément profonde, on ne remarque preſque point de flux & de reflux ; & que c'eſt vne pure réuerie de croire & de vouloir perſuader aux autres qu'il y ait des mers, qui ont tant ſoit peu de communication

auec l'Ocean, dans lesquels le flux & le reflux ne se rencontre point. Il faut aussi remarquer que tant dans la rapidité & la vistesse des marées, que dans l'augmentation ou la diminution des flots, il se trouue du plus, ou du moins, selon l'accroissement ou la deffaillance de la Lune, tout de mesme que dans nos costes.

II. TRAITE'.

DESCRIPTION GENERALE DE l'Isle de la Guadeloupe : Des Mineraux : Des Pierreries & des Materiaux : Des Riuieres : Des Torrens, des Fontaines & des Estangs.

Description generale de l'Isle de la Guadeloupe.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la terre toute nue.

§. I.



'Isle, que les Sauuages appelloient *Karukera*, & que les Europeans nomment *Guadeloupe*, à cause de la beauté, & de la bonté de ses eaux; prend son étymologie d'vn commun Prouerbe des Espagnols, qui pour exprimer vne chose excellente, luy donnent le nom

d'vn ancien & fameux Autheur, appellé *Lopez*; de sorteque *Lagua de Lopez*, vaut autant à dire, que les meilleurs eaux qui se puissent trouuer : & en effet, toutes les flotes d'Espagne en allant aux Indes, estoient obligées par Arrest du Parlement de Madrid, de prẽdre des eaux dans cette isle, & l'ont toûjours fait iusqu'à ce qu'elle ait esté habitée par les François. Quelques Autheurs disent, & peut-estre plus veritablement, que les Espagnols l'ont ainsi nommé à raison de sa ressemblance, auec les montagnez de Nostre Dame de la Guadeloupe en Espagne. Cét isle est située à seize degrés de la ligne Equinoxiale, tirant vers le Nort.

Depuis la pointe du fort Royal qui regarde le Sud, iusqu'à la pointe du petit fort qui regarde le Nord, elle peut auoir vingt ou vingt-deux lieuës au plus. Et depuis cette pointe iusqu'au fort de saincte Marie, qui regarde l'Orient, quinze ou seize lieuës: Et dix ou douze du fort de saincte Marie, iusqu'au fort Royal, lesquelles toutes font enuiron quarante-cinq ou cinquante lieuës de circonference : Elle en peut auoir huict de diametre.

Pour décrire cette isle auec ordre & auec methode, il se faut seruir de cette diuision ordinaire de toutes les isles; sçauoir, de Cabsterre, & de Basseterre. Cabsterre, c'est comme qui diroit, *caput terræ*, teste de terre ; car comme le vent tire tousiours de l'Orient à l'Occident ; cette partie de la terre qui fait face au vent, est appellée Cabsterre, & celle qui est au dessous du vent, Bassetérre; quoy que pour

l'ordinaire elle ſoit plus haute & plus montagneuſe que les autres, comme l'on peut reconnoiſtre dans la Guadeloupe ou la Cabſterre, fait montre d'vne belle terre, plate & vnie, longue de ſept à huict lieuës, large de trois à diuers endroits, & habitable par tout. Cela tient depuis le fond du petit cul-de ſac, iuſqu'au *trou au chat.* Depuis là iuſqu'à la riuiere du petit Carbet, c'eſt vne terre tout à fait inhabitable, à cauſe d'vn certain piton en forme de pain de ſucre, qui ſe leue iuſqu'au deſſus des nuës, & duquel, entre ces deux riuieres, qui n'ont qu'vne bonne lieuë de diſtance, coulent treize rauines, accompagnées de preſque autant de mornes & petites montagnes, dont quelques-vnes ſont aſſez hautes & difficiles à monter. Depuis la riuiere du petit Carbet, iuſqu'à la riuiere du *trou aux chiens*, il y a vne lieuë de pays habitable aſſez vny, & ou on peut prendre pluſieurs eſtages d'habitations : il s'y trouue pourtant quelques bancs de roches. Depuis cette riuiere iuſqu'à la *grande Ance*, on peut prendre de coſté & d'autre pluſieurs belles habitations ; mais ie ne crois pas qu'il y ait plus de deux eſtages; & meſme dans la *grande Ance*, il y a pluſieurs habitations qui n'ont pas leur chaſſe entiere de mille pas; dautant qu'elles ſont bornées des rochers ou des montagnes. Tout le reſte iuſqu'au fort royal, eſt vn pays fort couuert de mornes, & où il faut touſiours monter & deſcendre : C'eſt pourquoy, nos habitans, qui ſont aſſez delicats en fait d'habitations, l'ont negligé iuſqu'à preſent. Il y a dans le

territoire du fort quelques habitations ſur les croupes des montagnes : mais depuis le fort iuſqu'à la riuiere ſalée, il n'y a pas vn poulce de terre habitable. Ce ſont toutes montagnes hautes à perte de veuë en forme de creſte de coq, & eſcarpée de toutes parts. Depuis cette riuiere ſalée, iuſqu'à la riuiere des Gallions, il y a mille ou douze cens pas habité, au deſſus deſquels eſt la montagne de *Tourſous*, ou l'on peut prendre trois ou quatre eſtages dans vn pays fort vny. Depuis là iuſqu'à la ſeconde riuiere des Peres, c'eſt vn tres-beau pays, non tout à fait vny; mais entremeſlé de quelques petites coulines qui le rendēt plus agreable. Au deſſus des premiers & ſeconds eſtages ſont les montagnes de belle veuë, & de beau Soleil, où il y a deux ou trois eſtages de belles habitations. De là iuſqu'à la riuiere du Pleſſis, il n'y a qu'vn ſeul eſtage d'habitations à prendre, dont quelques-vnes ſont ſur la pente de quelques montagnes extremément roides. Depuis la pointe Dupleſſis, iuſqu'à celle des vieux habitans, toutes les habitations des premiers eſtages ſont incommodes & coupées de diuerſes montagnes. Mais au deſſus de ces premiers eſtages, il y a vne lieuë de tres beau & de tres-bon pays. Tout le fond des vieux habitans, eſt vn pays plat, fort agreable, & où il y a en diuers endroits, deux ou trois eſtages d'habitations à prendre. Depuis l'Ance à la barque, iuſques vers les fontaines boüillantes, ce ne ſont que montagnes, rochers, & precipices aſſez dangereux : il y a pourtant quelques

habitations enuiron la moitié du chemin, lesquelles sont assez incommodes. Depuis les fontaines boüillantes iusqu'au petite islet aux *Gouyaues*, tout cela est habité ; mais c'est le pays le plus fascheux de toute l'isle : car toutes les habitations, desquelles il n'y a qu'vn seul estage, sont prises sur le penchant des montagnes, & en sortant de la plus-part des cases, on voit deuant soy de quoy se rompre le cou.

Voila tout ce qui est habité dans la Guadeloupe; ie ne puis rien icy écrire du reste, principalement depuis l'islet aux Goüyaues, sinon par des coniectures, & ce que i'en ay pû connoistre voguant le long de la coste. Il me semble que ce ne sont que montagnes à perte de veuë, & quoy qu'il y puisse auoir quelques habitations à prendre, comme dans la plaine des Roseaux, ce n'est pas chose dont on doiue faire grand cas : mais en tirant vers le vieux fort, & mesme iusqu'à la grande riuiere aux *Gouyaues*, cela fait montre de huit ou dix lieuës de tres-beau pays, qui mesme, au recit des Chasseurs, est vne des belles parties de l'isle: mais tout le fond des deux culs-de-sac, presque vne lieuë dans les terres, auec la *Sauane* (qui est ce qui borne la grande riuiere salée, & est enuironnée de petites montagnes) est vn pays perdu par les eaux, & tout à fait inhabitable.

Tout le cœur de l'isle, que ie n'ay pas décrit, n'est composé que de tres-hautes & sourcilleuses montagnes, de rochers affreux, & de tres-époauentables

precipices. Ie n'ay veu que les moindres entre lesquels, i'en ay remarqué vn particulierement, ou vn homme criant à plaine teste du fond du precipice, ne pouuoit estre entendu de ceux qui estoient en haut. Au milieu de l'isle tirant vn peu vers le midy, est la celebre montagne de la soulphriere, dont le pied foule le faix & le sommet des autres, & s'éleue à perte de veüe dans la moyenne region de l'air; de sorte que si on estoit sur le haut de cette montagne, on auroit le plaisir de voir former les nuës, & d'ouyr gronder les tonnerres sous ses pieds. Cette montagne est presque ronde; au dessus de la plate-forme s'éleuent deux petites éminences, comme deux petites pointes de roches, distantes de vingt ou trente pas : Vne du costé du Sud, & l'autre du costé du Nord; celle-cy semble estre vne gueulle d'Enfer ou vne cheminée du Montgibel, fumante comme vne fournaise enflammée, & dans les nuicts les plus seraines, on voit cette fumée entremeslée de petites flammes de feu.

Des deux culs de sacs.

§. II.

IL faut icy dire quelque chose des deux culs-de sac de l'isle de la Guadeloupe, que vous voyez marquez dans la Carte ; qui sont comme les deux mammelles de nostre isle, desquelles tous les habitans tirent le laict de leur nourriture ; ou plustost comme deux magasins, où tout ce qu'il y a de beau,

de bon & de riche dans la Guadeloupe, eſt enfermé.

Le plus grand ſe prend depuis la pointe du fort ſainct Pierre, iuſqu'à la pointe *d'Antigoa;* de façon qu'il y peut auoir huit ou dix lieuës de large, & cinq ou ſix de long. Le petit n'en a que quatre de largeur, & autant de longueur. L'vn & l'autre ſont tres-richement ornez d'vn grand nombre de petits iſlets de grandeur & forme differente, diſtans les vns des autres de cent, de deux cens, de cinq cẽs, ou de 600. pas, plus ou moins: ils ſont toutes couuertes, iuſques dans la mer, de tres-beaux arbres verdoyans à feüilles de laurier; en ſorte qu'il ſemble que ce ſoient autant de cantons de foreſts flotants ſur la mer.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces iſlets, & que i'ay tres-curieuſement obſerué, eſt qu'il n'y en a pas vn ſeul qui n'ait quelque choſe de particulier, qui n'eſt pas commun aux autres. L'iſlet aux Fregates ſert de repaire aux *Fregates*: Vn autre aux *grands goſiers*, vn autre aux *Mauües*; dans vn autre ſe trouue des *lezards*, dans vn autre des *anolis*, dans vn autre des *ſoldats*, vn autre portera des *crables* blanches, vn autre des crables violetes; & ainſi des autres.

Mais ce qui eſt plus à remarquer eſt vn iſlet, que i'ay nommé *Cancale* (ie ne ſçay ſi le nom luy aura demeuré) à raiſon de ce qu'il eſt tout enuironné d'arbres chargez iuſqu'à rompre, de tres-bonnes huiſtres. Ie ne veux pas faire croire que les arbres les produiſent, quoy qu'elles croiſſent & ſe nourriſſent

riſſent ſur eux : mais ie crois que cela vient de ce que les ondes de la mer venant à frapper les branches de ces arbres, la ſemence des huiſtres s'y attache & s'y forme en huiſtres, leſquelles venant à ſe groſſir, font baiſſer les branches iuſques dãs la mer; de ſorte que deux fois le iour, elles ſont raffraiſchies par ſon flux & par ſon reflux. Ie ne feray pas vne plus longue deſcription du reſte des iſlets. Ceux qui ſont ſur les lieux & qui ſeront aſſez curieux, y pourront trouuer dequoy ſe ſatisfaire agreablement. Comme la mer eſt extremément paiſible dans ces deux culs de ſac, & que les mers n'y ſont pas profondes; on ne ſçauroit croire combien les *Lamentins*, les *Tortues*, & tous les autres poiſſons ſe plaiſent autour de ces iſlets; il ſemble que la grande mer s'en épuiſe pour les en remplir : car ie ſuis tres-certain que depuis dix ans, on a tiré chaque année plus de trois mille ou quatre mille *Tortues*, & vn tres-grand nombre de *Lamentins*, & on en tire encore tous les iours quantité, & on en tirera iuſqu'à la fin du monde, ſans les épuiſer. C'eſt auſſi aux enuirons de ces culs-de ſac que ſe retirent les porcs ſauuages, à cauſe du pays mareſcageux qui les enuironne. En fin, qui veut trouuer quelque choſe de beau, comme de belles porcelaines, de beaux cocquillages, & de beaux rochers, il les doit chercher dans ſes culs de ſac. Voila la plus exacte & la plus briéue deſcription que ie puiſſe faire de la terre nuë de la Guadeloupe, parlons maintenant de ſes bancs, de ſes rades, & de ſes moüillages.

Des Escueils, des Bancs, des Rades & des Moüillages.

§. III.

BIen que toute la coste de cette isle soit si saine & si seure pour la nauigation, qu'il n'y ait à l'entour d'elle aucun banc, escueil, ny rochers contre lesquels vn nauire tant soit peu bien conduit puisse faire naufrage : si est-ce qu'il y a quantité de lieux autour d'elle, où les barques, les chaloupes, & les canots peuuent estre brisez contre les Kayes & rochers, & emplis d'eau par des *moutons*; comme aussi des passages tres difficiles, où ils sont bien souuent contrains d'estre long-temps arrestez, de relascher, ou de s'y perdre. C'est pourquoy, i'ay iugé à propos d'en faire vne exacte recherche, tournoyant tout autour de l'isle & en passant, afin de ne point perdre de temps, ie remarqueray les rades & les moüillages.

Quand ie parle icy de *mouton*, il faut entendre que c'est vn certain contre-temps de deux lames, vagues, ou ondes de mer, dont la premiere ayant heurté la riue, ou contre vn banc de roc, ou de sable, retourne à la rencontre de la seconde, qui trouuant de la resistance, se leue quelquefois dans l'air de la hauteur d'vne picque ; & cela peut renuerser les chaloupes, les barques, & les canots, ou au moins les remplir d'eau, & les mettre au danger de se perdre.

A commencer donc par le fort Royal, depuis les

montagnes du Fort, iuſqu'à la ſeconde riuiere marquée dans la Carte, il y a la Rade la plus belle, la plus ſeure, & la plus frequentée de la coſte de la Baſſe-terre : & depuis cette Rade iuſqu'à l'ance à la barque, on trouue vn beau fond de ſable, ou l'on moüille par tout tres-aſſeurément, quoy qu'on n'y ſoit pas tant à l'abry que dans la grande rade. En tout ce canton de pays, qui tient enuiron trois bonnes lieuës & demie, il n'y a aucune choſe à craindre, meſme pour les barques & pour les canots, ſi ce n'eſt en paſſant par la pointe des vieux habitans, ou l'on rencontre vn banc de ſable, ſur lequel ſe leue quelquefois vn mouton aſſez dangereux, lors que le vent eſt à l'Oüeſt. Ce fut ſur ce funeſte banc que ſe perdit le nauire du Capitaine le Sage, l'an mil ſix cens quarante-ſix, pour auoir vn peu trop rangé la coſte. L'Ance à la barque eſt vn aſſez beau cul-de ſac, ou pluſtoſt vn havre naturel où les nauires ſe peuuent crener, & radouber en toute aſſeurance, pourueu qu'il ne faſſe point de vent d'Oüeſt; car il n'eſt nullement à couuert de ce coſté là. Depuis l'Ance à la barque iuſqu'à my-chemin des fontaines boüillantes, il fait aſſez ſeur quoy que toute la coſte ne ſoit que de roc. Au milieu de ce chemin l'on voit vne pointe, ou pluſtoſt vne barriere de roches qui auancent plus de deux portées de mouſquet dans la mer, & laiſſent dix à douze pieds de diſtance entre deux pointes. Les deux ou trois plus proches de la terre paroiſſent à découuert; & les deux autres ne paroiſſent que

quand les ondes viennent à briser dessus; toutes les autres ne se découurent point du tout. Les canots peuuent passer entre deux pointes ; mais il n'y fait pas bon pour les barques & pour les chaloupes.

La Baye des fontaines boüillantes seroit vne des bonnes rades de l'isle, sans vne roche qui est dans le milieu, au fond de la mer, laquelle coupe les cables des nauires. Depuis les fontaines boüillantes iusqu'au petit cul-de sac, il n'y a rien à craindre, si ce n'est en passant le gros morne, où il y a vn certain contre-tẽps de marée, & vne certaine rencontre de deux vents differents, qui excitent vn clabottement d'eau, difficile, incommode & dangereux pour les canots, & qui donne bien de la peine à ceux qui rament : C'est ce qui a fait nommer ce passage, le Cap enragé. Quand il fait quelque peu de vent, on est contraint d'attendre le calme pour passer outre.

Tous les endroits où vous voyez des ancres marquées sur la Carte, ce sont de tres-bonnes rades; mais tres-peu frequentées, parce que le pays n'est pas habité. Entre l'islet à la Rose, & l'islet à la Fortune, il y a vn mouton assez perilleux, comme aussi au dessus de l'islet aux Fregates : mais sur tout le passage de l'homme est le plus difficile & le plus hazardeux; car le vent qui souffle tousiours du costé de l'Est ou Estnordest, s'engoufrant dans ce détroit, pousse les ondes deuant soy, lesquelles estant resserrées & comme contraintes entre ces deux bancs de roche, que l'on voit marquez sur la Carte, se le-

uent effroyablement dans l'air, & se brisent auec tant d'impetuosité, qu'il faut estre fort adroit pour s'en deffendre: de sorte que pour passer ce trajet, il est necessaire en quitant la pointe des rochers, de presenter le bout du canot au vent, iusques dans le milieu, & de là arriuer tout à coup tournant adroitement entre deux lames, se donnant bien de garde qu'vne de ces vagues ne prenne le canot par le côté; car il courreroit hazard d'estre comblé d'eau & de se perdre. Il y a en ce lieu vn tres-beau Havre, d'vne belle & facile entrée, mais d'vne tres-difficile sortie. Au reste depuis le fort de saincte Marie, iusqu'à la Basseterre, il n'y a aucun danger, si ce n'est vn mouton à la pointe du petit Carbet, & vne roche proche du premier morne de la grande Ance, qui ne se découure point.

DES MINERAVX.

CHAPITRE SECOND.

De la mine d'or.

§. I.

IE ne doute nullement qu'il n'y ait des Mines d'or & d'argent dans la Guadeloupe; & ie crois qu'il n'y aura personne qui ne soit de mon sentiment, quand il verra les coniectures & les apparances que i'en ay découuert. Car i'ay trouué dans la grande riuiere des Peres de la Capsterre, proche de laquel-

le a esté autrefois nostre Conuent de sainct Hyacinthe, qui depuis a esté transferé ailleurs : I'y trouuay, dis-ie, des petits bassins d'eau dormante prouenante de la grande riuiere, dont la superficie estoit toute dorée : Ie recueillis auec vn cousteau le plus qu'il me fut possible de cette superficie; mais au remuëment de l'eau, la pluspart couloient à fond, comme de petits filets d'or presque imperceptibles, & se perdoient entierement dans le sable sans qu'on les pust reconnoistre. Ce que i'en auois ramassé, gros comme le bout du doigt, se ternit & deuint semblable à de la litarge d'or ; & comme cela estoit fort pesant, ie crûs qu'en effet ce n'estoit autre chose, & la iugeant telle, ie la negligay. I'y retournay neantmoins à quelques iours de là, & trouuay la mesme chose. Ie posay des morceaux de papier sur l'eau, lesquels deuindrent dorés comme si on y eut appliqué vne feüille d'or. Ie laisse à deuiner ce que cela pourroit estre.

De la mine d'argent.

§. II.

C'Est vne chose toute commune parmy les habitans de cette isle, qu'il y a deux mines d'argent. On m'apporta vn iour vn morceau de celle qui est la moins estimée, aussi gros comme le poing ; c'étoit vne terre grasse, pesante, & de couleur de gris cendré, ainsi que de la tutie : mais toute meslée de petites pailles luisantes comme de l'argent, ou plu-

toſt comme de l'eſtain de glace. Ie la mis au feu, & tout cela ſe reduiſit en chaux , ce qui m'a fait croire que ce n'eſtoit que du talc.

Mais celle qui ſe trouue à deux lieuës de la mer, ſuiuant la riuiere de la plaine des Roſeaux , quoy qu'elle ſoit preſque ſemblable à la premiere, les filets & les pailles qui ſe trouuent dedans, endurent le feu ſans changer aucunement ; ce qui me fait croire que ſi on y vouloit faire de la dépenſe, on y pourroit trouuer du profit. I'ay apris depuis mon départ , que Monſieur le Gouuerneur y ayant fait trauailler, en a tiré pluſieurs lingots de tres-bon argent.

Mines de fer.

§. III.

IL y a en pluſieurs endroits de cette iſle, & principalement dans le petit cul-de ſac, pluſieurs *Ances* d'vn ſable de couleur d'ardoiſe, tres-fin, luiſant, & peſant comme du plomb, duquel on a fait épreuue, & tiré de tres-beau & bon fer. Sans doute que ſi on y vouloit trauailler, on en retireroit beaucoup de profit, eu égard à la commodité des foreſts.

Des Mines de Soulphre & de Vitriol.

§. IV.

IL eſt certain que cette grande montagne qui jette la fumée & le feu, n'eſt remplie que de

ſoulphre, & meſme on y voit quelquefois la trace comme d'vne petite riuiere de ſoulphre, qui s'eſt écoulée le long de la montagne. De plus, les eaux ſulphurées & vitriolées, deſquelles ie parleray au chapitre quatriéme, paragrap. 1. nous découurent qu'il y a pluſieurs mines de ſoulphre & de vitriol dans l'iſle. Pour moy, i'ay trouué à deux cens pas des fontaines boüillantes, vn roch qui me ſembloit eſtre du vitriol blanc, qui va iuſques dans la mer. Pour ce qui regarde les mines de ſoulphre, ce n'eſt pas grande choſe, on en peut tirer de l'iſle de la Dominique à meilleur compte.

Mines de Sauon.

§. V.

EN trois ou quatre endroits de noſtre iſle de la Guadeloupe; ſçauoir, dans le grand cul-de ſac, vis à vis de l'iſlette à la biche, & au premier morne à main droite, en ſortant de la grande riuiere ſalée, pour entrer dans le petit cul de ſac, & auſſi proche des fontaines boüillantes: I'ay trouué vne terre jaſpée de bleu, de blanc, & de rouge, comme du ſauon d'alicant, graſſe & adherante aux doigts ainſi que du ſuif. Cette terre fait broüer l'eau, degraiſſe le linge, & vaut mieux que pluſieurs méchans ſauons deſquels on ſe ſert en France; & meſme quand elle eſt coupée en brique, il n'y a perſonne qui ne la prenne pour de vray ſauon de Marſeille. Pluſieurs habitans s'en ſeruent, & ce leur eſt vne

grand

grande commodité. I'ay aussi rencontré en creusant dans la terre des fontaines boüillantes, des veines de terre sigelée, & quantité de bol assez fin.

DES PIERRERIES.

CHAPITRE TROISIESME.

Des Vmbilies ou pierres aux yeux.

§. I.

IL ne faut pas aller dans toutes ces isles pour se faire riche en pierreries: Ie n'en ay pû remarquer que deux ou trois qui meritent d'estre estimées, & encore n'est-ce pas grande chose. Il y en a deux qui sont assez rares; sçauoir, les pierres vertes, & celles dont nous parlons à present, tout le reste est assez commun, mesme dans l'Europe. Ces pierres aux yeux, sont ce que quelques Autheurs ont appellé *Vmbilicus Marinus*, elles ont toute la forme & la grandeur d'vn petit grain de lentille : mais celles qui se trouuent dans la Guadeloupe sur les Ances du fort sainct Pierre seulement (car ie n'en ay iamais pû trouuer ailleurs) sont bien differentes de celles que i'ay veu en France, lesquelles auoient esté apportées du Leuant; car elles estoient rousses, au lieu que les nostres tiennent de la perle, & sont d'vne couleur argentée viue & éclatante, qui exposées à diuers iours, changent de couleur comme l'opale. On s'en sert pour tirer les bubes qui en-

trent dans les yeux, posant la pierre dans le coing de l'œil, dans lequel elle fait insensiblement tant de tours, qu'en fin elle attrape l'ordure, & sort incontinent auec elle. On tient pour asseuré que les herondelles s'en seruent aussi bien que de la chelidoine, pour redonner la veuë à leurs petits. Il s'en trouue de larges comme le petit doigt & plus grossieres, desquelles on se sert pour les cheuaux & les mulets.

Des pierres vertes.

§. II.

POur ce qui regarde les pierres vertes, quoy que nous en ayons beaucoup dans cette isle, ce n'est pas pourtant où elles se trouuent; Ce sont les Sauuages qui nous les apportent de la terre ferme, & quelques personnes tres-curieuses m'ont asseuré, que ces pierres ne sont autre chose qu'vn certain lymon, que les Sauuages vont pescher en se plongeant au fond d'vne riuiere de la terre ferme, que ie crois estre entre le cap de Nord, & la riuiere des Amazones. Ils forment de ce lymon telle figure que bon leur semble, & l'exposent à l'air où il deuient si dur, qu'vne des bonnes preuues de cette pierre est, qu'il faut qu'elle endure les coups de marteaux sur vne enclume sans se rompre. Ce qui me fait adjouster foy à ces personnes, est que i'ay veu vne de ces pierres qui auoit la forme d'vne grenoüille : Or il est tres-certain que les Sauuages n'ont ny l'industrie, ny les outils pour tailler vne telle figure dans

vne pierre si dure. Ces pierres portées penduës au col empéchent de tomber du haut mal, i'en ay fait l'experience sur plusieurs personnes tourmentez de ce mal, auec vn assez heureux succez. Les Espagnols & les Portugais ont si bien appris à les contrefaire auec du verre, que c'est vne chose assez rare d'en trouuer de bonnes : Et quoy que ie me sois fort curieusement estudié à reconnoistre ce qui distingue les veritables d'auec les fausses & les contrefaites, ie ne sçaurois bien exprimer en quoy consiste cette difference, qu'en disant qu'elles sont vn peu plus polies que le verre, & qu'elles ne s'écaillent point comme le verre, lors que l'on les frappe dessus auec le dos d'vn cousteau : elles ont aussi vn son plus fort, qui approche de celuy du bronze: elles ont encore vne autre proprieté remarquable, de seruir au soûlagement des femmes qui sont en trauail d'enfant.

Du Cristal.

§. III.

ON trouue en plusieurs endroits de la Capsterre, & principalement au territoire de la grande Ance, des habitations dont la terre est toute mélée de petites pierres de crystal, grosses comme des testes d'espingles, quelquefois plus, quelquefois moins; de sorte qu'apres les grands rauages d'eau, le Soleil dardant ses rayons sur la terre, elle brille & éclate de toutes parts, comme si elle estoit semée

de diamans. Et quoy que cette petite pierre coupe le verre ainsi que le diamant, il faut pourtant que nos habitans se détrompent, qui croyent que s'en soit de veritables : car en ayant trouué vn iour vne piece grosse comme vn poix dans vne fontaine, qui brilloit & éclatoit auec tant de viuacité qu'elle m'éblouïssoit la veuë, i'en fis present à vn Gentilhomme de mes amis, qui l'enuoya aussi-tost en France à vn lapidaire de Paris, pour sçauoir ce que c'estoit : Son rapport fut que ce n'estoit que du cristal de roche & de peu de valeur, si ce n'estoit qu'on en pust trouuer de plus grandes pieces.

La plus prochaine riuiere de la grande riuiere salée dans le petit cul-de-sac, jette sur la riue vne quantité de gros sable blanc, clair, lucide, & diaphane, & qui se fond en vn feu lent comme du métail, mais se brusle & calcine à vn feu violent. Ce n'est autre chose que du crystal, duquel sans doute on pourroit faire de tres-beaux ouurages.

Du Sel.

§. IV.

IL y a dans la grande terre de la Guadeloupe de tres-belles salines, où se forme le sel sans aucun artifice : mais comme elles sont negligées, si il s'y forme du sel vne année, il se passera quelquefois trois ou quatre ans sans qu'il s'y en forme vn grain. Cela vient de ce qu'il y a quantité de rauines d'eau douce qui s'écoulent dedans, quand il pleut en

abondance, lesquelles on pourroit destourner à peu de frais.

Proche de l'Ance *à la barque*, il y a aussi vn étang salé, où i'ay veu plusieurs fois le sel tout formé: auec fort peu de trauail, on pourroit en faire vne saline assez profitable. I'ay remarqué que tout le sel qui se fait dans ces isles, est extremément corrosif, qu'il desseiche la viande qui en est assaisonnée, & qu'il en mange la graisse, il ne sale pas tant que celuy de l'Europe.

Des materiaux, comme des pierres de taille, des briques, des tuilles, du plastre, des pierres à faire la chaux, & des pierres de ponce.

§. V.

ENcor que la plusspart des bastimens de ces isles ne soient construits que de bois & de roseaux, & couuerts de feüilles & d'essentes, c'est plustost faute de bons ouuriers que de materiaux; car par toutes les parties de l'isle il y a quantité de roches & de rochers d'vne certaine pierre bise, qui se taille aisément. Les massons & tailleurs de pierres l'estiment beaucoup. On en trouue en plusieurs endroits de l'isle, comme au fort Royal, & vers l'islet aux *Gouyaues*, qui se leuent par tables espoisses d'vn pied, toutes taillées des deux costez: ce qui auance beaucoup les ouuriers.

Il y a aussi presque dans tous les quartiers de l'isle, de la terre non seulement propre à faire des bri-

ques & des tuilles, mais encore de la poterie; de sorte que si les pauures habitans mangent dans des calebasses, & dans des *couys* n'est que faute de potiers de terre.

On apporta à la Guadeloupe l'an mil six cens quarante-six, de tres-bon plastre qu'on auoit pris aux Xaintes; ie le vis mettre en œuure, & il ne differoit en rien de celuy duquel on se sert en France. A son deffaut on fait de la chaux d'vne pierre marine blanche, & naturellement toute grauée de quelque petites rustiques assez agreables. Cette chaux ne cede en rien à celle de l'Europe. On voit aussi quantité de pierres de ponce en plusieurs endroits de cette isle ; mais principalement dans la grande riuiere aux *Gouyaues*, on la voit flotter sur l'eau comme du bois: mais il n'y en a pas la centiéme partie de ce qui s'en rencontre dans la Martinique, laquelle n'est aparamment composée d'autre chose que de ces pierres. On ne trouue point dans toutes ces isles vn seul caillou ou pierre à feu, si elles n'y ont esté apportées de l'Europe : mais la diuine Prouidence y a suffisamment pourueu, comme ie feray voir au traité des vegetaux, où ie montreray que comme il y a dans ces isles des pierres qui ont la proprieté de flotter sur l'eau, ainsi que du bois; aussi il y a du bois qui coule à fond comme des pierres, & qui fait feu de mesme que les cailloux.

DES RIVIERES, DES TORRENS, des Fontaines & des Eſtangs.

CHAPITRE QVATRIESME.

Des Riuieres.

§. I.

IL faut auoüer ingenuëment qu'il n'y a point de terres dans le monde qui ſoit plus vtilement, plus richement & plus agreablement arrouſée de belles & bonnes eaux, comme l'iſle de la Guadeloupe : car dans le peu qu'elle a de circonferance, il y a plus de cinquante riuieres qui ſe dégorgent dans la mer, deſquelles pluſieurs, principalement celles qui ſont dans les culs-de-ſac, peuuent porter batteau vne lieuë, deux lieuës, & iuſqu'à trois lieuës dans les terres. La grande riuiere aux *Gouyaues* l'emporte par deſſus toutes les autres, en largeur & en profondeur, de laquelle quoy que les auenuës & l'embouchеure ſoit vn peu difficile, on y peut pourtant monter iuſqu'à trois lieuës dans les terres auec vne chaloupe. Ie ne mets pas icy en ligne de compte mille belles fontaines qui coulent des rochers, ſourdent de la terre; & apres l'auoir agreablement ſerpentée en mille endroits, ſe vont perdre dans les plus grandes riuieres. Or comme l'iſle eſt extremément haute dans ſon milieu, toutes les riuieres ne ſont à proprement parler que des torrens qui ſe precipitent auec impetuoſité dans la

mer; & c'eſt vne choſe épouuentable de les voir dans leurs débordemens, lors qu'il ſe fait de grandes aualaſſes d'eaux : on les entend deſcendre d'vne bonne lieuë, grondant comme des tonnerres; elles s'enflent en vn moment de plus d'vne picque de hauteur, fument, broüent, & écument de toutes parts; elles entraiſnent les plus gros arbres des foreſts, & roulent vne ſi grande quantité de roches, qu'elles en font de petites montagnes, qui paroiſſent dans la mer à leur emboucheure. I'ay meſuré vne de ces roches qu'elles roulent, laquelle auoit ſix pieds en carré. Au reſte, ce roulement & ce choquement de roche, font vn tintamarre & vn bruit ſi eſtrange, qu'encor bien qu'il tonne à tout rompre, on n'entend point les coups de tonnerre.

Ie confeſſe que ie n'ay point gouſté de delices plus agreables dans la Guadeloupe, que celle de ſe repoſer à la fraiſcheur ſous les arbres le long de ces belles riuieres : car comme elles laiſſent apres ces débordemens, des millions de roches en confuſion, vous entendez outre le murmure agreable du grand canal, mille petits gazoüillemens differens, qui en verité charment plus agreablement l'ouye que les plus excellentes muſiques. Il n'eſt rien auſſi qui contente plus la veuë, comme de conſiderer ces petits ruiſſeaux d'vne eau plus claire que le cryſtal, s'entrelaſſer au trauers de toutes ces roches. De plus, on ne ſçauroit faire cent pas dans vne de ces riuieres, ſans trouuer quantité de beaux baſſins au naturel, où l'on ſe peut baigner à l'ombre dans

de

de tres-belles eaux. Pour ce qui regarde leur goust, il suffiroit de dire que ce sont des eaux de roches; mais j'adiouste encherissant là dessus, que i'ay pris garde, qu'on en peut boire tant qu'on voudra sans iamais s'en trouuer mal, ny en ressentir aucune incommodité. En vn mot, ces riuieres sont autant de petits Paradis, ou tous les sens goustent innocemment les plus delicieux plaisirs, dont ils sont capables dans leur pureté.

Ie crois asseurément que la riuiere de Duplessis passe au trauers d'vne mine de vitriole ou de fer. Son goust est fort astringent, & toutes les roches qui s'y rencontrent sont comme roüillées & teintes en fer: elle est fort aperitiue, & quand on en auroit beu vn seau, en vne lieuë de chemin tout se vuide par les vrines. Il y a vne petite riuiere dans vn plat pays, presque vis à vis du petit islet aux *Gouyaues*, laquelle de temps en temps deuient blanche comme du laict. Ie crois, sans neantmoins le vouloir asseurer, qu'elle passe au trauers d'vne mine d'argent, ou tout au moins de talc.

Quant à ce qui regarde la grande riuiere salée, qui separe les deux terres, ce n'est autre chose qu'vn bras de mer, ou vne communication de la mer de l'Est, auec celle de l'Oüest. Il a quinze ou seize pas de large, & deux bonnes lieuës de longueur. Son flux & son reflux est reglé comme celuy des mers de nos costes. Il ne peut porter que des barques de vingt à vingt-cinq tonneaux au plus; & mesme ses entrées & ses sorties sont tres-difficiles.

Au milieu de cette riuiere à main gauche, en allant du petit cul-de sac au grand, il y a vne fontaine qui se fait assez clairement entendre par le bruit de sa cheute, elle est d'vne eau claire, fraische, & excellente. C'est vne tres-grande commodité pour les habitans, qui aucunefois patissent beaucoup de la soif en ces endroits, aussi l'ont-ils nommée la *Belle hostesse*.

Il faut que ie dise icy vn mot en passant, d'vne riuiere de la Martinique, qui est la premiere qui se trouue apres la rauine seiche en tirant vers le Prescheur. Cette riuiere est perpetuellement trouble, si salle, & si limoneuse, que de sa seule veuë elle rassasie les plus alterez. La necessité m'a contraint d'en boire plusieurs fois, & i'ay remarqué que son goust est fade, & qu'vn seul verre de cette eau lasche le ventre, & purge aussi bien le corps qu'vne bonne medecine, & cela sans aucunes tranchées.

Des fontaines boüillantes.

§. II.

SI ces fontaines d'eau boüillante, estoient plus proches de la soulphriere qu'elles ne le sont, ie croirois que le feu qui est enclos dans cette montagne, feroit la cause de cette chaleur. Mais en étans éloignées de six à sept lieuës pour le moins, il faut tenir pour asseuré qu'il y a des mines de soulphre enflammées dans les creux des montagnes qui les auoisinent, au trauers desquelles ses eaux ve-

nant à passer, s'échauffent iusqu'à boüillir extraordinairement ; car disent tout ce que voudront les Philosophes, ie ne me puis persuader que le seul mouuement des eaux qui passent au trauers des mines, qui ne sont pas enflammées, les puissent échauffer iusqu'à communiquer leur chaleur aux terres voisines, & les faire mesme boüillir malgré les ondes de la mer qui les couurent ; car la plus grande de toutes ces fontaines, quand la mer est dans son plain, est couuerte de plus de deux pieds d'eau de mer, & nonobstant la fraischeur de cette eau, on voit monter les gros boüillons iusqu'à la superficie de l'eau : quand la mer est retirée, elle fume si fort, qu'on en voit la fumée d'vne bonne lieuë, & fait vn certain murmure confus que l'on entend de plus de trente pas, faisant rejallir ses boüillons de plus de deux pieds de hauteur.

A cent pas ou enuiron de cette grande fontaine, tirant vers la riuiere, à trois ou quatre pas de la mer, est vne certaine mare large de 7. à 8. pieds, & longue de 35. ou 40. Ce n'est qu'vn receptacle d'vn grand nombre de petites fontaines boüillantes qui sont autour d'elle. Trois ou quatre pas à l'entour de cette mare, la terre y est chaude comme du feu, & ne faut que donner vn coup ou deux de besche pour voir fumer, entendre brouïr, & saillir vne fontaine d'eau toute boüillante.

Cette mare est extremément commode, & on peut en se baignant prendre l'eau en tel degré de chaleur qu'on le souhaite, selon que l'on s'éloigne

ou que l'on s'approche dauantage des sources. Et quoy que cette eau soit vn peu vilaine, puante, & boüeuse, elle ne laisse pas d'estre tres-salutaire. I'en ay fait les épreuues, lors que Monsieur de Bonnefoy Gentil-homme de Monsieur de Poincy, s'y fit porter pour trouuer de l'allegement à vn mal de ratte, duquel en fin il est mort. Ie l'y accompagnay, & incontinent quantité de malades febricitans, hydropiques, & perclus de leurs membres, vinrent à moy de tous les quartiers de l'isle; lesquels au trois ou quatriéme bain, y receurent de grands soulagemens. Mais comme ie n'auois ny linge, ny case, ny licts pour les faire suër, ie m'aduisay de faire vn grand trou, comme vne barique, sur vne petite plate-forme, vis à vis de la grande fontaine boüillante. Nous n'eusmes pas creusé trois pieds, que la terre fumoit & étoit chaude comme du feu. Nous fismes vn petit *Ajoupa*, en forme de cloche par dessus ce trou, dans lequel on faisoit suër les malades tous les iours au matin, autant qu'ils le pouuoient endurer, & le soir on les faisoit baigner dans la mare. La plusspart s'en retournerent au bout de huit iours, chez eux sains & gaillards, & tous les autres extremément soulagez. Plusieurs personnes trauaillées de diuerses maladies, y ont esté guaries. I'ay vn iour pris plaisir à faire euaporer de cette eau dans vn plat d'étain, auec vn feu lent, laquelle étant toute exhalée, il me demeura au fond du plat, l'espoisseur d'vne feüille de papier, de soulphre vif, auquel ayant mis le feu, il brusla tout aussi-tost.

Des Estangs.

§. III.

EN plusieurs endroits de la Guadeloupe, plusieurs beaux estangs se rencontrent, entre lesquels celuy de la pointe des vieux habitans me semble exceller; il a enuiron 30. ou 40. pas de large, & plus de 500. de long, fort creux & bien peuplé de poissons, ausquels il ne faut point faire de sausse auant que de les tenir; car il est tres-difficile à prendre. Les deux riues de cét étang sont bordées de certains grands arbres verdoyans, qui y font vne perspectiue obscure, laquelle est vne chose tres-plaisante & tres-agreable, & qui fait assez paroistre les auantages que la nature a par dessus l'art, quand elle se veut jouër dans ses ouurages.

On voit vn autre étang, non moins admirable, au rapport de quelques Negres, qui ont grimpé sur vn certain rocher tout rond, d'vne hauteur prodigieuse, & escarpé de toutes parts. C'est le tout s'il a 80. ou 100. pas de circonferance dans son assiette: mais il n'en à pas cinquante par haut. Ces mesmes Negres ont rapporté qu'il y a vn tres-beau bassin sur ce rocher, qui semble auoir esté taillé à plaisir dans le roch, & que dans ce bassin se trouuent quantité de poissons. Pour moy, ie le crois, parce que ie l'ay veu plusieurs fois dégorger de toutes parts, quand il pleuuoit excessiuement. Ie ne sçay ce que feront ceux qui ne le voudront pas croire; car ils

auront bien de la peine à y grimper pour l'aller voir. Ce Rocher eſt ſitué entre les montagnes du fort Royal, & la maiſon de Monſieur Aubert.

Voila tout ce que ie puis dire des eaux douces, qui ſe rencontrent dans la terre habitée. Quant aux autres qui ſe pourroient trouuer en celle qui n'eſt pas habitée, excepté les trois riuieres qui ſont ſur la Carte ; ce ne ſont que des eſtangs ou des mareſts d'eaux croupies, deſquelles ie n'ay iamais beu qu'à contre-cœur. Et ma penſée eſt, bien que ie n'en aye iamais veu de mauuais effets, qu'elles ſont tres-dangereuſes, d'autant qu'il y a vn ſi grand nombre de Maucenille autour de ces eſtangs, que les eaux ſont toutes couuertes de ces mauuaiſes pommes qui tombent des arbres.

Fin de la ſeconde Partie.



TROISIESME
PARTIE,
DIVISÉE EN DEVX TRAITEZ.

I. TRAITÉ.

DES PLANTES.

Des plantes qui ne portent point de fruicts.
Des plantes qui portent des fruicts.

II. TRAITÉ.

DES ARBRES.

Des arbres ſauuages & ſans fruicts.
Des arbres fruictiers.



TROISIESME PARTIE,

Diuisée en deux Traitez.

I. TRAITE',

DES PLANTES.

Des plantes qui ne portent point de fruits.

CHAPITRE PREMIER.

SI i'estois mieux versé dans la connoissance des simples que ie ne suis, vous auriez sujet d'esperer vne entiere satisfaction de cette partie; car il y a des thresors de merueilles cachées dans les plantes de ces isles, qu'vn homme consommé dans cette science pourroit découurir au grand profit & satisfaction d'vn chacun. Mais il se faut contenter de ce peu de remarques que ie veux donner, qui sont les petits fruicts de mes trauaux & de mes soins. I'auertis au reste le Lecteur, que ie professe aussi bien en cette matiere qu'en toutes celles dont ie traite, non de faire tout ce qu'on pourroit desirer de moy; mais seulement

ce que ie sçay & que i'ay remarqué en chaque chose que ie décris.

Des plantes communes à graine & sans graines.

§. I.

IE ne dois rien dire, de toutes les plantes qui croissent dans l'Europe, sinon ce que i'ay remarqué de particulier, & que plusieurs ignorent, sans quelque description; dautant que tout le monde les connoist assez, veu que quantité d'Autheurs les ont si amplement décrites, que ce seroit perdre le temps que de s'y arrester. Il faut donc dire pour commancer par les plus communes, que toutes les herbes potageres viennent par toutes les isles auec assez de facilité : mais bien d'vne autre façon que dans l'Europe, car quelques-vnes portent des graines qui profitent dans le pays ; d'autres en portent qui ne profitent point du tout, & les autres n'en portent aucune. Entre celles qui portent de bonnes graines ; lesquelles étant semées produisent leurs semblables, sont le pourpier, qui graine & se reseme de soy-mesme dans les habitations : mais en si grande abondãce, qu'il passe pour l'herbe la plus fascheuse & la plus importune de tout le païs : Toute sorte de chicorée & de laictuës, le cressõ alenois, la corne de cerf, les épinards, carotes, panets, beteraues, salsifies, cheruis, asperges, la moutarde en grande abondance; & sur tout les pois & les febues y croissent en abondance, de sorte qu'étant vne fois garny

de toutes ces graines, l'on n'a plus de recours à la France.

I'en ay veu d'autres qui portent des graines, mais elles ne viennent iamais à perfection; entre celles-là sont les raues; car quoy que les raues qui ont esté produites par des semences apportées de l'Europe, viennent parfaitement belles, & portent de tres-belles semences, neantmoins si on seme cette graine, elle ne produira que des filets. Les oignons viennent auec peine, fleurissent & grainent; mais tout ce qu'on peut auoir de la graine, c'est au plus, de méchantes petites ciboules. On s'est aduisé d'vne inuention qui supplée à ce deffaut, qui est de plier la tige, & de couurir de terre cette touffe de graine qui croît au bout de la tige, & cela produit plusieurs oignons, qui pourtant ne viennnet iamais bien gros. Il y en peut auoir d'autres, mais ces deux exemples suffisent.

Entre celles qui ne grainent point du tout, sont toutes sortes de chou. Au deffaut de la graine, on se sert des rejettons ou des cimettes de choux, lesquelles on plante dans la terre par vn temps de pluye, & cela produit vn chou de la mesme espece, que celuy dont il a esté tiré, si d'vn chou cabus, vn chou cabus, si d'vn chou fleur, vn chou fleur. C'est bien la meilleure inuention du monde, il n'en manque pas vn, & viennent plus beaux & en moins de temps que s'ils étoient produits de graines.

Iusqu'à present nous n'auons pas veu grainer l'ozeille, mais on marcote la racine, ou plustost on la

multiplie en la diuiſant ; de ſorte qu'il n'en faut qu'vne plante pour en peupler vn jardin.

Si on me demande pourquoy quelques-vnes de ces plantes grainent , & que la graine n'en vaut rien ; & au contraire, pourquoy les autres ne grainent aucunement : ie diray icy ſimplement ma penſée, que ie ne veux pas pourtant faire paſſer par authorité ; mais ie crois que cela vient de ce que la terre eſt trop chaude , & qu'ainſi elle haſte la racine auant qu'elle ſoit affermie , & qu'elle ait pris pied dans la terre; ſi bien qu'elle s'épuiſe entierement de ſa ſéue, de ſa force, & de ſa vigueur qu'elle enuoye aux feüilles, qui par apres luy manque, lors qu'elle en a beſoin pour produire ſon fruit , ou pour le conduire à maturité. L'on ne s'eſt pas encore mis en peine de ſemer du bled dans ces iſles ; dautant que le manyoc dont on fait le pain , vient auec beaucoup de facilité, & eſt vne aſſez bonne nourriture comme ie diray cy-apres : Mais toute ſorte de milet y croiſt comme dans ſon lieu naturel , & durant toutes les ſaiſons de l'année : comme auſſi le ris que l'on commence à cultiuer depuis peu de temps, ceux qui en voudront ſçauoir dauantage de ces plantes, n'ont qu'à lire Diſcoride, d'Alechamps, & les autres qui en ont dit tout ce qu'on en peut ſouhaiter.

Le reſte des plantes naturelles de l'Europe que i'y ay veuës , ne portant point de fruicts , ſont la mente, la ſaulge, l'hyſope, la ſariette, le tin, la majoleine , le cocq, la taneſie, l'avrongne, l'abſynthe, le

senicle, la prunelle, la primeuere à fleur rouge, la betoine aquatique, l'hepatique, le plantin, l'ortie; quoy qu'elle ne me semble pas commune & qu'elle ait la coste des feüilles & la tige rouge comme du sang. L'Eliotrope, ou fleur du Soleil, l'amaranthe tricolor, & sur tout les Capillaires, desquels il faut dire vn mot de ce que i'en ay remarqué.

Des Capillaires.

§. II.

IL faut auoüer ingenuëment qu'il n'y a point de terre au monde, comme l'isle de la Guadeloupe, qui abonde en Capillaires de toutes sortes, desquels les Autheurs ont écrit, voire mesme de plusieurs desquels ils n'ont fait aucune mention. Entre plusieurs i'ay fait rencontre d'vn Polytric, & d'vne Scolopandre qui me semblent bien extraordinaires. Les plantes du Polytric que i'ay trouué le long d'vne riuiere poussoient hors de terre, dix ou douze petites verges noires, polies, pas plus grosses que des éguilles, & hautes d'vne palme sans aucunes feüilles : mais à la pointe de chacune de ces verges, il y auoit sept belles branches de Polytric, qui s'écartant en rond, faisoient comme vne façon d'étoile.

De la Scolopandre.

§. III.

POur ce qui regarde la Scolopandre dont il eſt queſtion, ſans faire mention de pluſieurs autres qui ne ſont pas communes; elle croiſt dans les mareſts ſur le bord des eſtangs, & meſme iuſques dans l'eau. On voit leuer de chaque groſſe touffe, quinze ou vingt tiges, hautes d'vne demy picque & plus; & aux deux coſtez de chaque tige trente ou quarante belles feüilles de Scolopandre.

D'vne plante dont les femmes Sauuages ſe ſeruent pour eſtre fecondes.

§. IV.

NOus auons appris que les femmes Sauuages ſe trouuant ſteriles, & à cette occaſion tres-mal traitées de leurs maris, ſe ſeruent d'vne plante pour ſe rendre fecondes. C'eſt proprement vn petit champignō renuerſé, qui eſt fait comme vne petite couppe, capable de contenir ſeulement vn petit grain de lentille. Au milieu de cette coupe, il y a trois petits grains ſemblables à ceux qui croiſſent dans le fond de la roſe, mais extremément durs. Toute la plante eſt grize cendrée, & croiſt ſur des baſtons de bois pourry, dans les bois & dans les lieux humides. Les femmes mettent ſeicher cette plante, puis elles la reduiſent en poudre,

& en prennent à chaque fois vne petite pincée, qui peut faire enuiron le poids d'vn escu, & elles asseurent que cela reüssit infalliblement.

D'vn ionc odoriferant qui facilite l'enfantement.

§. V.

LEs Sauuages nous ont apporté vne espece de jonc, semblable à ceux de nos riuieres, & assez rare dans la Guadeloupe. Sa racine est composée de certaines bulbes en forme de boutons, grosses comme le bout des doigts, lesquelles estant dessechées & mises en poudre, exhalent vne odeur fort aromatique, & qui témoigne assez les excellentes vertus de cette plante. C'est vn thresor inestimable pour les femmes mariées; car comme il n'y a point de Sage-femme dans ces isles, quelque rude trauail qu'elles puissent auoir, le poids d'vn escu, ou quelque peu dauantage de cette racine puluerisée & prise dans du vin blanc, les fait déliurer sur le champ auec beaucoup de facilité.

De l'herbe aux flesches.

§. VI.

AV commencement de la paix, que Monsieur Aubert fit auec les Sauuages, ils luy apporterent vne plante qu'ils appelloient en leur langue, l'herbe aux fléches (ie n'ay pû retenir le mot Sauua-

ge) les feüilles de cette plante sont longues d'vne palme, large de trois poulces, d'vn vert gay, licées, polies, & douces comme du satin: elle porte de petites fleurs longuettes, comme celles du lizet, mais à feüilles separées: elles sont violettes par dehors & blanches par dedans, fermées de iour, & ouuertes de nuict. Les Sauuages font grande estime de cette plante, & non sans beaucoup de raison; car nous découurons tous les iours par experience les rares & admirables qualitez dont elle est doüée: Sa racine pilée & appliquée sur les playes des fléches empoisonnées de Mancenille, amortit entierement le venin, & mesme arreste la gangreine commencée, oste toute sorte d'inflammation, comme aussi les enfleures que cause l'aiguillon des Guespes de la Guadeloupe, lequel est assez dangereux.

De deux sortes d'herbes qui guerissent le mal de dents.

§. VII.

QVe la necessité est vne bonne maistresse ! les insupportables tourmens, que les dents m'ont fait endurer pendant quelques années, dans l'isle de la Guadeloupe, m'ont donné occasion d'apprendre, tant des Sauuages que des Negres, quantité de tres-bons remedes pour ce mal importun, & pour lequel on a si peu de compassion. Vn iour vn Sauuage me voyant trauaillé, iusqu'à l'extremité de cette douleur enragée, m'apporta deux plantes toutes entieres, c'est à dire, la racine & les feüilles:

La

La premiere eſtoit vne eſpece de *Solanum* fort petit, ayant les feüilles aſſez ſemblables à la Morelle, mais plus petites & veluës : Au haut de la tige il y auoit de petites fleurs blanches, & quelques petits grains rouges aſſez ſemblables à des Gardes. L'autre eſtoit vne plante plus forte, & dont le tige eſtoit ligneuſe : Ses feüilles eſtoient ſemblables à la Mercuriale, mais plus fortes, auec vne queuë au deſſus de la tige comme l'agremoine, mais enuironnée de petites fleurs blanches. Il m'ordonna de prendre de l'vne ou de l'autre racine, de la preſſer, & de la tenir long-temps ſur la dent qui me faiſoit ſi mal ; i'experimentay que toutes deux auoient le meſme effet ; car à l'inſtant cela me fit perdre ma douleur : mais auſſi il engourdit non ſeulement la genſiue, mais encor la moitié de la teſte, du coſté où il eſtoit appliqué. Ie crois que c'eſt vn poiſon qui pourroit cauſer quelque paralyſie, ou quelqu'autre accident à ceux qui en vſeroient ſouuent.

Du Piment.

§. VIII.

TOutes ces iſles sõt le pays naturel de toute ſorte de piment, de poïure d'inde, ou de poïure de breſil, que les Arboriſtes appellent, *Capſicum*, & duquel ils ont ſi amplement écrit, que ie n'en ſçaurois rien dire dauantage, ſinon qu'il eſt ſouuerain pour les fluxions qui tombent du cerueau, en vſant en machicatoire, mais tous ne le ſçauroient endurer.

Les Sauuages s'en seruent aussi pour se guarir des fiévres, & cela d'vne terrible façon : car ils prennent du petit piment rond, qui est le plus fort & le plus bruslant de tous, & apres en auoir frotté vn filet, ils ouurent par force auec les doigts les yeux du malade, & luy passent plusieurs fois ce filet sur la prunelle des yeux. Or si vn grand mal fait oublier le petit, il ne faut pas s'étonner que l'on perde alors la fiévre : car ie ne crois pas qu'on puisse rien endurer de plus sensible.

De la Chine.

§. IX.

TOus les Autheurs qui ont fait la description de la plante de la Chine, en ont parlé si diuersement, qu'ils font assez paroistre qu'ils n'ont veu que la seule racine & non la plante. Garcie dit, que cette plante a trois ou quatre coudées de haut, les tiges minces, que ses feüilles sont semblables aux ieunes citroniers, & que sa racine à la longueur d'vne palme. Monard dit, qu'elle croist aux lieux maritins en forme de Canne ou Roseaux. Acosta dit, qu'elle a plusieurs branches menuës en façon de serment épineux, & semblables à celles du liset, & que ses feuïlles sont grandes comme du plantin à larges feüilles. Pour moy, ie croirois que cette description seroit la veritable, si tous les Autheurs n'étoient d'accord en ce point, que la Chine, dont nous vsons en Europe, est vne racine; par ce que i'ay veu

en plusieurs endroits de la Guadeloupe, vne plante que les habitans appellent Ronce verte, à laquelle cette description conuient en toutes ces parties, & i'aurois creu que sçauroit esté la veritable Chine, si ce n'estoit que de ses branches (lesquelles comme dit Acosta, rampent sur les arbres, ainsi que du serment) pendent certains fruicts raboteux, longs comme la main, de diuerse forme, de couleur de chair dedans & dehors, insipides au goust, & si semblables à vne racine, que si ie ne les auois veus attachez aux branches, i'aurois dit qu'on les auroit arrachez de terre.

Au reste, il se trouue dans la Guadeloupe, & presque dans toutes les autres isles, vne certaine plante, dont les feüilles seruent pour enueloper les cuisses & les jambes des hydropiques, lors qu'étans excessiuement enflées, on est contraint de scarifier la peau, pour en faire sortir les serositez: Cette feüille attire beaucoup, & i'en ay veu plusieurs qui en ont esté soulagez: mais il faut que les habitans se détrompent de la croyance qu'ils ont que c'est la veritable Chine. Elle se plaist fort aux lieux humides, le long des riuieres, dans les montagnes, où il pleut beaucoup plus qu'au long du riuage de la mer. La racine est quelquefois grosse comme la jambe, longue de deux pieds au plus: elle est toute raboteuse, & percée comme si elle auoit esté picottée auec vn poinçon: elle est couuerte d'vne escorce fort mince, tannée, & verdastre en quelques endroits. Cette racine est attachée aux troncs

des arbres, auec les fileamens que l'on y voit pendre; de sorte qu'ils embrassent & enuironnent l'arbre, comme si on les auoit liez par diuertissement & auec dessein. Outre ceux qui la lient à l'arbre, il y en a d'autres qui pendent de la cime des plus hauts arbres où elle croist, iusqu'à terre, & que quelquefois s'y enracinent. Ils sont gros comme le tuyau d'vne plume, quelquefois plus, quelquefois moins; ils sont aussi gros en bas comme en haut, & il semble que se soient de veritables cordes. Ces filets, ou cordes, ont vne odeur forte, & qui tire à l'ail; mais la grosse racine ne sent rien. Du gros bout de cette racine sortent dix ou douze tuyaux gros comme le poulce, & longs comme le bras, chacun desquels porte vne feüille semblable à la langue du serpent, large de deux pieds, & longue de trois. Cette feüille est polie & licée comme du lierre. Ie ne l'ay iamais veuë fleurie; elle tombe quelquefois des arbres à terre, & ne laisse pas d'y croistre & d'y prendre racine. Mais naturellement elle se plaist sur les plus hauts arbres, quoy qu'elle semble n'auoir d'autre nourriture que celle qu'elle tire de l'escorce des arbres où elles sont attachées. En voila assez pour mon suiet, on peut voir les Autheurs pour ce qui regarde ses vertus & ses qualitez.

De deux ſortes de Choux qu'on appelle Kareïbes.

§. X.

LA racine de cette plante eſt vne groſſe bulbe rude, ronde, & maſſiue, de couleur de chair. Elle croiſt dans la terre, & pouſſe pluſieurs tiges, leſquelles ſe diuiſent chacune en cinq ou ſix feüilles, auſſi grandes & de meſme forme que celles de la Chine, comme panachées de blanc & de verd, & quelquefois la moitié d'vne feüille eſt blanche: cette herbe eſt excellente dans le potage, elle eſt tendre & ſe fond au premier boüillon, comme de l'ozeille. On y met auſſi la racine, qui ſe cuit ainſi que des panets, & rend le potage pateux & épois, comme ſi on y auoit mis vne poignée de farine. Ie n'ay pas remarqué qu'on s'en ſerue en Medecine.

Il s'en trouue vne autre eſpece, que les habitans appellent, chou poyuré, qui n'eſt differente de celle là qu'au gouſt & en la couleur de ſes feuïlles, qui ſont d'vn vert plus brun, & rarement panachées de blanc comme les autres. Neantmoins il eſt tres-difficile de les diſcerner, & les plus experts habitans y ſont trompez tous les iours, & les mettent bien ſouuent dans le potage au lieu des autres, d'où il arriue, quoy qu'ils ne s'en aduiſent pas en les mangeans, qu'ils bruſlent la bouche & le goſier, comme ſi l'on auoit mangé des feuïlles de l'Aureole; & meſme ſi on en mange beaucoup, ils donnent l flux de bouche.

Du Petun.

§. XI.

IE ne décris pas icy toutes les belles qualitez de cette plante : Le Lecteur curieux peut les voir chez les Autheurs, pour les lire auſſi bien que pour y remarquer tous ſes auantages. Il ſuffit de dire icy, que les habitans cultiuent communément quatre ſorte de petun; à ſçauoir, le grand petun vert, le petun à langue, le petun d'Amazone, & le petun de verine ou petun muſqué. Les Sauuages appellent toutes ces eſpeces de petuns, ſans faire aucune diſtinction, *Yoly*. Le petun vert eſt le plus beau, & de plus belle apparance. Ses feuïlles ont vn bon pied de large, & deux de long; mais pour l'ordinaire il décheoit beaucoup à la pente, & n'eſt iamais de grand rapport. Le petun à la langue, (appellé ainſi, à cauſe que ſa feuïlle eſt longue de deux pieds, & large d'vne paulme, & ſemble auoir la forme d'vne langue) eſt de tres-grand rapport, & ne décheoit nullement à la pente. Ces deux premiers ſont ceux deſquels on fait le plus commun debit. Le petun de verine eſt plus petit que les deux precedés: Sa feüille eſt vn peu plus rude & plus ridée que celle des autres, & eſt plus pointuë par le bout, il rapporte le moins de tous, & décheoit le plus à la pente; mais il eſt le plus eſtimé & le plus cher, dautant que non ſeulement ſa feüille ſent le muſque; mais meſme la fumée, quand on le bruſle en

eſt tres agreable, là ou celle de tous les autres eſt du tout inſupportable à beaucoup de perſonnes. On a remarqué de plus qu'vne ſeule plante de ce petun communique ſa qualité à quatre autres, & les fait paſſer pour petuns de verine, ce qui ſe pratique dans les iſles, autrement on n'y trouueroit pas ſon compte. Pour le petun des amazones, il eſt plus large que tous les autres, ſa feuïlle eſt arondie par le bout, & non en pointe comme les autres; & les petites coſtes ou nerueures qui ſont des deux côtez de la feuïlle, ne biaiſent pas vers la pointe; mais elles la trauerſent de droit fil. Ce petun eſt de grand rapport, mais eſtant nouueau fait, il eſt malfaiſant, fade au gouſt, & fait vomir ſur le champ ceux qui en prennent; mais à meſure qu'il vieillit, cela ſe corrige, & il deuient tres-excellent au bout de deux ans.

Or quoy que la maniere de cultiuer & de faire le petun, ſoit commune aux habitans des iſles, elle ne l'eſt pas à pluſieurs perſonnes curieuſes de l'Europe, pour la ſatisfaction deſquelles ie la décriray icy le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

On ſeme premierement la graine, que l'on méle, auec cinq ou ſix fois autant de cendre que de graine, afin de la ſemer plus claire. Si-toſt qu'elle commence à leuer, on la couure tous les matins de branchages, pour la guarantir des ardeurs du Soleil qui la bruſleroit entierement. Pendant ſix ſemaines ou deux mois, qu'elle eſt à atteindre ſa

perfection conuenable pour la replanter, on prepare le jardin où on doit faire sa leuée, c'est à dire, sa recolte, en deffrichant, coupant, & bruslant les bois qui sont sur la terre, ce qui n'est pas vn petit trauail; ou bien s'il on veut faire sa leuée dans vne terre desia découuerte, on la purge & on la nettoye entierement de toutes sortes d'herbes. Le jardin estant bien preparé, on leue la plante en vn temps de pluye, afin qu'elle reprenne auec plus de facilité, puis on les plante toutes à la ligne; l'ordre que l'on tient en les plantant, est tel qu'il faut qu'il y ait trois pieds de distance entre deux plantes, & autant entre deux rangs; de sorte qu'vn jardin de cent pas en quarré, doit tenir 10000. plantes de petun. Chaque personne doit tout au moins entretenir & cultiuer trois mille plantes de petun, & auec cela cultiuer ses viures, ce qui luy peut apporter enuiron mille ou quinze cent liures de petun. Estant planté il faut auoir soin d'y passer de temps en temps, & d'empécher qu'il n'y croisse de mauuaises herbes. Lors que la plante est preste à fleurir, on l'arreste tout court, la coupant à la hauteur du genoüil, puis en oste les feuïlles d'en-bas qui traisnent à terre, & on ne laisse que dix ou douze feuïlles de petun sur la tige, laquelle on esmonde soigneusement tous les huit iours, de tous les rejettons qu'elle pousse autour des feüilles; de sorte que ces dix ou douze feuïlles se nourrissent merueilleusement & viennent espoisses comme vn cuyr. Pour voir s'il est meur, on plie la feuille, laquelle, si

elle

elle se casse en la pliant, il est temps de la couper: estant coupée on la laisse fanner sur la terre, puis on les attache auec certaines liasses de *mahot*, qu'on enfille dans des petites verges ; de sorte que les plantes ne se touchent point,& on les laisse seicher à l'air quinze iours ou trois semaines. Cela fait on arrache toutes les feüilles de la tige, puis on tire la coste qui est dans le milieu de la feüille , & l'ayant vn peu arrousée d'eau de mer, on la tord en corde, & puis on la met en rouleaux.

De l'herbe viue & sensible.

§. XII.

SI cette plante est celle que tous les Autheurs ont décrite; Ie suis bien asseuré qu'elle n'est pas dans la Guadeloupe, ny mesme, comme ie crois, en pas vne de ces isles, au moins ie ne l'ay iamais veuë, quoy que ie l'aye curieusement cherché. Et n'estoit les quatre petites fleurs que les Autheurs luy donnent, ie dirois qu'ils ne l'ont veuë que dans sa naissance; car celle qui croist dans les sauanes ou prairies de ces isles, est toute semblable, quand elle est petite, exceptez ces quatre petites fleurs qu'ils y ont adiousté ; mais en peu de temps elle croist en arbrisseau, qui se diuise en plusieurs branches toutes chargées de feüilles semblables à celles qu'ils ont dépeintes. La cime des branches est toute enuironnée de petites fleurs jaunes semblables à celles de genest; mais vn peu plus petites, à la cheute

desquelles succedent de petites gousses larges, comme vn fer d'éguillette toutes plates, dans lesquelles est enfermée la graine. Elle n'est nullement en vsage parmy les Sauuages, & mesme ils ne la connoissent pas. Ie l'ay monstré à plusieurs qui l'admiroient auec grand estonnement. Ie tais toutes les resueries qu'en ont rapporté les Autheurs, comme de dire qu'elle redonne la virginité aux filles qui l'ont desia perduë; qu'elle est bonne pour se faire aymer, & autre choses semblables. C'est assez de dire que cette plante a vne telle auersion de quelque attouchement que ce soit; qu'aussi-tost qu'elle est touchée, elle reserre toutes ses petites feüilles le long de ses branches, & demeure toute flétrie comme vne plante qui se meurt. A vn moment de là, elle s'épanouït, & reuient aussi belle qu'auparauant.

De l'Aloes & autres Semperuiues.

§. XIII.

IE n'ay iamais veu vne seule plante d'aloës dans la Guadeloupe, & ie crois fermement qu'il n'y en a point du tout. Et bien que dans les isles voisines ie l'aye curieusement cherché, i'ay neantmoins esté sept ans sans en pouuoir rencontrer vne seule plante. La premiere que i'ay veu, ç'a esté dans la Martinique au bord de la mer, entre le fort S. Pierre & le logis de Mr le Gouuerneur. Elle estoit venuë à graine, & la tige qui sortoit du milieu de la plante, étoit

plus grosse que le mollet de la jambe, & haute d'vne picque & demy. Ie goustay du suc de ses feüilles, lequel ne me sembla pas tout à fait amer, mais fade. Ie me trouuay l'an mil six cens quarante-sept, dans vne petite isle, appellée sainct Eustache, proche de sainct Christophe : cette isle en estoit toute remplie. Qui en voudra sçauoir dauantage, tant de cette plante que du *Melocarduus*, *du cierge espineux*, *des Raquettes*, *du petit figuier d'inde*, pourra voir les Autheurs qui ont fait la description de toutes ces plantes. Et ne vous estonnez pas si ie vous y renuoye si souuent, car si ie voulois écrire tout ce qu'ils ont dit de ces plantes, que ie ne fais que nommer, i'aurois assez de matiere pour composer plusieurs volumes.

Des Cousins.

§. XIV.

NOus auons vne plante qui est icy fort commune dans toutes les habitations de ces isles, qu'on appelle Cousins, à raison de sa graine, qui est herissée & qui s'attache importunément aux habits & aux cheueux des passans : elle n'est guére plus grosse que la teste d'vne grosse épingle : toutes ses feüilles sont faites comme de petits écussons : On se sert de cette plante auec de tres-heureux succez contre toute sorte de dissenterie. Pour cét effet, on la puluerise & on en prend le poids d'vn escu dans la

boiſſon ordinaire : ſi elle ne reüſſit à la premiere fois, on redouble la doſe.

Du Ricinus, ou Figuier d'enfer.

§. XV.

PLuſieurs Autheurs ont dit merueille, du Ricinus Ameriquain, ou Figuier d'enfer, & entr'autres, Monard. Ie m'en ſuis ſeruy pluſieurs fois ſelon ce qu'il en a écrit, contre les fluxions froides, & pour purger les hydropiques; mais ie n'en ay iamais veu de bons ſuccez: cela me donne ſuiet de douter de toutes les belles qualitez qu'on luy attribuë; il croit en grande quantité dans tous les endroits de ces iſles. Perſonne n'en vſe, ſinon les Negres qui en font de l'huile, de laquelle ils ſe graiſſent la teſte pour ſe guarantir de la vermine. Il eſt tout ſemblable au *Palma Chriſti,* mais il croiſt quatre ou cinq fois auſſi grand.

De deux ſortes de lys qui croiſſent dans l'Amerique.

§. XVI.

IL croiſt en pluſieurs endroits de cette iſle deux ſortes de lys, vn blanc, & vn orangé. Pour ce qui regarde le lys blanc, quoy qu'il ait l'oignon & la feüille, ſemblable aux lys de France; il n'a iamais paſſé dans mon eſprit que pour vn Narciſſe, iuſqu'à ce que i'aye veu la deſcription que Pline & Theophraſte ont fait du *Moly*; diſans qu'il a plu-

ſieurs feüilles ſemblables aux *Squilles*, auec la tige d'vne coudée de haut, groſſe comme le doigt, creuſe & ronde, ſans aucune feüille, chargée de beaucoup de fleurs blanches à la cime, faites en façon d'eſtoiles, attachées à de longues queuës; car s'ils auoient adjouſté que ces fleurs ont les feüilles longues comme le doigt, & fort eſtroites, & que du milieu de ces fleurs ſortent trois ou quatre petits filets blancs & longs comme le doigt, au bois deſquels il y a de petites languettes iaunes; & qu'en fin cette fleur exhale vne odeur plus douce, plus ſuaue, & plus agreable que celle de nos lys, ie croirois que le Moly qu'ils ont décrit, eſt le lys blanc de l'Amerique. Pour ce qui regarde le lys rouge, il differe ſi peu de ceux de l'Europe, qu'il ne vaut pas la peine d'en faire vne deſcription particuliere.

De l'herbe au muſc, ou mauue muſquée.

§. XVII.

ON rencontre par toutes ces iſles, vne plante qui a les feüilles aſſez ſemblables à la Mauue, mais vn peu plus rudes : elle porte vne tige haute de deux coudées à la pointe de laquelle, & meſme ſur pluſieurs branches qui ſortent de la meſme tige, il y a pluſieurs fleurs iaunes qui reſſemblent aſſez aux fleurs des mauues, mais quatre fois plus grandes, à la cheute deſquelles croiſt vn bouton gros comme vn œuf de pigeon, long comme le petit doigt en triangle, & qui ſe termine en pointe.

par le haut. Auant qu'il ſoit meur, il eſt vert & remply de petites graines blanches, qui ne ſentent encore que le vert; mais en fin il ſe meurit, ſe deſſeiche, deuient gris, & la graine noire. Et pour lors, ſi on la frotte dans les mains, elle exhale vne odeur auſſi ſuaue que le muſc. I'ay veu cette plante leuée dans Paris, mais on m'a aſſeuré qu'elle ne fleurit point.

D'vne eſpece de Violier.

§. XVIII.

I'Ay trouué dans les montagnes de la Guadeloupe vne ſorte de Violier, tout ſemblable aux nôtres quant à la feüille : mais cette plante porte vne petite tige, groſſe & longue comme vn fer d'éguillette, au ſommet de laquelle croiſſent trois belles petites fleurs blanches comme neige, qui ont chacune cinq feuïlles en forme d'étoile. A la cheute de ces fleurs ſuccedent trois petits fruicts ronds, & gros comme des grains d'aſperges, & rouges comme du Corail ; il y a dans ces fruicts trois petites graines noires. Il eſt aſſez commun dans les montagnes & dans les lieux humides.

D'vn petit Pauot blanc.

§. XIX.

I'Ay trouué dans vn ſeul endroit de la Guadeloupe, vne ſorte de pauot qui n'eſt pas commun

dans l'Europe. Il eſt le ſeul que i'aye veu dans l'Amerique ; la plante eſt fort petite, elle a les feüilles ſemblables au *Pauot Rheas*, mais la fleur eſt toute pareille à ces petites Anemones blanches, que l'on trouue dans nos foreſts.

De l'herbe faſcheuſe, poil de chat ou mal nommée.

§. XX.

IL croiſt dans toutes les habitations deux ſortes d'herbes faſcheuſes & importunes, qui donnent beaucoup de peine aux habitans, & deſquelles ils ne ſe defferont iamais. La premiere eſt vne petite plante ſemblable à la *parietaire*, vn peu plus friſée & plus rude : elle fleurit & graine en ſortant de terre, & ſe charge tellement de graines, qu'elle ſemble n'eſtre compoſée d'autres choſes : elle ſe ſeme de ſoy-meſme, & perd entierement les jardins, ſi on n'eſt bien ſoigneux de la ſarcler. Elle a communément vn vilain nom, mais les plus diſcrets l'appellent poil de chat, & les Dames, la mal nommée. Au reſte ſon ſuc, & meſme le marc, appliqué ſur la morſure des ſerpens, eſt vn ſouuerain remede.

Du Patagon.

§. XXI.

LE Patagon eſt vne autre plante, quaſi auſſi faſcheuſe que la precedente, pour la grande quantité de graine qu'elle porte : elle rampe par

terre, & a les feüilles rondes & larges comme des piaſtres : C'eſt ce qui l'a fait nommer Patagon : ſes tiges ſont fort minces : elle fleurit de couleur de pourpre, & porte vne infinité de petites graines qui s'attachent aux habits des paſſans. Ses racines font mourir les porcs qui en mangent.

De l'herbe laićteuſe.

§. XXII.

EN pluſieurs endroits de la Guadeloupe, principalement dans les lieux ſecs, & parmy les roches, i'ay veu cette meſme plante que Rauuolf décrit; mais comme il ne l'a veuë que dépoüillée de ſes feüilles & de ſes fleurs, ce qui luy arriue tous les ans vers le mois de Nouembre, il faut que ie diſe ce que i'en ay reconnu dauantage que luy. Ses feüilles ſont ſemblables à la Peruenche, vn peu plus grandes, & époiſes comme vn quart-d'eſcu : elles ſont fort claires, & à peine en trouue-on douze ſur vne plante: il croît à la pointe de chacun de ſes rameaux trois ou quatre fleurs rouges, ſemblables à celle de l'ſAperge, mais vn peu plus grandes. Cette plante eſt ſi plaine de laićt, que de la rupture d'vn de ſes ſimples rameaux, il en ſort quatre ou cinq cueïllerée de laićt, qui eſt extremément cauſtic, & comme ie crois, dangereux. I'en ay gouſté, mais il fait plus de peine que la Laureole.

Des Cannes de Sucre: & de la maniere qu'on le fait.

§. XXIII.

LEs Cannes de Sucre qui croiſſent tant dans le Breſil, qu'en toutes ces iſles, deſquelles on fait le ſucre en abondance, ſont toutes ſemblables aux grands roſeaux d'Eſpagne, horſmis qu'elles ont les nœuds plus courts les feüilles plus druës, & qu'elles ſont plus baſſes de moitié, elles portent vn panache comme les autres roſeaux, dans lequel eſt encloſe la graine : Il y a encore cette difference que la Canne n'eſt pas creuſe comme le roſeau ; mais elle eſt remplie d'vne certaine moële ſpongieuſe, toute imbibée d'vne eau blanche, qui eſt la liqueur dont on fait le ſucre.

Ces Cannes croiſſent dans toute l'Amerique, auſſi groſſes que les plus gros roſeaux, & meſme il s'en trouue de plus groſſes que le bras. Il eſt toutefois vray, que la plus groſſe de toutes celles que i'ay veu dans l'iſle de Madere, n'eſt pas plus groſſe deux fois que le poulce. Ie ne ſçay, ſi c'eſt à cauſe du terroir ou du deffaut des pluyes, quoy qu'il en ſoit, le ſucre ne laiſſe pas d'en eſtre beaucoup plus fort. On plante les Cannes, tant dans l'Amerique que dans les Canaries, non des yeux, ou des rejettons, comme dit d'Alechamps; mais bien des tronçons de la Canne, fichez dans la terre bien labourée. Il y en a qui font des rigoles d'vn demy-pied de profondeur, dans leſquelles ils mettent vne Canne

de trois pieds ou enuiron, & la font cheuaucher d'vn pied par chaque bout par deux autres Cannes, & continuent ainsi tout le long du champ.

Elles sont pour l'ordinaire six ou sept mois à atteindre leur parfaite maturité, c'est à dire, auant qu'elles fleurissent, ou qu'elles poussent la verge qui porte le panache, où la graine & la fleur sont enfermées. En ce temps là, elles sont iaunes comme de l'or, alors on coupe les Cannes, & apres les auoir émondées de leurs feüilles, on les applique au moulin, lequel est composé, en sorte que l'arbre ou gros rouleau du milieu, est enuironné de deux autres qui s'emboitent dans des hoches ou troux faits à ce sujet, dans les deux autres rouleaux, & les faisant tourner ils serrent, écrasent & font passer la Canne de l'autre costé, laquelle demeure toute seiche & épuisée de son sucre, qui tombe dans vn tonneau qui est dessous le moulin. Ce suc estant tiré, on le transporte dans la premiere chaudiere, où on le fait boüillir à feu lent, y jettant tousiours quelque cueillerée de lessiue qui le fait écumer, & pousser en haut tout son ordure.

On fait cette lessiue auec les meilleures & les plus fortes cendres, & il faut qu'elle soit si forte, qu'elle cuise & cauterise la langue. C'est cette lessiue qui purifie & qui clarifie le sucre, & sans elle on ne viendroit iamais à bout d'en faire de bon & d'excellent, lors qu'il n'escume plus dans cette premiere chaudiere, on le transporte dans la seconde, où il reçoit le feu plus violent, & boüille à plus gros

boüillons. Cependant, ont jetté tousiours de temps en temps des cueillerées de lessiue., qui luy doit faire jetter tout le reste de son escume. Quoy fait, on tient de l'huile d'oliue toute preste dans vn plat, & lors que le boüillon vient à surmonter la chaudiere, on le reprime & arreste tout court en jettant & aspersant vn peu de cette huile par dessus. Quelques-vns y iettent de petites boullettes de beurre frais. Lors qu'il n'y a que deux grandes chaudieres on le tient plus long-temps dans cette seconde, iusqu'à ce qu'il soit entierement purifié, & qu'il ait atteint la consistance de sirop. Dans les bonnes sucreries on le fait passer par trois chaudieres de cuivre battu, auant que de le mettre dans les chaudieres de bronze. Car il faut sçauoir que ces trois grandes chaudieres sont semblables à celles des Brasseurs, & qu'elles tiennent deux, trois, ou quatre muids, plus ou moins selon que les sucreries sont abondantes. Les trois petites sont de bronze iettée en fonte, & n'ont qu'vn pied & demy de profondeur, & enuiron trois de diamettre, & sont époisses d'vn bon doigt. En fin, apres auoir bien diligemment écumé le sucre, & apres qu'il a atteint la bonne consistance de sirop, on le met dans les trois petites chaudieres de bronze, en sorte pourtant qu'il passe par toutes les trois, & dans la troisiéme il y demeure iusqu'à sa parfaite coction, laquelle on connoist, lors qu'en iettant vn peu dans l'air, il se glace ou se fige ; & alors on le vuide dans les formes tout bouillant.

Ces formes sont faites de terre, & percées par le bout d'en-bas : elles sont ajustées sur vne grande table dans des trous ronds, où elles entrent à moitié. Si-tost que le sucre est dans ses formes, on le remuë fort soigneusement, auec l'espatule ou épée de bois, iusqu'à ce que le grain du sucre paroisse, qui est comme du sable blanc; & alors on le laisse prendre & figer dans ses formes. Si-tost qu'il est pris, on détrempe de la terre grasse auec de l'eau, & on en met l'espoiseur d'vn poulce sur le sucre, tout de la largeur de la forme : & en mesme tẽps on desbouche les petits trous des formes, lesquels iusqu'alors ont esté bouchée, & tout ce qu'il y a de grossier & de terrestre dans le sucre, coule par ces petits trous en forme de sirop noir & espois, & c'est ce que nous appellons en France conposte. Cependant, le sucre est trois semaines ou vn mois à couler, & tous les iours deux ou trois fois, on fourre vne petite verge de fer dans ses petits trous, aussi auant qu'elle y peut entrer, iusqu'à ce que le sucre soit entierement purgé, & qu'il ne iette plus aucune goutte de sirop. Voila tout ce qu'il y a à faire du sucre.

Il est pourtant vray qu'il y a vn certain secret pour le faire beau, tres-fin, & ne le manquer iamais, nous ne l'auons pas encore peu apprendre dans la Guadeloupe. Monsieur de Poincy l'a eu par hazard; car vn sucrier Portugais homme fort expert qui le seruoit, ayant commis quelque crime pour lequel il deuoit estre pendu; Monsieur de Poincy

luy donna sa grace, à condition qu'il enseigneroit son secret à vn de ses domestiques; ce qu'il fit, & depuis on fait quantité de tres-beau & tres-fin sucre à sainct Christophe. A faute de ce secret, Monsieur Houël a esté contraint de quiter la sucrerie au grand dommage des Seigneurs des isles.

On tire encore vne autre tres-grande vtilité du sucre de ces Cannes; car on en fait des eaux de vie tres-excellentes, lesquelles se vendent fort cher dans le pays. Auant que de mettre ce sucre dans l'alambic, on le laisse boüillir dans des tonneaux. Quand ie dis qu'on le laisse boüillir, ie n'entend pas qu'on le fasse boüillir sur le feu; mais c'est que de soy-mesme il s'échauffe, deuient tiede & se remuë comme s'il boüilloit. Dans ce mouuement il se purifie & s'affine si bien qu'il deuient vne boisson meilleure, que le plus excellent cydre de Normandie. On appelle cette boisson, vin de Canne; il enyure comme le vin d'Espagne, & est fort pectoral quand on en vse auec moderation.

Au reste, c'est la meilleure commodité du monde, que ces Cannes de sucre pour les passans; car on en prend tousiours deux ou trois, qui vous seruent de bâton par le chemin, & lors que vous estes fatigué du voyage, & alteré par les chaleurs, en vous reposant vous mangez vne partie de vôtre bâton, qui vous rafraischit d'vne eau de sucre fort agreable.

Certaine chose iettée dans les chaudieres, peut faire perdre vne coction; & mesme il y a vne dro-

gue, de laquelle ayant frotté les chaudieres, on n'y fera iamais de ſucre, ſi on ne les paſſe par le feu. Ie ſçay l'vn & l'autre, que ie ne veux pas écrire, on ſçait aſſez de mal, ſans que i'en apprenne encore.

Des autres Cannes qui croiſſent dans le pays.

§. XXIV.

LEs grands roſeaux que l'on appelle communément en France, Roſeaux d'Eſpagne, croiſſoit dans toutes ces iſles en tres-grande quantité, le long de la mer, dans les lieux humides & mareſcageux. On ne ſçauroit exprimer l'vtilité que les habitans tirent de ces roſeaux; car non ſeulement ils ſeruent de lattes & de couuerture, mais auſſi de materiaux pour faire les murailles des maiſons; pour cét effet, on lie les roſeaux de demy pied en demy-pied ſur les chevrons, auec des éguillettes de *maho*, & on les couure des feüilles des meſmes roſeaux, comme l'on couure de chaume les pauures maiſons des champs dans l'Europe. Pour ce qui regarde les murailles des Caſes, on ne fait que ficher des roſeaux en terre ſi prés à prés qu'ils s'entretouchent, & les lier par le trauers auec des autres roſeaux fendus, de ſorte que ces murailles ne ſont autre choſe que des clayes de roſeaux, d'où vient que rarement on fait des feneſtres aux Caſes, parce que le iour penetre ayſément à trauers des murailles.

Les Sauuages ſe ſeruent de la cendre de ces ro-

ſeaux, quand ils veulent guerir vn malade de la verolle ou de *l'eſpian* , ils luy en frottent tout le corps. Ie n'ay pû apprendre d'eux ce que cela operoit ſur le malade , & crois que cela ne fait pas grand choſe; car ils ne gueriſſent iamais parfaitement.

Des Baliſiers.

§. XXV.

NOus auons dans la Guadeloupe cinq ſortes de Baliſiers. Ie ne diray rien des deux petits,puiſque les Autheurs en ont ſuffiſamment écrit , ſous le nom de Canne d'inde, & de *flos cancri.* Ils portent tous deux des fleurs iaunes & rouges aſſez iolies. On fait de petits chapelets de leur graine, qui ſont fort beaux. Vous pouuez voir là deſſus d'Alechamps, & les autres Autheurs.

Outre ces deux petits Baliſiers , il y en a deux grands qui ne different de ces deux-cy qu'en grandeur , & en la façon de leurs fleurs. Cette plante iette vne tige groſſe comme le bras,& quelquefois plus. Elle croiſt haute comme vne demy-picque,& porte pluſieurs feüilles larges de deux pieds , & longues de ſept à huit, polies, mais toutes marquées de rayes,trauerſantes comme ſi on les auoit plicées par plaiſir. Du milieu de la tige ſort vne fleur longue comme le bras , & double rang de petits baſſins,qui s'emboittent l'vn dans l'autre,iuſqu'à la fin. Cette fleur eſt quelquefois large comme les deux mains. Il y en a vne eſpece de rouge, & vne eſpece

de iaune. Or les feüilles, tant de l'vne que de l'autre espece, seruent aux Sauuages non seulement à empaqueter leur farine, leur pain, & tout le reste de leurs victuailles, & mesme tout leur petit bagage, quand ils vont aux champs ; mais encore à couurir leur *Aioupas*, ou petits Auuents, où ils se mettent à couuert, quand ils sont arriuez quelque part, où il n'y a point de logement.

Du Solaman, ou herbe aux Hebechets.

§. XXVI.

LE Solaman est la plante la plus vtile qu'ayent les Sauuages dans toutes ces isles, pour ce qui est du ménage : elle pousse plusieurs tiges, rondes, grosses comme le poulce, haute de dix ou de douze pieds, droites comme des fléches : l'escorce ou superficie de ces tiges est verte, polie, & extremément dure. Au haut de chacune de ses tiges, il vient cinq ou six feüilles toutes semblables à celles du Balisier, mais plus courtes de moitié. Les Sauuages leuent cette escorce par petites esquillettes fort étroites, minces comme du papier, & tout de la longueur de la tige ; cela leur sert comme d'ozier pour faire leurs petits paniers, *Matoutou*, *Catoly*, *Hebechets*, leurs *Couleuures*, qui est vne faço de chausse treßée, dans laquelle ils pressent *le manyoc*, & beaucoup d'autres petits ouurages. Cette plante croist dans les marests, & n'est pas commune par tout. I'ay esté six ans dans la Guadeloupe, sans en auoir

auoir pû rencontrer vne plante ; & en fin i'en trouuay beaucoup dans des mares de la Bassetterre.

De l'Indigo.

§. XXVII.

L'Indigo est la plus precieuse marchandise qui se fasse dans le pays : & quoy qu'il ne s'en soit pas encore fait dans la Guadeloupe, la plante auec laquelle on le fait, y croist en abondance, depuis qu'elle y a esté vne fois semée. Cette plante est à mon iugement, vne espece de saint foin, ou de luserne, qui croist haut de trois pieds & fleurit rouge.

Pour faire l'Indigo, on la coupe, quand sa fleur commence à paroistre : l'ayant coupée on l'ajuste par petits faiseaux dans de grandes cuues, remplies d'eau claire, comme qui voudroit mettre roüir du lin. Ces cuues sont quelquefois de pierre, quelquefois de bois ; elles ont huit, dix, ou douze pieds en quarré, plus ou moins. Quand il est dans la cuue, on y verse enuiron vn pot d'huile de rabette, laquelle s'épend sur l'eau, en sorte qu'elle entreprend toute la largeur de la cuue. En deux ou trois iours tout cela s'échauffe, & vient à boüillir comme le raisin dans la cuue. Les feüilles se cuisent, ou plustost se pourrissent & se dissoluent entierement ; si bien qu'il ne demeure plus que les verges ou tiges de la plante, lesquelles on tire de l'eau, qu'on épuise toute auec des robinets qui sont au bas de la cu-

ue, au fond de laquelle il demeure, vne façon de lie de couleur de pourpre, que l'on fait soigneusement seicher dans des estuues, ou au Soleil, prenant bien garde qu'il ne tombe de l'eau dessus, & c'est cela qu'on appelle, *Indigo*, qui sert aux Teinturiers à teindre en couleur de pourpre. Cette marchandise a valu autrefois quarante ou cinquante francs la liure. Mais elle n'a pas plustost esté entre les mains des François, qu'elle a esté de vil prix, & se donne communément à huit ou dix francs la liure : nous en faisons de mesme de toutes choses. Auant que nous nous meslassions de faire le petun, il valoit quinze ou seize francs, & quelquefois deux pistolles ; & à present le meilleur ne vaut pas vingt sols, & si les troubles des isles s'appaisent bien-tost, ie tire vne consequence auantageuse pour les friands; car il en sera tout de mesme du sucre.

Au reste, le bon Indigo doit flotter sur l'eau comme du bois : celuy qui nage entre deux eaux n'est pas si bon, il ne laisse pas neantmoins d'estre aussi bien vendu comme le meilleur : mais celuy qui va au fond ne vaut rien, ou bien il y a de la terre meslée dedans.

Du Manyoc.

§. XXVIII.

TOut le monde s'étonne dans la France, de ce que dans toutes ces isles, il ne croist point de bled, & admirent en mesme temps comme les

hommes peuuent viure d'vn pain de racine, dont le suc est vn poison qui tuë vn homme d'vne seule cueillerée. Et les Sauuages estiment les François mal-heureux, par ce qu'en leur pays il n'y a point de manyoc: Et cependant, eux & nous nous trompons lourdement, puisque la mesme Prouidence qui a donné pour nourriture aux habitans de l'Europe le froment, le remplissant des qualitez necessaires à cét effet; a donné aux habitās de ces isles la Cassaue faite de manyoc, qu'elle n'a pas priué de ces mesmes qualitez. Pour moy, ie ne fus iamais de ces delicats qui augmentent leur foiblesse par la force de leur imagination. Ie me suis si bien accoustumé à la Cassaue, que ie l'ay tousiours preferée au pain qu'on nous apporte de l'Europe. Et plusieurs sont de mon sentiment en ce point.

La plante de laquelle on fait le pain, que les habitans appellent *Cassaue*, & la boisson ordinaire, qu'ils nomment *Ouycou*, est vn arbrisseau fort tortu, tout remply de nœuds ou petites excroissances, grosses comme des febues de bresil : ce sont les lieux où ont esté attachées les feüilles qui sont tombées; car il se dépoüille de ses feüilles, non toutes à la fois estant perpetuellement vert, mais à mesure qu'il croist, & que les feüilles d'en-bas vieillissent: elles tombent, & en mesme temps il en croist d'autres en haut. Il iette plusieurs branches éparpillées, qui sōt toutes chargées de feüilles, non semblables à celles qui sont designées dans d'Alechant, & dans les autres Autheurs, mais à celles de *l'Agnus Castus*.

Il croist communément de trois ou quatre coudées de haut, plus ou moins, selon la diuersité du terroir, ou des saisons, & du temps auquel on le plante. Le bois de cét arbrisseau est fort tendre, & d'vn seul coup de baston on brise & on casse toutes ses branches.

Il y en a de six ou sept sortes, que les habitans distinguent par la couleur des queuës & des costes des feüilles, ou de l'escorce de la racine. Le manyoc violet a vne escorce sur sa racine, espoise comme vn quart-d'escu, d'vn violet fort brun; mais le dedans est blanc comme neige. Celuy-cy fait le pain de meilleur goust, & dure dauantage en terre que les autres. Le manyoc gris à l'escorce du bois & de la racine grise, & est fort inégal; car quelquefois il rapporte beaucoup, quelquefois peu, le pain n'en est pas mauuais. Le manyoc vert, appellé ainsi à cause de la verdure de ses feüilles, qui sont plus druës & plus vertes que les autres, rapporte beaucoup, il n'est iamais dix mois à estre bon, &fait d'excellent pain; mais il ne se conserue pas longtemps en terre. Le manyoc blanc à l'escorce du bois blanchastre, celle de sa racine auec le dedans est iaune. Il vient en six ou sept mois, il rapporte beaucoup en racines, mais elles se resoluent toutes en eau; de sorte qu'encore que le pain en soit iaune comme de l'or, & de tres-bon goust, on n'y trouue pas son compte, & peu de personnes en font, sinon celles qui sont pressées, & qui n'ont point de manyoc planté : elles plantent de celuy cy pour en

auoir bien-toſt. Il y a vne autre ſorte de manyoc aſſez rare, que l'on appelle *Kamanioc*: il eſt ſi ſemblable au manyoc blanc, qu'on ne les ſçauroit diſtinguer qu'auec peine. On le fait cuyre tout entier comme des patates, & on le mange ſans exprimer ſon ſuc, & ſans qu'il faſſe aucun mal, comme feroient indubitablement tous les autres manyocs, qui donneroient la mort à l'inſtant meſme qu'on en auroit mangé.

Pour planter le manyoc, on obſerue fort exactement de le planter au décours de la Lune : les habitans tiennent qu'eſtant planté en ce temps, il pouſſe dauantage en racines. On remuë premierement la terre auec des houës, & on en compoſe des mottes larges de deux pieds & demy, ou trois pieds, & longues enuiron de cinq. Les habitans appellent cela, des foſſes de manyoc, dautant qu'elles reſſemblent aux foſſes dans leſquelles on enterre les morts. On fait vne raye tout du long de cette foſſe par le milieu, & on fiche dans cette raye à droit & à gauche, trois ou quatre tronçons du bois de manyoc, longs d'vn pied au plus : & ainſi on remplit les Campagnes de ces foſſes, ſur leſquelles on plante du manyoc qui croiſt en arbriſſeau, & pouſſe merueilleuſement en racines, deſquelles la pluſpart, quand il eſt beau, ſont groſſes comme la cuiſſe; de ſorte qu'vn ſeul arpent de terre planté de manyoc, nourrit plus de monde que ſix arpens des meilleures terres de France ſemées de bled.

La façon de faire le pain & la boisson ordinaires, auec le Manyoc.

POur faire la Caſſaue, qui eſt le pain ordinaire du pays, apres auoir arraché le manyoc, on grate ſes racines, comme on fait les naueaux, lors qu'on les veut mettre au pot, puis on eſgruge toutes ſes racines ſur des rapes de cuivre percé, comme les rapes ſur leſquelles on eſgruge le ſucre. Ces rapes ont vn pied & demy de haut, & huit ou dix poulces de large, & ſont attachées ſur des planches. Quand tout eſt eſgrugé, on le met à la preſſe dans des ſacs de toile, & on en exprime tout le ſuc, en ſorte qu'il ne demeure que la farine toute ſeiche.

Le ſuc qui en ſort eſt eſtimé poiſon de tous les habitans, & meſme de tous les Autheurs qui en ont écrit; dautant que le quart d'vn verre fait mourir vn homme en moins d'vne heure, ſi on n'y apporte vn prompt remede. Pour moy, i'ay vne opinion toute particuliere, que ie ne met pas icy pour la faire paſſer cõme infaillible & tres-aſſeurée, mais afin que l'on en iuge. Car ie crois que tout ce qu'il y a de malin dans ce ſuc, & meſme dans cette racine, n'eſt qu'vne trop grande abondance de nourriture, de laquelle l'eſtomach humain n'eſt pas capable; car quoy que ſon effet ſoit à la verité mortel, il opere neantmoins tout d'vne autre façon que tous les autres poiſons, qui cauſent des ardeurs eſtran-

ges, s'ils ſont chauds; ou des aſſoupiſſements, s'ils ſont froids : ce qu'on ne remarque point du tout en celuy qui a pris de ce ſuc, ou mangé de cette racine; mais ſeulement vne repletion d'eſtomach qui le ſuffoque, & qui le fait mourir. De plus, on ne trouue aucun dommage dans pas vne des parties nobles des animaux qui en ſont morts, ils n'ont rien que l'eſtomach enflé. On peut adiouſter que les Sauuages ne font preſque rien cuire, où ils ne mettent de l'eau de manyoc en abondance, ſans qu'il leur faſſe aucun mal, lors qu'elle eſt cuitte. En iuge qui voudra autrement : quant à moy ie ne ſçaurois oſter cette penſée de mon eſprit.

Pour reuenir à la maniere de faire la Caſſaue. Cette farine eſtant bien ſeiche, on la paſſe à trauers d'vn *Hebechet*, qui eſt vne façon de crible à petits trous quarrez & fort drus, que les Sauuages font auec l'eſcorce du *Solaman*, ou de queuës de *Lataniers*. Apres cela, on fait du feu ſous vne platine de fer fondu, ronde, & eſpoiſe d'vn demy doigt. Les Sauuages ſe ſeruent de platines de terre cuitte: Quand la platine eſt bien chaude, on eſtend l'eſpoiſſeur d'vn doigt de farine, tout de la largeur de la platine : Cette farine venant à s'eſchauffer, ſe lie & ſe cuit comme vn de ſes crepaux, qu'on fait dans la poëlle au Mardy gras. Lors qu'elle eſt cuitte d'vn coſté, on la retourne de l'autre, & eſtant tout à fait cuitte, on la fait ſeicher au Soleil; & lors qu'on la retire de deſſus la platine, elle donne de l'appetit aux plus deſgouſtez.

Les Espagnols & les Portugais font seicher cette farine dans le four, & la gardent deux ou trois ans: ils en font des prouisions dans leurs forteresses, & en auictuaillent leurs nauires. Voila de quoy manger, il faut maintenant donner de quoy boire.

La boisson ordinaire que l'on appelle Oüycou, se fait dans de grand vaisseaux de terre, faits en façon de cloches, qui tiennent enuiron vn demy poinçon. Les Sauuages les font eux-mesmes, & les appellent à l'imitation des Espagnols, *Cannary*. Apres auoir remply ces vaisseaux d'eau, on met dedans dix ou douze bonnes Cassaues toutes chaudes, & on gruge cinq ou six patattes, que l'on mesle dedans l'eau, puis on les couure bien estanches, & en vne nuict cela s'eschauffe, & bout comme le vin dans la cuue: & pour marque qu'il a boüilly, tout le marc de la Cassaue monte au dessus, & il s'y fait vne crouste espoise de quatre doigts. Alors on le coule à trauers d'vn *Hebechet*, & on le met rasseoir & esclaircir dans vn baril. Cette boisson estant bien faite, est preferable à la meilleure bierre de Flandre: il y en a qui font pourrir la Cassaue pour faire le Oüycou plus fort, les Sauuages le pratiquent, mais ie crois que cela n'est pas sain.

D

Des Patates.

§. XXIX.

SI dans l'Europe le bled vient à manquer, on eſt aſſeuré de ieuſner : mais quand il n'y auroit pas vne racine de manyoc dans toute l'Amerique, les Patates peuuent ſeruir de pain & de nourriture aux hommes, & à tous les animaux, ſans en excepter aucun; & meſme dés à preſent i'oſe bien aſſeurer qu'il y a la moitié des habitans des iſles, principalement parmy les Anglois, qui ne viuent d'autres choſes. Ie crois ſincerement qu'il n'y a perſonne qui ait eſté dans l'Amerique, qui n'aduoüe que la Patate eſt la meilleure nourriture du pays. Pour marque de cela, on a touſiours remarqué que ceux qui en vſent ordinairement, ſont gras, en bon-point, & ſe portent merueilleuſement bien.

Pour cultiuer cette racine, on fait des trous dans la terre de demy-pied de profondeur, le plus dru, & prés à prés qu'il eſt poſſible. Puis on met dans chaque trou deux ou trois brins de ces tiges rampantes, que les habitans appellent, *bois de Patates*; puis on couure cela de terre. Ces tiges reprennent, pouſſent des racines, & rampent ſur la terre, laquelle ils couurent entierement. Dans chaque trou, il y vient cinq ou ſix racines de toute forme, rondes, longues, en poyre, & autres façons, & de toute groſſeur : Il y en a quelquefois de groſſes comme la

teſte. Toutes ces racines en trois ou quatre mois, atteignent leur perfection.

Il y en a de huit ou dix ſortes differentes, en gouſt, en couleur, & en feüilles. Pour ce qui regarde les feüilles, la difference en eſt petite. Ce ſeroit vne choſe ennuyeuſe de les diſtinguer toutes ; il ſuffit d'en nommer les plus communes, qui ſont les *Patates vertes*, les *Patates à l'oignon*, les *Patates marbrées*, les *Patates blanches*, les *Patates rouges*, les *Patates orangées*, les *Patates à ſuif*, les *Patates ſoufrées*, & les autres qui ne me reuiennent pas à la memoire.

Tous les matins, c'eſt vn ordinaire general par toutes les iſles, de faire cuyre plein vne chaudiere de Patates à des-jeuner. On l'emplit tout à comble, & on ne met de l'eau dedans, que pour empeſcher que les marmites ne bruſlent ; car ſi on les pouuoit faire cuyre ſans cette eau, elles en ſeroient beaucoup meilleures. De plus, on bouche la chaudiere auec quelques linges, ou auec des feüilles de *Bananiers*. Quand elles ſont cuittes, elles deuiennent molles comme des chaſtaignes boulüës, & ont preſque le meſme gouſt ; mais elles ſont beaucoup meilleures, & ne chargent nullement l'eſtomach.

Au reſte, deux chaudieres de Patates toutes chaudes, détrempées dans vn baril d'eau, font vne boiſſon excellente, que nous auons fait boire aux plus déniaiſez pour du vin de Ré : On l'a peut auſſi faire paſſer pour du vin clairet, car deux ou trois Patates rouges luy donnent vne couleur de ruby, auſſi

belle que le plus beau vin de France : on appelle cette boiſſon, du *Maby*.

Du Iuca.

§. XXX.

I'Ay trouué à mon arriuée en France vne plante appellé *Iuca*, qui nous eſt fort commune dans les Indes, ſous le nom de Pite Sauuage, dautant que l'on tire de chacune de ſes feüilles vn beau eſcheueau de fil deſlié comme de la ſoye. Cette plante approche de la forme de l'Ananas; mais ces feüilles ne ſont pas dentelées, ny le quart ſi grandes, & elles ſont plus pointuës. I'en ay tiré du fil depuis que i'ay eſté à Paris, en preſence de pluſieurs perſonnes fort curieuſes.

Nous auons dans ces iſles outre le Iuca, quatre ſortes de Pites : deux domeſtiques qui croiſſent dans les jardins; & des Sauuages qui croiſſent dans les bois. La premiere (qui eſt la plus petite) eſt celle qui croiſt ſur les branches des arbres, & s'y attache comme la *Chine* par de petits filaments, deſquels elle entortille les branches, & s'y attache eſtroitement. Ie ne ſçay de quoy elle ſe nourrit; car elle n'a aucune ſubſtance que celle qu'elle peut tirer de la ſuperficie de l'eſcorce de l'arbre où elle eſt attachée. Elle a les feüilles toutes rondes, groſſes au plus comme le petit doigt, longues d'vn pied & demy au plus, & toutes canelées : elle porte vne tige fort menuë & haute de deux pieds, laquelle ſe ſepa-

re en rameaux, qui portent des petites fleurs iaunes toutes picottées de noir. Ces fleurs ont quasi la forme d'vn casque timbré, l'on tire de cette plante la pite ou le fil qui n'est pas dans le milieu de la feüille, comme dans les autres, mais dans sa superficie; de sorte, qu'on a qu'à rompre le petit bout d'en-haut, & le tirer en bas pour leuer le fil, qui est beaucoup plus deslié que celuy des autres Pites.

La seconde espece à la feüille large de quatre doigts, longues de deux pieds, & vne tige haute d'vn pied & demy, enuironnée de petites fleurs blanches comme vn *Satyrion* : le fil de ces deux Pites n'est pas en vsage, par ce qu'il est court, & n'est pas si fort que les autres Pites domestiques.

Ces deux dernieres especes de Pites sont fructueuses, desquelles i'aurois parlé au chapitre suiuant, n'estoit qu'il faut mettre les especes sous la Categorie du genre auquel elles se rapportent. Elles sont toutes deux semblables à *l'Ananas*, excepté qu'elles ont les feüilles plus estroites, plus longues deux fois, & que leur fruict n'est pas plus gros que le poing. Il y a vne de ces deux sortes qui n'a point de petits picquants aux feüilles comme *l'A-uanas*,

Ce sont ces deux especes de Pites qui fournissent de chanure & de lin (s'il faut ainsi dire) toute l'Amerique: car on cueille premierement les feüilles, & apres les auoir vn peu laissé fanner, on fait vn las coulant d'vne petite corde, qu'on attache à la branche d'vn arbre, & apres auoir bien serré la feüil

le par le milieu dans le las coulant, tout d'vn coup on tire auec force; & la feüille se dépouille de toute sa verdeur; puis on en fait autant de l'autre costé, & il vous demeure à la main vn escheueau de fil blanc, fin & fort comme de la soye, de la longueur de la feüille. Les Sauuages en font les cordes de leurs arcs, les rubans de leurs licts, & leurs lignes à pescher. I'ay veu vn nauire tout équipé de cordages de Pites. Les Espagnols en font des bas, & autres tres beaux ouurages; mais cette marchandise est de contrebande en France, d'autant qu'on la mesle parmy la soye. C'est vne des plus grandes commoditez des fruicts.

De la plante appellée Sargaço.

§. XXXI.

I'Ay parlé au chapitre quatriéme §. 2. de ma premiere Partie, d'vne petite herbe dont la mer est toute couuerte, aux enuiron du trente-quatre ou trente-cinquiéme degré de la ligne tirant vers le Nord. Cette plante croist sans doute sur des rochers qui sont au fond de la mer, d'où estant destachée par le mouuement des flots & des marées, elle monte en haut par tas & par gros plotons, couurant toute la superficie de la mer, & la remplissant tellement que les nauires en sont retardez. Acosta l'a parfaitement bien décrite, sous le nom de *Sargaço*, disant qu'elle a les branches menuës, & entortillées les vnes dans les autres, que ses feüilles sont

minces, eſtroites, toutes dentelées, de la longueur d'vn demy poulce, & qu'à l'extremité de chaque feüille, il y a vn grain attaché qui eſt creux & gros comme vn grain de poyure. La couleur de cette plante tire à la feüille-morte, & eſt toute ſemblable aux herbes que nous voyons croiſtre ſur les rochers, qui ſont couuerts des eaux de la mer. Or quoy que cét Autheur tienne, que le gouſt fade de cette plante ne luy ſoit pas naturel, mais qu'il luy eſt communiqué par l'eau ſalée où elle trempe; il eſt certain que toutes les herbes qui croiſſent dans la mer ont le meſme gouſt. Quelques Autheurs aſſeurent, qu'elle fait ietter le grauier des reins, & quelle facilite les vrines, mais ie n'en ay iamais veu vſer.

Du Gingembre.

§. XXXII.

L'On commençoit vn peu auant mon retour des Indes à cultiuer du Gingembre dans l'iſle de la Guadeloupe. I'en ay veu la plante dont les feüilles eſtoient aſſez ſemblables à celles des roſeaux ou du milet, elles eſtoient hautes de deux pieds & demy ou trois pieds au plus. Ie ne diray rien icy de la façon de le cultiuer, par ce que l'on ne faiſoit que commencer lors que ie partis: Mais ie ſçay bien que c'eſt vne tres-bonne marchandiſe, & que pluſieurs habitans y trouuent leur compte.

DES PLANTES QVI PORTENT des Fruicts.

CHAPITRE SECOND.

De l'Ananas.

§. I.

IE peu à tres-iuste titre appeller l'Ananas, le Roy des fruicts, par ce qu'il est le plus beau, & le meilleur de tous ceux qui sont sur la terre. C'est sans doute pour cette raison, que le Roy des Roys luy a mis vne couronne sur la teste, qui est comme vn germe eternel auquel est attachée la succession de sa Royauté, puis qu'à la cheute du pere, il produit vn ieune Roy qui luy succede en toutes ses admirables qualitez.

Ce fruict croist sur vne tige ronde, grosse de deux poulces, & haute d'vn pied & demy, laquelle sort du milieu de sa plante, comme l'artichaux du milieu de ses feüilles. Ses feüilles sont longues enuiron de trois pieds, larges de quatre doigts, canelées à guise de petits canaux, & toutes herissées sur le bord de petites pointes picquantes.

Dans son commencement ce fruict n'est pas plus gros que le poing; & le bouquet de fleurs, ou la petite couronne qu'il porte sur la teste, est rouge comme du feu; & de chacune des escailles de l'escorce du fruict (dont la figure, & non la substance,

eſt toute ſemblable aux pommes de pin) ſort vne petite fleur purpurine, qui tombe & ſe fanne à meſure que le fruict groſſit.

Nos habitans en diſtinguent de trois ſortes, auſquelles ſe peuuent rapporter toutes les autres : à ſçauoir le gros Ananas blanc, le pain de ſucre, & la pomme de rainette.

Le premier a quelquefois huit ou dix poulces de diametre, & quinze ou ſeize poulces de haut. Sa chair eſt blanche & fibreuſe ; mais ſon eſcorce deuient iaune comme de l'or, quand il eſt meur. Il exhale vne odeur rauiſſante, qui tire fort à celle de nos coings, mais beaucoup plus ſuaue ; Quoy qu'il ſoit plus gros & plus beau que les autres, ſon gouſt n'eſt pas ſi excellent, auſſi n'eſt-il pas tant eſtimé ; il agace pluſtoſt les dents, & fait pluſtoſt ſaigner les genciues que les autres.

Le ſecond porte le nom de ſa forme, parce qu'il eſt tout ſemblable à vn pain de ſucre : il a les feüilles vn peu plus longues & plus eſtroites que le premier, & ne iaûnit pas tant. Son gouſt eſt meilleur, mais il fait ſaigner les genciues de ceux qui en mangent beaucoup. I'ay trouué dans celuy-cy de la graine ſemblable à la graine du *Creſſon Alenois* ; Quoy que pourtant ce ſoit vne opinion generale, que l'Ananas ne graine iamais.

Le troiſiéme eſt le plus petit, mais c'eſt le plus excellent, & eſt appellé pomme de rainette, à cauſe que ſon gouſt a cela de particulier, qu'il tire à l'odeur & au gouſt de ce fruict : Il n'agace preſque point

les dents, & ne fait point ſaigner la bouche, ſi ce n'eſt quand on en mange exceſſiuement.

Voila ce qu'ils ont de particulier, mais tous conuiennent en ce qu'ils croiſſent d'vne meſme façon, portent tous le bouquet de fleurs ou la couronne ſur la teſte, & ont l'eſcorce en forme de pommes de pin, laquelle ſe leue pourtant, & ſe coupe comme celle d'vn melon, & bien que la chair, tant des vns que des autres ſoit fibreuſe, elle ſe fond toute en eau dans la bouche,& eſt ſi ſauoureuſe que ie ne le ſçaurois mieux exprimer, ſinon en diſant qu'elle a le gouſt de la Peſche,de la Pomme, du Coing & du Muſcadet tout enſemble.

On fait vn vin de ſon ſuc,qui vaut de la Maluoiſie,& qui enyure auſſi bien que le plus fort vin que nous ayons en France. Si on conſerue ce vin plus de trois ſemaines, il ſe tourne, & ſemble eſtre entierement gaſté; mais ſi on ſe donne patience autant de temps, il reuient dans ſon entier, & meſme eſt plus fort & plus fumeux qu'auparauant.

Des Karatas.

§. II.

IL ſe trouue vne plante dans tous les bois de ces iſles,que les habitans auſſi bien que les ſauuages appellent *Karatas*. Elle a ſes feüilles aſſez ſemblables a celles de l'Ananas; mais trois ou quatre fois plus longues, plus minces, plus ſeiches, & armées des deux coſtez,de petits crocs eſpineux. Son fruit

eſt gros & long comme le doigt, fait en pyramide à triangle, en forme d'vn gros cloud ; l'eſcorce eſt blanche & veluë, mais veneneuſe; car elle bruſle & fait éleuer la bouche. La chair du fruict eſt blanche comme celle d'vne pomme, mais vn peu plus tendre. Il y a dans le milieu du fruict cinq ou ſix petites graines, comme de petites lentilles, blanches dans leur commencement ; mais rouges quand elles ſont meures, ou pluſtoſt quand le fruit eſt meur. Son gouſt eſt ſemblable à celuy d'vne pomme de rainette, releué pourtant par vne petite aigreur, qui le rend fort agreable.

Il en croit quelquesfois trois ou quatre cens dans le cœur d'vne ſeule plante, tout contre-terre, ſerrez & preſſez l'vn contre l'autre, la pointe en bas. Ils fleuriſſent violet : On en fait des confitures excellentes, apres toutefois l'auoir dépoüillé de ſon eſcorce : il des-altere & raffraiſchit beaucoup.

Du Chardon.

§. III.

IL y a dans l'iſle de la Guadeloupe vn certain chardon rampant, qui pend des arbres, ſur leſquels il croiſt quaſi comme la Chine, & rampe bien loing ſur les rochers & ſur les arbriſſeaux. Il n'a aucunes feüilles que ſes tiges ou branches, qui naiſſent l'vne de l'autre confuſément. Elles ſont à trois quarres, & chaque quarre eſt large d'vn poulce. De ſubſtance *d'Anacarde*, ou de *Semperuine*, & toutes par-

ſemées de petites eſtoiles picquantes, comme le figuier d'inde. De l'extremité de ſes branches, & quelquefois du milieu, naiſt vne fleur blanche plus groſſe que celle du *Ninphea*, ou *Menufar*, qui croiſt dans les eaux. Par deſſus cette fleur il y a quantité d'autres petites feüilles blanches & vertes, fort eſtroites, longues deux fois comme la fleur, qui l'enuironnent entierement. A la cheute de cette fleur croiſt vn fruict, qui par ſucceſſion de temps vient gros comme vn œuf d'oye. Son eſcorce eſt de couleur de pourpre, eſpoiſe & forte quaſi comme vn cuyr, ſur laquelle paroiſſent de petites excreſſances vertes, en façon de feüilles. Il eſt tout remply d'vne chair blanche comme neige, & toute meſlée de petites graines noires comme celles du pourpier. C'eſt vn des plus excellens fruicts du pays; il raffraiſchit extremément; il fleurit enuiron le mois d'Auril, & n'eſt qu'vn mois pour atteindre ſa perfection.

Entre vne infinité de plantes rampantes qui ſe trouuent ſur les arbres, & pendent de leur ſommet comme des cordes de toute ſorte de groſſeur, & qui effectiuement ſeruenr de cordes aux habitans, & leſquelles toutes portent de tres-belles fleurs dans les temps, ie m'arreſte particulierement à trois qui portent de tres-bons & beaux fruicts; car qui entreprendroit de les décrire toutes, il trouueroit de quoy faire vn volume plus gros que ce liure.

Du grosseiller de l'Amerique.

§. IV.

CEtte plante a ses tiges iaunes, rondes, deux fois grosses comme le poulce, & herissées de petites estoiles picquantes, comme le chardon que ie viens de décrire : mais si prés à prés, qu'il est quasi Empossible de les prendre sans s'offenser les mains. Ile a en quelques endroits des feüilles assez petites, & larges comme celles du Filireas; mais vn peu plus longues, & deux fois plus espoisses. Au haut de ces tiges croissent des bouquets de fleurs blanches comme neige, toutes semblables aux roses de Gueldre, à leur cheute succedent des fruicts gros comme des œufs de pigeons, de couleur de grosses groseilles, quand elles sont bien meures. Il sort de l'escorce du fruict cinq ou six petites feüilles pointuës & fort estroites. Le dedans du fruict est comme les groseilles bien meures, & le goust ne s'en éloigne pas beaucoup. Plusieurs en mangent, ie ne l'ay iamais trouué bon, aussi n'en fait-on pas grand cas.

De la fleur de la Paßion & de son fruict.

§. V.

CEtte plante est la mesme qui porte le fruict, que l'Escluse appelle *Granadilla*; mais comme il en a dit peu de choses, & que sans doute il a esté

mal informé de ceux qui luy en ont fait le rapport, & n'a veu que le fruict sec qui luy a esté apporté de l'Amerique ; & que de plus les deux especes de fleurs de la Passion que i'ay veu en France ne sont pas celles qui portent le fruict, i'en feray icy la description la plus exacte que ie pourray.

L'Escluse dit bien que cette plante rampe comme le Lierre, mais il ne parle point de la feüille, qui est semblable à celle de la *folle vigne*, à cinq feüilles, & non à trois comme celle que i'ay veu dans Paris. Sa fleur est composée d'vne petite coupe, comme celle d'vn calice, contenant enuiron vn demy verre. Du haut de cette coupe, enuiron à l'espoisseur d'vn quart-d'escu de la bordure, sortent cinq ou six petites feüilles blanches, larges d'vn poulce, lesquelles se terminent en pointe, & immediatement au dessus de ses feüilles, tout autour de la coupe, il y a vne couronne de petites pointes de la mesme substance de la fleur, longues comme des fers d'éguillettes, blanches toutes rayées, & comme foitées de couleur de pourpre. Au milieu de la fleur se leue vne petite colomne, aussi bien faite, voir mieux, que si elle auoit esté tournée autour : Sur cette colomne il y a vne petite massuë qu'on appelle le marteau de la fleur : sur le haut de ce marteau, il y a trois clouds parfaitement bien-faits. Du fond de cette coupe autour de la petite colomne, se leuent cinq pointes blanches, qui portent cinq petites languettes dorées, semblables à celles qui naissent au milieu de nos lys ; c'est ce

qu'on compare aux cinq playes sacrées de nostre Sauueur.

Cette fleur exhale vne odeur si rauissante par tout où elle croist, qu'elle embaûme tout l'air voisin ; de sorte qu'on la sent de plus de trente pas. Celle qu'on m'a fait voir au jardin du Roy à Paris, n'auoit aucune odeur. La fleur venant à se flétrir, il se forme vn fruict du marteau, ou de la petite massuë, qui en deux mois atteint sa perfection, & deuient gros comme vn gros œuf, & de la forme d'vne poyre; mais si bien fait & si poly, qu'il semble que l'on l'ait trauaillé autour. Son escorce est espoisse comme vne piastre, & si dure, qu'à peine la peut-on rompre auec les mains. Au milieu du fruict, il y a enuiron vne centaine de petites graines qui approchent fort de la forme du cœur humain, lesquelles sont grosses comme les pepins d'vne pomme. Elles sont si dures, qu'à peine les peut-on casser sous la dent. Chacune de ces graines est enclose dans vne petite bourse faite d'vne peau fort delicate; & ces bourses (qui sont assez grandes pour contenir quatre ou cinq de ces graines) sont remplies d'vne liqueur fort aigre auant que le fruict soit meur, mais fort agreable quand il l'est.

I'ay obserué que ceux qui mangent la premiere fois de ce fruict, en sont rebutez & dégoustez, à cause de son aigreur : & que ceux qui ne s'en rebutent point, & continuent à en manger, nonobstant cette repugnance, en deuiennent si friands qu'ils ne s'en peuuent quasi passer; Cela m'est arriué auf-

ſi bien qu'à pluſieurs perſonnes de ma connoiſſance.

Voila la deſcription la plus ſincere que i'ay pû faire. Moraliſe qui voudra là deſſus, ce ſuiet eſt aſſez ample.

Du fruict d'vne plante rampante, que quelques-vns appellent pomme de Liane, & d'autres Chaſtaigne.

§. VI.

NOus auons trouué il y a fort long-temps dans la grande riuiere des Peres de la Cabſterre, vn certain fruict gros deux fois comme vne chaſtaigne, & qui luy eſt aſſez ſemblable, excepté que l'eſcorce en eſt noire, & a beaucoup de rapport à celle qui couure le Pignon d'inde. Tout le dedans de ce fruict eſt blanc & ſolide comme les Auelines, & eſt de meſme gouſt, & meilleur encore. I'ay cherché fort long-temps l'arbre qui portoit ce fruit ſans le pouuoir trouuer: mais en fin, ie fis rencontre d'vne certaine plante ligneuſe, & rampante par deſſus les autres arbres, qui auoit quelques feüilles vertes & polies comme celles du laurier, mais deux fois auſſi longues: de cette plante pendoient des pommes iaunes, groſſes comme des pommes de rambour, dans le milieu de chacune deſquelles, il y auoit quatre de ces fruicts enclos, chacun dans vne chambre particuliere, faite de la ſubſtance de cette pomme, qui n'eſt autre qu'vne chair ſpongieuſe & inſipide.

De la Vigne.

§. VII.

S'Il n'y a point de vin dans les Indes, ce deffaut ne vient point de la vigne ; car c'est vne chose prodigieuse de voir comme elle est feconde & abondante en fruict dans toutes ces isles ; & qui se voudroit rendre soigneux à la cultiuer, pourroit voir tout au long de l'année, des feüilles, des fleurs, & des fruicts sur vn mesme sep; car ayez cüeilly auiourd'huy vne grappe meure, & coupé à mesme temps le serment, en huit iours de temps, s'il fait tant soit peu d'humidité, vous voyez pousser le bourgeon & la fleur, & en moins de deux mois, le raisin deuient parfaitement meur.

Il faut remarquer que la grappe ne meurit pas également, pour l'ordinaire, & qu'il y a tousiours vne partie des grains qui ne sont que du verjus, quand la plus grande partie est meure. Ce n'est pas là le plus grand mal, car s'il y auoit dans ses isles des vignerons qui sçeussent gouuerner la vigne, on remedieroit facilement à cét inconuenient : mais les Griues & les petits Oyseaux pendant le iour, & les Rats pendant la nuict, font vne telle guerre au raisin, que quiconque voudroit faire du vin en quantité, il faudroit auoir autant de Messiers que de ceps, & cela de iour & de nuict. C'est le mal que les habitans regrettent le plus dans tout ce pays; car quoy qu'il n'y ait point de lieu au monde, où il y ait

ait si peu de vin que dans les Indes : Ie suis bien asseuré qu'il n'y a point de Region où il soit plus aymé, & où on en fasse plus de dégast, quand il y en arriue. Il faut aussi remarquer que quoy que la vigne vienne si bien aux Indes , cela se fait sans aucune culture.

De toutes sortes de Citroüilles, Callebasses, Melons, & Comconbres.

§. VIII.

TOutes sortes de Citroüilles, Potyrons, Comconbres, & Callebasses d'herbes, croissent dans toutes ces isles beaucoup mieux que dans l'Europe, & ont de plus cét auantage qu'elles ne meurent pas apres auoir porté leur fruict , mais elles se prouignent d'elles-mesmes ; de sorte qu'apres en auoir vne fois semé dans vn jardin, on ne s'en sçauroit défaire. Elles fleurissent & portent du fruict dans tous les mois de l'année, si ce n'est que la seicheresse les en empéche.

C'est vne chose merueilleuse de voir, auec combien de facilité les Melons de France, d'Italie, Sucrains, & autres, croissent dans ces Indes Occidentales ; car là on ne sçait ce que c'est que de couche ou de fumier. On ne fait que jetter de la graine dans vn trou, & la couurir de terre auec le pied, & sans autre façon en six semaines ou deux mois, vous auez des melons en quantité, qui excedent incomparablement en grandeur & en bonté , ceux que

nous auons dans l'Europe. En vn mot, c'est le vray pays des Melons. Sur tout celuy qui est le naturel Melon du pays, & que les habitans appellent le Melon d'eau, l'emporte par dessus tous les autres; c'est veritablement le soulas des voyageurs, l'ambrosie des alterez, & l'vnique refuge & consolation des febricitans.

Il y en a de deux sortes; de ronds & de longs, & tant des vns que des autres, il y en a qui ont le dedans du fruict blanc, & les autres de couleur de chair. Les ronds viennent presque deux fois aussi gros que la teste : & les longs, comme nos moyennes citroüilles. L'escorce des vns & des autres est verte & si dure, que l'ongle ny sçauroit entrer quand il est meur. Ils sont pleins comme vn œuf, & non creux comme les autres Melons, où il n'y a presque qu'vn poulce de chair à manger. Toute la chair de ce fruict semble n'estre qu'vne eau gellée, qui se fond & se liquefie entierement dans la bouche, & vous donne plus à boire qu'à manger d'vne eau sucrée, aussi douce & aussi agreable, que le suc des Grenades. Au reste, c'est le fruict le plus raffraichissant, le plus sain & le moins mal-faisant du pays, quand mesme on en mangeroit par excez.

Des Bannanes & figues de l'Amerique.

§. IX.

IE m'estonne de ce que tous les Autheurs qui ont traité de cette plante, & mesme Acosta qui en

a mieux écrit que tous les autres, l'ayent rangé ſous le nombre des arbres: car ie ne vis iamais d'arbre qui n'eut du bois & des branches, ce qui ne ſe rencontre nullement dans cette plante, comme vous verrez dans la deſcription que i'en vay faire.

La racine de cette plante eſt vne groſſe bulbe ronde, maſſiue, & blanche, tirant vn peu à la couleur de chair. De cette plante ſort vn tronc vert, poly, & licé, haut de ſeize à dix-huit palmes, droit comme vne fléche, gros comme la cuiſſe, & ſans aucune feüille, iuſqu'à ſa racine. Ce tronc eſt composé, non de pluſieurs eſcorces (comme dit Acoſta) couchées les vnes ſur les autres; mais d'vne ſeule eſcorce poreuſe, fibreuſe, & quaſi de la ſubſtance de l'oignon, roulée iuſqu'à ſa parfaite groſſeur: ce qui ſe voit clairement à la figure du Limaçon, qui paroiſt à la coupure de ce tronc. A la cime de ce meſme tronc viennent quinze ou vingt feüilles, de ſept à huit pied de long, & d'vn pied & demy de large, & il y a vne groſſe coſte ou nerueure tout au milieu de la feüille, qui va depuis vn bout iuſqu'à l'autre; ces feüilles ſont rayées par le trauers, cōme celles des *Baliſiers*, mais ſi tendres & ſi freſles, que le vent les découpe toutes de trauers par éguillette, iuſqu'à la coſte du milieu. I'ay pluſieurs fois enſeuely des morts auec deux de ſes feüilles: elles ſeruent auſſi de napes à la pluſpart des habitans, faute de linge.

De la cime de ce tronc, au milieu de toutes ſes

feüilles, croiſt vne façon de tige, plus dure & plus forte que tout le reſte de la plante, groſſe comme le bras, & longue de cinq ou ſix pieds, toute compartie par diuers endroits. Or ſur les huit ou dix des plus gros & plus prochains nœuds de la plante, il y a dix, quinze, ſeize figues (plus ou moins) & quelquefois iuſqu'au nombre de deux cens ſur cette tige, iuſqu'à la fin, où il y a vne groſſe maſſe de petites fleurs blanches, arangées fort prés à prés, & à double rang; & chaque rangée de fleurs, eſt couuerte d'vne grande feüille violete, faite comme vne coquille vn peu pointuë. Ces fleurs ne viennent iamais en fruict, & ne ſeruent à rien, ſinon à confire en vinaigre, comme des Cappes. Les habitans appellent cette tige chargée de ſon fruict, vn *Regime* de figues.

Ces figues ſont groſſes comme vn œuf, à ſix quarres, & longues de quatre ou cinq poulces au plus. Elles ſont vertes auant que d'eſtre meures, & iaunes comme de l'or, quand elles ont atteint leur parfaite maturité. La chair de ce fruict eſt fort delicate, & plus molle que celle des Abricots bien meurs. Son gouſt eſt excellent, mais le fruict eſt vn peu venteux. Quand on le coupe, on voit vne belle Croix imprimée ſur chaque tronçon: c'eſt ce qui a fait croire à pluſieurs, que ce fruict eſt le meſme qu'Adam mangea dans le Paradis terreſtre, & qu'au meſme inſtant il vit dans la cauſe de ſon malheur & du noſtre, le ſigne de noſtre redemption.

Cette mesme description peut seruire pour les *Bananes*, auec cette difference que celles-cy sont plus longues, & pour l'ordinaire plus grosses. Il y en a de grosses comme le bras, & longues d'vn grand pied, vn peu courbées comme les cornes de vaches. La chair en est plus ferme, de meilleur goust, & estimée plus saine de quantité de personnes. Les Bananes rosties ont le mesme goust que la poyre de bon Chrestien cuitte sous la braize On en fait des confitures sans sucre, les fendant en quatre, & les faisant seicher au four, ou sur vne claye au Soleil : cela porte son sucre, & ne cede en rien aux Abricots confits. Le tronc ne porte qu'vn *regime* de Figues ou de Bananes, & seiche sur le pied quand le fruict est cüeilly : mais pour vn que l'on coupe, la racine en pousse six autres; de sorte qu'on en peut auoir pendant toute l'année en grande abondance. Le suc de cette plante fait vne vilaine tache sur le linge, laquelle on ne peut iamais oster par quelque forte lessiue où vous le mettiez.



II. TRAITE'.

DES ARBRES SAVVAGES ET SANS Fruicts, des Arbres Fruictiers.

Des Arbres Sauuages & sans Fruicts.

CHAPITRE PREMIER.

QVand ie parle icy des arbres infructueux, il faut entendre que ie ne les appelle ainsi, qu'à l'exclusion de ceux qui portent des fruicts que l'on mange communément dans les isles, ou qui sont vn peu considerables pour leur grosseur; car autrement il faudroit mettre sous cette cathegorie tous ceux qui portent des Bayes, des Glands, & d'autres semblables graines; ce qui seroit vne confusion notable; car à peine se trouue-il vn arbre qui ne porte quelque sorte de fruicts.

DE QVELQVES ARBRISSEAVX Medicinaux.

Du Pignon d'Inde.

§. I.

IL croist dans toutes ces isles deux arbrisseaux, qui portent de petites noix ou pignons purgatifs, qui sont tres-vtils aux habitans, qui en sçauent bien vser, & qui causent quelquefois de tres-

grands accidens à ceux qui s'en seruent sans discretion.

Le premier & le plus commun, est celuy dont on fait la pluspart des hayes le long des chemins. Les habitans l'appellent, arbre aux noix de Medecine. Si on le laisse croistre sans le couper, & ployer pour faire des hayes, comme l'on fait ordinairement, il vient gros comme la cuisse, & haut comme nos moyens abricotiers, il est fort branchu & fait grand ombre à cause de ses feüilles, qu'il a fort druës & toutes semblables aux grandes feüilles de Mauues; mais plus grasses, licées, & de couleur de vert naissant. Ce tronc & les branches de l'arbre sont tendres comme vn tronc de chou, & reuétuës d'vne escorce verte, espoisse, & remplie d'vn suc visqueux, & qui tache le linge comme celuy des *Bananiers* & Figuiers. Il porte de petits bouquets de fleurs iaunes, à la cheute desquelles succedent des petites pommes de la mesme couleur, grosses comme des œufs de pigeon, dans chacune desquelles il y a quatre pignons ou petites noix, grosses comme le petit bout du doigt, & longues comme nos pignons communs: l'escorce en est noire, mince, seiche, & qui se casse aisément. Le dedans est blanc comme neige, & d'vn goust semblable à celuy des noisettes. Il purge violamment par haut & par bas, il fait vomir quantité de bille, & vuider les eaux aux hydropiques. La doze ordinaire dans le pays est de trois iusqu'à six, selon la force de ceux qui en vsent. Il faut soigneusement se donner de

garde de manger vne petite feüille blanche,qui se-pare le pignon par la moitié , & en est comme le germe;car autrement il en arriueroit de tres-grands accidents.

Depuis quelque temps, on nous en a apporté de la terre ferme vne autre sorte , qui porte des pi-gnons doüez des mesmes qualitez , & assez sem-blables en leur forme, en leur couleur, & en leur goust; mais l'arbrisseau est tout à fait different, car il a les feüilles fort semblables au *Ricinus*, ou *Palma Christi*; mais d'vne couleur plus brune, plus espois-ses, plus découppées, & plus polies : Ses fleurs sem-blent estre vn bouquet de plusieurs branches de corail, dont les extremitez s'épanoüissent en peti-tes fleurs , aussi rouges que les branches , & pour l'ordinaire il n'y a qu'vne ou deux de ces fleurs qui reüssissent,& portent vne petite pomme aussi gros-se que les precedentes;mais à triangle,dans laquel-le il n'y a que trois pignons,qu'on estime beaucoup plus que les autres , d'autant qu'ils purgent auec plus de douceur. On se sert aussi de ses fleurs sei-chées, mises en poudre, & prises dans vn boüillon au poid de demy escu , cela purge & fait eua-cuer les eaux aux hydropiques.Quelques habitans appellent cét arbrisseau Coraline , à cause de ses fleurs.

D'vn

D'vn arbrisseau que quelques habitans appellent arbre de Baulme, & de la Sauge arborescente.

§. II.

AVant que de faire la description de cét arbrisseau, i'auertis par precaution qu'en plusieurs endroits de cette isle, il croist des arbrisseaux de sauge, qui sont quelquefois aussi gros que le bras, & hauts de sept à huit pieds, desquels les fleurs sont comme de petites roses, ou Ombeles, composées de plusieurs petites fleurs violettes de tres-bonne odeur.

L'arbrisseau de Baulme a les feüilles fort semblables à celles de la sauge, & ne different qu'en ce qu'elles sont vn peu plus iaunes, plus espoisses, plus farineuses, & qu'elles n'ont point d'odeur. Il porte vne petite queuë recourbée, sur laquelle il y a dix, ou douze petites graines rudes, & de la couleur des feüilles. A chaque feüille qu'on arrache de l'arbre, il sort de l'arbre & de la queuë de la feüille, vne goute d'vne liqueur visqueuse, toutefois transparente, iaune comme de l'ambre, & sans aucune odeur, vn peu amere, & abstringente au goust. Cette liqueur en vingt-quatre heures, & quelquefois en moins de temps, guerit toutes playes recentes, sans qu'elles viennent à supuration; de plus elle nettoye & guerit en peu de temps les vieilles vlceres. Voila ce que i'en ay remarqué, & ie crois que

cét arbriſſeau eſt doüé de quantité d'autres belles qualitez qu'on pourra connoiſtre auec le temps.

§. III.

Du Poyure long.

ON neglige vne infinité de choſes tres-vtiles, & de grand prix, faute de les connoiſtre. Il y a vne ſi grande quantité de poyure long, dans toutes ces iſles, que quiconque voudroit prendre la peine de le cueillir, en chargeroit vn nauire tous les ans. Cependant, perſonne ne s'en eſt iamais aduiſé; C'eſt vn arbriſſeau qui croiſt haut de ſept à huit pieds au plus, ſes feüilles ſont larges comme les grandes feüilles du Plantin, en forme de cœur: elles ſont minces, ſeiches, & d'vne odeur forte & aromatique. Ses branches ſont menuës & noüées de demy pied en demy pied, ou quelque peu dauantage. Le bois en eſt fort tendre & moëlleux, d'où vient que les habitans l'appellent ſureau. Quand on le coupe de trauers, il marque de petites roſettes ou rayons comme le guy de cheſne.

C'eſt ce bois qui ſupplée au deffaut des cailloux & pierres à feu; car les Sauuages en font de tres-bons fuſils, auec leſquels ils allument du feu quand bon leur ſemble, en cette façon. Ils prennent vn morceau de ce bois bien ſec, long d'vn pied ou enuiron, & font vn petit trou au trauers, comme pour fourrer vn petit poix, vn peu plus eſtroit en bas qu'en haut; puis ils font vne petite verge groſſe

comme le petit doigt, vn peu pointuë par le bas; en ſorte qu'elle s'ajuſte à la forme du trou, & ne paſſe de guere par deſſous. Il n'importe de quel bois ſoit cette verge, pourueu qu'il ſoit bien dur. Cela fait, ils vous ſerrent ce tronçon de bois par les deux bouts entre les deux genoux, puis en frottant auec les deux mains la petite verge, la font tourner ſi viſte, que la violence de la friction, fait tomber au deſſous de ce trou, de petites bluettes de feu, qui eſtant receuës dans le coton, l'allument à l'inſtant.

De la Canelle qui ſe trouue dans la grande terre de la Guadeloupe.

§. IV.

EN l'année mil ſix cens quarante-cinq, ie fis vn voyage dans la grande terre de la Guadeloupe pour aſſiſter, & adminiſtrer les Sacremens à vn grand nombre de François, qui depuis peu s'y eſtoient retirez. Mais comme la reſidence que ie fis dans cette terre, fut plus longue que ie ne l'eſperois (car i'y paſſay preſque le Caréme entier) i'employay le temps que i'eus de reſte à rechercher fort curieuſement tout ce que i'y pourrois rencontrer de plus remarquable. Entre pluſieurs choſes, ie trouuay au quartier des grandes ſalines (qui eſt vn lieu ſec, pierreux, & où il pleut rarement) vn tres-grand nombre de beaux arbres de Canelle, & en ſi grande quantité, que dans vne ſeule habitation on en auoit coupé & mis au feu plus de cent.

Cét arbre croit quelquefois gros comme la cuisse, d'vne moyenne hauteur, comme nos poyriers ou pruniers de France. Il a les branches menuës, hautes, droites, & fort garnies de feüilles semblables à celle de *Laureola*; mais plus delicates, plus souples, de couleur de vert de mer, & d'vne tres-bonne odeur. Son escorce est deux fois plus espoisses que toutes les Canelles qu'on apporte en France; la superficie en est rude & de couleur de gris cendré, & mesme toute la substance de l'escorce est grize & meslée comme la Rubarbe qui se ternit. Mais ce qui l'a fait mépriser de tous les habitans (quoy qu'elle ait vne odeur fort aromatique) est qu'elle a plustost le goust de Gingembre que de Canelle, & qu'elle est vn peu amere. Pour moy, ie crois fermement que c'est le veritable Cinnamome: dautant que tout ce que les Autheurs ont dit du Cinnamome, luy conuient entierement. Ie n'ay point veu le fruict de cét arbre, il n'estoit pas mesme en fleur, lors que ie fus dans cette terre: mais les habitans m'ont asseuré qu'il estoit rouge, & gros comme le bout du doigt.

Du bois de Sandale & de Gayac.

§. V.

IL croist tout le long de la Basseterre de cette isle, dans les lieux les plus arides, vne grande quantité de bois de sandal, que ie crois estre le sandal citrin; car confrontant l'vn auec l'autre, ie n'y sçau-

rois reconnoiſtre aucune difference. Cét arbre croiſt gros & haut, comme celuy de la Canelle que ie viens de décrire : Ie parle des plus grands, car pour l'ordinaire il n'eſt pas plus gros que la jambe, & haut comme vn petit abricotier: l'eſcorce de l'arbre eſt rude, grize, & comme tachée de blanc en pluſieurs endroits : il a quantité de branches menuës, eſparſes en rond, & toutes chargées de petites feüilles, deux fois larges comme l'ongle, licées & d'vn vert gay fort agreable : elles ſont trois à trois ſur chaque petite queuë. Il porte de petites fleurs blanches, & par apres de petites graines noires, & groſſes comme des grains de poyure. Il y a apparence que cét arbre ne dure pas long temps ; car par tout où il croiſt, on ne voit autre choſe que ces arbres ſecs, renuerſez & couchez par terre. Eſtant tombé tout laubel ſe pourrit, en ſorte qu'il ne demeure plus que le cœur de l'arbre ; qui eſt blanc & tire vn peu ſur le iaune, quaſi comme le buys, & pour lors l'odeur en eſt beaucoup meilleure que quand il eſt vert. Il bruſle comme des allumettes, & en bruſlant il exhale vne tres-bonne odeur. Les habitans s'en ſeruent pour faire cuyre leur Caſſaue, parce qu'il bruſle fort clair. On en fait auſſi des flambeaux pour ſe conduire la nuict.

Il y a pluſieurs iſles toutes pleines de bois de Gayac: mais dans la terre habitée de la Guadeloupe, il ne s'en trouue point du tout, mais bien dans la grande terre vers la pointe d'Antigoa.

Du bois de Chandelle.

§. VI.

IL ſe trouue dans cette iſle vn arbriſſeau (que ie n'ay veu qu'à la Cabſterre, & dans quelques petits iſlets du petit cul-de-ſac.) Il croiſt gros & haut comme vn coignaſſier : ſon eſcorce eſt noire & rude, & ſes branches tortuës, noüeuſes & fort mal diſpoſées : ſes feüilles ſont deux fois auſſi larges que celles du laurier, plus eſpoiſſes, plus graſſes & arondies par le haut. Il fleurit, & graine tout de meſme que le bois de ſandal. Il a touſiours quelques-vnes de ſes branches, & quelquefois la moitié de l'arbre tout pourry, le reſte demeurant verdoyant, & le cœur incorruptible, & de tres-bonne odeur. Tout cét arbriſſeau eſt remply d'vne gomme graſſe, qui le fait bruſler comme vne chandelle, d'où vient qu'il en a pris le nom, & eſtant allumé; la gomme bruſle comme de l'huile, & exhale vne odeur fort ſuaue : Plus le bois eſt vieil, & plus il ſent bon; l'aubel n'eſt iamais de ſi bõne odeur que le cœur. Quoy qu'on neglige cét arbriſſeau, & qu'on ne s'en ſerue dans le pays qu'à faire des flambeaux : i'ay touſiours creu que c'eſtoit vne eſpece de bois d'aloës. Il eſt rare, ne croiſt que le long de la mer, & touſiours dans des haziers.

Du Roucou.

§. VII.

LE ROUCOU est vn arbrisseau, qui dés sa racine pousse plusieurs branches qui croissent en arbrisseaux, & se diuisent en plusieurs autres petites branches. Ses feüilles sont fort semblables à celles des abricotiers, mais deux fois plus grandes. Il porte deux fois l'année plusieurs bouquets de fleurs blanches meslées de rouge, & semblables en leur forme, à celles de *l'Elebore* noir. A la cheute de ces fleurs croissent des boutons rouges tout herissez de petites pointes rouges delicates, & qui ne picquent point : A mesure que ces boutons croissent, ils deuiennent tannez. Quand ils sont meurs, il y a dans le milieu deux doubles rangs de petits pepins ou grains, tout enuironnez d'vn certain vermillon ou peinture rouge liquide, que les Sauuages appellent *Roucou* ; C'est de cette peinture qu'ils se peindent, lors qu'ils font voyage : mais auparauant ils la dissoudent auec de certaines huilles, qu'ils font exprez de quelques graines. Les Europeans l'accommodent auec des huilles de lin. On s'en sert à teindre la cire. C'est encore vne assez bonne marchandise. Au reste, cét arbrisseau est celuy dont Scaliger fait mention, sous le nom de *Arbor finium regundorum*, arbre limitant les possessions.

Du Coton.

§. VIII.

TOus les Autheurs qui ont écrit des Plantes, ont si amplement traité de l'arbrisseau qui porte le coton, que i'aurois mauuaise grace d'en vouloir parler apres eux : I'y renuoye le Lecteur, pour en voir la figure, la façon de le cultiuer, & les vertus dont il est doüé. Ie me contente de dire qu'il vient en grande abondance dans toutes ces isles, & que les sauuages prennent vn grand soin de le cultiuer, comme vne chose qui leur est fort vtile. I'ay remarqué vne chose de la fleur du coton, quë les Autheurs n'ont pas connuë, ou au moins ne l'ont point écrite. C'est que ses fleurs enuelopées dans les feüilles du mesme arbre, cuitte sous la braize, rendent vne huille rouce & visqueuse, qui guerit en peu de temps les vieilles vlceres. Ie l'ay souuent experimenté auec de tres-heureux succez. La graine de cét arbrisseau enyure les Perroquets.

De l'arbre à enyurer les poissons.

§. IX.

CEt arbre n'a point d'autre nom que celuy qu'il emprunte de son effet, qui est veritablement admirable, comme vous verrez quand i'en auray fait la description. Il croist gros & haut comme vn grand poyrier : il est tout tortu & mal basty, il a l'escorce

escorce grise,&assez rude:le bois en est iaune & assez dur, duquel on ne se sert pas beaucoup à bastir, à cause qu'il est trop tortu:il est fort chargé de feüilles, lesquelles sont presque semblables à celles des poix communs, aussi larges, & trois à trois sur chaque queuë;mais elles sont plus espoisses,veloutées, & d'vn vert de mer.

On foüille dans la terre pour en auoir la racine, laquelle on dépoüille de son escorce, qui est fort espoisse;& apres l'auoir bien pilée, iusqu'à ce qu'elle deuienne comme du Tan moulu, on la met dans des sacs,lesquels par apres on laue dans des riuieres, en sorte que l'eau en deuient tannée ; & à vn moment de là vous voyez tous les poissons de la riuiere, où cette eau passe, gaigner le riuage, & sauter à terre comme des rats, qui se sauuent d'vn moulin qui brusle. S'il arriue qu'ils goustent de l'eau roussie de ce suc, ils viennent incontinent sur l'eau,mettent la teste à l'air: C'est vn agreable passetemps de les voir nager sur le dos,sur le ventre, de costé & de trauers, & faire mille caracoles confus, iusqu'à ce qu'en fin ils expirent. Cela ne dépeuple point les riuieres; car tous les poissons qui sont dedans,descendent des bassins qui sont aux montagnes, où viennent de la mer.

Du Mahot.

§. X.

LE mahot est vn arbre rempant,qui croist dans les marests parmy des roseaux, & pousse vne

infinité de branches qui se traisnent deçà de là, en confusion, & s'embarassent tellement, qu'il est impossible d'y faire vn pas, sans se faire vn chemin à coups de serpes. Il a quantité de feüilles rondes, larges comme le fond d'vne assiette, licées, & douces au maniement. Ses fleurs sont iaunes, & presque semblables à celles des Mauues musquées. On tire l'escorce de cét arbre, laquelle se leue fort facilement: on la coupe par longues éguillettes, & cela sert de cordes à tous les habitans, & sont beaucoup plus fortes que l'escorce du Bouleau, que nous auons en France. Il est si vtile & necessaire aux habitans pour monter le petun, & attacher les roseaux sur les chevrons pour couurir les cases, & pour vne infinité d'autres choses; que la liure vaut à present dans l'Isle de sainct Christophe, vne liure de petun.

Des Crocs de chien.

§. XI.

NOus auons encore vn autre arbre assez vtile aux habitans, qu'ils appellent, *Crocs de chien*, à cause qu'il acroche les chiens quand ils vont à la chasse, & les arreste tout court. Celuy-cy ne croist pas la moitié si gros que le mahot; mais ses branches se traisnent iusques dessus les plus hauts arbres de l'isle: il est tout armé de petites épines faites en forme de crochets, & a peu de petites feüilles assez semblables à celles du prunier: il porte des fruicts

iaunes, gros comme de petites prunelles, il n'y a que ce seul bois dans l'isle qui puisse seruir à faire des cercles, au moins on ne s'en est point seruy d'autre iusqu'à present.

De l'arbre laicteux.

§. XII.

IL croist en plusieurs endroits, principalement sur les roches & dans les lieux secs & pierreux, vn arbre si tendre qu'en le branslant, on fait casser ses branches, & d'vn coup de baston on les fait toutes sauter en pieces : il croist haut de deux picques, gros comme la jambe, & égal; c'est à dire, aussi gros en haut qu'en bas : il a l'extremité de ses branches plus grosses que le milieu. Il porte au bout de chaque branche vne vingtaine de fleurs blanches, qui ressemblent à celles du jasmin; mais elles sont beaucoup plus grandes: mon sentiment est qu'il ne porte ny fruict ny graine. A la cheute de ses fleurs, & au mesme endroit croissent quinze ou vingt feüilles longues, & larges comme des lames de poignards. Qui voudroit inciser cét arbre en plusieurs endroits, il rendroit plus de laict qu'vne bonne vache; mais ie crois qu'il est caustic & dangereux.

Du Iasmin.

§. XIII.

LE long des riuieres & dans les lieux humides, il croist vne sorte de jasmin qui ne s'accorde

auec celuy que nous auons en France, qu'en son odeur & en la façon de ses fleurs ; car pour ce qui regarde l'arbrisseau, il est plus gros que le bras, & haut d'vne picque, & a les feüilles semblables à l'Oranger, aux extremitez de ses branches, il y a de petits cyons longs comme le bras, à guise de petits ioncs recourbez.

Il y a encore vn autre arbrisseau, qui porte de petites fleurs estoillées blanches, & qui sentent parfaitement bon, d'où vient que les habitans l'appellent *jasmin commun* ; mais il n'y a guere de rapport.

DE BOIS A BASTIR.

De quatre sorte de bois espineux.

§. XIV.

IL y a dans ces isles communément de quatre sortes de bois épineux, deux blancs & deux iaunes. Il y en peut auoir encore quelques autres, mais ils ne me tombent pas à present dans la memoire, on appelle ces bois épineux, à raison que leurs escorces sont toutes armées & enuironnées de certaines excroissances larges d'vn poulce, plus ou moins, & hautes d'enuiron autant, & se terminent en de petites pointes aiguës, comme des esguilles.

Le premier & le plus grand de tous est appellé des habitans *fromage de Hollande*, à cause que son

bois est le plus tendre de tous les bois qui soient dans les isles. Ie crois qu'il n'y a point d'arbre au monde qui croisse & grossisse si promptement, ny qui vienne auec plus de facilité; car que l'on fiche auiourd'huy vn baston gros comme le bras dans vne bonne terre, dans trois ou quatre ans il deuiendra plus haut, que le plus haut chesne qui soit en France, & si gros que deux hommes ne le sçauroient embrasser; son escorce est verte & espoise, & a les épines plus druës que tous les autres: il est fort branchu & fait grand ombre, à raison de la quantité de ses feüilles, lesquelles sont fort semblables à celles du manyoc: il se dépoüille tous les ans de ses feüilles, & auant qu'il en ait poussé aucune, il porte son fruict, qui est vne petite sorte de petite calebasse, grosse comme vn œuf, & longue comme le doigt, qui est toute remplie de coton, gris brun, & doux comme de la soye. Quoy qu'on le neglige, ie crois qu'on s'en pourroit seruir, au moins à faire des matelats.

Le second croist fort haut, droit, & ne deuient iamais plus gros que le corps d'vn homme: il a les feüilles comme le pescher, vn peu plus larges & plus courtes: il n'est pas si épineux que le precedent: son escorce est grise, seiche, & mince, & le bois en est blanc comme celuy du pin: on en fait des rames pour les chaloupes & pour les canots. Quelques-vns s'en seruent aussi à bastir, mais il ne dure pas long-temps sans estre tout remply de vers.

Des deux sortes de bois épineux iaunes, il y en

a vn qui croist gros & haut comme vn chesne : il a les feüilles comme le second que ie viens de décrire, auec cette difference qu'il y a sous la feüille deux ou trois petites épines, qui entrent dans les pieds nuds des passans ; il a l'escorce fort bize & assez rude, & moins épineuse que les autres : le bois est iaune & presque aussi dur que le buys. C'est vn des beaux & bons arbres à bastir qu'il y ayt dans le pays ; il s'en trouue pourtant peu qui ayent le cœur sain.

Le second bois épineux iaune, est le plus petit de tous, il ne croist guére plus haut & plus gros qu'vn prunier ; il est plus épineux que tous les autres, mais ses épines sont plus petites & plus aiguës : l'escorce est noiraste au dehors, mais iaune au dedans comme de l'or, & teint en iaune comme du saphran, ou de la rubarbe ; elle est amere comme fiel. Les Sauuages s'en seruent pour guerir les vieilles vlceres de la verolle, & c'est vn souuerain remede ; car il les soulage beaucoup.

Du bois d'Inde ou laurier aromatique.

§. XV.

CEt arbre est vne espece de laurier, qui croist pourtant excessiuement gros, quand il est en bonne terre & des lieux humides : il a l'escorce iaunastre & si polie, qu'il semble que ce soit le bois dépoüillé de son escorce : elle est mince, fort astringente au goust, & seiche : Ses feüilles sont presque

ſemblables à celles du laurier, mais vn peu plus ſouples & plus rondes, elles ſentent le cloud de girophle, & ont vn gouſt de canelle piquant, aſtringent & qui laiſſe dans la bouche vne petite amertune qui n'eſt pas deſagreable. Les habitans, & meſme les ſauuages en vſent dans toutes leurs ſaulces. Ce bois eſt le plus dur, le plus plain, le plus maſſif & le plus peſant de tous les bois du pays; d'où vient qu'il coule à fond comme du plomb. L'aubel eſt de couleur de chair, & le cœur de l'arbre eſt tout violet, & ſe polit comme du marbre en le trauaillant; il ne ſe pourrit iamais. La decoction de ſes feüilles eſt fort nerualle, ſoulage beaucoup les paralytiques qui ſont dans le pays, & fait deſenfler les hydropiques.

De trois ſortes d'Acomas.

§. XVI.

L'Acomas franc eſt vn des plus gros & plus haut arbres du pays, & le meilleur de tous pour les baſtimens: ſes feüilles ſont longues & larges comme celles du bois épineux; mais licées & ſeparées par le milieu d'vne petite coſte blanche. Il porte vn fruict ſemblable à vne oliue, mais iaune comme de l'or, dans lequel il y a vn noyau plus gros que celuy des oliues; les ramiers en ſont fort friands, quoy que pourtant il ſoit amer & deſagreable: l'eſcorce de cét arbre eſt griſe & tachée de blanc en pluſieurs endroits, & eſpoiſe comme l'eſcorce du cheſne. Vn

Negre libre me guerit vn iour d'vn grand mal de dents, me frottant les tempes & le derriere des oreilles, auec du laict qu'il auoit tiré de l'incision de l'escorce de cét arbre. Ce laict s'époissit & deuient comme de la gomme adragant. Le bois de cét arbre est beau & iaune, comme le buys nouuellement trauaillé. Mais il se ternit & deuient blanchastre auec le temps : il est plain, dur, pesant, & coule à fond. On remarque que fort long-temps apres estre coupé, le cœur en est aussi sain, humide, & plein de séue, que si on le venoit de mettre bas. I'ay veu des poutres d'Acomas de dix-huit poulces en quarré, & de soixante pieds de longueur. Celuy-là ne croist guére qu'à la Basseterre de la Guadeloupe.

Il en croist vne autre sorte à la Cabsterre, qu'on appelle, *Acomas bastard.* Il ne vient iamais si beau ny si haut que le precedent, & n'est pas si bon à bastir.

Le troisiéme qui croist aux enuirons de la grande Ance, outre ce qu'il conuient en tout auec le premier; il a cela de particulier, que le cœur en est rouge comme du bois de bresil.

De deux sortes d'Acaiou, qui ne portent point de fruicts.

§. XVII.

LE premier est *l'Acaiou* rouge, que les Hollandois & les Anglois appellent tres mal à propos Cedre; il a l'escorce comme celle du chesne, & les

les feüilles quaſi toutes ſemblables à celles du freſne. Il porte de grands bouquets de fleurs ligneuſes, au milieu deſquelles il y a vn bouton gris, ou pluſtoſt vne façon de gland canelé dont les Perroquets ſe nourriſſent, & quand ils mangent de cette graine, leur chair a le gouſt de l'ail : ſon bois eſt rouge, ſans aubel, plus tendre que du ſapin ; mais il n'eſt pas moins vtile & de moins longue durée : Le ver ny donne iamais, il reſiſte meſme long-temps dans l'eau ſans ſe pourrir ; d'où vient qu'on en fait de l'eſſente pour couurir les maiſons à guiſe de thuille: il a vne odeur approchante de celle de *Saxafras*. Il eſt leger & ne coule pas au fond de l'eau, comme la pluſpart des bois de l'Amerique : Au reſte, il croiſt ſi prodigieuſement grand, que l'on tire communément de ſon tronc des canots ou petites barques toutes d'vne piece, qui ont ſix à ſept pieds de larges, & quarante pieds & plus de longueur. Iugez quelle arbre ce doit eſtre pour tirer vne telle piece de ſon cœur. Quand on inciſe ſon eſcorce en temps ſec, il iette de la gomme toute ſemblable à la gomme Arabique, mais en ſi grande quantité, que i'en ay tiré d'vn arbre gros comme la cuiſſe, plus de ſix liures pour vne année. Il y a vne grande quantité de ces arbres par toutes ces iſles.

Le ſecond eſt celuy qu'on appelle *Acaiou blanc*, il a ſes feüilles toutes ſemblables à celles de l'*Acaiou rouge*, le bois en eſt blanc, fort tendre quand on le coupe; mais il deuient ſi dur quand il eſt ſec, qu'à

grande peine y peut-on faire entrer vn cloud à force de coups de marteaux. Il eſt pourtant ſujet aux vers, & ne dure pas tant que le rouge. Ie n'en ay iamais veu de plus gros que le corps d'vn homme : il ne croiſt guére que dans les lieux humides.

De deux ſortes de Gommiers.

§. XVIII.

LE Gommier blanc eſt encore vn des plus hauts & plus gros arbres de la Guadeloupe : il a ſes feüilles fort ſemblables au laurier, mais deux fois plus groſſes: ſon bois eſt blanc, gommeux, dur, fort, trauerſé, & par conſequent tres-difficile à mettre en œuure. On en fait des Canots auſſi beaux & auſſi grands que ceux *d'Acaiou*. De cét arbre diſtille & coule la gomme, *Elemy*, en ſi grande abondance que i'ay veu des arbres aux pieds, deſquels il y en auoit plus de vingt liures, blanche comme neige. Cependant on n'en tient aucun conte.

Le Gommier rouge eſt vn arbre tout à fait inutil: il a les feüilles aſſez ſemblables à celles de l'Acajou : ſon eſcorce eſt rouge, & diſtille vne gomme ſemblable à la Terebentine. Iuſqu'à preſent on n'a point remarqué qu'elle ſerue à aucune choſe : ſon bois eſt extremément tendre, & ſe pourrit en peu de temps.

Du bois de Rose ou Cypre.

§. XIX.

CE que nous appellons bois de roſe dans la Guadeloupe, eſt proprement ceque les habitans de la Martinique appellẽt bois de *Cypre*. Il eſt tres-certain qu'il y a de deux ſortes de bois de roſe, que nous confondons ſous ce nom, ſans nous ſeruir de celuy de Cypre, dautant que les deux arbres ſe reſſemblent ſi fort, en leur hauteur, en leur groſſeur, en leur eſcorce, en leurs feüilles, en leurs fleurs, & en leur odeur, que la pluſpart des habitans n'y mettent aucune diſtinction. I'ay pourtant veu dans la Guadeloupe quelques curieux, qui appelloient ce bois que les habitans de la Martinique appellent bois de roſe, *bois marbré*; à cauſe que le cœur de l'arbre eſt comme jaſpé de blanc, de noir, & de iaune. Et c'eſt la ſeule diſtinction que i'y ay pû remarquer. Cét arbre croiſt fort haut & droit : les plus gros ne ſçauroient guére donner plus d'vn pied en quarré: il a ſes feüilles longues comme celles du chaſtaigner, mais plus ſouples, veluës, & blanchaſtres : il porte de gros bouquets de petites fleurs blanches, & par apres de petites graines noires & licées. L'eſcorce du bois eſt blanchaſtre, & preſque ſemblable à celle des ieunes cheſnes: Le bois a tant de rapport au noyer, quand il eſt mis en œuure, qu'on auroit de la peine à le diſtinguer. En le trauaillant il exhale vne odeur ſi ſuaue, que celle des roſes n'eſt rien

à l'égal ; il est vray qu'elle se dissipe auec le temps, mais elle se renouuelle quand on coupe où que l'on frotte bien fort le bois. Il est tres bon pour bastir.

Du bois Vert.

§. XX.

LE bois vert croist pour l'ordinaire en buisson comme les grosses épines blanches, il est fort chargé de petites feüilles vertes & licées, assez semblables à celles du buis, mais vn peu plus grandes: son escorce est grosse & polie. On n'en voit guére de plus gros que la cuisse : il a tousiours vn poulce ou d'eux d'aubel blanc, & tout le cœur du bois est vert, fort brun, & mesme plus noir que vert : il y a quelques veines iaunes meslées parmy. Il se pollit comme de l'ébeine, & noircit si bien auec le temps, que les Ebenistes le font souuent passer pour de la vraye ébeine. Les Teinturiers s'en seruent pour teindre en vert naissant: c'est vne assez bonne marchandise, que les Hollandois recherchent. Il y en a vne grande quantité dans la Guadeloupe, & cependant on n'en fait aucune estime.

Des boïs Rouges qui sont bons à bastir.

§. XXI.

IE n'aurois iamais fait, si ie voulois décrire toutes les sortes de bois rouges qui se rencontrent dans

cette isle. Il suffit pour mon dessein, de dire que chaque quartier, c'est à dire, de deux lieuës en deux lieuës, produit ces arbres de bois rouge differents, desquels la pluspart ne cedent point à celuy du bresil en beauté. Tous ces bois rouges sont pleins, massifs, pesants & coulent à fond, & desquels on pourroit faire de tres-belles menuyséries; car plusieurs sont incorruptibles.

Du Bois de fer.

§. XXII.

IE ne sçay si l'arbre que ie veux décrire, & que nos habitans appellent, *bois de fer*, à cause de sa grande dureté, n'est point celuy que Scaliger dit croistre en la grande *Iaua*, & que l'on asseure auoir la moëlle de fer : mais ie crois que s'il en auoit vn peu plus amplement discouru, nous trouuerions que c'est la mesme chose; Cét arbre croist iusqu'à vne picque & demy de hauteur, & gros comme le corps d'vn homme : Son escorce est presque semblable à celle de *l'Ezable*; mais plus dure & vn peu plus grize. Il est fort chargé de quantité de petites feüilles, & porte vn grand nombre de beaux bouquets de fleurs semblables à celles du Lilas, & mesme plus belles, & en si grande abondance, qu'il semble qu'il n'y ayt que des fleurs sur l'arbre. Tout l'aubel en est iaune & fort dur, iusques vers le cœur qu'il a fort petit, & de couleur de fer roüillé, maissi dur, que les haches de la meilleure trempe rebrouf-

ſent deſſus quand on le frappe. Cét arbre tout dur qu'il eſt ne vaut rien à baſtir. Comme nous baſtiſſions nous meſmes nos petites caſes, ie coupay auec beaucoup de trauail vne douzaine des plus beaux de ces arbres que ie peus rencontrer ; Et comme nous fuſmes diuertis du deſſein de baſtir par de plus ſerieuſes occupations, au bout de deux mois ; ie fus viſiter mes arbres, leſquels ie trouuay mangez de vers iuſques dans le cœur.

Des bois à petites feüilles.

§. XXIII.

IL ſe trouue vers l'iſlet aux Gouyaues, autour de la grande Ance, & en quelques autres endroits de l'iſle certains arbres de toute groſſeur, qu'on appelle *Bois à petites feüilles*, à cauſe qu'ils ſont chargez de petites feüilles aſſez ſemblables à celles du buïs, & attachées à de petites queuës ſi déliées, qu'au moindre vent toutes ces feüilles tremblent: l'eſcorce de ces arbres eſt jaſpée, comme celle du bois d'inde ; mais de temps en temps la petite eſcorce ſe leue & ſe roule comme de la Canelle, il ne luy en manque que le gouſt & l'odeur. Le bois de tous ces arbres eſt tres-bon à baſtir, il eſt peſant & coule à fond.

D'vne ſorte de bois noir, qu'on appellent Courrouça.

§. XXIV.

LEs habitans de la Guadeloupe diſent, que ce fut vn Gaſcon qui donna le nom de *courrouça* à

cét arbre;car l'ayant trouué ſi dur qu'il fut contraint de rebouquer, il ietta ſa hache au pied de l'arbre, & dit qu'il eſtoit *courrouçá*, ce nom luy en eſt demeuré depuis. Quoy qu'il en ſoit, c'eſt vn puiſſant arbre, gros, droit,& fort haut: ſon eſcorce eſt noire, l'aubel eſt rouge, & le cœur de l'arbre eſt d'vn violet ſi brun,qu'il ſemble quaſi noir comme de l'ébeine. Il me ſemble qu'il a les feüilles comme celles du bois iaune épineux, mais ie ne m'en ſouuiens pas aſſeurément; ie n'ay pû voir ſa fleur, parce qu'il croiſt fort haut, & ſe meſle parmy les autres arbres. Il y a au bout de ſes branches, comme des grappes compoſées de certaines gouſſes rondes, dans chacunes deſquelles eſt emboité vn fruict preſque rond, gros comme vne balle de mouſquet, moitié rouge & moitié noir. Les Aras & les Perroquets ſont fort friands de ce fruict quand il eſt vert; car quand il eſt ſec il deuient vn peu trop dur. Le bois de cét arbre eſt excellent à baſtir, & on en peut faire de belle menuyſerie.

De l'arbre qui portent les ſauonettes.

§. XXV.

L'Arbre qui porte les ſauonetes croiſt dans toutes ces iſles en abondance, le long de la mer, dans les lieux les plus ſecs & les plus arides. Il pouſſe vn gros tronc,qui pour l'ordinaire a deux ou trois pieds. Dés ſa racine il ſe fourche,il ſe ſepare,ou ſe diſe en pluſieurs branches groſſes comme la cuiſſe,

chacune desquelles fait vn assez bel arbre haut d'vne picque, ou picque & demy au plus. Son escorce est grize & rude: le bois en est blanc & dur comme du fer. Pour ce qui regarde ses feüilles, ie m'étonne comme Monard, l'Escluse & les autres qui en ont écrit, n'ont point trouué de comparaison plus propre que les feüilles de la Feugere; car elles sont toutes semblables à celles du pescher. Il porte des grapes de plusieurs fruicts iaunes, gros & ronds comme des Cerises. La substance de ce fruict est claire & gluante comme de la gomme Arabique, qui n'est pas encore figée. Le noyau de ce fruict est noir, rond, & gros comme vne moyenne balle de mousquet; on en fait des chapelets qui l'emportent en beauté par dessus l'ébeine. Ce fruict est si amer, que pas vn oyseau n'en mange. On s'en sert au lieu de sauon, il dégraisse, & blanchit le linge, fait broüer & écumer l'eau comme du sauon; mais il n'en faut pas vser souuent, car il gaste & brusle le linge.

De toutes les sortes de Palmistes, que i'ay veu dans la Guadeloupe.

§. XXVI.

ENtre tous les Palmistes qui se rencontrent dans ces isles, ie n'en ay pas veu vn seul semblable à ceux qui se rencontrent dans le Leuant, supposé que les Autheurs les ayent bien décrit. Il y en a de quatre sortes dans la Guadeloupe.

Le premier que nous appellons *Palmiste franc*, se plaist dans les hautes montagnes & lieux humides. Le pied de l'arbre est vne certaine motte grosse comme vn baril, composée d'vne milliasse de petites racines confusément entremeslées, & cela luy sert comme de pied d'estal pour le soustenir; car il a fort peu de pied & de racines en terre. Son tronc se leue de cette motte de la grosseur d'vn gros pommier, rond, droit comme vne fléche, & haut de deux picques sans aucunes branches,& sans escorce. Ce bois n'a qu'vn bon poulce de bois en rond, mais fort trauersé, noir, & si dur qu'il n'y a point de hache qui ne rebrousse à l'encontre. Tout le dedans de l'arbre n'est qu'vne moëlle fillasseuse, spongieuse,& du tout inutile. Du haut de l'arbre, (qui est tousiours vn tiers plus gros que le pied) sortent comme dedans vn baril, trente ou quarante branches vertes, licées, dures, droites & longues d'vne picque ou enuiron, aux deux costez desquelles il y a deux rangs de feüilles larges d'vn poulce, ou d'vn poulce & demy, & longues enuiron de deux pieds. Il y a pour le moins deux cens feüilles sur chaque branche ; de sorte que la pesanteur de ses feüilles les font vn peu courber vers la terre. Du milieu de ses branches il y en a tousiours trois ieunes, qui se leuent droites comme des fléches, desquelles les feüilles ne sont pas épanoüies, & sont encore couchées, & comme collées le long d'icelles. La plus haute a quinze ou seize pieds, la seconde dix,& la troisiéme cinq enuiron, plus ou moins.

Ie crois que c'est ce que l'Espouse au Cantique des Cantiques, appelle *elatæ palmarum*. Nous en portons à la Procession le iour des Rameaux, & cela est veritablement magnifique. Les feüilles de ces ieunes palmes sont blanches comme neige, & semblent estre des rubans satinez. Plusieurs en font des galands qui trompent mesme les plus aduisez. Du cœur de ce tronc sort encore vne façon d'estuy gros comme la cuisse, long de deux pieds, & presque en forme d'Ouale, mais fort pointu par les deux bouts. La peau de cette gousse ou estuy est espoisse deux fois comme vne piece de cinquante-huit sols, dure comme du cuyr boüilly, réellée ou plustost canelée, & verte par dehors; mais iaune comme de l'or par dedans, & si polie qu'on s'y pourroit mirer. Là dedans, il y a vne certaine grappe, ou plustost vne façon d'épy ou panache, chargée d'vn nombre innombrable de petites fleurs estoilées & iaunes, comme vn épy de bled meur. Cela venant à grossir l'estuy se fend, s'ouure de bout en bout, & donne lieu de sortir à cette panache. Par succession de temps toutes ces petites fleurs tombent, & ne reste plus que les petites queuës qui les ont portées, attachées à la tige de cette panache, qui est grosse comme le bras, & au dessous de ces queuës naissent des fruicts gros comme des balles, desquelles on ioüe à la longue paulme. Ce fruict est enuironné d'vne petite escorce grisatre, mince, & tendre, qui se fanne & tombe auec le temps: mais tout le dedans du fruict est dur comme

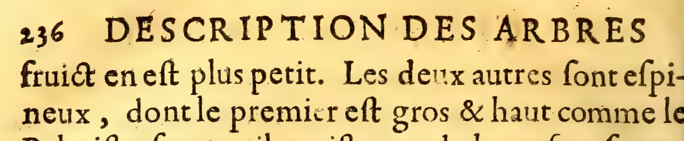
de la corne, blanc comme neige, & fort agreablement diuersifié par des petites veines rouges. Il y a dans le milieu vn petit noyau rond, vn peu plus tendre que le fruict, que l'on mange; mais il faut auoir de bonnes dents, & à l'espreuue, pour le casser.

Immediatement au dessous de ces feüilles dans le gros de l'arbre, on trouue la moëlle ou ceruelle, que les habitans appellent *chou palmiste*, qui n'est autre chose que le germe des feüilles, ou plustost les feüilles nouuellement formées dans le tronc. Ie ne vis iamais rien de plus blanc ny de plus tendre, & cela a le mesme goust que les Auelines; mais à en manger quantité, ie trouue qu'il charge l'estomach, & constipe beaucoup.

Quelques habitans en tirent du vin, qui ne merite veritablement pas d'en porter le nom, car il ne vaut pas la picquette des vignerons. On se sert des feüilles de Palmiste franc, apres les auoir tressées, pour couurir les Cases, & cela fait vne belle & bonne couuerture.

On fend aussi l'arbre de bout en bout par la moitié, & apres en auoir tiré le cœur, qui est fort tendre & filasseus, on en fait des goutieres. Les Sauuages font des Arcs & des B*outous* de ce bois, ils en ferrent aussi leurs fléches; & cela est si dur, qu'vne fléche bien décochée perceroit vn corcelet de fer.

Le second est celuy qui porte la graine dont on fait ces beaux chapelets marbrez. Il ne differe d'auec l'autre, qu'en ce qu'il n'est pas si gros, & que le



fruict en eſt plus petit. Les deux autres ſont eſpineux, dont le premier eſt gros & haut comme le Palmiſte franc : il croiſt tout de la meſme façon, mais il differe d'auec luy, en ce que le tronc de l'arbre eſt tout armé d'épines tres dangereuſes, longues comme le doigt, groſſes comme des fers d'éguillettes, mais plates, aiguës comme des éguilles, noires, & polies comme du gayet. Ses feüilles ſont auſſi vn peu plus eſtroites & plus éloignées les vnes des autres: C'eſt pourquoy on ne s'en ſert pas à couurir ; les branches où elles ſont attachées ſont auſſi épineuſes. De plus, la gouſſe ou l'eſtuy dans lequel eſt encloſe la fleur, eſt comme veluë, eſpineuſe & de couleur tannée. Le fruict a l'eſcorce ſemblable à celuy de l'autre, mais le dedans eſt noir. On en fait des chapelets qui ſont de prix, & ſont plus beaux que ceux du gayet.

Le ſecond Palmiſte épineux croiſt tout de meſme que les autres, mais il n'eſt iamais plus gros que la jambe : Ses épines ne ſont pas plus groſſes que des éguilles à coudre, mais deux fois plus longues: elles ſont ſi druës ſur le tronc qu'on ne ſçauroit mettre le doigt entre deux. Le fruict n'eſt pas plus gros que le bout du doigt, rond & rouge comme vne ceriſe. Le dedans eſt vn beau *Coco* de couleur d'oliue fort brune, qui ſans doute ſeroit bien vendu en France.

Du Latanier.

§. XXVII.

QVoy que ie faſſe vn paragraphe à part pour le Latanier, on le pourroit auec beaucoup de raiſons ranger au nombre des Palmiſtes : car il ſort d'vne groſſe motte de racines comme les Palmiſtes ; il n'eſt iamais plus gros que la jambe, il eſt tout égal,& ſe leue droit comme vne fléche,iuſqu'à la hauteur de ſoixante pieds ; il a vn doigt d'eſpoiſſeur tout autour du bois, dure comme du fer, & tout le reſte eſt filaſſeux comme le cœur des Palmiſtes. Il y a enuiron deux pieds de l'extremité de l'arbre enuelopez de 3. ou 4. doubles d'vn certain caneuas naturel, qui ſemble auoir eſté filé &tiſſu de mains d'hommes. Du haut de l'arbre ſortent quinze ou vingt queuës longues de cinq à ſix pieds,vertes & dures, comme les branches des Palmiſtes & toutes ſemblables à des lames d'eſtocades. Chacune de ces queuës porte vne feüille, qui dans ſon commencement eſt toute plicée, comme les éuentails des Damoiſelles de l'Europe, & a pour lors deux pieds ou deux pieds &demy de long. Auec le temps cette feüille s'ouure,& s'eſtend en rond:& a vn demy pied prés de l'extremité, tous les plis s'entreſeparent,& font autant de pointes ou de rayons,qu'il y a de plis dans la feüille; de ſorte que la feüille a la figure d'vn Soleil rayonnant. On couure les Caſes de ces feüilles. Les femmes ſauuageſſes en font



des parapluyes & paraſols , & nos Dames Françoiſes s'en ſeruent auſſi bien qu'elles à faute d'autres. Les Sauuages leuent la peau ou l'eſcorce des queuës des feüilles de Latanier,pour en faire des *Hebeichets*, des petits paniers, des *Matoutous*, & autres ſemblables petits ouurages. Au reſte, le bois de cét arbre eſt le plus commode & le meilleur bois de toutes les iſles pour baſtir des Caſes : On s'en ſert auſſi (apres les auoir vuidez) à faire des canaux pour conduire les eaux des fontaines.

DE TOVS LES ARBRES QVI PORTENT des fruicts,tant de ceux qu'on mange, que de ceux qui ſont vn peu conſiderables.

CHAPITRE SECOND.

De tout ce qu'il y a d'Arbres fruictiers dans ces iſles que nous voyons dans l'Europe.

§. I.

CEs iſles ſont le veritable pays des Grenadiers, des Citroniers, des Limoniers , & des Orangers. Les Grenadiers ne s'y dépoüillent iamais de leurs feuilles,comme ils font dans l'Europe;ils portent en abondance , quand toutefois on a ſoin de les émonder ; car autrement ils pouſſent tant en bois & en vert, qu'ils s'épuiſent de leur ſéue, & ne portent guere de fruict.Il n'y a que dix ou douze ans que nous en auons dans la Guadeloupe.

Les Citroniers portent au bout de dix-huit mois qu'ils sont plantez, & sont en toute l'année chargez de fruicts, de feüilles, & de fleurs. Toutes les sortes de Citroniers & Limoniers, qui se trouuent dans l'Europe, y croissent en si grande quantité, qu'on en fait aussi peu d'estime, que des moindres pommes sauuages.

Il y a aussi vne sorte de petits Citroniers, que ie n'ay point veu dans l'Europe, qui portent de petits citrons guere plus gros que des œufs de pigeons, qui ont l'escorce fort mince, & sont tres-abondans en suc : ils sont fort feüillus & épineux. La feüille en est petite comme celle du filireas. On en fait des hayes & des berceaux, que l'on tond de trois mois en trois mois, & cela est tres-agreable.

Toute sorte d'Orangers y sont en aussi grande abondance que les Citroniers : ils y croissent gros & hauts comme des Abricotiers, & portent en tout temps. On remarque que les graines d'Orangers sont autant dans la terre auparauant que de paroître, que les poussins sont sous la poule auant que d'esclore ; de sorte que mettant auiourd'huy vne poule sur ses œufs, & semant de la graine d'Orangers dans la terre, le vingt-troisiéme iour en suiuant les poussins sortent de la cocque, & les Orangers de la terre.

Ceux qui sont friands d'oranges douces, seront aduertis que c'est vne chose dangereuse d'en faire ordinaire, dautant que cela fait des vlceres dans le fondement, ou par apres les vers s'engendrent, &

quand ils y ſont vne fois, il faut mourir ſi on ne ſçait le ſecret que i'ay appris d'vn Breſilien, qui eſt de donner de petits lauemens au malade auec de l'eau de mer, & du ſuc de petun vert.

Les figuiers de la France y viennent auſſi bien que dans la Prouence, & portent tout au long de l'année. I'y ay veu quelques Datiers, mais qui n'a-uoient pas encore porté de fruict.

De deux ſortes de Caßiers ou Canificiers.

§. II.

A Noſtre arriuée dans la Guadeloupe, nous auons trouué vn grand nombre de Canifi-ciers, ou Caſſiers, qui ſans doute eſtoient naturels au pays. Ce ſont de beaux & puiſſans arbres qui ont les feüilles toutes ſemblables à celles de *l'Aca-ſia*, que nous auons en France; mais deux fois plus grandes, Quand il eſt dépoüillé de ſes feuïlles (ce qui luy arriue tous les ans vne fois) il ſe couure en-tierement de grands bouquets de fleurs, longs d'vn bon pied, à guiſe de panache, de couleur de fleur de pecher, ſur chaque bouquet il croiſt vn baſton de caſſe, ou deux tout au plus. Ces baſtons ont la forme de ceux du Leuant, mais ils ſont longs de deux grands pieds, & gros comme le bras: l'eſcor-ce eſt bazanée, rude, & fort difficile à rompre. Les petites ſeparations qui ſont dedans, ſont auſsi ex-trémément dures; de ſorte qu'il y a bien de la pei-

n

ne à la monder & à en tirer la pulpe. Au reste, vn de ces bastons rend plus de pulpe que quatre de ceux du Leuant: quand elle est recente elle a le mesme goust & le mesme effet que l'autre; mais si-tost qu'elle est quelque temps à terre, elle se pourrit & se gaste. On n'en tient pourtant aucun conte dans le pays. I'en ay veu couper sur nostre place de la Basseterre, plus de deux cens pieds en vne année. Le bois sert à bastir, mais il n'est pas de longue durée.

Depuis quelques années les habitans se sont mis à planter des graines de casse du Leuant, qui sont parfaitement bien venuës, & apportent vn grand profit à leur maistre; car se sont des rentes qui viennent tous les ans sans aucun trauail. Ces arbres ne croissent pas si hauts que les autres, ils ont les feuilles plus longues & plus polies: ils s'en dépoüillent & fleurissent comme les autres; mais cette fleur est iaune. Au reste, la casse en est aussi belle, aussi bonne, & aussi pleine que celle du Leuant.

Du Corosol, & des Mamins.

§. III.

CE fruict n'a point d'autre nom parmy nous, que celuy de l'isle de laquelle il nous a esté depuis peu de temps apporté, qui est vne isle habitée par les Espagnols. L'arbrisseau qui le porte est tout semblable en grandeur, & en ses feuïlles au laurier,



cerise, qui est fort commun à Paris. Le fruict est gros comme vn melon, & vn peu pointu par le bout d'en bas: il a l'escorce verte, licée, & de l'espoisseur d'vn teston: il semble qu'on ait pris plaisir à figurer & à tracer auec vne plume & de l'ancre, des petites escailles dessus. Au milieu de chacune d'icelle, il y a vne petite pointe de mesme matiere que l'escorce. Toute la chair de ce fruict est blanche comme neige; quoy qu'elle soit vn peu filasseuse: tout se fond dans la bouche, & se resoud en eau tres-suaue, qui a le goust de pesche, releué par vne petite aigreur fort agreable, & qui raffraischit extremément. Il y a plusieurs graines grosses comme des febues de bresil, longuettes, noires, licées, & marquées de petites veines d'or. Ce fruict est vn des excellents que nous ayons dans ces isles.

Il se trouue encore deux autres sortes de fruicts, que les habitans appellent *Momins*; ils sont sans doute d'vn mesme genre que le *Corosol*; car l'arbre est entierement semblable, & mesme le fruict, horsmis qu'il est vn peu plus rond, & qu'il a l'escorce & le dedans iaune; sa graine en est aussi iaune, plus large & plus plate; Mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi bons que le *Corosol*: ils sont mesme méprisez des habitans qui n'en mangent que par pure necessité. Le plus gros est de la grosseur de la teste d'vn enfant, & l'autre comme vn gros œuf d'oye. Ils croissent en abondance dans les lieux humides parmy les roseaux.

De deux ſortes de Cachimas.

§. IV.

LE *Cachimentier* franc eſt vn arbre, qui en ſa façon de croiſtre a aſſez de rapport auec le peſcher : mais il croiſt deux fois plus grand, & a ſes feüilles ſemblables à celles du chaſtaignier, ſon fruict deuient gros comme vne groſſe pomme de rambour ; il eſt rond & a l'eſcorce eſpoiſſe d'vn teſton, elle eſt grize dans ſon commencement, mais quand il eſt meur, elle deuient rouge par les endroits où le Soleil a donné. Il a pluſieurs graines comme le *Coroſol*; mais quand il eſt bien meur, tout le dedans du fruict eſt blanc comme neige, & liquide comme de la creſme, & a le gouſt de la creſme meſlée auec du ſucre; de ſorte que quand on a oſté l'eſcorce & la graine, & qu'on l'a miſe dans vn plat, il n'y a perſonne qui n'en mange pour de la veritable creſme.

Le ſecond eſt le *Cachïmas eſpineüx*, qui ne differe du premier qu'en la façon de ſon fruict : car il ne croiſt guere plus gros que le poing. L'eſcorce en eſt touſiours verte, & ſa peau eſt toute releuée en pluſieurs endroits de petites boſſes, comme taillées en pointe de diamant. Tout le dedans du fruict eſt ſemblable au precedent, mais il n'eſt pas ſi bon.

Des prunes de Momins.

§. V.

L'Arbre qui porte les prunes de *Momins*, croist aussi gros & aussi haut, qu'vn des plus puissans chesnes de l'Europe. L'escorce de l'arbre est extrememént raboteuse, grize par dehors, rouge par dedans, gommeuse & de bonne odeur. Le bois de l'arbre est blanc, fort tendre, & fort suiet à pourriture. Les feüilles ont beaucoup de rapport à celles du fresne. Ces prunes viennent en grappe comme les *Cormes* sont grosses comme des œufs de pigeons, & iaunes comme de l'or. Il y a dedans vn noyau filasseux, & tout percé à iour, qu'on estime estre poison. Sa cendre est fort caustique, & on s'en sert pour faire manger la chair morte. Ce fruict est d'assez bonne odeur, mais il sent fort le sauuageon, d'où vient que peu de personnes en mangent.

Du l'Acaiou.

§. VI.

L'Acajou est vn petit arbre, qui ne croist iamais plus gros ny plus haut qu'vn abricotier. Il a ses feüilles semblables à celles d'vn Noyer, & porte des bouquets de petites fleurs purpurines, desquelles trois ou quatre reüssissent, & portent vn fruict le plus fantasque que ie vis iamais. Il vient gros comme vn œuf, à guise d'vne petite poyre.

Son escorce est fort delicate, iaune & rouge comme vne cerise, par les endroits où le Soleil a donné. Tout le dedans du fruict n'est qu'vne filasse spongieuse, toute remplie d'vn suc si acre & si astringent (quand il est vert) qu'il prend à la gorge; mais il est tres-agreable & tres-delicieux, quand il est meur. Ce fruict n'a aucune graine dedans; mais au bout du fruict il y a vne noix de la figure & grosseur d'vn roignon de lievre, de couleur de gris cendré, & couuerte d'vne double escorce, l'entre-deux de laquelle est vne matiere poreuse, pleine d'vne huille caustique, de laquelle on se sert pour guerir des Dartres, & pour faire tomber les corps des pieds. Il y a dans cette noix vn noyau gros comme vne amende, & mesme meilleur que l'amende, qui fortifie beaucoup l'estomach, quand on le mange à jeun. Ceux qui ont abondance de ce fruict, en font du vin qui est tres-delicieux, & bon pour le mal de ratte.

Des Gouyaues.

§. VII.

L'Arbre qui porte les *Gouyaues*, semble n'auoir point d'escorce. Si on n'a le soin d'émonder & couper les cyons & rejettons qu'il pousse de son pied, il croist plus en buisson qu'en arbre. Il a les branches fort esparses, fait grand ombre & occupe beaucoup de place. Ses feüilles approchent de celles du laurier, mais elles ne sont ny si vertes, ny si sei-

ches ; & de plus elles ſont trauerſées de petites veines. Cét arbre porte de petites fleurs blanches qui ſont d'aſſez bonne odeur , & en ſuite vne grande quantité de fruicts, dont le plus gros n'arriue iamais à la groſſeur d'vn œuf d'oye ; auant qu'il ſoit meur il eſt fort aſtringent : mais lors qu'il eſt meur, il eſt iaune comme de l'or, & de couleur de roſe par dedans. La chair de ce fruict eſt encore plus molle que celle de la peſche bien meure, & toute remplie de graine ſemblable à la *maniguette*, mais extremément dure. Il s'en trouue qui ont la chair blanche, qui ſont plus petites, & de meilleur gouſt que les autres. Il y en a auſſi de ſures, de douces, & d'aigres, comme les pommes. C'eſt vn excellent fruict lequel on trouue d'autant plus excellent, que plus on en mange.

Quand ce fruict eſt vert, il ſert au flux de ſang, & reſerre le ventre : & au contraire quand il eſt meur, il laſche, ſans excez toutefois; car on n'en peut manger ſon ſaoül ſans en eſtre incommodé. Les fomentations de ſes feüilles boüillies, font deſenfler les jambes aux hydropiques. On fait auſſi vn ſirop des ieunes rejettons, qui eſt merueilleux pour les diſſenteries.

D'vn arbriſſeau qui porte de petites ceriſes.

§. VIII.

IL ſe trouue dans toutes les Baſſeterres des iſles vn arbriſſeau tout ſemblable au buys, excepté

qu'il n'a pas les feüilles si druës, qu'il croist vn peu plus haut, & que le bois de l'arbre n'est pas si iaune, ny si massif: Aux premiers pluyes qui arriuent dans l'année, il pousse quantité de petites fleurs blanches, qui semblent estre de petites houpes de soye faites à plaisir, & qui exhalent vne odeur plus soüéue & plus douce que celle du jasmin. A la cheute de ces fleurs, il y vient de petites cerises noires assez semblables aux merises de l'Europe. Dans le milieu du fruict, il y a trois petits noyaux assez tendres. Si elles ne sont bien meures, elles sont ameres, & laschent le ventre.

Du Coudrier.

§. IX.

LEs habitans de l'isle de la Guadeloupe, ont nommé cét arbre *Coudrier*, à cause qu'il iette dés sa racine plusieurs branches, qui s'estendent tout de mesme que celles du *Coudrier*. Ses feüilles sont semblables à celles du laurier pin, rudes par dessous, & licées par dessus. A l'extremité de ses branches, il porte des petites queuës, longues comme les doigts, fort menuës & toutes enuironnées de petits fruicts blancs & rouges, gros comme des garles, fort delicats, & qui mesme en ont le goust.

Ses feüilles ont vne admirable vertu pour la gueison des vieilles vlceres, & ce qui est remarquable est que le dessus de la feüille mange les chairs baeuses, nettoye les vlceres, les rend vermeilles, &

les dispose à la guerison : Quand elles sont en cét estat, il faut se seruir du dessous de la feüille, qui les acheue de guerir en peu de temps.

Du Raisinier.

§. X.

PResque toutes les riues des Cabsterres de ces isles, sont bordées de certains arbres crochus noüeux, confus, & meslez ensemble. Le bois de ces arbres est couuert d'vne escorce grize, tirant sur le iaune, seiche & d'vn goust salé. Le bois est rouge plein, & massif. Les feüilles sont entierement ron des, larges comme vne assiette, espoises & forte comme de la Carte ; licées & vertes dans le cœu de l'Esté, mais rouges dans le declin. Quoy qu'el les soient à demy pied l'vne de l'autre, elles ne lais sent pourtant pas de faire grand ombre. De dessou la plusspart des feüilles, il sort de petites queuës, le quelles dans les premiers pluyes se garnissent s'enuironnent de bout en bout, de petites fleu comme celles de la vigne, & en suite de raisins gro comme des noisettes, & de couleur de rose. Il y fort peu à manger dans chaque raisin, à raison d noyau qui est gros comme vne balle de pistolet: fruict à vn goust de prune, mais il est vn peu sal L'arbre ne porte guere deux années de suite. D'A lechampt dit quelque chose de cét arbre sous l noms de *Copey*, de *Guiabaran*, & de *peuplier de l'Amer*

qu

que. Il donne la figure de la branche & des feuïlles qui me semblent bien dessinées.

De deux sortes de Papayers.

§. XI.

LA plusspart des habitations nouuellement défrichées, produisent sans aucune culture, des arbres tres-particuliers en leur forme : car ils sont gros comme la jambe, hauts d'vne picque ou enuiron, droits comme des fléches, & sans aucunes branches ; ils sont tous creux, & n'ont qu'vn poulce ou enuiron, d'vn bois si tendre, que l'on coupe aisément tout l'arbre d'vn coup de serpe. Toutes ses feuïlles (qui sont semblables à celles du figuier de France, mais deux fois plus grandes) sont attachées depuis le haut de l'arbre, iusqu'à vn pied au dessous, par des queuës longues comme le bras, grosses comme le poulce, & creuses comme des flutes. Au dessous de toutes ces feuïlles, il y a enuiron vne trentaine de fruicts attachez immediatement à l'arbre, tout autour d'iceluy. Ces fruicts sont ronds, gros comme le poing, & de couleur d'orange. Il a enuiron vn bon doigt d'espois, d'vne chair semblable à celle du melon, mais d'vn goust doucereux & fade. Quoy que plusieurs en mangent, ie ne l'ay iamais trouué bon. Tout le dedans du fruict est creux & remply d'vne graine semblable au poyure, & qui en a le mesme goust.

Il y a le masle & la femelle de ces arbres. Le mas-



le ne porte point de fruict; mais parmy ces feuïlles il pouſſe de petites branches menuës, longues comme le bras, qui ſe diuiſent en rameaux tous chargez de fleurs iaunes à guiſe de primeuers, & qui exhalent vne odeur ſi ſuaue, qu'elle ſe fait ſentir de plus de cinquante pas.

Les François qui furent chaſſez par les Anglois de l'iſle de ſaincte Croix, l'an mil ſix cens quarante-cinq, nous ont apporté dans la Guadeloupe de la graine d'vne ſorte de Papayer, qui porte vn fruict gros comme le plus gros melon que nous ayons en France; il eſt beaucoup meilleur que les autres.

Des Callebaßiers.

§. XII.

LA Prouidence de Dieu qui ne manque iamais de pouruoir abondamment des choſes neceſſaires, a eu ſoin de donner à ces pauures Sauuages (qui n'ont ny orfevre, ny eſtaingmier, ny l'induſtrie, ny le métail pour faire de la vaiſſelle) vn arbre qui les fournit tous les ans de ſceaux, de bouteilles, de cüeilleres, de taſſes, & en vn beſoin de marmites, & de quantité d'autres petites vſtencilles. C'eſt le *Callebaßier* qui eſt vn arbre, qui croiſt gros comme vn pommier; mais plus trape, plus branchu, & plus abondant en feuïlles, leſquelles ont la forme de langue de chien, & ſortent immediatement des branches ſans aucune queuë, & ſont extremément druës. Les fleurs ſont d'vn gris verdaſ-

tres & picotées de noir. Outre que toutes ces fleurs viennent ſur toutes les branches, il en croiſt auſſi autour du tronc de l'arbre. A ces fleurs ſuccedent des fruicts deſquels on ne ſçauroit déterminer la forme ny la grandeur : C'eſt aſſez de dire qu'ils vont depuis la groſſeur d'vne poyre, iuſqu'à celle d'vne groſſe citroüille. Il y en a de rondes, de longues, de quarrées, en poyres, & en oualle ; en vn mot, de toutes les façons.

Ce fruict eſt vert & poly quand il eſt ſur l'arbre, & gris quand il eſt ſec; ſon eſcorce eſt de l'eſpoiſſeur d'vn quart-d'eſcu, mais d'vn bois fort & difficile à rompre. Tout le dedans eſt vne pulpe blanche, qui eſt vn tres-bon remede pour la bruſlure. Il y a dans cette pulpe de petites graines plattes, en forme de cœur, qui produiſent le meſme arbre. On vuide aiſément cette pulpe en faiſant vn petit trou par le haut, grand comme pour fourrer le doigt, & remüant dedans auec vn baſton. Si on en veut faire de la vaiſſelle, on le fend & on le coupe en telle forme & grandeur qu'on le deſire, & le mot general de cette vaiſſelle eſt, *Couy*. Les Sauuages les pindent de rouge & de noir, comme on peint la vaiſſelle de bois en Flandre.

Du Courbaril.

§. XIII.

LE *Courbaril* eſt vn des plus gros, des plus hauts, & des plus beaux arbres du pays. Son eſcorce

eſt grize, ſon bois maſſif & rouge. Ses feüilles ſont moyennes, fort druës, & deux ſur chaque petite queuë ; de ſorte qu'elles font comme vn pied de chevre diuiſé. Il porte vn grand nombre de fruicts larges de quatre doigts, longs comme la main, & eſpois d'vn poulce. Ces fruicts ſont couuerts d'vne eſcorce tannée, rude, eſpoiſe d'vn teſton, & dures comme du bois. Tout le dedans du fruict eſt remply d'vne certaine farine fibreuſe, de couleur de pain d'eſpice, & de meſme gouſt. Il y a auſſi dans cette farine deux ou trois noyaux, preſqu'auſſi gros que des amendes, qui ſont extremément durs & de couleur de pourpre. Dans la famine de la Guadeloupe, on faiſoit du pain de cette farine, & cela ſauua la vie a beaucoup de perſonnes. I'ay trouuay à quelques-vns de ces arbres, des morceaux gros comme le poing de gomme, dure, claire, & tranſparente comme de l'ambre, qui ne ſe diſſout ny à l'eau ny à l'huille. I'ay creu fort long-temps que c'étoit de *la gomme de Carabé*, ou ambre iaune; mais i'ay depuis changé d'opinion, & crois que c'eſt la *gomme animе*: car elle eſt de bonne odeur, & exhale vne ſenteur auſſi ſuaue, que celle de l'ambre eſt puante & deſagreable.

Du Genipá.

§. XIV.

LE Genipa eſt l'arbre qui porte le fard des chambrieres nouuellement venuës ; car à moins

que de s'en estre bien lauées le nez & les mains, on leur persuade qu'elles ne seront iamais belles. Il ne se faut pas estonner, si apres cela elles y mettent l'enchere; il semble qu'il n'y en aura iamais assez pour elles dans les isles, & quand mesme elles deuroient estre punies pour en auoir desrobé, il faut qu'elles en ayent. I'en ay veu plusieurs dans ces empressemens, & en ay marié quelques-vnes qui en auoient encore de bonnes taches.

Cét arbre croist fort haut & droit, il y en a de toute grosseur: son escorce est grize, massiue, & espoise d'vn poulce; il à quantité de grandes feuilles longues presque d'vn pied, & plus larges que la main. Il porte des fruicts gros comme des œufs de poulle d'inde, & ils en ont aussi la forme. Il est gris cendré & si méprisé des habitans, que personne n'en mange. On en fait tirer le suc à ces bonnes filles, duquel elles se lauent fort soigneusement les mains & la face: Et quoy que ce suc soit clair comme vne eau de roche, quand il vient à se seicher, toute la peau où il a esté appliqué deuient noire comme de l'ancre; & pour quelque diligence qu'on y puisse faire, il est impossible de l'effacer. Cette noirceur dure neuf iours, au bout desquels cela s'efface entierement. I'aurois assez de charité pour en souhaiter à toutes les Dames, qui ne sont que trop soigneuses de se farder, n'estoit l'inconuenient d'vn tas de voleurs, qui se meslent de faire de faux contracts & milles autres faussetez par écrit, lesquelles sans doute trouueroient icy

leur compte; car apres auoir fait des obligations, au bout de neuf iours leurs debtes seroient payées, sans débourser vn denier.

Des pommes de Mancenille.

§. XV.

IL se trouue dans toutes ces isles vne seule sorte de pomme, qui a du rapport auec celles de l'Europe. Ces pommes sont toutes semblables aux petites pommes de Paradis; quoy qu'en effet ce soient de vrayes pommes d'enfer & de mort, autant dangereuses au corps de ceux qui en mangent, que la pomme d'Adam le fut à son ame. Son odeur est assez semblable à celle des pommes de rainette, & si suaue, qu'elle inuite les passans à la cüeillir, & à en manger: mais son seul attouchement fait éleuer les pustules & les cloches aux mains; & en manger, c'est infailliblement aualer la mort.

L'arbre qui porte ce funeste fruict, est tout à fait semblable à vn poyrier, horsmis que l'escorce en est plus espoisse & si laicteuse, qu'à la moindre incision, il en sort vne grande quantité de laict, lequel est vn venin subtil, caustic, & si dangereux, que touchant sur la chair nuë, il la brusle & y fait éleuer des cloches, qui sont incontinent suiuies d'vne inflammation tres-dangereuse. S'il arriue qu'il en tombe la moindre goute dans vne playe, & qu'on n'y remedie promptement, elle y met infailliblement la gangreine.

Non seulement ce fruict est veneneux, & le laict qui sort de son escorce; mais mesme les gouttes de pluyes qui en tombant touchent les feüilles de l'arbre, contractent les mesmes qualitez veneneuses: de façon qu'il fait tres-mauuais passer sous cét arbre quand il pleut, principalement quand la pluye commence à tomber : car quand il a beaucoup pleu, & que les feüilles sont bien lauées, il n'y fait pas si dangereux. La viande cuitte au feu du bois de cét arbre, contracte ie ne sçay quoy de malin, qui brusle la bouche & le gosier. Tous les animaux qui mangent de ce fruict, excepté *l'Arras*, deuiennent malades & leur chair noire, & comme brûlée, & ie crois qu'en fin ils en meurent : il fait aussi tres-mauuais de manger de ces animaux, i'en ay fait l'experience à mes dépens, comme ie diray ailleurs.

Les pommes de Mancenille à la cheute de dessus l'arbre, ne pourrissent point comme les pommes de l'Europe, quand mesme elles tomberoient dans l'eau; mais elles deuiennent ligneuses, dures, & flottent dessus l'eau.

I'ay donné quelques remedes au mal exterieur, que cause le laict de la Mancenille, où i'ay parlé de l'herbe aux fléches; & en donneray lors que ie traiteray des *Soldats* ou *Cancelles*. Pour le remede du mal interieur de ceux qui en mangent, il n'y a qu'à aualer promptement vn verre d'huille d'oliue, auec de l'eau tiede pour faire tout vomir, & encore il faut que cela ce fasse promptement; car vne heure apres

en auoir mangé, il n'y a plus de remede; & mesme quelque prompt remede qu'on y puisse apporter, ceux qui en guerissent ne font plus que languir, & partraisner vne vie malheureuse & fort courte. Et partant, que les friands prennent gardent à eux en mettant pied à terre: car pour l'ordinaire ces arbres croissent le long de la mer. On a trouué de mon temps dans l'estomach de quelques personnes qui en estoient mortes, vne place ronde, large comme la main, noire, & brûlée. Les Sauuages font des incisions à l'escorce de cét arbre, & recueillent soigneusement le laict qui en découle, pour empoisonner leurs fléches, lesquelles ils oignent d'vne certaine gomme visqueuse, comme de la terebentine, puis les trempent dans ce laict, & les font seicher au Soleil, pour s'en seruir lors qu'il vont à la guerre.

Fin de la troisiesme Partie.



QVATRIESME
PARTIE,
DIVISEE EN TROIS TRAITEZ.

I. TRAITE'.

DES POISSONS.

Des poissons de la Mer.
Des poissons des Riuieres.

II. TRAITE'.

Des animaux de l'air.
Des Oyseaux.
Des Mouches.

III. TRAITE'.

Des Animaux à quatre pieds.
De toutes les Reptiles, Amphybies & Vermines.



QVATRIESME

PARTIE,

Diuisée en trois Traitez.

I. TRAITÉ, DES POISSONS.

Des Poissons de la Mer.

CHAPITRE PREMIER.

IVSQVES icy, ie me suis efforcé de suiure, autant qu'il m'a esté possible, l'ordre que ce grand Legislateur Moyse, nous asseure que Dieu a tenu en la Creation du monde; car toute ma premiere Partie, qui est vne histoire des establissemens d'vne Colonie dans vne terre, qui n'est pas connuë, ne laisse dans l'esprit du Lecteur, que des desirs de voir cette terre à decouuert, lesquels sont comme des tenebres qui la couurent: ie les ay suffisamment débroüillé dans ma seconde Partie, traitant de la Temperature de

l'air, i'y ay diuisé les eaux d'auec les eaux, & ay fait paroistre tant la superficie de la terre, que tout ce qu'elle enferme dans ses entrailles. Vous auez veu dans ma troisiéme Partie, cette mesme terre produire des plantes & des arbres, portant des graines & des fruicts selon leur genre: Il reste maintenant, pour suiure les mesmes vestiges, de traiter dans cette quatriéme Partie, des Poissons de la Mer, des Oyseaux de l'air, & des Animaux de la terre.

Quoy que la coste de Barbarie passe pour la plus poissonneuse de toutes les costes de l'Vniuers; si est-ce que les costes de ces isles ne luy cedent en quantité, & bonté de toute sorte de poissons. Ie me promets que les descriptions que i'en feray dans ce petit traité, vous en seront d'autant plus agreables qu'elles sont remplies de plusieurs belles remarques & particularitez, que i'ay auec beaucoup de soin, & fort curieusement recherché.

Ie ne sçay de qui le Reuerend Pere Bouton (qui a écrit vne petite relation de la Martinique) a apris que non seulement tous les poissons de cette coste sont differents de ceux de France, mais mesme, qu'excepté trois; sçauoir le Lamantin, le Marçoin, & la Dorade, le reste n'a point de nom: car outre que i'en pourrois bien nommer plus de trois cens, il est certain que tous les poissons de la France se rencontrent aussi frequemment dans toute l'Amerique, que ceux du pays mesme. I'en suis témoin oculaire, cōme aïant veu vn grand nombre de Balaines, de Soufleurs, Marçoins, de Rayes,

d'Anges, de Mulets, de Macreaux, d'Harans, de Viues, de Turbots, de Congres, de Murennes, de Rougets, de Saulmons, & vne infinité d'autres, desquels le dénombrement seroit importun & ennuyeux au Lecteur; ce qui me fait croire que si la pesche estoit aussi bien pratiquée le long de ces côtes, comme elle l'est dans celles de l'Europe, tout le reste des autres poissons s'y pourroit rencontrer.

Des Baleines.

§. I.

PLusieurs bons Autheurs ont fait de si amples descriptions des Baleines, Soufleurs, & Marsoins, & d'autres poissons de nos costes, que ce seroit abuser du temps d'en écrire autres choses, sinon ce qui est précisément conuenable à mon suiet.

Les Baleines donc paroissent le long de ces isles plus frequemment, depuis le mois de Mars iusqu'à la fin de May, qu'en tout le reste de l'année. En ce temps elles sont en chaleur & s'acouplent : pour lors on les voit rouler, principalement au matin, tout le long de la coste, deux, trois, quatre, plus ou moins, tous d'vne bande soufflant, & comme seringant par les naseaux deux petits fleuues d'eau, qu'elles poussent dans l'air haut de deux picques, & dans cét effort elles font vn certain meuglement, qui se fait entendre d'vn bon quart de lieuë. Quand deux masles se rencontrent auprés d'vne femelle,

ils se ioignent & se liurent vn dangereux combat, frappant si rudement des aisles & de la queuë contre la mer, qu'il semble que ce soient deux nauires qui sont aux prises à grands coups de Canons.

On écrit des choses de cét animal, principalement touchant sa grandeur, que ie n'ay iamais pû remarquer: René François dans ses essais, écrit qu'il y a telle baleine qui couure quatre arpens de terre de son corps, ie veux croire que c'est à la petite mesure: car en plus de douze milles lieuës de mer que i'ay fait, ie n'ay iamais veu de baleine, qui en apparence portast plus de cinquante ou soixante pieds de longueur.

L'histoire qu'a écrit Garcie, touchant la pesche & capture des baleines par les Sauuages de l'Amerique, me semble encore fort suspecte. Il dit que l'Americain, qui nage comme vn poisson, voyant venir ce colosse animé vers la coste, prepare deux tampons de bois, se fournit d'vne massuë, & luy va courageusement au deuant; & s'estant dextrement jetté sur son col, & lui aiāt laissé pousser son premier jet d'eau, il preuient le second, luy fourant vn de ces tampons dans vn de ses naseaux à grands coups de massuë; & que cét animal sentant qu'on luy chatoüille si rudement les narines, se plonge au plus profond de la mer, entraisnant auec soy l'Americain qui la tient embrassée. Alors, la baleine estant contrainte & pressée de respirer, remonte sur l'eau, & ainsi donne du temps à l'Americain, de luy en-

foncer ſon ſecond tampon dans l'autre naſeau, ce qui l'oblige pour vne ſeconde fois à s'enfoncer, ou pluſtoſt à ſe perdre au fond de l'Ocean, ou ne pouuant plus reſpirer ny faire éuacuation de ſes eaux, elle s'eſtouffe & ſe noye tout enſemble. Voila à peu prés le ſens de ſon hiſtoire ; mais ie vous aſſeure que ie ne l'ay iamais veu faire à aucun Sauuage de l'Amerique, ny oüy dire qu'ils l'ayent iamais pratiqué. Ie m'en rapporte à ce qui en eſt.

On voit plus grand nombre de baleines aux enuirons de la Martinique, qu'à la Guadeloupe, dautant que la mer y eſt plus creuſe & plus profonde, d'où vient qu'elles peuuent frequenter ces coſtes auec moins de danger, que celles de la Guadeloupe, leſquelles ſont moins profondes, & où il y a plus de Kayes & hauts fonds où elles ſe pourroient plus aiſément échoüer & ſe perdre.

Des Soufleurs.

§. II.

LE Soufleur eſt vn grand poiſſon, qu'on pourroit auec beaucoup de raiſon faire paſſer pour vne eſpece de baleine, ſuppoſé qu'on peût mettre du genre dans le mot de baleine : car il a tant de reſſemblance auec cét animal, qu'il ne differe d'auec luy qu'en grandeur ; il soufle & ſeringe l'eau dans l'air par les naſeaux, comme la baleine, quoy qu'en plus petite quantité ; De ſorte que pluſieurs les prennent pour de petits baleineaux, quoy que

ce soit vne toute differente espece de poisson. Ils vont en bande comme les Marçoins, & ne faut que sifler pour les faire arrester tout court, & les faire approcher des nauires, mais il ne se faut pas ioüer à les prendre : car ils sont doüez d'vne force si extraordinaire, qu'vn Capitaine de nauire m'a asseuré qu'en ayant fait vn iour harponner vn, il fit vn si furieux effort sur la corde qui tenoit le harpon, qu'il fit éclater la grande vergue de son mast, où cette corde estoit attachée. Ils sont en grand nombre par toutes ces costes.

Du Lamantin ou Manaty.

§. III.

LE Lamantin est vn poisson tout à fait inconnu dans l'Europe : il porte quelquefois iusqu'à quinze & seize pieds de longueur, & sept ou huit de rondeur de corps. Il a le mufle d'vn bœuf, les yeux d'vn chien, & la veuë fort foible : il n'a point d'oreilles, mais en leur place, il a deux petits pertuys, où à peine pourroit-on fourrer le doigt, il entend si clair par ces pertuys, que la foiblesse de sa veuë est suffisamment supleé par la subtilité de son ouye. Au deffaut de la teste, sous le ventre paroissent deux petites pates en forme de mains, ayant chacune quatre doigts fort courts & onglés, & c'est ce qui l'a fait appeller *Manaty* par les Espagnols, comme qui diroit, poisson pourueu de mains ; depuis le nombril il appetisse tout à coup,

&ce

& ce qui reste de son corps depuis cette partie, est
ce qui compose sa queuë, laquelle a la forme d'vne
pelle à four ; elle est large d'vn pied & demy, es-
poisse de cinq à six poulces, reuestuë de la mesme
peau de son corps, & toute composée de graisse &
de nerfs. Ce poisson n'est nullement escaillé com-
me les autres poissons, mais il est reuestu d'vn cuyr
plus espois que celuy d'vn bœuf. Sa peau est de
couleur d'ardoise, fort brune & parsemée fort clai-
rement d'vn poil, semblable à celuy du loup ma-
rin. Sa chair a le goust de celle de veau, mais elle
est beaucoup plus ferme, & couuerte en plusieurs
endroits de trois ou quatre doigts d'espais de lard,
duquel on se sert à larder, à barder, & à faire tout
ce qu'on fait du lard de porc. Plusieurs le fondent
& en tirent la graisse, laquelle ils mangent sur le
pain en guise de beure, & elle est excellente. La
viande de cét animal estant salée perd beaucoup de
son goust, & deuient seiche comme du bois. Ie
crois que cela se doit attribuer au sel du pays, qui
est extremément corrosif.

On trouue dans la teste de cét animal quatre
pierres; deux grosses & deux petites, ausquelles
on attribuë la force de faire dissoudre la pierre dans
la vesie, & de faire jetter le grauier des reins : mais
je n'en sçaurois approuuer l'vsage, dautant que ce
remede est fort vomitif, & fait de grandes extor-
sions à l'estomach.

La nourriture de ce poisson est vne petite herbe
qui croist dans la mer, laquelle il paist tout de mes-

me que le bœuf fait celle des prés. Et apres s'estre saoûlé de cette pasture, il cherche les riuieres d'eau douce, où il boit & s'abreuue deux fois le iour. Apres auoir bien beu & bien mangé, il s'endort le mufle à demy hors de l'eau, ce qui le fait connoistre de bien loin par les pescheurs, qui ne manquent point de courir sus & l'attraper en cette façon.

Ils se mettent deux, trois, ou plus, dans vn petit Canot (qui est vne petite nasselle toute d'vne piece, faite d'vn arbre creusé en forme de chaloupe) le Cabareur est sur l'arriere du Canot, qui remuë à droit & à gauche la pelle de son auiron dedans l'eau; de sorte que non seulement il gouuerne le canot, mais encor le fait auancer aussi viste que s'il estoit poussé d'vn petit vent & à demy voiles. Le Vareur (c'est celuy qui darde la beste) est tout droit sur vne petite planche au deuant du canot, tenant la varre en main (qui est vne façon de picque, le bout de laquelle est enboité dans vn harpon ou jauelot de fer.) Le troisiéme est dans le milieu du canot, qui dispose la ligne, qui est attachée au harpon pour la filer, lors que la beste sera frappée. Tous gardent vn profond silence; car cét animal a l'oüye si subtile, qu'vne seule parole ou le moindre clabottement d'eau contre le canot, est capable de luy faire prendre la fuite, & frustrer les pescheurs de leur esperance. Il y a du plaisir à les voir, car le Varreur palpite de peur que la beste ne luy échape, & s'imagine tousiours que son Cabareur n'employe que la moitié de ses forces, quoy qu'il fasse

tout ce qu'il peut de ses bras, & ne destourne iamais ses yeux de dessus la Varre, du bout de laquelle le Varreur luy monstre la piste qu'il doit tenir pour arriuer à la beste, qui les attend toute endormie. Lors que le canot en est proche de trois ou quatre pas, le Varreur darde son coup de toute sa force, & luy enfonce le harpon pour le moins demy pied dans la chair. La Varre tombe dans l'eau, & le harpon demeure attaché à la beste, laquelle est à demy prise. Alors cét animal se sentant si rudement outragé, ramasse toutes ses forces & les employe à se sauuer : il bondit comme vn cheual eschappé, fend les ondes comme l'Aigle fend l'air, & fait écumer & blanchir la mer par tous les lieux où il passe. Il croist s'éloigner de son ennemy, mais il le porte par tout apres soy; de sorte qu'on prendroit le Varreur pour vn Neptune conduit en triomphe par ce monstre marin. En fin, apres auoir bien traisné son malheur en queuë, & perdu vne bonne partie de son sang, les forces luy manquent, l'haleine luy deffaut, & comme reduit aux aboys, il est contraint de s'arrester tout court pour prendre vn peu de repos : mais il n'est pas plustost arresté que le Varreur, tirant sa ligne se rapproche de luy, & luy darde vn second coup de harpon mieux assené & plus violent que le premier. A ce second coup, la beste fait encore quelques foibles efforts, mais en peu de temps elle est reduite à l'extremité, & les pescheurs l'entraisnent aisément à la riue du premier islet, ou l'embarquent dans leur canot, s'il est

aſſez grand pour le contenir. La femelle fait deux petits qui la ſuiuent partout : elle a ſous le ventre deux tetins, deſquels elle les allaicte dans la mer, comme vne vache allaicte ſon veau ſur la terre. Si on prend la mere, on eſt aſſeuré d'auoir les petits; car ils ſentent leur mere, & ne font que tournoyer autour du Canot, iuſqu'à ce qu'on les ait fait compagnons de ſon malheur.

La chair de cét animal fait vne bonne partie de la nourriture des habitans de ce pays. On en apporte tous les ans de la terre ferme,& des iſles circonuoiſines pluſieurs nauires chargez; & tant à la Guadeloupe, à ſainct Chriſtophe, à la Martinique, qu'aux autres iſles prochaines, la liure y eſt venduë vne liure ou liure & demy de petun.

Du Requiem.

§. IV.

CE Poiſſon eſt appellé par les Eſpagnols *Thiburon*, par les Hollandois *Haye*, & par les François, *Requiem*, parce qu'il déuore les hommes, & fait chanter *Requiem* pour eux. Il eſt en tout & par tout ſemblable au chien de mer, que l'on peſche le long de nos coſtes : mais il eſt d'vne ſi prodigieuſe grandeur, qu'il s'en trouue communément de dix-huit à vingt pieds de longueur, & gros à proportion. C'eſt vne choſe épouuentable que de voir la gueulle de cét animal; car il a la ſeule maſchoire d'en bas, trois, quatre, & iuſqu'à cinq rangs

de dents, ſelon ce qu'il eſt puiſſant & aagé. Ces dents ne ſont pas ſemblables ny égales en tous; i'en ay veu qui eſtoient hautes de deux poulces, & larges d'vn, toutes faucillées, tranchantes comme des raſoirs, & dures comme du fer. C'eſt bien le plus glouton animal du monde; toutes choſes luy ſont bonnes, ne fuſſent que des morceaux de bois, pourueu qu'ils ſoient vn peu graiſſez d'huille. Il aualle tout ſans macher: il eſt furieux, hardy, & ſe iette quelquefois ſur la riue, iuſqu'à demeurer à ſec, pour engloutir les paſſans. I'en ay veu quelquefois mordre les rames à belles dents, de rage & de dépit de ne pouuoir auoir les hommes, qui ſont dans les Canots. S'il peut ioindre vn homme qui ſe baigne dans la mer, il luy fera bonne compagnie, le gardera de prés, & ne luy fera aucun tort, tandis qu'il ſera dans l'action: mais ſi-toſt qu'il ſera arreſté, ou qu'il penſera ſortir de l'eau, il luy coupera vne cuiſſe, vn bras, ou la partie qu'il pourra attraper de ſon corps; s'il eſt bien grand, il l'emportera tout entier. Mais la Prouidence de Dieu a donné vn baillon, ou pluſtoſt vn frein à la gourmande impetuoſité de cét animal, qui luy empeſche de faire beaucoup de deſordre: car il luy a mis la gueulle directement ſous le mufle, de ſorte qu'il ne peut mordre aucune choſe, qu'il ne ſoit tourné & renuerſé ſur le dos; & de là vient qu'il y a des habitans aſſez hardis pour ſe ietter à la nage apres lui, le combattre à coups de couſteaux, & le contraindre de fuyr. Pluſieurs tiennent que ſon eſtomach n'a

point d'orifice inferieur ; & qu'apres auoir tiré la substance de ce qu'il mange, il est contraint, (permettez-moy d'appeller les choses par leurs noms) de faire de sa gueulle vn fondement, retournant son estomach, comme qui retourneroit vn sac, pour ietter ses excremens dehors. Ie ne sçay si cela est veritable; mais i'ay veu faire le tour à vn qui fut pris dans vn nauire où i'estois : car comme on luy eut donné vn coup de hache sur la teste, il retourna son estomach, comme qui retourneroit vne poche, en sorte qu'il parut iusques hors de sa gueulle, & vuida plus d'vn boisseau de villenie qu'il auoit mangé. On trouue dans sa teste deux ou trois cüeillerées de ceruelle blanche comme neige, laquelle estant desseichée, mise en poudre, & prise dans du vin blanc, est vn excellent remede pour la grauelle. On fait de l'huille à brusler de son foye : Il en fut pris vn, peu de temps auant que ie m'en retournasse en France, dont le seul foye donna quarante pots d'huille.

Sa chair n'est quasi que de la filasse, & sent fort le bouquain, de sorte que peu de personnes en veulent manger : on tient aussi pour certain qu'elle donne le flux de sang. La necessité m'a contraint d'en manger plusieurs fois sur mer, sans autre saulce que l'apetit, sans neantmoins que i'en aye ressenty aucun mal. Ie crois qu'il ne fait tort, & ne cause ce flux de sang, qu'à ceux qui en mangent par excez

De la Becune *&* autres poissons dangereux.

§. V.

LA Becune à proprement parler, n'eſt autre choſe que le vray brochet de la mer; car il eſt entierement ſemblable à ceux de nos riuieres de l'Europe, excepté qu'il eſt beaucoup plus grand: car il ſe rencontre des becunes qui ont plus de huit pieds de longueur. Ce poiſſon eſt gourmand, carnaſſier, & hardy, & autant, ou plus dangereux que le *Requiem*, que ie viens de décrire: car outre qu'il mord plus facilement que luy, il ne s'eſtonne nullement du bruit, non plus que des mouuemens qu'on peut faire dans l'eau, voire meſme, c'eſt pour lors qu'il ſe lance ſur les perſonnes pour les deuorer.

Sa chair a le meſme gouſt que celle du brochet; mais on ne la mange pas bien aſſeurément, dautant que ſi on n'y prend garde de bien prés, elle eſt capable d'empoiſonner tous ceux qui en auroient mangé. C'eſt pourquoy, celuy qui en voudra manger en toute aſſeurance, doit luy regarder aux dents, & gouſter de ſon foye: S'il a les dents bien blanches, & le foye doux, il en peut manger en toute ſeureté: mais s'il les a tant ſoit peu noircies, & le foye amer ou acre; on n'en doit non plus gouſter que ſi c'eſtoit de l'arſenic: en effet, c'eſt vn poiſon qui n'eſt pas moins dangereux. On dit dans les iſles que cela vient de ce que ce poiſſon mange de la

Mancenille, qui tombe des arbres dans la mer, & ie le crois ainsi; car moy-mesme en ay pensé mourir, pour auoir mangé quelques *Soldats* qui s'en estoient repeus.

Il se trouue encore deux autres sortes de poissons dans l'Amerique, qui ne sont pas moins dommageables que celuy-cy: dont l'vn estant mangé, enyure comme si on auoit beu du vin par excez, & cause tous les mesmes effets que le vin fait dans vn yurogne. Si on en mange beaucoup, il fait dormir le long somme, c'est à dire, mourir. Mais si on en mange peu, apres auoir dormy cinq ou six heures, on est tout à fait guaranty.

Le second cause d'estranges choliques & desgorgemens de bile dans les intestins; si on reschappe apres en auoir mangé, il fait peler la plante des pieds, & la paulme des mains. I'ay veu vn ieune Gentil-homme, qui apres en auoir mangé, & pensé mourir, me monstra les paulmes de ses mains qui estoient toutes pelées & contrefaites. Ie ne puis faire aucune description, ny de l'vn, ny de l'autre, dautant que ie ne les ay point veu, ny peu apprendre de ceux qui m'en ont parlé, de quelle forme ils estoient. On se peut seruir de la mesme precaution que i'ay rapporté de la Becune, contre le venin de ceux-cy.

Du Poisson armé.

§. VI.

IL se rencontre le long de toutes les costes des Indes Occidentales, vne sorte de poisson armé, duquel la description sera sans doute plus curieuse & plus agreable, qu'il n'est vtile dans le pays. Il est gros comme vn balon, presque tout rond, & n'a qu'vn petit moignon de queuë qui le fasse differer d'vne boulle. Et c'est pour cette raison que tous les Autheurs l'appellent *Orbis*. Il n'a point de teste, mais il a les yeux & la queuë attachée au ventre: La nature qui la priue de dents, luy a donné en leur place deux petites pierres blanches, fort dures & larges d'vn poulce, qui sont comme deux petites meules de moulin, desquelles il moud, casse, brize, & escrase les Cancres de mer, & les petits cocquillages, desquels il fait sa nourriture. Il est tout armé de petites pointes grosses & longues comme des fers d'esguillettes, pointuës comme des aiguilles. Il les dresse, besse, biaise, & trauerse comme bon luy semble, & selon ce qu'il en a besoin.

La pesche de ce poisson est vn tres-agreable passetemps. On luy jette la ligne, au bout de laquelle est attaché vn petit ameçon d'acier, couuert d'vn morceau de cancre de mer, duquel il s'approche tout incontinent : mais voyant la ligne qui tient l'ameçon, il entre en deffiance, & fait milles petites caracolles autour de luy : il le gouste quelquefois

ſans le ſerrer, puis le laſche tout à coup : il ſe frotte à l'encontre & le frappe de ſa queuë, comme s'il n'en auoit aucune enuie : Et s'il voit que pendant cette ceremonie, ou pluſtoſt pendant cette ſingerie, la ligne ne branſle point, il ſe jette bruſquement deſſus, aualle l'ameçon & l'appas, & ſe met en eſtat de fuyr. Mais ſe ſentant arreſté par le peſcheur qui tire la ligne à ſoy, il entre en vne telle rage & furie, qu'il dreſſe & heriſſe toutes ſes armes, s'enfle de vent comme vn balon, & bouffe comme vn poulet d'inde qui fait la roue : il ſe darde en auant, à droit, & à gauche, pour offenſer ſes ennemis de ſes pointes, mais en vain ; car pendant, s'il faut ainſi dire, s'il enrage de bon cœur, & creue de dépit, les ſpectateurs s'éuentrent de rire. En fin, voyant que toutes ſes violences ne luy ſeruent de rien, il employe les ruſes ; il beſſe tout à fait ſes pointes, ſoufle tout ſon vent dehors, & deuient flaſque comme vn gand moüillé : en ſorte qu'il ſemble qu'au lieu du poiſſon armé qui menaçoit tout le monde de ſes pointes, on ayt pris vn méchant chiffon moüillé. Cependant, on le tire à terre, & alors connoiſſant que toute ſon artifice ne luy a de rien ſeruy, que tout de bon, on a enuie d'auoir ſa peau, & que deſia il touche le roch ou le grauier de la riue, il entre en de nouuelles boutades, fait le petit enragé, & ſe démene eſtrangement. Se voyant à terre, il heriſſe tellement ſes pointes, qu'il eſt impoſſible de le prendre par aucune partie de ſon corps, ſi bien qu'on eſt contraint de le porter auec le bout de la ligne

vn peu loin du riuage, où il expire vn peu de temps apres.

Dans tout le corps de cét animal, qui est quelquefois aussi gros qu'vn boisseau, il n'y a pas plus à manger qu'à vn petit Macreau. On luy trouue dans le ventre vne certaine bourse remplie de vent, de laquelle on fait vne colle la plus tenace & la plus forte qui se puisse faire.

Des poissons volants, & de la Dorade.

§. VII.

I'Ay ci-deuant parlé des petits poissons volans, qui se rencontrent vers les Canaries, & par toutes les Indes, il en faut icy faire la description. I'en ay remarqué principalement de deux sortes, qui toutes deux ont la forme des Goüjons de France, mais differentes en grandeur, en la forme de leurs aisles, & en leur vol. Les plus grands n'excedent de guere la grandeur d'vn haran, leurs aisles (qui ne sont à proprement parler que leurs nageoires) leur prennent depuis le deffaut de leur teste, iusqu'au bout de la queüe; de sorte qu'elles ont bien vne paulme de long, & deux ou trois poulces, au plus, de large, leur vol est aussi plus fort, plus esleué & plus roide. Les plus petits ne sont pas plus gros que des petits goujons, & ont les aisles plus courtes, & beaucoup plus larges à proportion que les autres, elles sont arrondies par le bout, &, si ie ne me trompe, ils en ont deux de chaque costé, ie ne l'asseure pas; car ie

n'en ay iamais tenu dans ma main, comme i'ay fait des plus grands.

Ie ne pense iamais à ces petits poissons, qu'il ne me souuienne du miserable estat de l'homme depuis le peché, contre lequel il semble que tous les élements conspirent pour vanger l'iniure par luy faite à leur commun Createur, & luy procurer la mort qu'il a merité par son crime. Car la Mer, la Terre & le Ciel nourrissent tant d'ennemis à ces petits poissons, qu'ils n'ont aucun lieu de refuge asseuré, où on ne leur dresse des embusches mortelles. Ils ont dans la mer pour premier ennemy la Dorade, qui est le plus beau poisson que i'aye iamais veu en ma vie. Il est quasi de la façon d'vne aloze, & porte enuiron quatre pieds & demy de longues: Toute la peau du dos est d'vn vert doré, tout parsemé de petites estoilles d'azur, & de petites escailles d'or, si joliment agencées, qu'autre que cette sapience qui se ioüe dans la rondeur de la terre, ny pourroit auoir si bien reüssi; tout le ventre est gris, enrichy des mesmes petites escailles dorées, & semble estre vn tres-beau drap d'or. Tout le musle est vert, mais tout surdoré; & aux deux costez de la teste s'esleuent deux beaux gros yeux ronds & dorez, qui brillent comme deux Soleils: mais ce qui couronne tout cela, est qu'il passe pour vn des plus excellens poissons de la mer, i'en parle comme sçauant pour en auoir plusieurs fois mangé.

Cét ennemy iuré de ces petits poissons, autant cruel qu'il est beau, les poursuit incessamment, &

cela auec tant de visteſſe, que ſe voyant preſſez des mortelles atteintes de ſes cruels ennemis, ils prennent le vol, abandonnent leur élement ordinaire, pour aller chercher dans l'air quelque azile plus asſeuré & plus fauorable qui les guarantiſſe de la mort mais en vain; car ils n'ont pas pluſtoſt pris l'eſſort, qu'vn grand nombre d'oyſeaux (leſquels ne ſe nourriſſent que de ces petits poiſſons) fondent ſur eux comme la foudre, & en deuorent, en griſſent, & en tüent autant qu'ils en peuuent attraper. Que s'il arriue qu'ils prennent le vol en vn lieu où ces oyſeaux ne ſe rencontrent pas, le Soleil qui fait du bien à tout ce qui eſt ſublunaire, deſſeichant impitoyablement les aiſles de ces petits fugitifs, les contraint de ſe retirer dans leurs maiſons, où ils ne manquent pas de rencontrer ſous le ſeüil de la porte le ſepulchre qui les engloutit tout viuans, ie veux dire la gueulle de la Dorade, qui les ayant veu partir ſe couche dextrement ſur le coſté, & les conduit de l'œil ſans les quitter aucunement, iuſqu'aux lieux où ils doiuent tomber, & là les receuant au vol, en fait cruellement ſa curée. Leur vol eſt ordinairement plus grand de nuict que de iour; mais quoy qu'en ce temps là ils ſoient à l'abry, tant des ardeurs du Soleil, que de la cruauté des oyſeaux, neantmoins ils ne ſont pas ſans peril; car rencontrant ſouuent les voiles des nauires, ils tombent dedans, & n'ont pas meilleure compoſition des hommes que de leurs plus grand ennemis. Si vous me demandez d'où vient qu'ils ont tant d'en-

nemis, ie n'en sçay point d'autre raison, que la delicatesse de leur chair, & la bonté de leur goust qui les fait rechercher par la sensualité des hommes, des oyseaux, & des poissons.

De la Remore.

§. VIII.

SVr ce *Requiem* si prodigieux, duquel i'ay parlé au commencement de ce Liure, il y auoit quatre ou cinq Remores si opiniastrement attachées, qu'elles ne lascherent iamais prise, qu'apres la mort, encor eusmes-nous bien de la peine à les en retirer. Elles auoient enuiron vn pied de long, de la forme & de la grosseur (quand au corps) d'vne petite rousette, & la peau assez semblable, mais vn peu plus brune par dessus le dos, qui va tousiours en blanchissant iusques sous le ventre. Elles ont vne empennure sur le dos, qui va iusques vers la queüe, & vne autre depuis le nombril, mais plus courte que celle de dessus; la queuë est composée des mesmes empennures: elles ont aussi deux aislerons ou nageoires assez proches de la teste: elles portent moitié sur la teste, moitié sur le dos vne forme de semelle platte comme la semelle d'vn soulier; mais toute découpée d'vn double rang de rides qui trauersent la largeur. Ces deux rangs de rides sont separées ou diuisées par vne raye, qui tire depuis vn bout iusqu'à l'autre de cette semelle par le milieu;

c'eſt par là, qu'elles s'attachent aux Rochers, aux Nauires & aux Poiſſons.

Pour moy, ie ne ſçaurois ſoûmettre mon iugement à ce que quelques Autheurs afferment de la Remore, diſant qu'elle arreſte tout court vn nauire qui cingle à toutes voiles en plaine mer : car il y a vne ſi grande quantité de Remores dans toutes les Indes Occidentales, qu'à peine ſe trouue-il vn nauire qui n'en ait pluſieurs attachées ſous ſoy : & cependant depuis tant de ſiecles que ces iſles ſont frequentes, il ne ſe remarque point qu'il y ait eu vn ſeul nauire arreſté. Cela me fait croire que ces deux ou trois nauires que l'on dit auoir eſté arreſtées par les Remores, ont eſté detenus par miracles ou par charme, & que dans ce temps-là on trouua quelques Remores attachées à leur ordinaire, à ces nauires, auſquelles on attribua fauſſement la cauſe de cette detention.

Il s'en trouue de beaucoup plus grandes, que celes que i'ay décrites ; car i'en ay veu pluſieurs qui auoient plus d'vn pied & demy de longueur. Elles ſont fort amies des nauires, & les quittent rarement quand elles les ont vne fois rencontré. Elles ont gourmandes, engloutiſſent l'ameçon ſi toſt qu'il eſt dans l'eau, & ne ſe rebuttent point pour auoir eſté manquez trois ou quatre fois. C'eſt vn poiſſon vn peu mollaſſe, mais d'aſſez bon gouſt : i'en ay mangé pluſieurs fois.

Du petit poisson appellé Pilote.

§. IX.

LE Pilote est vn petit poisson, qui approche fort de la grandeur & de la forme du Macreau. Il est appellé Pilote, parce qu'ayant fait rencontre d'vn nauire, il ne quitte iamais la proüe qu'il ne soit arriué au port. On le voit tousiours nager à vn pied d'eau deuant le nauire, à vne thoise ou deux d'iceluy, sans iamais s'écarter ny à droit ny à gauche. I'en ay veu vn dans mon premier voyage aux Indes, qui nous conduisit plus de cinq cens lieuës, apres lesquelles le Pilote du nauire tua d'vn coup de trident, le Pilote poisson.

Il semble que ce petit animal ait esté particulierement creé, pour donner de l'exercice & de l'inquietude au *Requiem*; car il ne s'en voit point qui n'ait son Pilote deuant soy, qui semble luy seruir de guide sans l'abandonner aucunement; & veritablement il y a du plaisir à voir le petit Pilote, se goberger & se donner carriere deuant cette beste carnassiere, qui se voyant, s'il faut ainsi dire, morguée de ce petit poisson, le deuore à tout moment des yeux, & enrage de ne le pouuoir manger de la gueulle. Si-tost que le petit Pilote se trouue sur la teste du *Requiem*, le *Requiem* se retourne promptement pour l'engloutir: mais le petit gaillard & allaigre Pilote, est plustost à la queuë du *Requiem*, qui n'a fait la moitié du tour; de sorte qu'ouurant

la

la gueulle, il est contraint de boire vn coup d'eau, au lieu de manger vn morceau: Si tost qu'il est retourné, le Pilote passant gaillardement par dessus son corps, gaigne le deuant, & fretillant la queuë luy ensoufflette de temps en temps le mufle, comme pour se mocquer de ce qu'il a manqué sa prise. Iugez si cela est capable d'inquieter, ou plustost faire enrager vne beste de haut appetit, comme est le *Requiem.*

De la Galere.

§. X.

IE vous aduoüe, que ie ne sçay sous quelle cathegorie ie dois ranger la Galere; car outre qu'elle n'a ny teste, ny yeux, ny gueulle, ny pattes, ny aislerons, en vn mot aucune forme d'animal; on ne sçauroit remarquer en elle aucun mouuement ny sentiment, sinon par des coniectures. Quoy qu'il en soit, il est certain qu'elle naist de l'escume d'vn petit Limaçon de mer, qui estant exposé aux rayons du Soleil le long de la riue, pousse cette escume dehors, de laquelle se forme comme vne petite vesie claire & transparante, comme vne feüille de talc bien fin. Dans son commencement elle n'est pas plus grosse qu'vn petit œuf de pigeon; sa forme est tant soit peu plus longue que celle de l'Oualle, le dessus va en retressissant à guise de la creste d'vn coq: Au gros bout d'icelle pendent certains fibres ou filamans, gluants comme de l'empoix: elle est

de couleur violette, & tout le dessus de la creste est bordé d'vn filet incarnat.

Les marées venant à l'emporter en mer; elle croist par succession de temps, iusqu'à la grosseur d'vn gros œuf d'oye, ou quelque peu dauantage: elle flotte perpetuellement sur l'eau au gré des vents & des ondes sans iamais s'enfoncer: elle est autant agreable à la veuë, qu'elle est dangereuse au corps: car ie puis bien asseurer auec verité, que cette Galere est chargé de la plus mauuaise marchandise qui fut iamais sur la mer, & qu'elle porte en soy le venin le plus prompt & le plus subtil, qui soit dans tout le reste des creatures. I'en parle comme sçauant, & comme en ayant fait l'experience à mes dépens. Car vn iour que ie gouuernois vn petit Canot, ayant aperceu en mer vne de ces Galeres, ie fus curieux de voir la forme de cét animal, & de rechercher attentiuement, si i'y pourrois rencontrer quelque chose de remarquable. Ie ne l'eus pas plustost prise, que tous ses fibres m'englüerent toute la main, & à peine eus-je senty la fraischeur, (car il est froid au toucher) qu'il me sembla auoir plongé mon bras iusqu'à l'espaule, dans vne chaudiere d'huille boüillante, & cela auec de si estranges douleurs, que quelque violence que ie me pû faire pour me contenir, de peur qu'on ne se mocqua de moy, ie ne me pû empescher de crier par plusieurs fois à pleine teste, misericorde mon Dieu, ie brusle, ie brusle: De bonne fortune pour moy, cela m'arriua à deux heures apres midy: car

s'il arriue qu'on tombe dans cét accident au matin, la douleur croist tousiours iusqu'à midy, & diminuë à mesure que le Soleil décline ; & le Soleil se perdant dans l'horizon, on est tout à fait guaranty. Il n'y a point d'autre remede à cette douleur que la patience.

Des trois especes de tortuës, sçauoir la tortuë franche, le Caret & la Kaoüanne.

§. XI.

LA forme de la Tortuë estant si commune, qu'elle ne peut quasi estre ignorée de personne; Ie me contenteray de décrire seulement ce que celles de ces isles ont de particulier, & qui les fait distinguer de celles de l'Europe. Ces Tortuës donc sont des animaux stupides, lourds & sans ceruelle (car dans toute la teste qu'elles ont grosse comme celle d'vn veau, il ne s'en trouue pas plus gros qu'vne petite febue.) Elles ont la veuë excellente, leur grandeur est si prodigieuse, que la seule escaille de dessus, porte quelquefois cinq pieds de longueur, & quatre de large, leur chair est si semblable à celle du bœuf, qu'vne piece de Tortuë mise auprés vne de bœuf, ne pourroit estre distinguée qu'auec beaucoup de peine. Il y a des Tortuës franches, qui donnent plus d'vn demy baril de viande toute des-ossée, sans y comprendre la teste, le col, les pattes, la queuë, les trippes & les œufs, desquels vingt hommes feroient vn bon repas: & outre cela

on tire quelquefois tant de panne, que de la graisse superfluë, on en fait quinze ou vingt pots d'huile iaune comme de l'or, excellente pour les fritures & pour toutes sortes de saulces.

I'ay creu fort long-temps que les Tortuës de ces quartiers auoient trois cœurs : car au dessus du cœur (qu'elles ont gros comme celuy d'vn homme) sort vn gros tronc d'arteres, aux deux costez duquel sont attachez deux autres façons de cœur gros comme des œufs de poulle , & de la mesme forme & substance que le premier: mais i'ay depuis changé d'opinion, & crois fermement que ce ne sont que les oreilles du cœur. Quoy qu'il en soit, il est certain que cela bien ajusté sur vne table, compose vne fleur de Lys, d'où on peut tirer vne coniecture assez auantageuse du progrez de nos Colonies Françoises dans l'Amerique, puisque la Prouidence de Dieu, qui ne fait rien en vain, a planté la fleur de Lys au cœur de l'animal, qui est le Hierogriphe du pays.

De la Kaoüanne.

§. XII.

LA Kaoüanne differe de la tortüe franche, en ce qu'elle a la teste beaucoup plus grosse à l'équipolent du corps, que le reste des autres tortües. Elle est plus méchante, & se deffend de la gueulle & des pattes, lors qu'on se met en deuoir de la prendre & de la tourner : Et quoy qu'elle soit la

plus grande de trois especes, elles est neantmoins fort peu estimée, comme ayant la chair noire, sentant la marine, & d'vn assez mauuais goust L'huille qu'on en tire est acre, & gaste les saulces dans lesquelles elle est mixtionnée; on n'en mange qu'à faute d'autres.

Du Caret.

§. XIII.

LE Caret est la plus petite de toutes les trois especes, la chair n'en a pas si bonne que celle de la tortuë franche; mais elle est beaucoup meilleure que celle de la Kaoüanne. L'huille qu'on en tire est excellente pour les debilitez de nerfs, gouttes syatiques, & pour toutes les fluxions froides. Ie connois des personnes qui s'en sont seruies fort vtilement, pour des maux de reins causez par des efforts. Mais sur tout, ce qui le fait estimer, est l'écaille qu'il porte sur le dos, qui vaut iusqu'à six francs la liure. Toute la dépoüille d'vn Caret consiste à quinze feüilles, dix plattes, & cinq en dos d'asne: Des dix plattes, il y en a quatre grandes qui doiuent porter iusqu'à vn pied de haut, & sept poulces de large. Le beau Caret doit estre espais, clair, transparent, de couleur d'antimoine, & jaspé de noir & de blanc. Il y a des Carets qui portent six liures de feüilles sur le dos. On s'en sert à faire des peignes & d'autres petits ouurages, qui sõt d'vne exquise beauté & de prix. Voicy la façon de leuer ces feüilles de

dessus la grande escaille, qui est proprement la maison du Caret : apres en auoir tiré toute la chair, on fait du feu dessous, & ces feüilles venant à sentir le chaud, se leuent aisément auec la pointe d'vn cousteau.

La pesche des tortuës se fait en trois façons, sçauoir au Cheualage, à la Varre; & quand elles terrissent.

La tortuë Cheualle, c'est à dire, qu'elle se couple, depuis le commencement de Mars iusqu'à l'amy-May. Ie laisse toutes les circonstances de cette action, c'est assez de dire que cela se fait sur l'eau, en sorte qu'elles peuuent estre facilement découuertes : alors deux ou trois personnes se jettent promptement dans vn Canot, courrent sus, & les abordent facilement, ils leurs passe vn lac coulant dans le col, ou dans vne patte, ou bien n'ayant point de corde, il les faut prendre auec la main par dessus le col au deffaut de l'escaille. On les prend quelquefois toutes deux, mais pour l'ordinaire la femelle échappe. Pour lors les masles sont fort maigres & durs, & les femelles en tres-bon-point.

La Varre de la Tortuë se fait presque de la mesme façon que celle du Lamantin, excepté qu'au lieu de harpon au bout de la Varre, on y enclaue vn cloud carré, long de la moitié du doigt & fort pointu, auquel est attaché la ligne. La Varre estant jettée sur le dos de la tortuë, le cloud s'enfonce iusqu'à la moitié dans l'écaille, qui est toute composée dos, & y

tient comme ſi elle eſtoit fichée dans du cheſne. La tortüe ſe ſentant frappée, fait les meſmes efforts que le Lamantin, & les Varreurs les meſmes diligences.

Le Terriſſage des tortües ſe fait depuis la Lune d'Auril, iuſqu'à la Lune d'Aouſt; alors la tortüe ſe ſentant incommodée par l'accroiſſement, la peſanteur, & le grand nombre de ſes œufs, qui ſont quelquefois iuſqu'au nombre de plus de deux milliers, contrainte qu'elle eſt par vne neceſſité naturelle, qui ne ſe peut differer; de nuict elle quitte la mer, & vient reconnoiſtre le long de la riue vn lieu propre pour ſe deſcharger de ſon fardeau, ou au moins d'vne partie. En ayant reconnu vn propre pour cét effet, qui doit eſtre vne Anſe de ſable (c'eſt la bordure du riuage) elle ne pond pas cette nuict, mais ſe retire tout doucement dans la mer remettant la partie à la nuict ſuiuante, ou à vne autre bien prochaine. Tout le long du iour elle ſe promene paiſant l'herbe ſur des rochers dans la mer, ſans toutefois s'eſloigner du lieu où elle doit pondre.

Le Soleil venant ſur ſon declin, on la voit paroître tout proche de la lame, regardant deçà & delà, comme ſi elle ſe deffioit des embuſches. Si elle voit quelqu'vn ſur le bord du riuage, elle va chercher ailleurs vn lieu plus aſſeuré: que ſi elle n'apperçoit perſonne, elle vient à terre à la faueur de la nuict, & apres auoir bien regardé de tous coſtez, elle ſe met à trauailler, & à creuſer dans le ſable auec

les pattes de deuant, fait vn trou tout rond, large d'vn pied & profond de deux ; ce qui estant fait, elle s'ajuste le dessus, & se met à vous conter du derriere deux ou trois cens œufs, gros & ronds comme des balles de jeu de paulme. L'escaille de ces œufs est souple comme du parchemin moüillé; leur blanc ne cuit iamais, quoy que le iaune durcisse facilement. La tortüe demeure plus d'vne bonne heure occupée à pondre, & pendant ce temps, vn chariot luy passeroit sur le corps, sans qu'elle se bougeast de la place. Ayant acheué de pondre sans qu'on l'ait interrompuë, elle bouche si proprement le trou, & remuë tant de sable tout autour, qu'on a toutes les peines du monde à les trouuer. Cela fait, elle les abandonne & s'en retourne à la mer. Les œufs se couuent d'eux mesme dans le sable, où ils sōt quarante iours, au bout desquels les petites sortes grosses comme de petites cailles, & fuyent droit à la mer, sans qu'on leur en ayt monstré le chemin. Estant prises auant que d'y estre arriuées, on les fricasse toutes entieres, & c'est vn mest delicieux.

Quantité de *Requiems*, & autres grands poissons leur font vne cruelle guerre, & en auallent quasi autant qu'il en descend en la mer : & c'est vn dire commun des habitans, que si de chaque ponaison il en réchapent deux, toute la coste en seroit couuerte. Celles qui échapent se retirent dans des marests ou estangs d'eau salée, sous des roches, & dans des racines d'arbres qui sont dans la mer, où ils viuent

iusqu'à

iuſqu'à ce qu'ils ſoient en eſtat de fuyr ou de ſe deffendre. Elles ne terriſſent iamais que de nuict, & meſme elles attendent que la Lune ſoit couchée. Quand il pleut, qu'il eſclaire, & qu'il tonne à tout rompre, c'eſt alors qu'elle territ en plus grande abondance.

Si-toſt que la Tortüe commence à terrir, nos François ſe mettent en campagne ſix ou ſept enſemble, & équippent vn Canot qui porte dix, douze, ou quinze barils, ou quelquefois trois ou quatre tonneaux. Chacun contribuë également en victuaille & en ſel pour ſaler la viande, & vont chercher au loin les Anſes les plus frequentées des Tortües, & là, diuiſant la nuict en quatre, chacun garde, & fait ſentinelle le quart de la nuict, & fait des reueües de temps en temps tout le long de l'Anſe. Ayant rencontré quelque tortüe, ils la tournent ſur le dos, & la laiſſent là iuſqu'au lendemain, ſans craindre qu'elle ſe puiſſe retourner. S'il arriue qu'elle ſoit ſi grande, qu'vn homme n'en puiſſe venir about, il la met aiſément à la raiſon, luy cinglant quatre ou cinq coups de maſſuë ſur le bec. Ceux qui ſe veulent donner du plaiſir ſe mettent ſur ſon dos, luy bouchent les yeux de leurs doigts, & la conduiſent où bon leur ſemble; mais fut-elle à dix lieües dans la terre, ſi on la laiſſe en liberté, elle prend ſa route droit à la mer, quand meſme on luy auroit fait faire cent tours.

Le Caret vient reconnoiſtre la terre dix-ſept iours auparauant, que de pondre ſes œufs; de ſorte

que rencontrant vn train de Caret, si on ne trouue point ses œufs, il y faut venir le dix-septiéme iour en suiuant, & indubitablement on l'attrapera.

De plusieurs Poissons à Coquilles.

§. XIV.

IL se trouue encore tout le long de cette coste grand nombre de Homars, qui est vne façon d'escreuisse de mer; & ie crois que c'est ce que les Pescheurs de nos costes appellent, Paon de mer. I'en ay veu vn que trois hommes n'auroient pû manger: la chair en est fort indigeste, comme aussi celle des Cancres de mer qui s'y trouuent en grand nombre, & de toutes les façons.

Il y a vne grande quantité de *Burgaux*, desquels on tire la Burgadine, plus estimée des ouuriers en nacre que le nacre de perle. On y trouue aussi grand nombre de pourcelaines de couleur d'agathe, & vne infinité d'autres petits coquillages assez beaux: Des Moules en plusieurs endroits: & des huistres pas plus grosses que les petites d'Angleterre. Il y en a vne sorte qui a vn barbillon dans le milieu, & ie crois qu'elle est dangereuse, car elle a vn goust acre qui ne témoigne rien de bon.

DES POISSONS DE RIVIERE.

CHAPITRE SECOND.

Du petit Titiry.

§. I.

IL ſe trouue dans la pluſpart des riuieres de toutes ces iſles, de petits poiſſons que les Sauuages appellent *Titiry*. Ils ne ſont pas plus gros que de petits fers d'éguillettes : leur corps eſt tout marqueté de noir & de gris, & ont vne petite empennure ſur le dos, & vne ſous le ventre: deux petites nageoires proche de la teſte; & vne queuë de la meſme eſtoffe: mais tout cela eſt meſlé de trois ou quatre couleurs, de rouge, de vert, & de bleu. Ces couleurs ſont ſi viues, qu'il ſemble que ce ſoit de l'émail appliqué ſur luy. Cela ne paroiſt pourtant guere, ſi ce n'eſt dans l'eau, lors qu'ils ſe ioüent & font de petites caracoles les vns apres les autres. Ie crois que ce ſont les maſles qui ont ces auantages de couleur; car la pluſpart n'en ont point.

Pluſieurs fois pendant l'année, on les voit remonter de la mer vers la montagne en ſi grande quantité, que les riuieres en ſont toutes noires. Or comme nos riuieres ſont torrens, qui ſe precipitent auec impetuoſité à trauers des rochers, ces petits

poiſſons gagnent tant qu'ils peuuent le long des riues où les eaux ſont moins rapides ; & quand ils rencontrent vn ſault-d'eau, dont la rapidité les emporte, ils ſe jettent hors de l'eau, & s'attachent contre la roche, & ſe gliſſent à force de remüer, iuſqu'au deſſus du courant de l'eau. Vous en voyez plus de deux pieds de large, & plus de quatre doigts d'eſpois, attachez ſur vne roche, qui tous les vns ſur les autres s'efforcent à qui aura pluſtoſt gagné le deſſus, c'eſt là où on les prend; car il ne faut que mettre vn vaiſſeau deſſous, & les pouſſer dedans auec la main. Vn chacun en fait de bons repas lors qu'ils remontent, ſans qu'on s'apperçoiue aucunement qu'ils diminüent. I'ay creu fort long-temps qu'ils deſcendoient à la mer pour y jetter leur rocgue, & qu'eſtant formez ils remontoient à la montagne : mais i'ay changé d'opinion depuis que i'ay remarqué, que cela n'arriue que deux ou trois iours apres de grandes aualaſſes d'eau qui les entraiſnent à la mer, & que meſme la pluſpart ſont tous pleins de rocgue en remontant.

De quelques poiſſons qui ont du rapport auec ceux de la France.

§. II.

DE tous les poiſſons qui ſe trouuent dans la Guadeloupe, il ne s'en rencontre point de ſemblables à ceux de la France, ſi ce n'eſt quelques anguilles, de petites loches, des teſtars auſſi gros

que la jambe, & des *Mulets* en grande quantité. Tout le reste sont des poissons plats aussi grands que des carpes, mais tout differents : ces poissons estant pris auec la ligne, & éleuez hors de l'eau, grondent comme des petits cochons, leur goust est excellent.

I'ay vne fois pris vn poisson dans vne riuiere de la grande terre, qui auoit plus de deux pieds entre queüe & teste, il estoit semblable à vne carpe, & en auoit mesme le goust ; mais toutes ses écailles estoient rouges comme du sang.

I'aurois encore en ce traité à faire la description de plusieurs autres poissons, comme de la *Bonite*, des Carangues, des Capitaines, des Sardes, des Grandes escailles, des Lunes, des Bourses, des Grondeurs, des Laquais, des Perroquets marins, & de tous les poissons de roche, qui sont en tres-grand nombre, & d'vne infinité d'autres, desquels ne sçachant rien de bien particulier, & qui soit digne d'estre remarqué; Ie me contenteray de dire qu'ils sont tres excellents, & en si grande quantité tout le long de cette coste, que d'vn seul coup de filet, on en charge quelquefois vne chaloupe.

II. TRAITE'.

DES ANIMAVX DE L'AIR.

DES OYSEAVX.

CHAPITRE PREMIER.

POur le regard des oyſeaux, l'Amerique ſans contredit l'emporte par deſſus toutes les parties du monde : car s'il eſt queſtion de la beauté, il y a-il rien de plus beau que les *Caniuets*, les *Aras*, & les Perroquets, deſquels toutes ces terres ſont remplies, & qui ſont autant diſſemblables en beauté de plumage, qu'ils habitent des terres, d'iſles & de coſtes differentes? il eſt indubitable que la pluſpart d'iceux iroient de pair auec le Phenix (s'il eſt vray toutefois que le Phenix ayt vn autre eſtre que celuy qu'il s'eſt acquis dans l'opinion des trop credules.) Ceux qui ont veu le *Flamand* en vie; auoüeront ingenuëment qu'il doit tenir rang entre les plus beaux oyſeaux du monde. Ie ne dis rien des *Tocans*, des *Occols*, & d'autres qu'on nous apporte de la terre ferme, qui nous rauiſſent de la beauté de leurs plumages. I'ay veu quelques veſtemens qui eſtoient faits des dépoüilles de ces oyſeaux par quelques femmes ſauuageſſes, qui auroient fait honte aux tabits & aux draps d'or de l'Eu-

rope. Mais combien Dieu a-il renfermé des gentillesses dans le petit *Colibris*, qui semble est vn racourcy de tout ce qu'il y a de plus beau dans le plumage de tous les autres oyseaux, & n'auoir esté fait que pour contenter la veüe des hommes? Ceux qui frequentent les costes des isles Occidentalles, sont témoins de cette verité : mais comme dans cét œuure tout mon but n'est autre que la satisfaction des curieux, i'ay crû à propos de le faire voir dans le destail.

De l'Arras.

§. I.

NOus auons dans la Guadeloupe trois sortes de Perroquets, à sçauoir l'Aras, le Perroquet, & la Perrique, tous differens de ceux qui se rencontrent dans les isles circonuoisines; car chacune d'icelles a ses Perroquets tous dissemblables en grandeur de corps, en ton de voix, & en diuersité de plumage.

L'Aras est vne sorte de Perroquet plus grand que tous les autres; car quoy que les Perroquets de la Guadeloupe soient plus grands que tous les autres Perroquets, tant des isles que de la terre ferme; celuy-cy les surpasse d'vn tiers en grandeur. Il a la teste, le col, le ventre, & le dessus du dos, de couleur de feu: Ses aisles sont meslées de plumes iaunes, de couleur d'azur, & de rouge cramoisy: Sa queüe est toute rouge, & longue d'vn pied & demy; les Sauua-

ges se panadent des plumes de sa queüe, & en font grande estime: ils s'en fichent dans les cheueux, s'en passent dans le gras des oreilles, & dans l'entre-deux des narines pour leur seruir comme de moustaches, & ils s'imaginent tout de bout qu'ils en sont beaucoup plus gentils & dignes d'estre admirez des Europeans.

Cét oyseau vit de graines & de quelques fruicts qui croissent sur les arbres : mais principalement des pommes de *Mancenille*, qui est vn tres-subtil & caustic poison aux autres animaux. C'est la chose la plus belle du monde, que de voir dix ou douze Aras sur vn arbre bien vert, iamais on ne vit vn plus bel émail. Il a le ton de la voix fort & perçant, il criaille tousiours en volant ; ceux qui les sçauent contrefaire, les font arrester tout court. Il a le port graue & asseuré, & tant s'en faut qu'il s'estonne pour plusieurs coups de fusils tirez sur l'arbre où il est branché ; qu'au contraire il regarde & conduit de l'œil ses compagnons, qui tombent morts à terre, sans s'en esbranler aucunement; si bien qu'on en tire quelquefois cinq ou six sur vn mesme arbre, sans qu'ils fassent mine de s'enuoler.

Les Sauuages se seruent d'vn plaisant stratagesme pour les prendre vifs: ils espient l'occasion de les trouuer à terre, mangeans des fruicts qu'ils ont fait tomber des arbres; ils s'en approchent doucement à la faueur des arbres, puis tout à coup ils se prennent à courir, frappant des mains & remplissant l'air de cris & de hurlemens, capables non seulement

ment d'eſpouuenter des oyſeaux, mais de jetter de la terreur dans les cœurs les plus hardis. Alors ces pauures oyſeaux ſurpris & éperdus, comme s'ils auoient eſté inopinément frappez d'vn coup de foudre, perdent le ſouuenir de leurs aiſles, qui ſans doute les pourroient guarantir, & faiſans de neceſſité vertu, ils ſe couchent ſur le dos, ſe mettent ſur la deffenſiue, & ſe font tous blancs des armes que la nature leur a donné, c'eſt à dire, du bec & des ongles, deſquels ils ſe deffendent ſi vaillamment, que pas vn des Sauuages n'oſeroit mettre la main deſſus: ſi bien qu'ils ſont contraints de ſe tenir tout autour d'iceux, criant & heurlant comme des enragez, iuſqu'à ce qu'vn d'eux apporte vn gros baſton, lequel il applique ſur le ventre de l'oyſeau, qui ne manque pas auſſi-toſt de le ſaiſir du bec & des griffes: mais pendant qu'il s'amuſe à mordre, les Sauuages le lient & le garottent ſi eſtroitement ſur le baſton, qu'ils en font par apres tout ce qu'il leur plaiſt, & bien ſouuent les rendent priuez, & leur apprennent à parler; mais ils ne parlent iamais mieux que les Corbeaux de l'Europe.

La chair de cét oyſeau eſt fort dure, & eſtimée de pluſieurs, mal ſaine, & meſme veneneuſe, ie n'en ay pourtant iamais veu de mauuais effets, quoy que nos habitans en mangent fort ſouuent.

Des Perroquets.

§. II.

LE Perroquet de la Guadeloupe est quasi gros comme vne poulle, il a le bec & les yeux bordez d'incarnat : Toutes les plumes de la teste, du col, & du ventre sont de couleur violette, vn peu meslée de vert & de noir, & changeantes comme la gorge d'vn pigeon : Tout le dessus du dos est d'vn vert fort brun ; trois ou quatre des maistresses plumes de ses aisles sont noires ; toutes les autres sont iaunes, vertes & rouges. Il a sur les deux gros des aisles, deux belles roses composées des mesmes couleurs. Quand il herisse les plumes de son col, il s'en fait comme vne fraise autour de la teste, belle à merueille, dans laquelle il se mire, comme le Paon fait dans sa queuë. Il a la voix forte, parle tres-distinctement, & apprend promptement, pourueu qu'on le prenne ieune. Il vit de fruicts sauuages qui croissent dans les forests, exceptez qu'ils ne mange point de *Mancenille*. La graine de Coton l'enyure, & opere en luy tout ce que l'excez de vin fait en l'homme, & pour lors on les prend auec beaucoup de facilité.

Le goust de sa chair est excellent, mais changeant, selon la qualité de la nourriture qu'il prend; car s'il mange de la graine *d'Acaiou*, sa chair a vn goust d'ail assez agreable ; si de la graine de bois d'inde, elle sent le cloud de girofle & de canelle; si des

graines ameres, il deuient amer comme fiel: Quand il mange de la pomme de *Ienippa*, sa chair deuient toute noire, mais elle ne laisse pas d'estre de tres-bon goust. Quand il se nourrit de prunes de *Momins*, de *Cachimas*, & de *Gouyaues*, il est dans son embonpoint, & alors nos François en font vne estrange desgast.

Des Perriques.

§. III.

CE que nous appellons Perriques, sont de petits Perroquets tout verts, gros comme des Pies, & qui à vray dire, ne sont que de petits cajoleurs, qui ne peuuent non plus garder le silence que le cliquet d'vn moulin. Ils volent en bande, & se branchent tousiours sur les arbres les plus fueillus & les plus verts; de sorte qu'on ne les peut que bien difficilement apperceuoir: Et là vous les entendez cajoler & dégoiser pesle-mesle vn certain petit jargon si éclatant & si importun, qu'ils estourdissent les oreilles des passans: Et s'ils entendent qu'on parle bien haut, ils haussent le ton de la voix, & veulent tousiours auoir le dessus. Ils se nourrissent comme les autres Perroquets, mais la chair en est beaucoup plus delicate. Ils apprennent fort facilement à chanter, à parler, à sifler, & à contrefaire toutes sortes d'animaux. Ils sont plus gaillards, & donnent plus de diuertissement que tous les autres Perroquets.

Toutes ces trois eſpeces de Perroquets nichent dans les creux des arbres : leurs nids ſont faits de branches, de mouſſe, de coton, & de plumes. Les œufs ont la cocque de couleur de vert de mer. Eſtant éclos ils ne font que piailler & *cancanner*, iuſqu'à l'âge de ſix ou ſept mois. I'en ay veu parler diſtinctement auant que d'auoir quitté le *Cancanage*.

Du Flamand.

§. IV.

LE Flamand eſt vn oyſeau gros comme vne oye ſauuage; il a les plumes de couleur de Nacara, & eſt le plus haut monté de tous les oyſeaux que i'aye iamais veu en ma vie:car la jambe, qu'il n'a pas plus groſſe qu'vn doigt depuis le pied iuſqu'à la iointure, a vn grand pied & demy de roy:& autant depuis cette iointure iuſqu'à ſon corps. Il a la jambe toute rouge,& le pied à demy marin : il a le col rouge, fort menu pour la grandeur de l'oyſeau, & long d'vne demy thoiſe. Il a la teſte ronde & petite, à laquelle eſt attaché vn gros bec, long de quatre poulces,moitié rouge, & moitié noir,& recourbé en forme de cüeilliere,auec lequel il va chercher au fond de l'eau ſa nourriture. Il faut remarquer que les ieunes ſont beaucoup plus blancs que les vieux, & qu'ils rougiſſent à meſure qu'ils auancent en âge. I'en ay veu auſſi quelques-vns qui auoient les aiſles meſlées de plumes rouges, noires & blanches, & ie crois que ce ſont les maſles.

Ces oyſeaux ont le ton de la voix ſi fort, qu'il n'y a perſonne, en les entendant, qui ne creuſt que ce ſont des trompettes qui ſonnent. Ils ſont rares, & ne ſe voyent iamais, ſinon dans les ſalines les plus eſloignées du peuple. Ils ſont touſiours en bande, & pendant qu'ils ont la teſte cachée barbottant dans l'eau, comme les Cygnes, pour trouuer leur mangeaille: il y en a touſiours vn en ſentinelle, tout de bout, le col eſtendu, l'œil circonſpect, & la teſte inquiete: Si-toſt qu'il apperçoit quelqu'vn, il ſonne la trompette, donne l'alarme au quartier, prend le vol tout le premier, & tous les autres, le ſuiuent. Ils volent en ordre comme les Gruës; que ſi on les peut ſurprendre, ils ſont ſi faciles à tuër, que les moindres bleſſures les font demeurer ſur la place. La chair en eſt excellente, quoy qu'elle ſente vn peu la marine. Mais ſur tout la langue paſſe pour le plus friand morceau qui puiſſe eſtre mangé.

On les eſcorche, & de leur peau on en fait des fourrures, que l'on dit eſtre tres-vtiles à ceux qui ſont trauaillez des froidures & debilité d'eſtomach.

Du Colibris.

§. V.

LE Colibris eſt le plus petit, & le plus gentil de tous les oyſeaux du monde. Dans toutes les Indes Occidentales, il s'en trouue communément de deux ſortes, qui toutes deux diſputent de la beau-

té auec des auantages si égaux, que ie ne sçay de quel costé pencher pour donner mon suffrage: I'ayme mieux laisser cela indecis, & me contenter seulement d'en faire icy la description, afin qu'auec connoissance de cause, vous puissiez comme vn autre Pâris, donner la pomme d'or à qui elle appartient.

Le plus petit n'est pas plus gros que le petit bout du doigt: il a toutes les grandes plumes des aisles & celles de la queüe, noires: Tout le reste du corps & le dessus des aisles est d'vn vert brun, rehaussé d'vn certain vermeil, ou lustre, qui feroit honte à celuy du velours & du satin; il porte vne petite huppe sur la teste, de vert naissant, enrichy d'vn surdoré, qui brille & éclate comme s'il auoit vne petite estoille au milieu du front: il a le bec tout noir, droit, fort menu, & de la longueur d'vne petite épingle.

Le plus gros est enuiron la moitié gros comme le petit Roytelet de la France; il a les aisles & la queuë de mesme que le premier: Toutes les plumes de dessus le dos sont de couleur d'azur, il ne porte point de huppe sur la teste; mais en recompense elle est couuerte, & toute la gorge iusqu'à la moitié du ventre, d'vn certain velouté cramoisy changeant, & qui exposé à diuers iours, fait comme l'Iris, parade de mille belles couleurs, sans en determiner aucune. Ceux-cy ont le bec fort long, & fait en bec de Corbin.

Les femelles des premiers n'ont point la petite huppe sur la teste, non plus que celles des seconds,

l'ornement de la teste & du ventre. Le Soleil n'est pas plustost leué, que vous les voyez voltiger autour des fleurs, comme de petites fleurs celestes qui viennent courtiser celles de la terre, & sans iamais poser les pieds, vous leurs voyez donner mille baisers, fourrant leur petite langue (qui est composée de deux petits filets, & toute semblable à celle d'vne vipere.) Iusqu'au centre de la fleur, d'où ils tirent en mesme temps le plaisir & l'vtilité, le miel & leur nourriture.

Ie n'ay iamais rien veu en ma vie de plus gentil, ny de plus artistement trauaillé, que le nid de ces petits oyseaux: ils le font ordinairement sur les petites branches d'vn Oranger ou d'vn Citronier, ou sur les foibles cyons des Grenadiers, & bien souuent dans les Cases sur le moindre festu replié, qui pend de la couuerture. La femelle bastit le nid pendant que le masle va chercher les materiaux, qui sont du coton, qui n'a iamais esté mis en œuure, & qu'il cüeille luy-mesme sur les arbres; de la plus fine mousse des forests, & de petites escorces de gommiers. Il y a veritablement du plaisir à voir cette petite mesnagere en besogne: elle reuest premierement la branche, où le festu sur lequel elle doit faire son nid, de coton, à la largeur d'vn poulce, & si serrement que tout le petit édifice ne peut estre esbranlé: puis elle éleue là dessus vn petit rond de coton, de la hauteur d'vn doigt, qui est comme le fondement. Cela fait elle carde, s'il faut ainsi dire, tout le coton que luy apporte le masle, & le remuë

quasi poil à poil auec son bec & ses petits pieds, puis elle en forme son nid, qui n'est pas plus grand que la moitié de la cocque d'vn œuf de pigeon : à mesure qu'elle éleue le petit édifice, elle fait mille petits tours, pollissant auec sa gorge la bordure du nid, & le dedans auec sa queüe : puis elle reuest tout le dehors de ce petit édifice, de mousse, & de ces petites escorces de gommiers qu'elle colle tout à l'entour du nid, pour le guarantir des iniures du temps.

Tout cela acheué elle pond dedans deux œufs, guere plus gros que de petits poix, blancs comme de la neige. Le masle & la femelle les couuent alternatiuement l'espace de dix ou douze iours, au bout desquels les deux petits paroissent pas plus gros que des moucherons. Ie n'ay iamais pû remarquer en quoy consiste la bechée que la mere leur apporte, sinon qu'elle leur donne sa langue à succer, que ie crois estre toute emmiellée du suc qu'elle tire des fleurs.

Quelques-vns de nos François les tirent à coups de fusils, chargez d'vne petite pincée de sable au lieu de plomb : mais cela les dépoüille de leur plumage, & fait beaucoup perdre de leur lustre : mais nous auons appris des Sauuages vne methode pour les prendre vifs, faisant vne petite verge de roseau fort desliée de la longueur de deux pieds, laquelle on attache à vne baguette de dix ou douze pieds, & ayant incisé vn arbre que les François appellent *bois de soye*, on reçoit le laict qui en sort, lequel à for-

ce

ce de le remüer sur la main, l'espoisit & deuient en gluë, plus subtile & plus tenace que celle de la France. Cela fait on engluë la petite verge, & s'estant caché sous vn arbre qui soit fleury, ces petits oyseaux viennent à voltiger autour des fleurs, & pendant qu'ils s'occupent à les succer, on les touche facilement auec le bout de la verge, à laquelle ils demeurent attachés. Les ayant pris, on les fait seicher à la cheminée dans de petits cornets de papier, de peur que la fumée ne les gaste.

De la Fregate.

§. VI.

L'Oyseau que les habitans des Indes appellent *Fregate* (ie crois à cause de la vistesse de son vol) n'a pas le corps plus gros qu'vne poulle : il a l'estomach extremément charnu. Toutes ses plumes sont noires comme celles du Corbeau : il a le col moyennement long, la teste petite, deux gros yeux noirs, & la veuë autant ou plus perçante que celle de l'Aigle: il a le bec assez gros, tout noir, long de six à sept poulces, tout droit; mais le dessus est recourbé par l'extremité, en forme de crochet : il a les pattes fort courtes, deux griffes comme celles d'vn vautour, mais toutes noires: il a les aisles si prodigieusement grandes, que de l'extremité de l'vne à l'autre, il y a quelquefois sept à huit pieds: & non sans beaucoup de sujet, car ces aisles luy sont bien necessaires pour faire ce qu'il fait, s'écartant

quelquefois des terres de plus de trois cens lieües.
Il a beaucoup de peine à se leuer de dessus les branches ; mais quand il a vne fois pris son vol, vous luy voyez fendre l'air d'vn vol paisible, tenant les aisles estenduës sans presque les remüer, ny se fatiguer aucunement. Si quelquefois la pesanteur de la pluye, ou l'impetuosité des vents l'importune; pour lors il braue les nües, se guinde dans la moyenne region de l'air, & se dérobe de la veüe des hommes. Mais quelque haut qu'il puisse estre, il ne laisse pas de reconnoistre fort clairement les lieux où les *Dorades* donnent la chasse aux poissons volans; & alors il se precipite du haut de l'air comme vn foudre, non toutefois iusqu'au raz de l'eau ; car il seroit bien en peine pour s'en releuer, mais quand il est à dix ou douze thoises de l'eau, il fait vn grand caracolle, & se baisse comme insensiblement, iusqu'à venir raser la mer, au lieu où la chasse se donne, & en passant il prend le petit poisson au vol dedans l'eau, du bec & des griffes, & souuent de tous les deux ensemble.

Le masle porte vne grande creste rouge comme celle du coq, non sur la teste ; mais sous la gorge. Cette creste ne paroist pourtant qu'à ceux qui sont bien vieils.

Or tout ainsi que dans l'Europe, les Herons ont des heronieres, qui sont certains petits cantons de bois qui leur sert comme de lieu de refuge où ils s'assemblent, se reposent, se conseruent, & multiplient leur espece : de mesme ces oyseaux ont eu

fort long temps vne petite isle dans le petit cul-de-sac de la Guadeloupe, qui leur seruoit comme de domicile, ou plustost d'vne fregatiere, où toutes les fregates des enuirons venoient se reposer la nuict, & y faire leur nid dans la saison. Cette petite isle a esté nommée *l'islette aux Fregates*, & en porte encore le nom, quoy qu'elles ayent changé de lieu; car aux années mil six cens quarante trois & mil six cens quarante-quatre, plusieurs personnes leur firent vne si rude chasse, qu'elles furent contraintes d'abandonner cette isle; & moy-mesme poussé par les auantageux recits qu'on me faisoit de l'huille qu'on tire de ces oyseaux, ie leur fus donner la derniere chasse, & en pris moy trois ou quatriéme, plus de cent en moins de deux heures. Nous surprenions les grandes sur les branches, ou sur leur nid, & comme ils ont beaucoup de peine à prendre leur vol, nous auions le temps de leur sangler des coups de bastons, (que nous auions longs comme des picques) au trauers des aisles, & elles demeuroient tout court à demy estourdies. Il n'y en eut pas vne de toutes celles qui prirent le vol, qui n'eut mal au cœur en partant, & qui ne nous vomit deux ou trois poissons grands comme des harans à demy cuits. Ie crois que c'estoit pour se descharger, afin de voler auec plus de facilité.

L'huille ou la graisse de ces animaux est vn souuerain remede pour la goutte scyatique, & pour toutes autres prouenantes de cause froide. On en fait cas dans toutes les Indes comme vn tresor.

Du grand Gosier.

§. VII.

IVsqu'icy vous n'auez rien veu que de beau, de gentil, & de gaillard; mais vous allez voir la description d'vn oyseau le plus laid & le plus triste de l'Amerique. Ce grand Gosier (que quelques-vns appellent Pelican d'eau) est vn oyseau, qui quant aux pattes, au corps, à la queüe, & aux aisles, est tout semblable à vn oye; la couleur de ses plumes est d'vn gris cendré : il a la teste deux fois grosse comme celle d'vne oye, mais voutée & couuerte d'vn plumage blanc & raz, qui le fait paroistre de loin comme pelé & chauue. Il a les deux costez de la teste plate, dans lesquels sont enfoncez deux petits yeux, qui au lieu de luy seruir d'ornement, le font paroistre plus laid. Son bec est long d'vn bon pied de Roy, & plus; large de deux poulces, tout gris, & rayé depuis vn bout iusqu'à l'autre. Le dessous du bec est composé de deux petits osselets, ployables, lesquels estant bien ioints par le bout, sont pourtant separez iusqu'à la teste, aux deux côtez de laquelle ils s'emboittent comme les mantibules. La peau du dessous de son col (qui est fort espoisse, sans plume, toute grize, souple & plus extensible que du chamois, & douce comme du satin) se vient ioindre à ces deux petits osselets, en sorte que le dessous de ce bec sert comme de cercle pour ouurir & fermer la gueulle de son sac, de

ſa gipciere, ou de ſon grand goſier. Qu'on le nomme comme on voudra, ie puis aſſeurer ſans hyperbole, qu'il tiendra plus de poiſſons, que ſix hommes bien affamez n'en ſçauroient manger en vn bon repas.

A peine le iour leur a-il fait ouurir les yeux, qu'ils ſe mettent en campagne, volants à raz de l'eau tout le long de la coſte; iuſqu'à ce qu'ils ayent trouué vn lieu où il y ayt quantité de poiſſons. L'ayant rencontré, ils ſe leuent vne picque ou deux dedans l'air, & chacun d'eux choiſiſſant ſa proye, tout à coup ils ſerrent les aiſles, roidiſſent le col, dreſſent le bec, & ſe laiſſent tomber la teſte deuant, comme s'ils eſtoient morts, & cela ſi à propos, que rarement ils manquent leur proye, laquelle ils engloutiſſent toute viue dans ce gouffre de Goſier. Cela fait, ils ſe releuent, quoy qu'auec beaucoup de peine, & tout incontinent ſe laiſſent retomber pour en faire de meſme, continuant ce petit ieu, iuſqu'à ce qu'ils ayent gagné de quoy emplir leur ſac, tant qu'il en regorge.

Quand ils ſont bien ſaouls, ils ſe retirent à l'écart, & ſe vont poſer ſur quelque pointe de rocher, qui paroiſt au deſſus de l'eau, & ſe tiennent là iuſques au ſoir, comme tous triſtes, les yeux fichez dans la mer, ſans branler, non plus que s'ils eſtoient de marbre. Le ſoir venu, ils retournent à la Chaſſe comme le matin, & ayant bien ſouppé, ils ſe retirent dans certains petits iſlets qui leur ſeruent de retraite, comme nous auons dit cy-deuant des fre-

gattes: Quoy qu'ils ayent les pieds plats & marins comme les oyes, ils ne laiſſent pas de ſe brancher & nicher ſur les arbres. La chair de cét oyſeau eſt baueuſe, & ſent ſi fort le mareſcage, qu'il ſe faut faire violence pour en manger. Ie crois que leur graiſſe eſt auſſi bonne que celle des Fregates, ſi on en vouloit vſer. On ſe ſert de leur peau pour faire des fourrures, comme de celle du Flamand.

Du Crabier.

§. VIII.

OVtre les Herons communs que nous auons en France, & qui ſe voyent aſſez communément aux Indes, il y en a vne ſeconde eſpece que les habitans appellent *Crabiers*, parce qu'ils ne viuent que de Crables. Cét oyſeau eſt de la groſſeur d'vn chappon, & ne luy cede nullement en bonté: il a les pieds iaunes, le col vn peu plus court que celuy du Heron commun, la teſte timbrée d'vn beau panache d'égrette tres-fine & de couleur d'ardoiſe. Il en a auſſi quelques-vnes ſur le dos: Cét oyſeau a quatre taches iaunes, larges d'vn poulce, & longues de deux, ſous le ventre, & deux aux deux cuiſſes, qu'il faut couper ſoigneuſement, dautant qu'elles ſont ameres comme fiel.

Des Mauues, des Foux, & des Festu-en-cul.

§. IX.

IL n'est pas necessaire de faire icy vne longue description des Mauues, dautant qu'elles sont suffisamment connuës tout le long des costes de France. Ie me contenteray seulement de dire, qu'il y a quantité de petits islets qui en sont si remplis, que tous les Sauuages en passant en chargent leurs Pirogues, qui tiennent bien souuent autant qu'vne bonne chaloupe. Mais c'est vne chose plaisante de les voir accommoder par ces Sauuages ; car ils les jettent tout entiers dans le feu sans les vuider ny plumer ; & la plume venant à se brusler, il se fait vne croutte tout autour de l'oyseau, dans laquelle il se cuit. Quand ils le veulent manger, ils leuent cette croutte sous laquelle l'oyseau est blanc, comme neige, puis l'ouurant par la moitié, ils en tirent toute la farce, c'est à dire, tripes & boudins, & tout ce qu'il y a dedans. Cependant, l'oyseau n'en a pas plus mauuais goust.

L'oyseau que les habitans appellent *Fou*, est aussi vne espece de Mauue, il est gros comme vn Corbeau : il a le dessus du dos tout noir, & le ventre blanc, il est appellé fou, parce qu'estant vn peu trop escarté des terres, s'il voit vn nauire, il ne manquera pas de se venir percher sur les masts, & bien souuent si on alonge le bras hors du vaisseau, il se vient reposer dessus & se laisse prendre.

Le F*estu-en-cul*, est vne autre espece de Mauue, & gros comme vn pigeon ; Cét oyseau est tout blanc comme la neige, il a le bec rouge, & deux plumes blanches longues de deux pieds, & estroites, qui luy seruent de queüe, & c'est ce qui luy a fait donner ce vilain nom. Il s'écarte extremément des terres, i'en ay veu moy-mesme éloignez de plus de trois cens lieuës de terre, de quelque costé que ce fut. Les Sauuages se seruent des plumes de sa queüe pour se parer, & les estiment beaucoup.

De tous les oyseaux de riuiere & de marests.

§. X.

IL se trouue dans toutes les riuieres des deux culs-de-sac de la Guadeloupe, dans les estangs & pays marescageux, grand nombre de Canarts, Serceilles & *Vigeons* (qui est vne autre sorte de Canard, qu'on ne voit pas en France, lesquels de nuict quittent les riuieres & estangs, & vienent foüir les patates dans les jardins, d'où est venu le mot de Vigeoner, tant vsité dans les Indes, pour dire desraciner les patates auec les doigts.

Les poulles d'eau y sont aussi fort communes, comme aussi les aigrettes & pies de mer ; mais sur tout les becassines, pluuiers, cheualiers, aloüettes de mer, & autres petits oyseaux de marine, se trouuent en telle quantité dans toutes les salines, que c'est vne chose prodigieuse.

De l'oyſeau appellé Diable.

§. XI.

LE Diable eſt vn oyſeau nocturne, ainſi nommé par les habitans des Indes , à cauſe de ſa laideur. Il eſt ſi rare, que ie n'en ay iamais pû voir vn ſeul, ſinon de nuict, & en volant. Tout ce que i'en ay pû apprendre des Chaſſeurs, eſt que ſa forme approche fort de celle du Canart , qu'il a la veuë affreuſe, le plumage meſlé de blanc & de noir; qu'il repere dans les plus hautes montagnes, qu'il ſe territ comme le lapin dans des trous qu'il fait dans la terre, où il pond ſes œufs, les y couue & y eſleue ſes petits, ie n'ay pû apprendre de quelle viande il les appatelle. Quand il paroiſt de iour, il ſort ſi bruſquement qu'il épouuente ceux qui le regardent. Il ne décend iamais de la montagne que de nuict & en volant, il fait vn certain cry fort lugubre & effroyable. Sa chair eſt ſi delicate, qu'il ne retourne point de Chaſſeurs de la montagne, qui ne ſouhaite de bon cœur auoir vne douzaine de ces Diables pendus à ſon col.

De trois ſortes d'oyſeaux de proye : ſçauoir, du Manſefenil, du Pecheur, & des Eſmerillons.

§. XII.

LE Manſefenil eſt vn puiſſant oyſeau de proye, qui en ſa forme & en ſon plumage a tant de

ressemblance auec l'Aigle, que sa seule petitesse l'en peut distinguer, car il n'est guere plus gros qu'vn faulcon : mais il a les griffes deux fois plus grandes & plus fortes. Quoy qu'il soit si fort & si bien armé, il ne s'attaque iamais qu'aux oyseaux qui n'ont presque point de deffense, comme aux Griues, Aloüettes de mer, & semblables petits oysillons, & tout au plus aux Ramiers & Tourterelles. Il vit aussi de Serpens & de petits Lezards; Il se pose ordinairement sur des arbres secs, les plus hauts & qui sont esleuez au milieu des habitations, & c'est là d'où les habitans les tirent à coups de fusils, ses plumes sont si fortes & si serrées, que si on ne le prend à rebrousse plumes, le plomb n'a point de prise sur luy. La chair en est vn peu noire, mais elle ne laisse pas d'en estre excellente.

Le Pecheur est tout semblable au Mansfenil, horsmis qu'il a les plumes du ventre blanches, & celles de dessus la teste, noires : Ses Griffes sont vn peu plus petites. Ce Pescheur est vn vray voleur de mer, qui n'en veut non plus aux animaux de la terre, qu'aux oyseaux de l'air; mais seulement aux poissons lesquels il espie de dessus vne branche, ou de dessus la pointe d'vn roc. Et le voyant à fleur d'eau, il fond promptement dessus, l'enleue auec ses griffes, & le va manger sur vn rocher.

L'Esmerillon ou *Grigris*, est vn autre petit oyseau de proye qui n'est guere plus gros qu'vne Griue : il a toutes les plumes de dessus le dos & des aisles, rousses, tachées de noir : & le dessous du ventre, blanc,

moucheté d'hermine. Il est armé de bec & de griffes à proportion de sa grandeur. Celuy-cy ne fait la chasse qu'aux petits Lezards, & aux Sauterelles qui sont sur les arbres, & quelquefois aux petits poulets quand ils sont nouuellement esclos. Les habitans en mangent; mais s'il n'est bien gras, il ne vaut pas vn coup de poudre, qui est assez chere dans toutes ces isles.

Des Perdrix.

§. XIII.

IL y a dans la Guadeloupe, selon la commune opinion des habitans, de trois sortes de perdrix, rousses, noires, & grizes; lesquelles n'ont iamais passé dans mon esprit que pour des Tourterelles: Voicy mes raisons.

En premier lieu, elles n'ont pas la chair courte comme celle des perdrix de France: elles ont le bec droit, branchent & nichent sur les arbres, elles ne pondent que deux œufs, elles ne couuent ny ne menent leurs petits quand ils sont éclos, mais elles les appatellent dans le nid, comme font les Tourterelles: Or est-il que toutes les Perdrix de l'Europe ont le bec crochu, ne se branchent iamais, font leur nid à terre, pondent grand nombre d'œufs, elles couuent leurs petits, apres qu'ils sont éclos, elles les menent cloussant, chercher leur vie; & que les petits perdreaux suiuent leur mere, & la connoissent au son de la peau: Or tout cecy ne se pouuant verifier

des perdrix des Indes, i'ay raiſon d'inferer que ce ſont pluſtoſt des tourterelles que des perdrix. Il en faut dire autant des Ortolans de la Martinique, qui ſont de petites tourterelles, qui ne ſont pas plus grandes que des aloüettes.

Il y a vn fort grand nombre de ces perdrix (apres ce que i'en viens d'écrire, qu'on les nomme comme on voudra) dans toutes les Indes, & c'eſt vn tres delicat manger: elles ſont ſujettes au changement de gouſt, ſelon les graines qu'elles mangent.

Des Ramiers.

§. XIV.

LEs oyſeaux que les habitans appellent Ramiers, ſont les vrays biſets de l'Europe: ces oyſeaux ſont paſſagers, & ne s'arreſtent iamais longtemps en vn lieu: ils ſuiuent les graines qui ne meuriſſent iamais en meſme temps en tous les endroits des iſles. Ils branchent & nichent ſur les plus hauts arbres deux ou trois fois l'année. Lors qu'ils rencontrent des graines ou des fruicts qui leur ſont propres, il s'y en amaſſe vne ſi grande quantité, que les arbres en ſont tous couuerts; vn chacun en fait grande chere la pluſpart de l'année: ils changent auſſi de gouſt, ſelon les graines deſquelles ils ſe nourriſſent.

Des Griues & des autres petits oyseaux du pays.

§. XV.

IL y a dans toutes ces isles vne si grande quantité de Griues, qu'on ne sçauroit voir vn fruict meur, qui n'en soit endommagé. Il en est de mesme d'vn oyseau, que les habitans appellent gros bec, qui a toute la forme d'vn moyneau, mais il a les plumes verdastres. Celuy-cy ayant le bec fort dur, fait vn signalé seruice aux autres; car il entame l'escorce des Bannanes qui est fort dure, auant qu'elles soient meures, puis tous les autres l'accompagnent à manger le dedans du fruict.

Il y a aussi dans la Guadeloupe, & non en plusieurs autres isles, vn tres-grand nombre de petits oyseaux noirs fort semblables aux Merles, les habitans les appellent, *bout de petun*, d'autant qu'ils croyent (comme les fols font dire aux cloches, & voyent dans les nuës tout ce que bon leur semble) que cét oyseau dit en son ramage, vn petit bout de petun. Il a la voix fort éclatante; quand il chante il estend les aisles, esparpille la queuë, & danse à la cadence de son chant. Il donne la chasse aux petits lezards & les mange: Il vit aussi de Cassaue qu'il vient dérober iusques dans les cases.

Il y a aussi quantité de petits oyseaux pas plus gros que des Serins, & qui ont le ramage assez semblable; mais ils ne font guere plus de bruit qu'vne cygalle. Dans vne grande quantité de nids de

ces petits oyseaux, ie n'y ay iamais trouué plus de trois œufs.

Il y a aussi plusieurs beaux petits oyseaux, qui ont la teste, le dos, & le ventre noir, & les aisles mélées de rouge, de iaune & de blãc. Ces oyseaux sont dans vn perpetuel mouuement: Ils sont tousiours à la fraischeur le long des riuieres & des fontaines, sous des arbres; & là ils font mille & mille tours pour attraper vn moucheron ou vn maringoin, desquels ils se nourrissent.

L'oyseau que les habitans appellent Rossignol, est fort rare dans la Guadeloupe. Il est assez semblable au Roytelet de l'Europe; mais il est vn peu plus gros. C'est le seul de tous les oyseaux que i'aye veu dans les Indes, qui ait vn beau ramage. Il se nourrit de mouches & de petites araignées. Il est autant commun dans la Martinique, qu'il est rare dans la Guadeloupe, il niche mesme fort priuément dans les Cases. Chez vn Lieutenant de mes amis, i'en ay veu vn qui faisoit son nid dans vne callebasse penduë au dessus de sa table. Il y auoit desia trois ou quatre ans que ce petit oyseau iouyssoit de cette faueur, & payoit fort fidellement ses entrées & sorties par de petites chansons fort agreables.

Des Arondelles.

§. XVI.

LEs Arondelles sont autant rares dans toutes ces isles, qu'elles sont communes dans l'Euro-

pe ; car pendant ſept ou huict ans que i'y ay reſidé, ie n'en ay iamais veu plus d'vne douzaine: Elles n'y paroiſſent que pendant les cinq ou ſix mois qu'on les voit en France , & ſe retirent & ſe cachent ie ne ſçay où , pendant le reſte de l'année; ce qui me confirme dans vne opinion particuliere, & contraire à la commune, qui aſſeure que toutes les arondelles changent de climat, & vont paſſer les ſix mois de froidures dans des regions plus chaudes, ce qui eſt vne pure reſuerie ; car il eſt tres-certain que dans les regions les plus chaudes , elles ſont la meſme retraite.

Ie ne veux pourtant pas nier , que celles qui ſont voiſines des pays chauds ne s'y retirent , lors que le froid les preſſe : mais il ne faut pas croire la meſme choſe de celles qui en ſont éloignées, comme celles de la France, & de tout le reſte des pays Septentrionaux. Ariſtote au liure huitiéme des Animaux, chapitre ſeiziéme, eſt de ce ſentiment; Voicy les propres paroles de ce Philoſophe naturaliſte : *Auium complures conduntur;non , vt aliqui putant, paucæ; nec omnes ad loca tepidiora abeunt, ſed quibus loca eiuſmodi ſunt vicina ſolitæ ſedi , ijs eo ſecedere libet, vt Miluos, Hirundines agere animaduerſum eſt. Quæ autem procul locis eiuſmodi morantur , non mutant ſedem ſed ſe ibidem condunt : iam enim viſæ ſunt multæ hirundines in anguſtijs conuallium nudæ atque omnino deplumes.*

Aldroüandus dans ſon Ornitologie , Tome ſecond, liure dix-ſeptiéme, chapitre ſixiéme, aſſeure; que pluſieurs arondelles ſe cachent meſme iuſques

dans la glace, & s'y conseruent iusqu'au Printemps; auquel temps elles reprennent force, vigueur, & volent comme auparauant. Conformement à cela vn homme digne de foy, m'a asseuré qu'en vn certain village de Moscouie, il luy fut apporté dans vn poëlle vne grande piece de glace, dans laquelle il y auoit plusieurs arondelles gellées, & mortes, au sentiment de tout le monde; & que la glace venant à se fondre, les arondelles sentant le chaud se r'animerent, & prirent le vol comme si elles n'eussent esté qu'endormies. Olaüs Euéque de Ypsal en Allemagne, Albert le Grand, & plusieurs autres sont de cette opinion: Et si nous adioustons à cela que les regions chaudes ont beaucoup moins d'arondelles que les froides, il ne se faut pas estonner, si ie soustiens cette proposition, & si i'asseure que les arondelles ne changent point de pays, ainsi que le vulgaire croit; mais qu'elles se retirent dans des creux d'arbres, comme dit le Poëte Claudian.

Vel qualis gelidis pluma labente pruinis.
Arboris immoritur trunco brumalis hirundo.

Où dans de vieilles masures, où dans des roseaux; & que la vie & la chaleur naturelle est conseruée au cœur, sans que les autres parties s'en ressentent. Pour sçauoir maintenant comme cela se fait; c'est vne chose qui surpasse la portée de nos esprits.

Des oyseaux domestiques, comme poulles d'inde & poulles communes.

§. XVII.

LEs Poulles d'inde sont dans toutes ces isles, comme dans leurs lieux naturels: elles couuent trois ou quatre fois l'année, & multiplient à merueille, pourueu qu'on en ait vn peu de soin. Ceux qui ont des femmes vn peu mesnageres (qui est vn oyseau assez rare dans les Indes) y font de grands profits. Ie sçay des meilleures familles de S. Christophe, qui se sont enrichies à ce petit mesnage. Il faut dire la mesme chose des poulles communes.

DES MOVCHES.

CHAPITRE SECOND.

APres auoir suffisamment traité des oyseaux, i'ay creû estre à propos de traiter icy des mouches, comme en son propre lieu; & quoy que i'aye peu de choses à dire de ces volatilles, ie ferois scrupule de frustrer l'attente du Lecteur curieux en le taisant, dautant que ce que i'en diray n'est pas commun.

Des Abeilles.

§. I.

LEs Abeilles doiuent tenir le premier rang entre les autres mouches, comme les trouppes royales & celles qui sont les plus vtiles aux hommes. Mais comme se seroit sans doute m'esloigner de mon dessein, si ie décriuois des Abeilles des Indes, tout ce que les Autheurs ont laissé par écrit de celles de l'Europe; Ie me contenteray de dire precisément ce en quoy elles sont dissemblables.

En premier lieu, il n'y en a point du tout de priuées : elles sont toutes sauuages, & ie ne crois pas qu'on les puisse iamais appriuoiser. I'y ay fait tout ce que i'ay pû, ayant scié le tronc d'vn arbre, dans lequel il y auoit vne ruche, ie la posay sur vne souche, laquelle i'enuironnay de cendres pour la guarantir des fourmis, & y apportay tous les artifices que ie creus necessaires pour sa conseruation, mais en vain : car quoy que les Abeilles y demeurerent fort long-temps, ce ne fut que pour butiner & enleuer tout ce qu'il y auoit dedans: & en effet, quand elles l'eurent vuidée, elles l'abandonnerent entierement.

Ces Abeilles sont la moitié plus petites que celles de France, & n'ont point du tout d'aiguillon. Elles font leur petit mesnage dans des arbres creux, & leur miel est dans de petites bouteilles de cire, qui sont grosses comme des œufs de pigeon, dont

chacune tient vne bonne demy-once de miel fort clair, bien espuré, de couleur d'ambre, d'vn goust fort aromatique, & meilleur que celuy de France. Dans les ruches les plus abondantes, il n'y a pas plus de cinq ou six liures de miel, & deux ou trois liures de cire noire, laquelle ne peut estre blanchie pour quelque diligence qu'on y puisse apporter. Elle est beaucoup plus molle que celle de l'Europe: nous nous en seruons neantmoins pour faire des cierges, mais c'est à faute d'autre.

Des Mouches luisantes.

§. II.

IE n'ay rien veu dans toute l'Amerique digne à mon iugement d'estre admiré comme les mouches luisantes. Ce sont comme de petits Astres animez, qui dans les nuicts les plus obscures remplissent l'air d'vne infinité de belles lumieres, qui esclairent & brillent auec plus d'esclat, que les Astres qui sont attachez au Firmament. De iour elles rendent hõmage à ce bel Astre, duquel toutes choses lumineuses empruntent tout ce qu'elles ont de splendeur & d'éclat; car elles sçauent si bien cacher leur lumiere, que ceux qui ne les connoissent pas les prendroient pour de vils escargots: elles se retirent dans les bois pourris, iusqu'à ce que le Soleil soit couché: & alors elles prennent le vol qui deçà qui de là, & il semble que ce soient autant de chandelles allumées, portées par des mains inuisibles

le long des forests & des habitations. Ie ne sçay si c'est l'amour ou l'enuie qui les fait courir auec tant d'ardeur, apres les choses qui brillent ou esclattent tant soit peu : mais il ne faut que poser vne chandelle, vn tison de feu, ou vne meche allumée, pour les faire approcher & faire tant de tours aux enuirons de ces lumieres estrangeres, que bien souuent elles y esteignent la leur, en s'y bruslant comme les papillons à la chandelle.

Ces petites chandelles viuantes suppléent souuent à la pauureté de nos Peres, ausquels la chandelle & l'huille manquent la pluspart de l'année: quand ils sont dans cette necessité, chacun se saisit d'vne de ces mouches, & ne laisse pas de dire Matines aussi facilement que s'ils auoient de la chandelle.

Si ces mouches estoient incorruptibles comme les pierreries, & que leur lumiere les suruéquit; Il est certain que les diamans & les escarboucles perdroient leur prix : mais cette lumiere est tellement attachée à la disposition de l'animal, que lors qu'elles sont en pleine santé, elles font feu de toutes parts; & quand elles sont malades, cette lumiere s'affoiblit, & se perd entierement, lors qu'elles meurent. Cela se remarque aisément par ceux qui en veulent conseruer en vie ; car elles ne viuent que quinze iours ou six semaines au plus, estant ainsi prises.

I'en ay veu vne autre espece toute differente dans la Martinique ; lesquelles ne sont pas plus

grosses que les mouches communes. Celles-cy font briller en vn moment dans l'air dix ou douze petits esclairs d'vn feu doré, le plus agreable du monde, puis elles s'arrestent & cachent leur feu tout à coup,& à vn moment de là elles recommencent, & vont ainsi voltigeant toute la nuict, faisant paroistre à chaque démarche vn petit échantillon de leur gloire. Cette clarté est attachée à vne certaine matiere blanche, de laquelle elles sont toutes remplies, & elles la font paroistre par l'incision de leur peau quand il leur plaist.

Des Mouches cornües.

§. III.

LA mouche cornuë est vne estrange espece de mouche, laquelle quant à la forme du corps, est toute semblable au cerf-volant, ou à ces gros hanetons gris qu'on trouue sur la fin de l'Esté dans les cheminées : elles ont la teste noire, fort petite, & couuerte d'vn poil orangé, doux comme de la soye : Dans cette teste sont enchassez deux yeux ronds, gros comme des petits pois tannez, clairs, & diaphanes comme du verre. Il sont arrestez dans leurs petits chatons par deux petites pointes qui les couurent à demy. Ces yeux sont d'vne matiere si dure, que i'ay fait plusieurs fois mon possible pour les creuer, sans en pouuoir venir à bout, à moins que de mettre la teste par morceaux. Cette petite teste se termine en forme de Corne re-

troussée & armée de quatre dents, comme la pince d'vne escreuisse. Cette Corne est noire, dure & polie comme du gayet, & longue d'enuiron deux poulces.

Mais ce que ie trouue de plus remarquable, & qui ne se rencontre dans pas vn de tous les animaux du monde, est qu'elle a vne ioincture & vn mouuement au dessus des yeux: car cette petite teste est couuerte d'vn certain casque depuis les aisles iusques sur les yeux, où il se termine en vne autre corne longue de trois ou quatre poulces, & qui se courbant en bas, atteint la iointure de l'autre, & fait comme la pince d'vn escreuisse. Cette corne est de mesme estoffe que la premiere, excepté que le dessous est bordé d'vn poil raz & doux comme du velours: elles haussent & baissent ce casque quand bon leur semble, il n'y a que les masles qui portent ces cornes; les femelles n'en ont aucune.

Des Guespes.

§. IV.

LEs Guespes sont vne bonne partie des plus rudes incommoditez de la Guadeloupe: elles sont grosses comme des mouches à miel, mais deux fois plus longues: elles sont grizes, rayées de iaune, & armées d'vn tres-dangereux aiguillon. Elles composent vne petite gaufre grande comme la main, à guise d'vn rayon de miel, où il n'y a pourtant que les petites Guespes, lesquelles se forment

chacune dans leur petite cafes, & toutes les grandes font par deffus ; defquelles vne partie couue & fomente, s'il faut ainfi dire, leurs petits, pendant que les autres trauaillent à agrandir la ruche.

Ces ruches font attachées par de petits filets, compofez de la mefme matiere que la ruche, à des branches d'arbres & courtines des couuertures des maifons, lefquelles font fort baffes dans toutes ces ifles: & cela en fi grande quantité, qu'à peine peut-on voir deux pieds de courtines, où il ne pende vn de ces dangereux bouquets ; en plufieurs endroits de l'ifle, & nommément le long des riuieres, tout en eft fi remply qu'il faudroit auoir autant d'yeux qu'vn Argus pour les éuiter toutes.

Ces petites furies (s'il faut que ie les appelle ainfi) femblent n'eftre compofées que de feu, de fiereté, & de colere, elles font toufiours preftes à mal faire ; il ne faut que paffer vn peu trop prés d'elles pour les voir toutes fondre fur vous, comme de petites enragées, chacune vous enfonçant dans la chair fon aiguillon, iufqu'au gros bout: à trauers de cét aiguillon il fe gliffe vn certain venin, qui caufe vne fi exceffiue douleur, que i'aymerois mieux eftre picqué d'vn fcorpion du pays, que d'vne de ces Guefpes. Ces picqueures font en mefme temps fuiuies de l'enflure, qui dure trois ou quatre iours, & il n'en faut qu'vne feule pour rendre le vifage d'vn homme tout contrefait. Le remede le plus prompt & le plus à main, eft d'appliquer l'allu-

melle d'vn cousteau toute froide sur la picqueure. Mais l'herbe aux fléches est le plus excellent remede de tous ; car sa racine pilée & appliquée sur le mal, attire le venin, fait cesser la douleur, & oste l'enflure en mesme temps. Pendant les grandes pluyes, la plusspart se retirent dans la terre, & dans des creux d'arbres, où elles demeurent cachées deux ou trois mois, aussi bien que les Arondelles durant l'Hyuer dans l'Europe.

Des Maringoins & des Moustiques.

§. V.

SI nous ioignons aux incommoditez que causent les Guespes dans l'isle de la Guadeloupe, celles que causent les Maringoins & les Moustiques, (sans dire rien des chiques, qui sont les plus petits animaux, & ceux qui affligent dauantage les hommes) nous auons iuste sujet de croire que Dieu se sert des choses les plus petites & les plus infirmes du monde, pour faire admirer sa puissance, & confondre la superbe des hommes.

Les Maringoins, que quelques-vns appellent en France, *Cousins*, sont à proprement parler de petits yurognes de sang humain, & de petits larrons de la patience des hommes ; lesquels s'engendrent dans des eaux croupies. Au commencement, ce n'est qu'vn petit vermisseau, guere plus gros qu'vn cheueu, long comme vn grain de bled : les aisles leurs viennent ie ne sçay comment, puis ils s'enuolent

lent en ſi grande quantité, qu'en pluſieurs endroits l'air en eſt tout obſcur, & cela principalement au matin deux heures auant le iour, & autant apres le Soleil couché.

Si-toſt qu'on eſt arreſté, ces petits tyrans viennent bourdonner autour des oreilles auec tant d'importunité, qu'il n'y a point de patience qui n'échappe : & ſi-toſt qu'on penſe ſommeiller, ils ſe rüent ſur toutes les parties du corps qui ſont découuertes, & chacun d'eux ajuſte ſon petit bec (qui ne pouuant eſtre veu des plus clairs-voyants, ſe fait neantmoins cruellement ſentir) dans vn des pores de la peau, & ſi-toſt qu'ils ont rencontré la veine, vous les voyez ſerrer les aiſles, roidir les jarets, & ſuccer le ſang le plus pur, comme vn enfant qui tire le laict du ſein de ſa nourriſſe ; que ſi on les laiſſe faire, ils en tirent tant, qu'à peine peuuent-ils voler. Les endroits de l'iſle où il y a moins de Crables, ſont ceux où il y a moins de Maringoins.

Il y a encore vne autre eſpece de mouche, que les habitans appellent *Mouſtiques*, leſquelles ne ſont pas plus groſſes que de petites pointes d'eſpingles, & qui picquent plus viuement que les Maringoins, & laiſſent vne marque ſur la peau, comme vne tache de pourpre. Celles-cy ne ſe rencontrent que le long des riues de la mer, qui ſont à l'abry des vents, où il n'eſt pas poſſible de ſe tenir arreſté au matin & au ſoir, ſans en eſtre extremément tourmenté.

De quelqu'autres especes de Mouches qui ne se voyent point dans l'Europe : & des Mouches communes.

§. VI.

IL y a encore dans ces isles deux autres sortes de mouches, qui ne se rencontrent pas dans l'Europe, dont les premieres sont larges d'vn bon poulce, & longues d'vn poulce & demy : elles sont plattes & assez semblables aux escarbos : celles-cy ont les dents si dures, qu'elles rongent & percent iusqu'au cœur les bois les plus durs, pour y faire leur nid.

Les autres sont certains moucherons, qui ne font que bourdonner le long de la terre, lors qu'immediatement apres la pluïe, le Soleil viẽt à l'échauffer vn peu ardamment. Ce qu'il y a de plus remarquable en celles-cy, est la façon de faire leur nid : Pour cét effet, elles vont couper de petites feüilles d'arbres qu'elles arondissent auec leurs dẽts, de deux feüilles elles en forment vn petit pannier dans lequel elles en ajustent vn autre d'vne égale grandeur, en sorte toutefois qu'il ne va pas iusqu'au fond: & dans ce qu'il y demeure d'espace, ie ne sçay si elles y pondent vn œuf ; mais il s'y engendre vne mouche, & ainsi successiuement iusqu'à dix ou douze.

Il y en a encore vne autre sorte, longue comme la moitié du doigt, qui en fait tout autant. Ie sçay par

experience certaine, que l'vne & l'autre ont vn tres-dangereux aiguillon.

Pour ce qui regarde les mouches communes, on a esté long-temps dans ces isles sans en estre beaucoup tourmenté : mais depuis que l'on a commencé à faire du sucre, & à couurir les cases de feüilles de cannes, on en est incomparablement plus tourmenté, que dans la France au cœur de l'Esté.



III. TRAITÉ.

DES ANIMAUX DE LA TERRE.

DES ANIMAUX A QUATRE PIEDS.

CHAPITRE PREMIER.

Des bestes de Labour.

§. I.

TOUT ce que nous auons de moutons, de chevres, de cheuaux, de bœufs, & d'asnes, tant dans la Guadeloupe, que dans toutes les autres isles habitées par les François, ont esté aportées par ceux qui y demeurent, depuis qu'elles ont esté habitées. Les Espagnols n'y en mirent aucuns, comme ils ont fait dans les autres isles, dautant que celles-cy estant toutes couuertes de bois, le bestail n'y auroit pû subsister sans herbage. Monsieur Aubert second Gouuerneur, a commencé le premier pré dans la Guadeloupe, & y a fait apporter les premiers cheuaux, & Monsieur Hoüel depuis quelques années, y fait rouler les chariots, & labourer la terre auec les bœufs.

Quelques gras, beaux, & potelez que puissent

estre les cheuaux, ne viuant que de verdure, de racines de manyoc, & de patates, ils sont flasques, & n'ont iamais tant de vigueur que les cheuaux de l'Europe qui viuent de bonne auoyne. Ils sont fort sujets à la pousse, & aux autres maladies des cheuaux de France.

Des Porcs qui se rencontrent dans toutes ces isles, & vne agreable description de la chasse.

§. II.

NOus deuons aux soins des Espagnols toute l'vtilité que nous retirons auiourd'huy, non seulement des bestes de labeur; mais encore des porcs desquels ils ont remply toutes les Indes. Ie ne m'estonne nullement, si cette nation a aussi heureusement reüssi dans l'establissement de ses Colonies dans l'Amerique, que dans le gouuernement de ses peuples barbares, desquels vn seul Espagnol regit vn pays assez grand & assez peuplé, pour faire vne Prouince; car il faut auoüer ingenuëment qu'ils sont autant recommandables, dans la preuoyance & le soin qu'ils ont eu de remplir chacune de ces isles, selon la capacité des animaux qu'elles pouuoient nourrir, que nous sommes blasmables dans le dégast que nous en faisons tous les iours, qui est tel que depuis quinze ou seize années, vne petite poignée de François que nous sommes dans la Guadeloupe, nous auons destruit ce qui a seruy aux Espagnols, presque l'espace de deux sie-

cles, pour rafraiſchir tous les ans vne tres-puiſſante armée, ſans qu'il y ayt paru aucune diminution iuſqu'à noſtre arriuée.

Nos Chaſſeurs, qui au commencement ſans s'éloigner des habitations, mettoient en vne matinée des trente & quarante porcs par terre, ſont maintenant contraints de faire des dix, douze, quinze lieuës par mer, portant leurs chiens, leurs armes, & tout leur équipage dans des Canots, ramants comme des forçats de galere, mangeant du pain du païs, beuuant de l'eau, & couchant ſous des arbres, expoſez à toutes les iniures du temps, & qui pis eſt, à la mercy des Maringoins & des Mouſtiques, qui leur tirent le meilleur ſang du corps, & ne leur donnent vn ſeul moment de repos; de ſorte qu'ils ſont contrains de paſſer la plus grande partie de la nuict, à l'entour d'vn grand feu, aſſis ſur leurs derrieres comme des ſinges, le bout de petun à la bouche, fumant comme des dragons, iuſqu'à ce que la fatigue les accable, que le ſommeil les charme & rende leurs corps inſenſibles aux picqueures de ces Maringoins & des Mouſtiques.

Quand ils ſont arriuez au rendez-vous, ils compoſent promptement vn petit *Aioupa* de feüilles de Latanier ou de Baliſier, qui leur ſert ſeulement pour eſſuyer les plus fortes ondées de pluyes, & pour mettre à couuert leur victuailles, & leurs licts. Cela fait, dés la pointe du iour, ils donnent la huée à cinq ou ſix gros dogues ou maſtins qu'ils ont auec eux, & ſe mettent en campagne, le plus ſouuent à

jeun ; & vestus seulement d'vn petit calleçon de toille, qui leur serre les fesses, & ne les empesche nullement de courir. Vn d'eux tiendra vn grand cousteau dans sa main, vn autre vn coutelas, vn autre vne lance qui est comme vne demy-picque, mais qui a le fer large comme la main : Vn autre aura vn mousqueton ou vn pistolet. En cét équipage, ils suiuent les chiens qui vont questant & esuentant la venaison, broſſant à trauers des halliers, grimpant des montagnes & des rochers, qui font peur à les voir, franchissant mille precipices, où il y a au moindre de quoy se rompre le col : Pour l'ordinaire, ils sont contraints de cheminer par des pays perdus, où ils enfoncent dans la bouë & dans la fange, bien souuent iusqu'à la ceinture.

Apres toutes ces peines, s'ils rencontrent vne bande de porcs, il ne faut pas dire que ce soit vne chasse ; mais bien vne guerre confuse d'hommes, de chiens, & de porcs: les hommes crient, les chiens aboyent, les porcs grongnent, comme si toutes les furies d'enfer les tenoient aux fesses: Les chiés mordent comme loups enragez, les porcs se deffendent, & quelquefois d'vn coup de hure, font bondir les chiens de la hauteur d'vn homme, & leur mettent les trippes au Soleil. Les Chasseurs secourent leurs chiens, & c'est à qui lancera plus hardiment entre le col & l'espaule, celuy qui fait plus de resistence. Les autres égorgent ceux que les chiens ont desia terrassez : mais pendant cette confusion,

garde la dent : car ces animaux ont de si furieuses deffenses, que quelquefois d'vn coup de dent, ils vous décousent plus de peau, que le meilleur Chirurgien du pays n'en sçauroit guerir en trois mois.

En fin, ce massacre acheué sans que nos Chasseurs ayent pardonné aux truyes pleines, non plus qu'aux marcassins (& c'est ce qui fait le dégast & destruit entierement la chasse) ils font promptement le deuoir aux chiens, leurs donnant toutes les fressures, lesquelles au commencement on laissoit perdre, aussi bien que la teste & les pieds, & on donnoit de la meilleure viande aux chiens, & mesme i'en ay veu qui faisoient scrupule de leur en donner de cruë. Mais ce temps là est bien passé; ie sçay certainement que ceux qui en ont fait plus de dégast, sont à present contraints d'aller chercher pour eux auec beaucoup de trauail, ce dont autrefois ils n'ont pas voulu repaistre leurs chiens.

La Chasse acheuée chacun se charge de sa beste; que si le nombre des porcs tüez excede celuy des hommes, ils en escorchent deux ou trois, & font des sacs de leurs peaux; puis separant la chair d'auec les os, composent autant de fardeaux qu'ils sont de personnes; & ainsi chargez comme des asnes qui vont au moulin, ils prennent le chemin du rendez-vous, duquel assez souuent ils sont éloignez de deux, trois & quatre grandes lieuës. De vous dire icy la peine qu'ils endurent en ce retour, c'est chose qui se peut mieux conceuoir que décrire.

Ie les ay veu quelquefois detester leur vie, maudire la chasse,&protester auec des iurements execrables, qu'ils n'y retourneront iamais. Si-tost qu'ils sont arriuez, ils jettent la charge par dépit contre terre, & la couurent de plus de maledictions, qu'il n'y a de poil sur la peau qui l'enuironne : ce ne sont que plaintes, que murmures & que riottes, ausquelles à moins que de vouloir estre gourmé, il ne faut point de replique. Cependant ceux qui ont gardé le boucan, qui sçauent aussi bien la maladie de leurs compagnons, que le remede qu'il y faut apporter, sans dire vn seul mot, augmentent promptement le feu, mettent la marmitte haut, &, si la chasse est bonne, ils vous jettent vn porc en deux pieces sur le boucan, qui est composé de quatre petites fourches de la hauteur de deux pieds, plantées aux quatre coings du feu, sur lesquelles ils ajustent des bastons en forme de gril.

A peine la viande a elle senty le feu, que tous mes compagnons (ausquels le Prouerbe, affamez comme des Chasseurs, conuient mieux qu'à qui que ce soit) tirent des éguillettes chacun de son costé,& remüent les maschoires de si bonne grace, qu'il n'y a point de desgousté qui ne prit de l'appetit à les voir faire. Le caquet leur reuient auec le goust de la viande, & à proportion que le ventre s'emplit, le souuenir de leurs maux s'euapore & se perd. Ils disent merueille de la generosité de leurs chiens ; chacun estalle ses proüesses, raconte ses auantures,& vante l'adresse qu'il a eu à esquiuer vn

coup de dent, & à lancer le cochon. En fin, ils s'é-chauffent si bien par ces discours, que comme si leurs maux passez n'auoient esté que des songes & de pures imaginations, à les entendre, il semble qu'il n'y ait point de mal-heureux que ceux qui sont priuez de leur mal-heureux bon-heur : ils font de nouueaux projets d'y retourner dés le lende-main, mesme dans des lieux plus éloignez & plus difficiles : ils n'y manquent nullement, & conti-nuent ce penible exercice, plustost qu'vne chasse agreable & diuertissante, iusqu'à ce qu'ils ayent la charge de leurs Canots ; ce qui leur peut valoir, quand la chasse est bonne, à chacun vn baril de viande, ou deux pour le plus.

Ayant leur charge complette, ils s'en reuiennent vent derriere, chantant, & aussi ioyeux que s'ils a-uoient fait vne heureuse fortune : mais comme souuent le naufrage se rencontre dans le port, il ne faut qu'vne lame à l'embouchure d'vne riuiere, les-quelles toutes sont de tres-difficile & dangereuse entrée ; ou vn mouton en passant vne pointe, pour renuerser toute la boutique, & ainsi conuertir la ioye de nos pauures Chasseurs en deüil, & les priuer d'vn bien acquis auec de si penibles trauaux.

Ie reuiens à mon suiet, duquel ie me suis vn peu trop écarté en suiuant nos Chasseurs. Ie dis donc que les Espagnols ayans reconnû que la Guadelou-pe leur estoit la plus commode de toutes les isles Canibales, pour le rafraischissement de leur armée, tant à raison des belles eaux, des torrens, & des ri-

uieres, desquelles elle est auantageusement pourueuë, qu'à cause de la grande abondance de fruicts qui se trouuent plus à foison, que dans toutes les autres isles; ils y ietterent en passant grand nombre de porcs, afin que par succession de temps ils se multipliassent, en sorte que pendant trois ou quatre iours que les femmes estoient occupées à blanchir le linge de l'armée, les soldats pussent chasser pour raffraischir toute la flotte fatiguée par vn si long trajet de mer.

Ie ne sçay où ils ont pris les porcs, qu'ils ont mis dans toutes ces isles; car ils sont tout differents de ceux que nous auons en France. Ils sont plus courts d'vn bon tiers, ont la hure plus grosse, & sont armez de deux horribles dents, bouclées comme des cornes de belliers. Ils sont noirs comme les sangliers, & ont la peau, principalement les vieux masles, espoisse d'vn bon poulce. La chair a meilleur goust que celle des porcs de nostre France.

On nous en apporte quelquefois de l'isle de Tabac, & des autres isles voisines, vne autre sorte qui a vne chose bien remarquable, c'est vn esuent, ou vn certain trou qu'ils ont sur les reins, dans lequel on pourroit aisément fourrer le petit doigt, & qui penetre iusqu'au creux: Ils respirent par cét endroit, d'où vient qu'ils ont l'haleine plus forte, & durent dauantage à la course, & font plus de peine aux Chasseurs.

De l'Acouty.

§. III.

L'Acouty, que quelques-vns ont voulu assez mal à propos faire passer pour le Lappin des Indes, est vn petit animal, grand comme vn cochon de laict d'vn mois ou six semaines: il a la teste si semblable à celle d'vn rat, qu'elle n'en peut estre distinguée, sinon par sa grandeur. Il a le corps & les pattes d'vn cochon, & la peau toute couuerte d'vn poil noirastre semblable à celuy d'vn Blereau: il a la queuë fort courte & toute pelée. Ce petit animal repere dans des arbres creux, & se nourrit de racines d'arbres, d'où vient que rarement il s'en rencontre de fort gras, nommément entre ceux qui se prennent loin des habitations: car ceux qui en sont plus proches se nourrissent de fruicts, de manyoc & de patates, & en sont plus gras & de meilleur goust: mais les vns & les autres sentent si fort la venaison, & ont la chair si dure, que plusieurs les méprisent.

La femelle porte deux ou trois fois l'année: Quand elle est preste de mettre bas ses petits, i'ay remarqué qu'elle fait vn petit lict d'herbe, ou de mousse sous vn buisson, & y fait ses petits, qui n'excedent iamais le nombre de deux. Là, elle les allaicte deux ou trois iours, puis elle les transporte, comme les chates font leurs petits, dans certains creux d'arbres où elle les nourrit, iusqu'à ce qu'ils soient

en estat de se pouruoir d'eux-mesmes. Plusieurs de nos habitans ne viuent quasi d'autre chose ; ils ont presque tous de petits chiens dressez à cette chasse, qui les éuentent, & les poursuiuent iusques dans leurs arbres creux , où les chasseurs les enfument comme des renards dans leurs terriers. La pluspart des chiens qui seruent à cette chasse, perdent la véuë en peu de temps, ie crois que cela vient des Lianes bruslantes, & des petites branches qui leur cinglent les yeux en courant.

Les Sauuages se seruent des dents de cét animal dans leurs ceremonies, pour s'égratigner & faire saigner par toutes les parties de leurs corps; Comme ie diray dans ma cinquiéme Partie.

Des Lappins.

§. IV.

PLusieurs habitans nourrissent dans toutes les isles où i'ay esté, aussi bien que dans la Guadeloupe, grand nombre de Lappins, lesquels ont esté apportez de l'Europe. Ils font de petites garannes, auec des pieux qu'ils enfoncent dans la terre deux ou trois pieds, où ils rencontrent infailliblement le tuf, qui est presque aussi dur que du roc, sur lequel les pates des Lapins n'ont point de prise. Ils peuplent aussi abondamment qu'en France ; mais les rats se meslent parmy eux, & mangent les petits, & bien souuent estranglent les grands ; d'où vient que si

on n'a vn grand soin, toutes ces garannes deperissent petit à petit.

Des Piloris ou Rats musquez.

§. V.

IL se trouue dans quelques-vnes de ces isles grand nombre de *Piloris* ou Rats musquez, de mesme forme que les rats de l'Europe; mais d'vne si prodigieuse grandeur, que quatre de nos rats ne pesent pas vn Piloris. Ils ont le poil du ventre blanc, & le dos noir, & sentent si fort le musc, qu'ils embaûment tout l'air voisin des lieux où ils reperent. Ils nichent mesme iusques dans les cases; mais ne peuplent pas tant que les autres rats communs. Les habitans de la Martinique les mangent, mais ils sont contraints apres les auoir écorchés, de les laisser exposez à l'air vne nuict entiere, & mesme en jettent aussi le premier boüillon, pour en oster la trop grande senteur du musc.

Ces Rats sont naturels dans l'isle de la Martinique, & non les autres rats communs, qui n'y ont paru que depuis quelques années, qu'elle est frequentée des nauires. On a creu fort long-temps que les Coulevres & les Serpens la guarantissoient des rats; mais depuis six ou sept ans les coulevres n'ont pas beaucoup diminué, & les rats y sont en aussi grand nombre que dans toutes les autres isles.

Des Rats communs.

§. VI.

IE puis auec beaucoup de raison appeller les Rats communs que nous auons dans nos isles, l'affliction commune de tous les habitans du pays : Car cette vermine peuple au de là de ce qu'on se peut imaginer, & a tellement preualu depuis deux cens ans, qu'il n'y a à present dans toute l'Amerique vn petit coing de terre, voir mesme vn petit islet dans la mer, ou vn petit rocher sterile, dans lequel il s'en rencontre vn grand nombre. Ils terrissent par tout comme des lapins, & principalement dans les habitations, lesquelles de nuict semblent estre des garannes, où les rats fourmillent au lieu de lapins. Le tort qu'ils font dans le pays est general ; car il n'y a rien que l'on puisse guarantir de la dent de ce malheureux bestail, puisque mesme ie les ay veu souuent ronger le cuivre & le fer, pour entrer dans les coffres où on auoit enfermé du pain : il semble qu'ils se plaisent plus au dégast & à mal faire, qu'à se repaistre.

Ils entament les Ananas, les Melons, les Figues, les Bananes & les autres fruicts de la terre, auant qu'ils soient meurs. S'ils attaquent vne piece de gros *Mil*, du soir au lendemain il n'y aura pas vn épy qui n'en soit endommagé. I'ay veu de grandes pieces de ris tellement bouleuersées par les rats en vne seule nuict, qu'on eut dit qu'vn Regiment de

gens de pied eut passé par dessus. Ils entament les Cannes de sucre les vnes apres les autres, si bien qu'vne demy douzaine de rats en gastent plus qu'il n'en faudroit, pour repaistre tous les rats d'vne ville. Ils en font de mesme des pois, des febues, du manyoc, des patates, & de tous les autres biens de la terre. Il n'en faut qu'vn seul, qui en s'aiguisant les dents ronge la souche d'vne plante de petun, iusqu'à gouster de la moëlle, pour y faire venir tous les autres, & ruyner en trois ou quatre nuicts, toutes les belles esperances, & le trauail de cinq ou six mois d'vn pauure miserable. I'ay veu des habitations entieres plantées du petun, toutes ruynées & arrestées si bas pas les rats, qu'il n'y auoit que deux ou trois füeilles à chaque plante. Ils sont si insolens qu'ils viennent ronger le cal de la plante des pieds à ceux qui dorment trop fort. I'en ay esté plusieurs fois mordu au bout des doigts en dormant; Et bien dauantage, i'ay assisté vn pauure garçon à la mort dans la Guadeloupe, auquel ils auoient mangé les pieds plus de deux heures auant son trépas. Le plus grand mal qu'il y a en cela, est que de vingt chats, il ne s'en rencontre pas vn qui leur fasse la guerre. Ils sont si accoustumez de les voir, qu'ils se ioüent quelquefois auec eux, & permettent que les rats leur passent sous le ventre, sans faire mine de les vouloir prendre. Si bien qu'on est contraint de leur faire la guerre auec de petits chiens qu'on dresse à cét exercice. I'ay apris de nos Religieux qui sont reuenus depuis peu en France, que les habitans

bitans ont maintenant des chats, qui font vne assez bonne guerre aux rats, & en diminuent fort le nombre.

Des Souris.

§. VII.

I'Ay passé cinq ou six ans dans cette isle, sans que i'aye veu, ny oüy dire qu'il y eut paru aucune soury. Mais depuis ce temps, il s'en y voit vn assez grand nombre par toutes les Cases, ie crois qu'elles ont esté apportées de l'Europe; aussi bien que les rats. Elles sont beaucoup plus petites que celles de France; mais elles ne font pas moins de desordre.

Des Chats.

§. VIII.

IL y a grand nombre de chats par toutes ces isles, qui sans doute y ont esté apportez par les Espagnols. La pluspart sont marquetez de roux, de blanc, & de noir; ils ont le poil raz & fort luisant. Plusieurs de nos François apres en auoir mangé la chair, en portent les peaux en France pour les vendre. Ces chats sont tellement accoustumez à se repaistre de Perdrix, de Tourterelles, de Griues, & d'autres petits oyseaux, que comme i'ay dit, ils ne daignent pas regarder les rats. I'ay veu vne chatte dans vne de nos maisons, qui tous les iours apportoit à ses petits plusieurs bonnes pieces de gibier,

qui nous seruoit beaucoup à nourrir les malades que nous auions pour lors au Conuent.

Des Chiens.

§. IX.

LEs Chiens ne sont pas naturels dans ces lieux, si ce ne sont certains petits chiens que i'ay veu à quelques Sauuages; ils auoient la teste & les oreilles fort longues, & approchoient de la forme des renards. Ils aboyent beaucoup plus clair que les autres chiens. Tout autant qu'il y en a d'autres, ils y ont esté apportez par les Chasseurs. Il s'en est escarté plusieurs dans les bois, qui par succession de temps ont si bien multiplié, qu'on en rencontre quelquefois des bandes de dix ou douze ensemble, & qui font beaucoup de dégast pour la chasse ; on les appelle *chiens marons*.

Vne chose bien remarquable, est vne maladie à laquelle tous les chiens qui sont dans les Indes sont suiets, excepté ceux qui sont ergotez des quatre pieds. Cette maladie leur vient d'vn certain ver qu'ils ont sous la langue : Quand elle commence, ils quittent le boire & le manger, sont tristes, & comme assoupis l'espace de quatre iours ; puis, tout à coup ils commencent à heurler & à se plaindre si pitoyablement, qu'ils font compassion à ceux qui les entendent. Quand le mal les presse, ils se leuent brusquement, & se mettent à courir sans prendre garde où ils vont, donnant de la teste con-

tre les arbres & contre les rochers, heurlant & écumant par la gueulle, comme s'ils estoient enragez, iusqu'à ce que perdant haleine, ils roidissent les jambes, roüillent les yeux dans la teste, & tombent comme morts sur la place, où ils demeurent quelquefois plus d'vne heure sans se releuer; ce qui leur arriue cinq ou six fois le iour. Cela continuë quelquefois huict iours, quinze iours, trois semaines, plus ou moins; iusqu'à ce qu'en fin ils s'aillent precipiter dans quelque trou, où s'enfoncer si auant dans les bois, qu'ils n'en reuiennent iamais.

DE TOVTES LES REPTILES, Amphybies & Vermines.

CHAPITRE SECOND.

Des LeZards.

§. I.

QVoy que le recit que ie fais de la nourriture que nous prenons des Lezards, dans toutes les isles Cannibales, choque les esprits les plus delicats; i'ose neantmoins bien asseurer qu'il n'y a point de mest plus delicieux que celuy-là dans toute l'Amerique, lors qu'il est bien assaisonné. La seule imagination fait rebuter beaucoup de choses, que l'experience met au rang des plus exquises. Tout le monde abhorre les serpens dans l'Europe,

& moy i'ay mangé dans Paris de la chair de vipere, qui m'a semblé aussi bonne que celle de poullet. Quant à moy, ie crois que la foiblesse de ces delicats, qui se laissent mourir de faim par pure phantaisie, auprés d'vn bon morceau, parce qu'il est hydeux, ou à raison de son nom, n'est pas moins blasmable que l'extrauagance des femmes grosses, qui desirent desordonnément les choses qui leur sont quelquefois les plus nuisibles.

Ces lezards donc qui font vne bonne partie de la nourriture du pays, qui remplissent les plats des Gouuerneurs & des plus riches habitans de leurs hydeuses testes, de leurs griffes épouuentables, & de leurs vilaines queuës : en vn mot, de toutes les parties du plus horrible serpent qu'on se puisse imaginer, sont pour l'ordinaire longs de quatre à cinq pieds, en y comprenant la queuë. Cette queuë aussi bien que les pattes, sont fort charnuës, & tout le reste du corps est assez maigre. Ils ont vne grande capacité de ventre, où se trouue vn seul boyau, qui s'eslargit, & s'espoissit par le milieu pour luy seruir d'estomach : Vn cœur fort petit, vn grand foye, où est attaché vn gros fiel vert, extremément amer; & vne ratte fort longue. Depuis les costes ils ont tout le dedans du ventre reuestu de deux pannes de graisse, iaune comme de l'or, qui sert au debilitez de nerfs : on s'en sert aussi comme de vernir sur les armes, pour empescher la roüille, qui est presque ineuitable dans ces lieux.

Les masles sont vn tiers plus grands & plus forts

que les femelles: ils ont vne posture hardie, vn regard affreux & épouuentable. La couleur de leur peau est grize, tirant sur le noir, & la teste est marquetée comme la gorge d'vn poulet d'inde. Les femelles sont toutes vertes, d'vn regard plus doux & craintifs. Ils se couplent au mois de Mars, & en ce temps là il ne fait pas bon s'approcher d'vne femelle, lors qu'elle a vn masle proche de soy; car le masle pour deffendre sa femelle, saute hardiment sur celuy qui l'attaque; & quoy que sa morsure ne soit pas dangereuse, il ne démord iamais, s'il n'a le cousteau dans la gorge, ou que l'on ne luy frappe bien rudement sur le nez.

C'est en cette saison qu'on leur donne la chasse le long des riuieres: car apres qu'ils se sont repeus, (vn peu auant le iour) de feüilles de *Mapou*, & de fleurs de *Mahot*, qui croissent le long des riuieres, ils se vont reposer sur des branches d'arbres, qui auancent vn peu sur l'eau, pour gouster en mesme temps l'agreable chaleur du Soleil du matin, & la fraischeur des eaux. Il faut que i'aduoüe icy ingenuëment, que cét animal passe dans mon esprit pour le plus stupide de tous les animaux du monde; car il voit approcher le Canot, entend le bruit, se laisse mesme mettre la verge sur le dos, & le las coulant sur la teste, sans s'esbranler aucunement: & bien dauantage, s'il a la teste trop serrée contre la branche, il ne faut que luy frapper trois ou quatre petits coups sur la teste, il leue incontinent le nez, & s'ajuste luy-mesme le las dans le col. Mais lors

qu'il sent que tout de bon on le tire à bas, & que la corde luy serre vn peu trop le gosier, il embrasse promptement la branche, & la serre si bien de ses griffes, qu'il y a risque de perdre la prise : mais à cela, bon remede; car il ne faut que le saisir par le gros de la queuë, le plus proche des cuisses que l'on peut, d'autant qu'il a les costes tellement disposées, qu'il ne se sçauroit plier qu'à moitié, si bien qu'il ne peut mordre quand on le tient par cét endroit.

Enuiron le mois de May, les femelles descendent de la montagne, & s'approchent du bord de la mer pour y pondre leurs œufs, où la pluspart des masles les accompagnent : d'où vient que depuis ce temps iusqu'au mois d'Aoust, il s'en prend beaucoup plus que dans tout le reste de l'année. Leurs œufs sont tousiours non pairs, depuis treize iusqu'à vingt-cinq, & les pondent toute à vne fois; ils sont de la grosseur des œufs de pigeon, mais vn peu plus longs; l'escaille en est blanche & souple comme du parchemin moüillé. Tout le dedans de l'œuf est iaune sans aucun blanc ny glaire, & pour quelques boüillons qu'on leur puisse donner, ils ne durcissent iamais, principalement si on y met du beurre. Ils sont beaucoup meilleurs que ceux des poulles, & donnent vn goust tres-excellent dans toutes sortes de saulces. Ils font vn trou dans le sable pour y pondre leurs œufs, & s'y fourrent entierement, & apres auoir pondu leurs œufs, ils bouchent le trou & les abandonnent; & ces œufs se couuent d'eux-

mesmes dans la terre. Ces lezards ont la vie si dure, que si on ne sçait l'inuention de les faire mourir, on a toutes les peines du monde à les tuër. I'ay veu frapper plus de cent coups de la teste d'vn lezard, tout de la force d'vn homme sur vn rocher, sans le pouuoir faire mourir. Le secret est de leur fourrer vn petit baston, où vn poinçon dans les naseaux; car ils expirent sur le champ sans se desbattre en façon quelconque. Au reste, se sont les plus beaux ieusneurs du monde : car on les peut garder viuants sans boire ny manger trois semaines entieres.

Vn bon lezard peut abondamment repaistre quatre hommes, pour affamez qu'ils puissent estre. Les femelles sont tousiours plus tendres, plus grasses & de meilleur goust que les masles. On a remarqué que ceux qui font nourriture ordinaire de lezards, ne profitent & n'engraissent iamais, au contraire, ils deperissent petit à petit, & deuiennent etiques. Ils sont aussi fort dangereux pour ceux qui ont eu la grosse verolle : car ils font reuenir ce mal, quoy qu'autrefois on en ait esté parfaictement guery.

De cinq autres especes de petits Lezards.

Il faut encore pour ne rien obmettre, faire icy mention de cinq especes de lezards, qui ne se mangent point, & desquels ie n'ay pû remarquer aucune vtilité.

Des Anolis.

§. II.

LEs Anolis ne ſe rencontrent pas par tous les quartiers de l'iſle de la Guadeloupe, mais en certains cantons de pays qu'ils affectent, qui eſt vers le grand cul-de-ſac; ce que ie n'ay point remarqué dans toutes les autres iſles, dans leſquelles ils ſont par tout vniuerſellement. Ils portent vn pied ou pied & demy de longueur, les plus gros n'excedent iamais la groſſeur du bras. Ils ont le ventre de couleur de gris cendré, & le dos tanné tirant ſur le roux, & le tout rayé de bleu, & la teſte toute marquetée comme les autres lezards; mais leur bec eſt vn peu plus affilé. Ils ſont touſiours dans la terre, & n'en ſortent qu'à la plus grande chaleur du iour, auquel temps ils viennent ronger les os & les arreſtes de poiſſons qu'on jette deuant la porte. Ils paiſſent quelquefois l'herbe, principalement les potageres. Si on en tuë quelques-vns, les autres les mettent en pieces, & les mangent.

Des Gobes-mouches.

§. III.

LEs Gobes-mouches ſont petits lezards, guere plus gros que le doigt, & tãt ſoit peu plus longs. Les maſles ſont verts, & les femelles toutes griſes, &

tiers plus petites que les masles. Ils ne viuent que de mouches & de rauets, qu'ils poursuiuent auec tant d'auidité, qu'ils se precipitent du haut des arbres pour les attraper. C'est l'animal le plus patient que ie vis iamais; car il se tiendra vne demy iournée entiere en embuscade, sans se remüer, pour découurir vne mouche, laquelle il n'a pas plustost apperceu, qu'il saute brusquement dessus & l'engloutit toute viue.

Toutes les forests sont tellement remplies de ces petits lezards, qu'à peine trouue-on vn arbre où il n'y en ait plusieurs: mesme toutes les maisons en sont si pleines, qu'on ne sçauroit ietter la veuë en quelque lieu que ce soit, qu'on n'en descouure quelques-vns. Cela nous est non seulement importun, mais perilleux; car ie les ay veu sauter plusieurs fois sur le corporalier, pendant que ie disois la sainte Messe, pour y prendre des mouches.

Des Rocquets.

§. IV.

IL se trouue vne autre espece de petits lezards dans quelques petites isles, qui sont dans les culs-de-sacs de la Guadeloupe. Les habitans les appellent *Rocquets*. Ils ont vn pied de long tout au plus : ils sont tout gris, ont l'eschine fort aiguë, & portent la queuë retroussée sur le dos, comme des chiens. Ceux-cy sont agiles, gaillards, & font milles petits caracolles autour de vous, iusqu'à venir

manger les miettes qui vous tombent des mains. Ils se fourrent aussi dans la terre, non pour y pondre leurs œufs, comme les autres lezards, mais pour manger les œufs des autres lezards & des tortuës.

Des Maboüyas.

§. V.

I'Ay veu dans toutes les isles deux autres sortes de lezards, que les Sauuages appellent *Maboüyas*, qui est vn nom qu'ils donnent communément à tout ce qui fait horreur. Ie ne puis dire autre chose du premier, sinon qu'il est tout à fait semblable aux *Squinx marin*, qu'il vit comme les autres lezards de mouches & de rauets, & qu'il paroist plus rarement que les autres.

Les seconds n'arriuent iamais à la longueur d'vn pied : ils sont gris, vilains, bouffis, & hideux à voir. Il semble, quand on leur a coupé la queüe, que ce soient de veritables crapaux. Ils se retirent pour l'ordinaire sur des branches d'arbres, sur le faiste & sur les cheurons des cases, & descendent fort rarement en bas. Ils sont redoutez des Sauuages & des François, ie ne sçaurois dire pourquoy, si ce n'est à raison de leur laideur : Car encore bien que lors qu'on les agasse, ils se iettent hardiment sur vous, & s'y attachent si opiniastrement, qu'on a de la peine à les en retirer, ie n'ay iamais oüy dire qu'ils ayent mordu ou fait mourir quelqu'vn. Pendant la

nuict ils jettent de temps en temps vn cris assez effroyable, qui est vn pronostique infaillible du changement de temps.

Tous les autres petits lezards siflent à qui mieux mieux tout le long de la nuict ; principalement quand il pleut, vous entendez des millions de siflemens confus, qui ne sont pas moins importuns que le coaxement des grenoüilles de l'Europe.

Des Couleuvres & autres Serpents, qui se rencontrent dans les deux terres de la Guadeloupe.

§. VI.

LA diuersité des Serpents est si grande dans toutes les Indes, qu'il n'y a pas vne seule isle qui n'ayt ses Serpents dissemblables en forme, en couleur, & en venin. Mais Dieu a regardé la Guadeloupe d'vn œil de bien-veillance tres-particuliere, en ce que de trois sortes de serpents qui s'y rencontrent, & qui s'y voyent assez rarement, il n'y en à pas vn seul qui soit veneneux, & qui ayt iamais fait mal à personne par ses morsures.

Les premiers & les plus communs sont de petites couleuvres grizes, qui ne portent iamais plus de deux pieds, ou deux pieds & demy de longueur: elles ne sont guere plus grosses que le poulce, & se trouuent par tous les endroits de l'isle, mais assez rarement. Elles fuyent tousiours deuant le monde, & les habitans du pays marchent souuent sur elles nuds pieds, sans qu'elles fassent aucun tort. On les

prend mesme à la main sans aucun danger. Les habitans les font boüillir pour tirer les vertebres, & s'en font de tres-beaux cordons.

Les seconds sont certaines couleuvres, dont la peau de dessus le dos est toute marquetée de noir & de iaune, & le ventre est grisastre meslé de iaune: celles-cy sont plus grandes que les premieres, & ont quelquefois cinq ou six pieds de longueur; & quoy que l'agreable varieté de leur peau recrée la veuë, elles ont vn regard affreux, qui fait quelquefois rebrousser chemin aux plus hardis. Elles repairent pour l'ordinaire és lieux montagneux, secs, pierreux, & arides; d'où vient qu'il y en a beaucoup moins à la Cabsterre de l'isle, qui est la plus plate, moins pierreuse & plus sujete à la pluye, qu'à la Basse-terre. On se sert de leur peau pour faire des baudriers, lesquels sont parfaictement beaux.

Les troisiesmes sont toutes noires, beaucoup plus grosses & plus longues que les deux precedentes. I'en ay veu de plus de sept pieds: elles sont hardies, & tant s'en faut, qu'elles fuyent comme les autres; au contraire, elles poursuiuent opiniastrement ceux qui leur font tord, & sans doute leurs feroient du mal, s'ils ne se deffendoient. I'ay esté deux ou trois fois dans cette peine, non sans de grandes apprehensions.

Toutes ces trois especes de couleuvres se trouuent aussi bien dans la grande terre de la Guadeloupe, que dans la terre habitée; mais elles y sont

beaucoup plus grandes. Tant les vnes que les autres viuent de petits lezards & de petits oyseaux, de rauets & de terre.

Des Couleuvres de la Martinique & de saincte Alousie.

§. VII.

BEaucoup de personnes s'estonnent, & non sans suiet, de ce que l'isle de la Martinique, qui n'est distante de la Guadeloupe que de trente lieuës, produist des serpens dangereux, desquels les veneneuses morsures ont desia fait perdre la vie à plusieurs François. Quelques-vns croyent que cela procede de l'intemperie du climat : mais auec peu de fondement, car il se trouue des terres voisines, & presque sous vn mesme degré & paralelle, où neantmoins on ne voit point de semblables serpents. D'autres croyent, auec plus de probabilité que cela vient du terroir qui est extremément pierreux, & tout semblable à celuy dans lequel les viperes de l'Europe se plaisent dauantage.

Il n'est pas hors de propos de rapporter icy l'opinion des Sauuages sur cette matiere. Quelques-vns d'entr'eux nous ont asseuré, qu'ils tenoient par tradition tres-certaines de leurs Peres, que cela venoit des *Arroüagues*, nation de la terre ferme, ausquels les *Kareibes* de nos isles font vne tres-cruelle guerre. Ceux-là se voyans tourmentez & vexez par les continuelles incursions des nostres, s'auise-

rent d'vne ruse de guerre non commune; mais extremément dommageable & perilleuse à leurs ennemis ; c'est qu'ils amasserent grand nombre de ces serpens , lesquels ils enfermerent dans des panniers & callebasses , les apporterent dans l'isle de la Martinique , & là leur donnerent liberté, afin que sans sortir de leur terre, ils pussent par le moyen de ces funestes animaux , leur faire vne guerre immortelle.

Il se rencontre ordinairement dans cette isle trois sortes de serpens fort dangereux : les vns sont gris veloutez & taschetez de noir en plusieurs endroits. Les autres iaunes comme de l'or, & les troisiémes roux : Ie crois fermement que les gris veloutez sont de veritables viperes , principalement les courtes , qui ne portent guere plus de deux pieds de longueur , & sont quelquefois plus grosses que le bras , & cette grosseur est égale iusqu'à deux ou trois poulces proches de la queuë , laquelle depuis cét endroit se termine tout à coup en pointe : elles ont la teste tres-plate & large quasi comme la main, armée de quatre & souuent de huict dents longues d'vn poulce pour l'ordinaire. I'en ay veu & apporté en France de longues comme la moitié du doigt , elles sont pointuës comme des esguilles, & courbées en forme de croc : elles ont vn petit pertuy qui penetre depuis la racine des dents , iusques vers la pointe d'icelles , & c'est par là qu'elles font glisser le venin dans la playe, où la dent se rencontre.

Tous les autres ſerpens tant iaunes que roux, ont la teſte en tref, & c'eſt par cette marque qu'on diſtingue les ſerpens dangereux d'auec ceux qui ne le ſont pas, ils ſont armez de dents comme celles que i'ay décrites:ils ont le corps ſemblable aux autres ſerpens, mais d'vne ſi prodigieuſe grandeur, qu'il s'en rencontre ſouuent d'auſſi gros que la jambe,& longs de ſept à huit pieds.

Tant les vns que les autres naiſſent ſouuent d'vne meſme mere;ce qui me fait croire que les maſles s'accouplent indifferemment auec les femelles de l'vne & l'autre eſpece : car il fut trouué de mon temps vne de ces viperes, groſſe comme la jambe, ſi foible qu'à peine ſe pouuoit-elle remüer, au milieu de plus de ſoixante petits de toutes ſortes, qu'elle venoit de mettre bas, & qui tous eſtoient louuez, & preſts à ſe jetter, & à mordre ceux qui les approchoient. I'en ay ouuert quelques-vnes, dans leſquelles i'ay trouué plus de quarante œufs, preſque gros comme le poulce, & plus de cent petits œufs gros comme des lentilles, tous remplis d'vn iaune aſſez blaffart. Tous ces œufs eſtoient reueſtus d'vne membrane faite comme vn boyau. Mais il faut remarquer que ces œufs ne ſortent iamais du ventre de la mere, & que les petits s'y forment, mangent la cocque & meſme la membrane qui les enuironne, laquelle venant quelquefois à ſortir du ventre de la mere, ils vont ronger iuſques proche du nombril: ce qui n'arriue pas à toutes, car il eſt certain qu'elles viuent apres auoir fait leurs

petits, & que mesme elles en font plusieurs fois en vne année.

I'ay remarqué dans ces viperes trois sortes de venin differents en couleur & en qualité. Ce venin est enclos dans de petites vessies grosses comme des poix, lesquelles enuironnent les dents. Les iaunes ont le venin vn peu iaunastre & plus espois que les autres, & celuy-là est le moins dangereux: les grises l'ont comme de l'eau vn peu trouble ; & les roux, clair comme de l'eau de roche, & ie croy que c'est le plus subtil & le plus dangereux.

Tant les vnes que les autres se rencontrent, quoy qu'assez rarement par toutes les parties de l'isle, & cela en toute saison, n'y ayant point de froid qui les oblige à se retirer dans la terre ; il est vray qu'aux mois de May & d'Auril, elles paroissent plus frequemment, & les habitans croyent que ce sont les *Tourlourous* (qui sont certains petits cancres) lesquels descendant de la montagne, se fourrent dans les creux des arbres, & les en font sortir. Les rats & les poulles les attirent autour des cases, & vous voyez peu de personnes entrer dans vn poullalier, sans auoir soigneusement regardé de tous costez. Si elles rencontrent vne poulle qui couue, elles se mettent sur les œufs, se font couuer par la poulle, iusqu'à ce que les petits soient esclos, lesquels elles aualent tous entiers, & mordent incontinent la poulle, & la font mourir. Elles ont l'industrie de clousser & contrefaire les poulles qui conduisent leurs petits, apres qu'elles ont tüé la mere. Ie l'ay veu

faire à vne, qui en ma presence, apres auoir tué la poulle, aualla neuf poulets qui auoient plus de trois semaines.

C'est vn signe infaillible qu'elles sont dans vne maison, lors qu'on entend piper les rats : elles les sçauent aussi fort bien contrefaire pour les attraper: elles les auallent tous entiers aussi bien que les Piloris, qui sont quatre fois aussi gros que les rats de l'Europe.

C'est encore vne marque asseurée, qu'il y a vne mauuaise couleuvre en quelque lieu, lors qu'on y voit les petits oyseaux attroupez, criants comme ils font en France, apres les oyseaux de proye.

Il y a aussi quelques habitans, principalement les Negres, qui les connoissent au flairer, & les esuentent comme les chiens font la venaison : car elles exhalent dans l'air vne haleine qui sent la marée, & comme le poisson à moitié gasté.

Les habitans pour se guarantir de ces couleuvres, font du feu la nuict au milieu de la case ; ils disent pour raison qu'elles apprehendent le feu. Mais cela sert de peu, car elles se fourrent sous les coffres dans les recoins de la Case, dans des panniers, dans des barils, & dans autres choses semblables, dans la couuerture, & mesme iusques dedans les licts. Vn Gentil-homme digne de foy m'a asseuré, que disnant auec vn Prestre de l'isle, il en tomba vne du haut de la case, au milieu du plat qui estoit sur la table, mais tout cela arriue tres-rarement.

Ceux qui vont à la chasse prennent de grandes

bottes,ce qui ſert de peu;car elles ne guarantiſſent que les jambes, & ne deffendent que de celles qui ſont à terre, & non de celles qui ſont louuées ſur les branches des arbres, ou ſur l'éminence de quelque rocher; leſquelles ſe dardent indifferemment ſur toutes les parties du corps. Les deux derniers qui furent mordus pendant mon ſejour dans l'iſle, le furent à l'eſpaule & au bras.

Il eſt vray que ſi on ne les touche point, qu'elles n'offenſent iamais perſonne, & meſme elles paſſeront ſur vous en dormãt, ſans vous faire aucun tort; mais s'il arriue qu'en paſſant, ou en vous remüant vous les touchiez, ou que quelque petite branche les heurte, elles ſe iettent incontinent ſur vous & vous mordent infailliblement.

Lors qu'elles ſont ſaoüles, elles dorment d'vn ſi profond ſommeil, qu'on les peut prendre, manier, pouſſer, & traiter aſſez rudement, ſans qu'elles s'éueillent, & cela dure quelquefois 3. iours & 3. nuits.

S'il arriue qu'vn homme en ſoit mordu fort loin dans les bois, eſtant ſeul, il eſt en danger de la vie; car quelque ligature qu'il puiſſe faire au deſſus de la playe, dans vne heure ou deux de temps, le venin luy gaigne le cœur, les Syncopes le prennent, & il tombe pour ne ſe iamais releuer, s'il n'eſt promptement ſecouru. La premiere choſe qu'on fait pour penſer les perſonnes atteintes de ces veneneuſes morſures, eſt de faire promptement vne ligature au deſſus de la playe, prenant toutefois garde de ne pas trop ſerrer, dautant que cela peut nuire au bleſ-

sé. Puis on applique vne ventouse sur la playe, & l'ayant osté on fait trois ou quatre scarifications sur la playe, apres quoy on applique derechef la ventouse, iusqu'à trois ou quatre fois; & cela attire tout le venin. Cela fait on met vn emplastre de theriaque sur la playe. Cependant, il faut auoir soin de faire prendre du theriaque, ou quelqu'autre potion cordiale au malade, & de le tenir chaudement; car tous les esprits se retirent au cœur, & laissent toutes les parties du malade fort froides & disposées à la corruption.

Voila les remedes ordinaires, mais la charité m'oblige pour la consolation des habitans de cette isle, & pour m'acquiter en partie des obligations extrémes que ie leur ay, d'en coucher icy quelqu'autres par écrit plus faciles, & desquels vn chacun se pourra seruir sans auoir recours au Chirurgien.

Le premier est de couper la teste de la couleuvre, la broyer & l'appliquer sur la playe, sur laquelle il faut faire quelques legeres incisions. Celuy-cy est pour ceux qui sont mordus dans les bois, & est si asseuré que Mathiole le tient pour le plus certain.

Vn autre tres-asseuré est de plumer le derriere d'vn gros poulet, (& apres auoir fait l'incision si on veut) l'appliquer immediatement sur la playe, il attirera tellement le venin par le fondement, qu'il mourra entre les mains de celuy qui l'applique. Celuy-là mort, il faut en remettre vn second, & ainsi consecutiuement iusqu'à ce que le poulet ne

meure plus. La chaux viue meslée auec de l'huille & du miel, & appliquée en forme d'emplastre sur la playe, est encore vn tres-excellent remede : il ne faut pas neantmoins obmettre, tant en se seruant de ce remede que des precedents, de donner du theriaque ou autre potion confortatiue au malade, de peur que le venin ne gaigne le cœur auparauant que le remede opere.

Outre ces remedes, i'en ay trouué plusieurs autres, que la commodité rendra plus considerables; car ils sont tousiours presents dans toutes les Indes; comme les feüilles de petun vert pillées & appliquées sur la playe : deux ou trois gousses d'ail pour manger, & quelqu'autres broyées & mises en forme d'emplastre sur la morsure. La cendre de sarment de vigne dissoute auec de l'huile rosat & appliquée sur le mal: le poids d'vn escu de suc de mouron pris dans du vin blãc, ou dans de l'eau, si le malade a la fiévre, empesche que ce venin ne gaigne le cœur : le suc de la Betoine pris en mesme quantité & en la mesme façon, a le mesme effet : le boüillon de toute sorte de Polliot ou de tin, est encore vn assez bon remede: les feüilles de moutarde, broyées & apliquée sur la blessure y seruent aussi beaucoup. D'Alechamps donne encore plus de cent sorte de remede.

Mais le principal & le plus excellent de tous, est vne plante que i'ay oublié de décrire dans ma troisiéme partie; elle est fort commune dans toutes nos isles, & son seul nom témoigne assez les proprietez

admirables desquelles Dieu l'a doüée. On l'appelle *bois de Couleuvres*, dautant que ses branches coupées par morceaux ont la forme de serpent : elle rampe sur les arbres, qu'elle enuironne comme fait le lierre : Sa feüille est toute découpée & percée de trous en diuers endroits. Tous les Autheurs qui ont écrit de cette plante, asseurent qu'il y a vn telle antipathie entre les serpens & elle, qu'ils la fuyent, qu'ils ne mordent iamais ceux qui la portent en la main ou sur eux, qu'ils creuent & meurent si-tost qu'ils en sont touchez : I'ay veu dans l'isle de la Martinique proche des Magazins, vn arbre tout couuert de cette plante, & sept ou huict serpens aux pieds morts & creuez.

Le dernier & le plus efficace de tous, selon l'aduis des plus fameux Medecins de la Faculté de Paris, ausquels ie l'ay communiqué est d'vser tous les mois d'vne poudre composée des rates & des cœurs des serpens ou viperes, en prenant le poid de quinze ou vingt grains dans vn boüillon, ou dans quelqu'autre liqueur : S'il arriue que celuy qui vse de cette poudre, soit mordu de ces dangereuses bestes, le venin n'aura aucune prise sur luy. Pour le regard de ceux qui ne pourront ou ne voudront s'assujettir à vser de ce souuerain remede tous les mois, si par mal-heur ils viennent à estre mordus, il en doiuent prendre incontinent le poid d'vn escu. Et c'est le plus asseuré contrepoison qui soit au monde.

Quelques-vns se meslent de succer les morsures,

& en tirer le ſang & le venin tout enſemble : Quoy que cela ſoit bon, c'eſt vne choſe ſi dangereuſe, que ie ne conſeille à perſonne de s'en ſeruir, qu'au deffaut de tout autre remede ; car ſi le ſucceur a la moindre égratigneure autour des gẽciues, ou dans la bouche, ou qu'il aualle la moindre parcelle de ſa ſaliue enuenimée, il eſt certain qu'il en mourera ſur le champ, comme il arriua à vn Negre de Monſieur le Gouuerneur de la Martinique, qui voulant ſecourir vn Sauuage mordu d'vne couleuvre, en luy ſuçant le venin de l'eſpaule, s'enuenima le cœur, & tomba mort à ſes pieds en luy ſauuant la vie.

Des eſtranges grenoüilles de l'iſle de la Martinique.

§. VIII.

SI ce que Mathiole aſſeure des grenoüilles au chapitre quarante-huitiéme de ſes Cõmentaires ſur Dioſcoride eſt vray, il faut auoüer (quand il n'y auroit aucun remede, pour les morſures des couleuvres de la Martinique) que la Prouidence diuine y a ſuffiſamment pourueu, par des grenoüilles d'vne ſi prodigieuſe grandeur, qu'vne ſeule peu ſuffiſamment & abondamment repaiſtre vn homme à ſon diſner.

Cét Autheur aſſeure, que c'eſt vn ſouuerain remede contre les morſures de toutes ſortes de ſerpens (horſmis l'aſpic) que d'vſer de grenoüilles boüillies, humant premierement le boüillon, man-

geant par-apres la chair, & appliquant les grenoüilles fraiſchement ouuertes par le ventre ſur la playe.

I'ay veu quelques-vnes de ces grenoüilles qui portoient plus de quatorze poulces de longueur,& larges à proportion:elles repairent non ſeulement le long des riuieres, mais par tout, dans les bois les plus éloignez des eaux. Elles ne coaxent pas comme celles de l'Europe, mais pendant la nuict elles aboyent comme des chiens.

Elles font leurs petits dans des ſouches d'arbres à moitié pourris; & pour ce faire, elles jettent premierement large comme la main d'eſcume blanche comme la neige, & deſſus ce premier lict elles pondent ſix, huit, dix & douze œufs, tantoſt plus, tantoſt moins,leſquels ſont gros comme des grains de Coriandre, & de couleur d'orange: elles font ainſi pluſieurs licts, iuſqu'à ce que cela ſoit gros comme la teſte,& les couuent de temps en temps, iuſqu'à ce qu'ils ſoient eſclos.

Quelques-vns les ont voulu faire paſſer pour des crapaux,mais ſans fondement;car elles ont toute la forme des grenoüilles,& ſautent quelquefois de la hauteur d'vn homme, tous les habitans en mangent,& ie les ay trouué tres-excellentes.

Ces grenoüilles ne ſe rencontrent pas dans la Guadeloupe,mais ſeulement de petites qui ne ſont pas plus groſſes que le poulce ny plus larges; & encore ſi rarement que ie n'y en ay veu que cinq ou ſix,pendant le temps que i'y ay demeuré.

De toutes ſortes de Crables ou Cancres, qui ſe trouuent dans l'iſle de la Guadeloupe, & aux enuirons.

§. X.

LA meſme Prouidence qui repeut l'eſpace de quarante ans, le peuple d'Iſraël de la Manne du Ciel, dans cette vaſte ſolitude des deſerts en l'Arabie, tire auec la meſme bonté des entrailles de la terre de la Guadeloupe, & de pluſieurs autres iſles vne Manne viuante & perpetuelle, ſans le ſecours de laquelle pluſieurs habitans de cette iſle ſouffriroient beaucoup : car pour ne point déguiſer la verité, tout ce que i'ay dit cy-deuant du gibier, de la chaſſe, des animaux, & de la peſche des poiſſons, ne ſe rencontre que chez les plus aiſez ; & ſi encore la pluſpart du temps ils ſont contraints de deux choſes l'vne, ou de manger leur pain ſec, ou d'auoir recours aux Crables, auſſi bien que les plus indigents. Tous les Indiens, tant de cette iſle que des autres, ne viuent preſque que de cela. En vn mot, quand toutes choſes manquent, ce qui arriue aſſez ſouuent, les Crables ne manquent iamais à ceux qui veulent prendre la peine de chercher leur vie.

C'eſt vne choſe tout à fait digne d'admiration, de les voir deſcendre de la montagne, enuiron le mois d'Auril ou de May, lors que les premieres pluyes commencent à tomber ; car alors elles ſortent toutes des creux des arbres, des ſouches pour-

ries,

ries, de dessous des rochers, & d'vne infinité de trous qu'elles font elles-mesmes dans la terre. On en voit la terre couuerte, ensorte qu'il se faut faire place, & les chasser deuant soy pour pouuoir mettre le pied à terre, sans en escraser quelqu'vne.

Il semble qu'elles ayent de la preuoyance à se deffier du peu de durée de la pluye; car la pluspart se range le long des riuieres, & des rauines les plus humides, pour, au cas que la pluye leur manque, se pouuoir retirer dans les lieux plus frais, & estre à l'abry des chaleurs qui leur sont tout à fait contraires.

Toute cette descente se fait auec tant d'ordre, qu'encor bien que le seul instinct naturel y agisse, il semble toutefois que la conduite d'vn experimenté Mareschal de Camp y soit employée. Elles se diuisent pour l'ordinaire en trois bandes; dont la premiere n'est composée que de masles, qui sont plus gros, plus forts, & plus robustes que les femelles, & consequemment obligez à s'exposer non seulement aux iniures du temps, & à frayer le chemin; mais encore à essuyer toutes les difficultez & les estranges massacres, que les habitans en font dans ce premier rencontre. Ceux-cy qui sont comme l'auantgarde de l'armée, sont souuent arrestez par le deffaut de la pluye, & contraints de faire halte & autant de stations & de nouueaux logemens, qu'il y a de nouueaux changemens dedans l'air.

Cependant, tout le gros de l'armée, qui n'est presque composé que de femelles, se tient clos & couuert dans les montagnes, iusqu'à ce que le temps soit entierement disposé à la pluye : Alors elles se mettent en campagne, & font comme des bataillons, longs d'vne lieuë ou lieuë & demie, & larges de quarante ou cinquante pas, si serrez qu'à peine peut-on découurir la terre.

Trois ou quatre iours apres suit l'arriere-garde, qui est composé de masles & de femelles, en mesme ordre & en aussi grand nombre que les autres. Or comme dans les armées tout le monde ne marche pas en ordre, & ne tient pas vne mesme route: de mesme, outre le grand nombre de ces bataillons qui suiuent le cours des riuieres & des rauines, tous les bois en sont remplis, mais vn peu plus clairement, que dans les lieux où passent les trouppes. Elles marchent fort lentement toute la nuict, & le iour quand il pleut, & s'exposent fort rarement au Soleil. Que s'il arriue qu'elles fassent rencontre de quelque pays découuert & sans abry, & qu'il fasse tant soit peu de Soleil; elles s'arrestent toutes à la liziere du bois, & attendent que la nuict soit venuë pour le passer. Si quelqu'vn s'approche du gros & leur donne l'épouuente, elles font vne retraite confuse & en reculon, presentant tousiours les armes en auant, qui sont deux certaines tenailles, ou mordans dágereux, qui serrent iusqu'à emporter la piece, & faire jeter les hauts cris à ceux qui en sont atrapez : elles frappent de temps en temps ces mordans

l'vn contre l'autre, comme pour menacer, & font tant de bruit; & vn ſi eſtrange tric-trac en s'entre-heurtant de leurs eſcailles, qu'on croyroit entendre le cliquetis des corſelets & des taſſettes d'vn Regiment de Suiſſes qui marchent.

S'il arriue pendant cette deſcente que la pluye ceſſe, & que le temps ſe mette tout à fait au beau, (ce qui eſt aſſez ordinaire) elles font vne halte generale, & chacun prend logis où il peut, qui ſous des racines, qui ſous des arbres creux: celles qui ne trouuent point de logis tout fait, prennent la peine d'en faire elles-meſmes, & remüent tellement la terre, que par tout où le gros ſe rencontre, on y enfonce iuſqu'à my-jambe. Cependant, les habitans qui ne ſouhaitent autre choſe que de les voir arreſtez en chemin, leurs font bien cherement payer les logis; car tout le monde fait bonne chere à leurs deſpens, & à peine ſe trouue-il vne caſe, où on n'en faſſe mourir plus de cent par iour; car pour lors on jette tous les corps, & on ſe contente d'vn amas de petits œufs quaſi imperceptibles, deſquels elles ont gros comme le poulce à chaque coſté de l'eſtomach, qui ſont fort nourriſſants & de tres-bon gouſt. Il ſe rencontre quelques années dans leſquelles par l'interruption des pluyes, elles ſont deux ou trois mois à faire le voyage: mais il ne faut que huit ou dix iours de temps pluuieux, pour leur faire vuider leurs œufs, ſe baigner dans la mer, & remonter promptement à la montagne.

Tout le corps de cét animal ſemble n'eſtre com-

posé que de deux mains troncquées par le milieu, & rejointes ensemble ; car des deux costez vous y voyez les quatre doigts , & les deux mordants qui seruent comme de poulce. Tout le reste du corps est couuert d'vne escaille large comme la main, releuée en bosse, sur la déuanture de laquelle sont enchassez deux petits yeux, longs, & gros comme des grains d'orge, transparants comme du cristal, & solides comme de la corne. Vn peu au dessous est la gueulle, couuerte de quelques barbillons, sous lesquels sont deux dents larges comme la moitié de l'ongle, tranchantes & blanches comme de la neige : elles ne sont pas situées comme les machoires des autres animaux, en haut & en bas; mais aux deux costez & s'entreioignent comme des fers de ciseaux, & auec ces dents qu'elles coupent & fisellent les feüilles, les fruicts, & les bois pourris, qui sont leur nourriture ordinaire.

Toute cette escaille est remplie d'vne certaine liqueur espoisse, grasse, & fibreuse, de laquelle les habitans font d'assez bons saupiquets. Au milieu de cette liqueur, que les habitans appellent *Taumaly*, est ce qu'ils nomment (à raison de son amertume) le fiel de l'animal, qui n'est pourtant autre chose que son estomach, dans lequel tout ce qu'elles mangent, se digere : Il est composé d'vne peau ou membrane assez desliée, & estenduë par deux petits osselets ou cartilages, & est gros deux fois comme le poulce, & à toute la forme de l'escaille.

Les masles a les femelles, ont au dessous du corps vn certain plastron composé de diuerses pieces, ajustées comme les tassettes d'vn corcelet, sous léquel il y a cinq ou six barbillons de chaque costé. Il y a vn petit pertuis large comme le tuyau d'vne plume, qui sort immediatement de l'estomach, & passant par le milieu de ce plastron, se vient terminer à la fin : C'est par cét endroit qu'elles vuident leurs excrements. Cét animal n'a point de sang; mais au lieu de sang, il sort de leurs blessures vne eau claire, qui s'espoissit comme de la gelée, & se caille.

Celles dont ie parle à present, sont pour l'ordinaire toutes violettes; mais il s'en trouue quantité qui sont agreablement diuersifiées & panachées de bleu, de blanc, & de violet. Voila la plus exacte description que i'en puisse faire. Retournons à ce qui se passe, lors qu'elles sont descenduës de la montagne.

On pourroit icy asseurer, que la mesme necessité qui fait sortir les tortuës de la mer, pour se descharger de leurs œufs sur la riue, fait descendre les Crables de la montagne pour se décharger dés leurs dans la mer, comme dans le lieu où elles prennent naissance, aussi bien que les tortuës sur la terre : mais qui voudra éplucher la chose de plus prés, & auec plus de curiosité, trouuera que les seules femelles des tortuës viennent à terre, & que les masles, ny les petits n'y abordent iamais : mais toutes les Crables de l'isle, grands & petits, masles &

femelles, viennent indifferemment tous les ans vne fois se baigner en la mer ; & cela sans doute pour rendre quelque sorte d'homage à celle qui leur a donné la vie, & puiser dans le sein de leur mere des forces & des qualitez occultes, qui les disposent à vne nouuelle renaissance, laquelle leur arriue vne fois tous les ans, ainsi que nous verrons dans la suite de cette description.

Si-tost qu'elles sont arriuées au bord de la mer, elles se laissent couurir par deux ou trois fois des premieres vagues qui battent sur la riue, & se retirent incontinent, s'en allant chercher logis pour se reposer. Cependant, les œufs des femelles grossissent, sortent du corps, & s'attachent aux barbillons qui sont sous le plastron, que nous auons décrit. Il y en a pour l'ordinaire l'espoisseur d'vn gros œuf de poulle, & sont semblables à la rocgue des harents. Pour lors on n'en fait plus de cas, comme ayant beaucoup perdu de leur goust. Quelques iours apres elles se vont toutes baigner pour la seconde fois dans la mer, & y secoüent leurs œufs, desquels plus des deux tiers sont à l'instant deuorez par certains petits poissons, que les Sauuages appellent *Tytiri*, desquels pour lors la mer est toute noire le long de la riue.

Ie ne sçay ce que la mer opere sur ces animaux; mais la pluspart sortent de ce second bain si foibles & si attenuées, qu'à peine peuuent-elles marcher : elles deuiennent maigres, & leur chair mesme change de couleur, d'où vient qu'vne grande

partie ne remontent pas ſi-toſt aux montagnes, mais elles ſe rengraiſſent dans le plat-pays. Elles ſe couplent toutes au ſortir de la mer, & apres s'eſtre remiſes dans leur enbompoint, elles font des trous dans la terre, qu'elles bouchent ſi bien de la meſme terre & de feüilles, qu'il n'y peut entrer aucun air. Là, elles ſe dépoüillent de leurs anciennes eſcailles, & enſemble de la carcaſſe de leurs os, qui ſont toutefois inſeparables des eſcailles, ſans en faire aucune rupture. Cependant, elles la laiſſent ſi entiere, qu'à peine peut-on connoiſtre le lieu par où elles ſont ſorties. Or cela eſt moins conceuable à ceux qui ſçauent de combien de iointures, de coings, de recoings, & d'os entremeſlez les vns dans les autres, eſt composé le corps d'vne Crable, que de conceuoir la carcaſſe ou ſquelette d'vn homme dépoüillé de ſa chair, ſans aucune leſion, ny rupture de ſa peau.

La Crable demeure donc prés de ſon eſcaille ſans aucun mouuement, & quoy que ie ne diſe pas ſans aucun ſentiment; I'oſe bien aſſeurer quelle eſt plus de ſix iours ſans le faire connoiſtre. Pendant qu'elles ſont en cét eſtat, elles n'ont point d'amertume dans l'eſtomach, le *Taumaly* en eſt iaune comme de l'or. Elles ſont graſſes, pleines & en tres bon point, & c'eſt bien le plus excellent & le plus delicieux manger qu'vne *Crable bourciere*, (c'eſt ainſi qu'on les appelle, lors qu'elles ſont en cét eſtat) qu'on ſe puiſſe imaginer. Elles ne ſont pour lors reueſtuës que d'vne peau extremément delicate, la-

quelle par ſucceſſion de temps s'endurcit & ſe forme en eſcaille. Elles ont en ce temps là quatre pierres groſſes comme des febues de breſil, blanches comme neige, attachées au deſſous de l'eſtomach, leſquelles ſe fondent & ſe diſſipent, à meſure que l'eſcaille s'endurcit, & ſe perdent entierement, quand elle a atteint ſa perfection. On aſſeure que ces pierres font ietter le grauier des reins: mais elles ſont fort deſagreables à prendre, & excitent à vomir. I'en ay veu faire l'experience à pluſieurs auec plus de peine que de profit.

Voila à peu prés tout ce qui ſe peut dire de cette ſorte de Crable. Il y en a encore deux autres ſortes; ſçauoir, les Crables blanches & les *Tourlourous*, auſquels tout ce que nous auons dit cy-deſſus conuient, excepté que les Crables blanches excedent tellement les autres en grandeur, qu'vne ſeule en vaut trois des precedentes. Elles ont vn gros mordan large comme la main, où il y a plus à manger qu'à la plus puiſſante Crable violette. Elles ne repairent point aux montagnes, ne ſe plaiſent que dans la fange & dans la bouë, le long des riuieres, des eſtangs, & dans les lieux mareſcageux, deſquels elles retiennent touſiours quelque gouſt.

Les Tourlourous ſont les plus petits & les moins eſtimez: ils ſont de couleur de feu, & ont vne tache noire ſur le dos, qui releue beaucoup l'éclat de cette couleur. Les habitans de la Guadeloupe n'en veulent point manger, & croyent qu'ils donnent le flux de ſang; mais vn chacun en mange dans la

Marti-

Martinique au deffaut des autres qui s'y rencontrent tres-rarement.

Les vnes & les autres sont sujettes à quelques maladies, dont il se faut tres-soigneusement donner de garde, parce qu'il en peut arriuer de tres-grands accidents, comme il est arriué à plusieurs habitans, qui ont presque perdu la vie pour auoir mangé des *Crables manilotées*, (c'est ainsi qu'on les nomme quand elles sont entachées de ces maladies.) Pour connoistre cela, il faut regarder au *Taumaly*; s'il est laicteux, s'il se fond, s'il se reduit en eau blanche; en fin, si la Crable est legere, pour lors il la faut ietter comme vn dangereux venin.

Elles peuuent encore causer les mesmes accidents, quand elles mangent de la Mancenille; c'est pourquoy, il faut prendre garde aux dents & au *Taumaly*, & mesme au dedans du corps, qui deuient bruslé & noir comme du charbon. Et quoy que cette noirceur leur arriue quand elles se nourrissent de pommes de Genipa, cela neantmoins se peut aisément connoistre; car celles-cy ont le *Taumaly* ferme, sont grasses, pleines, & en tres-bon point; & celles-là ont tout le contraire.

Ces animaux ont vne faculté qui ne doit estre enuiée que des coupeurs de bourse, où de ceux que le Preuost tient desia au collet : C'est que si vous les prenez par vn mordan ou par vne patte, elles s'en deffont comme bon leur semble, les détachent de la iointure, aussi proprement que si on les auoit coupez auec vn rasoir, vous les laissent dans la

main & se sauuent, & s'il en est besoin, elles les quittent toutes les vnes apres les autres. Iugez si semblables gens ne doiuent pas souhaiter vne chose qui leur seroit si necessaire. Si elles sont blessées à vn mordan ou à vne patte, elles extirpent promptement le membre & le mal tout ensemble, sans auoir besoin de l'assistance de quelqu'expert Chirurgien. Tous ces membres coupez leur reuiennent au bout de l'an, ou au moins d'autres en leur place.

Des Soldats ou Cancelles.

§. X.

CE Soldat est vne espece de petit cancre, long de trois ou quatre poulces au plus; il a la moitié du corps semblable à vne sauterelle marine, mais reuestu d'vne escaille vn peu plus dure: quatre pieds assez semblables à ceux d'vne Crable: deux mordans, dont l'vn n'est pas plus gros qu'vn de ses pieds, & l'autre est plus large que le poulce, rond, & qui serre estrangement. Tout le reste du corps n'est qu'vn certain boudin, d'vne peau assez rude & espoisse, gros comme le doigt, & long de la moitié, ou vn peu plus. Au bout il y a vne petite queuë, composée de trois petits ongles, ou trois petites escailles, comme la queuë d'vne saulterelle de mer. Toute cette moitié du corps est remplie d'vn *Taumaly*, semblable à celuy qui se trouue dans la coquille d'vne Crable; mais rouge, & qui estant exposé au feu ou au Soleil se fond, & se resoud en

huille, qui eſt vn veritable baûme pour les playes recentes. I'en ay fait moy-meſme l'experience ſur pluſieurs perſonnes, auec de tres-heureux ſuccez. Tous les habitans en font grand cas, & s'en trouue peu qui n'en faſſent prouiſion.

Ils deſcendent tous les ans vne fois au bord de la mer, non pour s'y baigner & y faire leurs petits, comme les Crables, car ie crois qu'ils naiſſent à terre; mais pour y changer de coquille, car la nature qui les fait naiſtre le derriere tout nud, leur a donné l'inſtinct d'y pouruoir en naiſſant, car à peine ſont-ils au monde qu'vn chacun d'eux cherche vne petite coquille, proportionnée à ſa grandeur, fourre ſon derriere dedans, l'ajuſte ſur ſoy, & ainſi reueſtu des dépoüilles d'autruy, & armez comme des ſoldats de ces coquilles eſtrangeres, ils gagnent la montagne, repairent dans les rochers & dans des arbres creux comme font les Crables, & viuent comme elles de feüilles de bois pourris & de fruits; mais ſur tout de pommes de Mancenille. D'où vient (encore que nos habitans en mangent, & les eſtiment fort) qu'ils ſont tres-dangereux. I'ay vne fois penſé rendre l'ame, pour en auoir mangé deux dans la grande terre ſous des Mancenilles.

Cependant, nos ſoldats croiſſent dans la montagne, & la coquille, qui n'a pas eſté expreſſément faite pour eux, commence à les preſſer & à leur ſerrer ſi eſtroitement le derriere, qu'ils ſont contraints de deſcendre au bord de la mer, pour changer de maiſon. Les curieux qui ont pris garde à ce qui ſe

passe dans ce changement, auoüeront ingenuë-ment auec moy qu'il y a vn plaisir extréme à les voir faire. Ils s'arrestent à toutes les coquilles qu'ils rencontrent, les considerent attentiuement, & en ayant rencontré quelqu'vne qu'ils croyent leur estre propre, ils quittent incontinent la vieille, & fourrent si promptement le derriere dedans l'autre, qu'il semble que l'air leur fasse mal, ou qu'ils ayent honte de le montrer à nud.

Si deux se rencontrent en mesme temps dépoüillez, pour entrer en vne mesme coquille, ils s'entre-mordent & se battent, iusqu'à ce qu'en fin le plus foible cede, & quitte la coquille au plus fort, qui en estant reuestu fait trois ou quatre caracoles sur le riuage; que s'il trouue que ce ne soit pas son fait, il la quitte & recourt promptement à son ancienne, & en va chercher vne autre ailleurs. Ils changent souuent iusqu'à cinq ou six fois, auant que d'en trouuer vne propre.

Ils portent dans leurs coquilles enuiron vne demy cueillerée d'eau claire, laquelle est vn souuerain remede contre les pustules & vesies, que le laict ou l'eau qui tombe de dessus les branches de Mancenilles, fait esleuer sur la peau.

Quand il a vne fois mordu de son gros mordan, on le tuëroit plustost que de luy faire lascher prise. Vn de ces soldats m'ayant vne fois pris par le bout du doigt, me fit par l'espace de deux heures souffrir d'estranges douleurs, sans que i'y pusse apporter aucun remede. I'ay depuis appris qu'il ne faut que luy

chauffer la coquille : car alors non seulement il démord, mais mesme abandonne sa maison & se sauue.

Des Scorpions de l'isle de la Guadeloupe.

§. XI.

IL y a dans la Guadeloupe vn grand nombre de Scorpions gris, & tous semblables à ceux qu'on trouue en France; mais, graces à Dieu, les picqueures n'en sont pas mortelles. I'en ay esté picqué plusieurs fois; entr'autres, i'en fus picqué vn iour en dormant, vis à vis du cœur, où ayant senty la douleur, i'y portay incontinent la main, i'en fus picqué pour vne seconde fois au bout du doigt; mais cette picqueure me fit beaucoup plus de mal, que celle que ie receu sur le cœur, laquelle ne me causa qu'vne petite enfleure large comme vn quart-d'escu: mais de l'autre, non seulement le doigt, mais tout le bras m'enfla iusques dessous l'aisselle, sous laquelle il se fit vne glande grosse comme vn œuf de pigeon, & le bras ne demeura tout tremblant l'espace de vingt-quatre heures, apres lesquelles tout se dissipa, sans que i'y appliquasse aucun remede. Ils sont ordinairement dans du bois pourry, dans les liures, & bien souuent dans les coffres où il y a du linge.

I'ay remarqué que les femelles pour faire leurs petits, tissent vne petite toile large comme l'ongle, d'vn fil qu'elles tirent de leurs corps comme les

arraignées,&y pondent onze œufs guere plus gros que des pointes d'épingles : elles portent cela par tout auec soy, iusqu'à ce que les petits soient esclos,& aussi-tost qu'ils sont au monde, si on les effarouche, ils gaignent le dos de la mere, laquelle recourbant sa queuë par dessus eux , les deffend de son aiguillon.

Ie ne sçay s'ils changent de peau comme les Crables de coquilles , mais on trouue dans des liures quantité de peaux de Scorpions , vuides & toutes entieres.

Des Araignées & principalement d'vne horrible & monstreuse espece , que i'ay veu dans l'isle de la Martinique.

§. XII.

IL se trouue vn grand nombre d'araignez de toutes sortes dans la Guadeloupe,aussi bien que dans la France. Elles ont presque toutes de petites bourses d'vne estoffe qui semble estre d'vn cuyr bien delicat. Là dedans elles pondent leurs œufs, & se tiennent dessus pour les couuer : Quoy qu'il s'en trouue qui les portent tousiours auec soy , iusqu'à ce qu'ils soient éclos,comme les Scorpions. I'en ay trouué plusieurs dans les bois qui ne sont pas communes : elles sont toutes plates,& pas plus espoisses qu'vn teston , larges d'vn poulce, & longues d'vn poulce & demy. Elles sont toutes grizes,& ont les

jambes fort courtes, dures, & herissées comme les griffes d'vn cerfvolant.

Mais sur tout celles que i'ay veu dans l'isle de la Martinique, doiuent estre épluchées de plus prés. Car ie ne crois pas qu'au reste du monde, il s'en trouue de plus prodigieuses. Le corps de cette araignée est composé de deux parties, dont la partie posterieure, qui semble estre le ventre, est presque de la grosseur d'vn œuf de poulle, toute veluë d'vn poil noire, & herissé & assez long. La partie de deuant est vn peu plus courte, mais aussi grosse & toute couuerte du mesme poil. Au milieu du dos il y a vne petite ouuerture ronde, comme pour fourrer vn pois, toute enuironnée d'vn poil vn peu plus long que celuy du corps. De chaque costé de cette partie sortent cinq pieds plus longs que les doigts, velus, & a quatre iointures, sans celles qui les ioignent au corps, & à chacun d'iceux vne petite pince ou mordan de corne rousse & fort dure, & deux dents dans la gueulle de la mesme estoffe, longues comme la moitié d'vne épingle, courbées, & affilées comme des éguilles.

I'en ay trouué encore quelques-vnes dans des Ananas, toutes semblables; mais vn peu plus petites, & qui auoient vne partie du poil de dessus le corps tout vert. Quelques habitans apprehendent cét animal, & asseurent qu'il est autant ou plus dangereux que les viperes de la mesme isle. On en recherche fort curieusement les dents, & on dit que de se les froter souuent auec elles, guarantir du mal de dents.

Des Fourmis.

§. XIII.

I'Ay remarqué quatre ou cinq ſortes de fourmis dans la Guadeloupe, extremément importuns à ſes habitans; car quoy qu'il n'y ayt point d'Hyuer qui les oblige à ſe pouruoir pendant le temps de la recolte pour cette ſaiſon, où il ſemble que non ſeulement toutes choſes leur doiuēt manquer; mais qu'ils ſoient contraints ſur peine de la vie de garder priſon dans les entrailles de la terre, ou ils ſeroient bien milles ſiecles auant qu'on les ſecourut d'vn ſeul grain de bled : ſi eſt-ce neantmoins que les fourmis de ces iſles, trauaillent auec autant de ſoin & de preuoyance tout le long de l'année, à faire amas & prouiſion de toutes les graines qu'on ſeme, que s'ils eſtoient ſujets aux meſmes rigueurs que ceux de l'Europe. Et quoy que cette incommodité ne ſoit pas la plus ſenſible de celles qu'ils cauſent, c'eſt pourtant la plus dommageable aux habitans; car qu'ils ſement auiourd'huy vn beau quarreau de plante de petun, ſi les fourmis y donnent, en vne nuict tout eſt enleué, ſans qu'il y vienne vne ſeule plante à bien. I'ay veu de pauures habitans quaſi reduits au deſeſpoir à cette occaſion; & cela n'arriue pas ſeulement au petun, mais à toute autre ſorte de graine.

Ceux dont ie parle ſont petits fourmis noirs, aſſez ſemblables à ceux que l'on voit le plus communé-

munément dans l'Europe : mais ils ſont en ſi grande quantité que cela eſt quaſi inconceuable ; de ſorte qu'on ne peut garder ny confitures,ny fruicts meurs, ny viande cuitte ou cruë, ny aucune ſorte d'huille ou de graiſſe, qu'ils n'en ſoient incontinent tout remplis, & cela en quelque lieu qu'on les puiſſe mettre,quand ſe ſeroit au deſſus du feu. I'en ay veu bien ſouuent nos tables ſi couuertes, que nous eſtions contraints de les abandonner à leur importunité. S'ils prennent vne fois la route du lict,il faut faire eſtat de le changer de lieu,ou de ne iamais dormir en repos.

Il y a deux autres ſortes de petits fourmis rouges, pas plus gros que des pointes d'épingles ; ils ne ſont pas ſi communs que les autres. Il y en a vne eſpece qui ne mord point, mais ils ſe nichent pour l'ordinaire dans les coffres où il y a du linge,en ſi grande quantité, que bien ſouuent le linge en demeure tout taché,& ſe pourrit entierement,ſi on n'y prend garde.

Les autres qui ſont tout ſemblables aux precedents, ne repairent que dans les bois, & tombent de deſſus les feüilles des arbres ; il n'en faut qu'vn ſeul pour donner bien de la practique à vn homme ; car s'il gaigne vne fois le collet de la chemiſe, il ne ceſſe de mordre en diuers endroits, & en mordant il fait gliſſer vn certain venin, qui s'étend & ſe coule entre cuyr & chair, auſſi large que la main, & cauſe vne démangeaiſon ſi douloureuſe, qu'on auroit courage de ſe mettre en pieces à

force de se gratter; & cela dure quelquefois vne matinée entiere.

Vne troisiéme sorte de fourmis tres-dangereux, sont ceux que les habitans appellent *Chiens*, à cause de leurs morsures. Ils sont longs comme vn grain d'auoine, mais deux fois aussi gros: ils ont deux petites dents comme des aiguillons d'abeilles, desquelles les morsures sont plus douloureuses que celles des Scorpions; mais cela ne dure qu'vne heure au plus. Il y en a par tous les endroits de l'isle, non toutefois en si grande quantité que les autres.

Des Poux de bois.

§. XIV.

ON pourroit encore mettre au nombre des fourmis certaines petites bestioles, que les habitans appellent *Poux de bois*, à raison de ce qu'elles rongent, minent, cauent, & font pourrir le bois où elles s'attachent. Ces poux approchent assez de la forme du fourmy: ils sont blancs, si tendres & si delicats, qu'ils sont recherchez auec grande auidité des petits oyseaux, des poulets, & de tous les petits lezards, comme les plus friands morceaux qu'ils puissent rencontrer, aussi ne vont-ils iamais qu'à couuert.

Ils bastissent auec de la terre certaines petites galleries, chemins, ou conduits vn peu plus amples que le tuyau d'vne plume, ausquels ils font faire tant de milliers de tours & de destours confus,

qu'en fin ils en composent vne motte plus grosse qu'vn demy baril, & ie crois que s'il y auoit vn homme assez expert pour déuider toute cette besogne, qu'il s'y trouueroit quelquefois plus d'vne lieuë de chemin.

Au reste, ils sont là dedans comme dans vne petite Republique où ils se multiplient, & comme dans vne petite forteresse, où ils sont à couuert des embusches de leurs ennemis. Si on fait bresche à leurs murailles, ils s'interessent tous pour le bien public, & trauaillent auec tant de diligence à la reparation de cette bresche, qu'en verité il y a de la satisfaction & du plaisir à les contempler dans cét ouurage. On voit auancer leur trauail à veuë d'œil, sans iamais pouuoir comprendre ny apprendre le mestier de ces ouuriers. S'estant vn peu trop multipliez, ils font vne petite galerie ou ligne de communication, tout le long de la Sole iusqu'au premier ioint qu'ils rencontrent, & y bastissent tout de nouueau, & allant ainsi de coing en coing, de ioint en ioint, pourrissant tous les lieux où ils s'arrestent, ils font en peu de temps tomber vn bastiment en ruyne.

C'est vn bon remede pour leurs couper le chemin que d'engraisser d'huille de vache de mer les lieux par où ils passent, & mesme d'en verser sur la motte; car ils la quitent incontinent.

En fin, ces petits animaux vieillissent, & les aisles leurs viennent comme aux fourmis, pour leur ruyne; car ils abandonnent leur demeure terrestre

pour se mettre dans l'air, au rang des oiseaux, où ils ne viuent qu'vn iour ou deux pour le plus. Leur demeure estant abandonnée, noircit, desseiche, & brusle comme des allumettes. Les habitans appellent cette motte *teste de Negre*, à cause qu'elle est noire, ronde, & frisée comme la teste d'vn Negre. I'ay veu quelques Chirurgiens qui faisoient suër des hydropiques à la fumée de cette motte ou teste de Negre, auec d'assez bons succez.

Des Chenilles.

§. XV.

LEs Chenilles font icy des rafles generales deux ou trois fois l'année, & coupent les feüilles de manyoc, de patates, de petun, & d'autres herbages, aussi net que si le feu y auoit passé. Quelques habitans voyant dépoüiller les jardins de leurs voisins, se guarantissent du mesme dommage, faisant des lisieres de bois tout le long de leurs habitations, ausquelles ils mettent le feu, de sorte qu'il demeure vne separation de cendre large de trois ou quatre pieds: & cela arreste les Chenilles tout court, car elles se laisseront plustost mourir de faim, que de passer par dessus la cendre.

Des Rauets.

§. XVI.

CEs Rauets ſont certains petits animaux ſemblables à des hannetons dépoüillez de leurs plus dures aiſles ; mais vn peu plus plats & plus tendres. Il y en a vne ſi grande quantité dans la Guadeloupe, que ie ne crois pas qu'il y ayt vne iſle dans toute l'Amerique , où il s'en trouue vn ſi grand nombre; au moins dans celles où i'ay eſté, ie n'en ay iamais tant veu. Ces petits animaux font beaucoup de tort aux habitans , ils ſont à milliaſſe dans les coffres, ſi on ne les viſite quaſi tous les iours. Ils mangent la caſſaue, la viande cuitte, cruë, & meſme ſalée : mais ſur tout ils nous font beaucoup de tort dans nos Bibliotheques, où ils ſont perpetuellement à ronger les liures, qu'ils gaſtent entierement.

Toutes les poulles du pays ſont extremément friandes de ces rauets, & ne viuent preſque d'autre choſe, auſſi ce leur eſt vne tres-bonne nourriture, & qui les engraiſſe mieux que tout ce qu'elles pourroient manger.

Des Vermines : comme Poux & Puces.

§. XVII.

LEs Poux & les Puces ſont auſſi rares dans toutes ces iſles, comme ils ſont communs dans les Hoſpitaux, & dans les Corps de gardes de l'Europe ; car pourueu qu'on ſe puiſſe tenir nettement, on n'en voit iamais ſur ſoy, ſi ce n'eſt quelques-vns à la teſte ; mais cela eſt extremément rare.

Ie croy que les Sauuages & les Negres ſe ſeruent d'vne huille qu'ils tirent du Ricinus, ou Figuier d'enfer, pour ſe guarantir des poux.

Des Chiques.

§. XVIII.

IE ne ſçay ce que la terre de toutes ces iſles a de malin ; mais il s'y engendre & ſe leue de la pouſſiere la plus volage & la plus échauffée du Soleil, certains (s'il faut ainſi dire) petits atomes animez, que les habitans appellent, *Chiques*, qui ſont de petites beſtes, guere plus groſſes que des cirons, toutes ſemblables à de petites puces, & qui ſautent comme elles, & ie crois meſme que s'en eſt vne eſpece : cela ſe fiche dans la chair, auec vne démangeaiſon ſi douloureuſe, qu'ils font perdre patience aux plus gens de bien. Ils s'attaquent pour l'ordinaire au deſſous des ongles des pieds, qui eſt vn

endroit fort ſenſible, à l'entour des talons, & au coſté de la plante des pieds, ils ſe cachent entierement dans la chair, & y groſſiſſent en deux ou trois iours, comme de petits pois; de ſorte que pour les tirer, il faut decerner auec beaucoup de douleur la chair tout autour auec des épingles, auec des aiguilles, ou auec vn canif; ſi bien que la Chique tirée, il reſte vn trou qui quelquefois s'apoſtume & ſe forme en vlcere malin tres-difficile à guarir.

Si on n'eſt fort diligent à les tirer, elles le rempliſſent de lentes, deſquelles il ſe forme autant de chiques, qui toutes prennent place auprés du lieu où elles ont pris naiſſance, il s'y en amaſſent à centaines, & endomagent ſi bien les pieds qu'ils arreſtent vn homme tout court, luy font tenir le lict, & aller au baſton. I'ay veu mille fois maudire le pays à la pluſpart des habitans, à cauſe des chiques, & meſme faire deſſein de l'abandonner. Moy-meſme, quoy que i'aye touſiours eſté tres-ſoigneux de m'en guarantir, comme ayant trop beſoin de mes pieds pour le ſeruice du pauure peuple, ie confeſſe franchement que c'eſt ce qui m'a le plus deſpleu, & le plus incommodé dans le pays. Sur tout c'eſt le fleau des pareſſeux; car ſi-toſt qu'vn homme ſe neglige, elles luy gaignent les genoux, les feſſes, les couldes, les mains, & s'y entaſſent tellement les vnes ſur les autres, qu'apres s'y eſtre pourries, il s'y forme de vilains vlceres, qui ſont quelquefois ſuiuis de l'eſpian, qui eſt la verolle du pays.

Les remedes generaux ſont, aller bien chauſſé, ſe lauer ſouuent, tenir la caſe nette & bien arrouſée, & s'il ſe peut faire, d'eau de mer: ne point frequenter le foyer où il y a des cendres.

Les particuliers ſont, ſe frotter les pieds auec des feüilles de petun broyées, & d'autres herbes ameres : mais ſur tout le roucou, eſt la peſte aux chiques.

Fin de la quatrieſme Partie.



CIN-

CINQVIESME
PARTIE,
DIVISÉE EN TROIS CHAPITRES.

CHAPITRE I.

Des habitans naturels.
Des Antisles de l'Amerique, appellez Karaibes, ou Sauuages.

CHAPITRE II.

Des François de la Colonie.

CHAPITRE III.

Des Esclaues, tant Mores que Sauuages.



CINQVIESME PARTIE,

Diuisée en trois Chapitres.

CHAPITRE PREMIER.

Des habitans naturels des Antisles de l'Amerique, appellez Karaibes, ou Sauuages.

IL me reste maintenant, pour ne me point départir de l'ordre que i'ay tenu iusques icy, de traiter du plus noble des Animaux, qui est l'homme : & dautant que la condition ou estat des habitans de toutes ces isles, est fort dissemblable : I'ay (pour ne rien confondre) diuisé cette troisiesme Partie en trois Chapitres. Au premier, ie traite des Sauuages naturels du pays : Au second, des Esclaues; Et au troisiesme, des François de la Colonie.

Des Sauuages en general.

§. I.

COmme dans les ſiecles paſſez pluſieurs ont creu, que l'air de la Zone torride n'eſtoit, s'il faut ainſi dire, compoſé que de feu, de flammes, & d'ardeurs; que la terre qui eſt deſſous n'eſtoit qu'vn deſert affreux, ſi ſterile, & ſi bruſlé, qu'il ne ſeruoit qu'à enſeuelir ceux qui le vouloient habiter, que toutes les eaux y eſtoient chaudes, croupies & enuenimées: en vn mot, que c'eſtoit pluſtoſt vn ſejour d'horreur & de ſupplices, qu'vne demeure agreable & charmante. De meſme, à ce ſeul mot de Sauuage la pluſpart du monde ſe figure dans leurs eſprits vne ſorte d'hommes Barbares, cruels, inhumains, ſans raiſon, contrefaits, grands comme des geants, velus comme des ours: En fin, pluſtoſt des monſtres que des hommes raiſonnables; quoy qu'en verité nos Sauuages ne ſoient Sauuages que de nom, ainſi que les plantes & les fruicts que la nature produit ſans aucune culture dans les foreſts & dans les deſerts, leſquelles quoy que nous appellions Sauuages, poſſedent pourtant les vrays vertus & les proprietez dans leur force & dans leur entiere vigueur, leſquelles bien ſouuent nous corrompons par nos artifices, & alterons beaucoup, lors que nous les plantons dans nos jardins.

Or comme i'ay fait voir que l'air de la Zone torride eſt le plus pur, le plus ſain & le plus tempe-

ré de tous les airs, & que la terre y eſt vn petit Paradis touſiours verdoyant, & arrouſé des plus belles eaux du monde : il eſt à propos de faire voir dans cette cinquiéme Partie, que les Sauuages de ces iſles ſont les plus contens, les plus heureux, les moins vicieux, les plus ſociables, les moins contrefaits, & les moins tourmentez de maladies, de toutes les nations du monde. Car ils ſont tels que la nature les a produit, c'eſt à dire, dans vne grande ſimplicité & naïfueté naturelle : ils ſont tous égaux, ſans aucune ſorte de ſuperiorité ny de ſeruitude; & à peine peut-on reconnoiſtre aucune ſorte de reſpect meſme entre les parens, comme du fils au pere. Nul n'eſt plus riche, ny plus pauure que ſon compagnon, & tous vnanimement bornent leurs deſirs à ce qui leur eſt vtile, & preciſément neceſſaire, & mépriſent tout ce qu'ils ont de ſuperflu, comme choſe indigne d'eſtre poſſedée.

Ils n'ont aucun autre veſtement que celuy duquel la nature les a couuert. On ne remarque aucune police parmy eux : Ils viuent tous à leur liberté, boiuent & mangent quand ils ont ſoif ou faim, trauaillent & ſe repoſent quand ils leur plaiſt : Ils n'ont aucun ſoucy, ie ne dis pas du lendemain, mais du des-jeuſner au diſner, ne peſchant ou ne chaſſant que ce qui leur eſt preciſément neceſſaire pour le repas preſent, ſans ſe mettre en peine de celuy qui ſuit, aymant mieux ſe paſſer de peu, que d'acheter le plaiſir d'vne bonne chere auec beaucoup de trauail.

Au reste, ils ne sont ny velus ny contrefaits; au contraire, ils sont d'vne belle taille, d'vn corsage bien proportionné, gras, puissans, forts & robustes, si dispos, & si sains, qu'on voit communément parmy eux des vieillards de cent ou six vingts ans, qui ne sçauent ce que c'est de se rendre ny de courber les espaules sous le faix des vieilles années, & qui à peine ont le poil de la teste meslé, & le front marqué d'vne seule ride.

Que si plusieurs ont le front plat & le nez camus, cela ne prouient pas d'vn deffaut de nature, mais de l'artifice de leurs meres, qui mettent leurs mains sur le front de leurs enfans, pour l'applattir & l'élargir tout ensemble, croyant que par cette imposition de mains, ces pauures petits reçoiuent toute la beauté de leurs visages; & parce que cette premiere figure imprimée dés la naissance de l'enfant changeroit auec l'âge: Voila pourquoy les meres tiennent fort souuent leurs mains appliquées dessus le front de leurs petits.

Les Chassieux, les Chauues, les Boiteux, & les Bossus, y sont tres-rares. Il s'y rencontre peu de frisez, mais pas vn seul qui ayt les cheueux blonds ou roux: ils haïssent extremement ces deux sortes de poil. La seule couleur du cuyr les distingue d'auec nous; car ils ont la peau bazanée comme la couleur d'oliue, & mesme le blanc des yeux en tient vn peu.

Plusieurs ont asseuré que cette couleur ne leur estoit pas naturelle, & que naissans blancs comme les Europeans, ils ne deuiennent ainsi bazan-

nez qu'à force de se peindre & se frotter de roucou. Mais vne preuue manifeste de la fausseté de cette proposition, est que nous auons quantité d'enfans Sauuages parmy nous, sur lesquels on n'a iamais appliqué aucune de ces couleurs, neantmoins ils ne laissent pas d'estre bazannez comme les autres.

Ils ont le raisonnement bon, & l'esprit autant subtil que le peuuent auoir des personnes qui n'ont aucune teinture des lettres, & qui n'ont iamais esté subtilisez & polis par les sciences humaines, qui bien souuent en nous subtilizant l'esprit, nous le remplissent de malice : Et ie puis dire auec verité, que si nos Sauuages sont plus ignorans que nous, qu'ils sont beaucoup moins vicieux, voire mesme qu'ils ne sçauent de malice que ce que nos François leur en apprennent.

Ils sont grands resueurs, & portent sur leurs visages vne physionomie triste & melancholique. Ils passent des demy iournées entieres assis sur la pointe d'vn roch, ou sur la riue, les yeux fichez en terre ou dans la mer, sans sonner vn seul mot. Ils ne sçauent ce que c'est de se promener, & rient à plaine teste, lors qu'ils nous voyent aller par plusieurs fois d'vn lieu à l'autre sans auancer chemin, ce qu'ils estiment pour vne des plus hautes sotises qu'ils ayent pû remarquer en nous.

Ils se piquent d'honneur, mais ce n'est qu'à nostre imitation, & depuis qu'ils ont remarqué que nous auons des personnes parmy nous, ausquelles nous

portons beaucoup de reſpect, & deferons en tout. Ils ſont bien aiſe d'en auoir de ſemblables pour Comperes, c'eſt à dire, pour amis, deſquels ils prennent en meſme temps le nom pour ſe rendre plus recommandables, & leur font porter le leur, ils taſchent auſſi pour cette meſme fin de les imiter en quelque choſe.

Vn iour vn des plus anciens de la Dominique, nommé Amiſſon, ayant veu Monſieur le Gouuerneur de la Martinique, auec vn grand mouchoir à la matelote autour de ſon col, il creut auoir chez ſoy de quoy ſe faire conſiderer, en imitant ſon compere, c'eſtoit là leze d'vne vieille toille d'vne voille de chaloupe, de laquelle il ſe fit deux ou 3. tours au col, laiſſant pendre le reſte deuant ſoy. Il vint à la Guadeloupe en cét équipage, où il appreſta à rire à tous ceux qui le virent en cette poſture. Ie m'enquis bien ſerieuſement de luy, pourquoy il s'eſtoit ainſi ajuſté, il me répondit d'vn ton fort graue & ſerieux, que c'eſtoit comme ſon Compere du Parquet. En verité, quelques grands deſirs qu'ils ayent d'eſtre honorez, il n'ont pas de point d'honneur que l'intereſt d'vn petit couſteau, d'vn grain de criſtal, d'vn verre de vin, ou du bruſle ventre (c'eſt ainſi qu'ils appellent l'eau de vie) ne leur faſſe fouler aux pieds.

Ils ſont d'vn naturel benin, doux, affable, & compatiſſent bien ſouuent, meſme iuſqu'aux larmes, aux maux de nos François; n'eſtant cruels qu'à leurs ennemis iurez.

De

De leur Origine.

§. II.

NOs Sauuages sont remplis de tant de resueries touchant leur origine, que ce n'est pas vne petite difficulté de tirer mesme vne vray-semblance de la diuersité de leurs rapports. Toutefois, parmy tant de differentes opinions, ils ont tous cette croyance qu'ils sont descendus des Kalibis, peuples qui demeurent à la terre ferme, & qui sont leurs plus proches voisins : mais ils ne peuuent dire ny le temps, ny le sujet qui les a porté à quiter leur terre natale, pour s'espandre dans des isles assez reculées ; ils asseurent seulement que leur premier pere nommé *Kalinago*, ennuyé de viure parmy sa nation, & desireux de conquester de nouuelles terres, fit embarquer toute sa famille, & apres auoir vogué assez long-temps, qu'il s'establit à la Dominique (qui est vne isle où les Sauuages sont en assez grand nombre) mais que les enfans perdant le respect qu'ils deuoient à leur pere, luy donnerent du poison à boire, dont il mourut ; de telle sorte qu'il changea seulement de figure, & deuint vn poisson épouuentable, qu'ils appellent *Atraioman*, & qui vit encore auiourd'huy dans la riuiere. Cette metamorphose n'est approuuée que des plus simples; les autres l'estiment vne pure resuerie.

S'il est permis de tirer quelque verité d'vne fable, on peut colliger de celle-cy, que nos Barbares sont

descendus des Kalibis, parce qu'outre qu'ils ont vne conformité de langage, leur religion & leurs mœurs ne sont pas differentes : outre que la plus commune opinion des meilleurs esprits est, que ces Sauuages ne sont que des parcelles des desbris, ou bien les réchapez des horribles massacres que les Espagnols ont fait dans les isles de Cuba de l'Espagniola, de S. Iean de Port-ric, & des autres dans lesquelles les Espagnols ont fait mourir des nombres inconceuables de Sauuages, pour s'emparer de leurs terres auec plus de seureté.

Au commencement, que l'isle de la Guadeloupe fut habitée, c'estoit vn commun bruit parmy les vieux habitans qu'il y auoit dans les montagnes, outre les Sauuages naturels, vne nation estrangere appellez *Ygneris*, qui leur faisoit beaucoup de tort, mais nos chasseurs qui ont trauersé l'isle de toute part, n'en ont iamais eu aucune connoissance.

De plus, dans le premier voyage que le Reuerend Pere Raymond fit aux Sauuages, il y auoit fort peu de temps qu'ils auoient surpris vne petite Negresse esclaue, de la peau de laquelle ils auoient reuestu vn arbre : Cette inhumaine cruauté mit les Kalibis dans la fureur, qui s'assemblant en mesme temps, & grimpant par des rochers inaccessibles, arriuerent à vne case qu'ils inuestirent aussitost. Les assiegez qui estoient vn homme, vne femme, & vn petit enfant, apres quelques foibles resistances furent pris; le mary fut rosty & mangé,

& la femme faite esclaue auec son enfant. Apres cinq ans que ce mesme Pere y retourna, il y eut vne descente de ces montagnards, qui mirent le feu dans quelque case de leurs ennemis, & apres s'estre chargez de butin, ils firent leur retraite dans leurs habitations. Cette nouuelle équipée fut cause que nostre Pere s'enquit de nos Sauuages, s'ils croyoient, quand leur pere auoit occupé ces terres, qu'il y eut des habitans naturels : Ils respondirent que non, & que ceux qui viuoient dans leurs montagnes estoient des esclaues fugitifs, appellez Alloüagues, qu'ils auoient pris dans la guerre, lesquels redoutant vne seruitude honteuse, & saisis d'apprehension de seruir de pasture à ces Antropophages, auoient gagné les bois & les montagnes, où ils ont multiplié, parce qu'ils auoient leurs femmes.

De la Religion des Sauuages.

§. III.

C'Est vne chose veritablement digne de compassion, de voir naistre ces bonnes gens dans l'aueuglement de l'infidelité, viure dans la brutalité, & dans les ombres de la mort, & en fin mourir sans aucune esperance de salut; en vn mot, comme dit sainct Paul aux Ephesiens : *Filij iræ sine Deo in hoc mundo*, enfans d'ire sans aucune connoissance de Dieu en ce monde. Car nous aurons plustost fait de couper court, & dire en vn mot, qu'ils n'ont point du tout de religion, que de faire passer leurs

badineries enfantines pour vn culte de quelque diuinité. Il eſt toutefois veritable que par vne crainte ſeruile, & non par amour, ils rendent quelques deuoirs au Diable, car ils luy offrent toutes les premices, tant des fruicts qu'ils cüeillent de la terre, que de leurs plus notables actions. S'ils font vn feſtin, le *Matoutou* eſt incontinent preſt (c'eſt vne petite table faite de joncs ou de latanier, large d'vn pied, ou pied & demy en quarré, & haute de huict à dix poulces) ſur lequel comme ſur vn Autel, ils offrent à *Maboya*, c'eſt à dire, au Diable, deux ou trois des plus belles caſſaues qu'ils ayent, & du meilleur O*uycou* dans des Callebaſſes toutes neufues : Ce beau ſacrifice paſſe toute la nuict au milieu de la Caſe; & quoy que le lendemain ils le trouuent en eſſence & au meſme lieu, ils ſe perſuadent que Maboya s'en eſt repeu, & que s'en ſont d'autres qu'il a apporté à la place, & tiennent cela pour vn ſignalé benefice. Tous mangent de ces caſſaues, & boiuent de ce Oüycou auec reuerence, & auant que de prendre aucun aliment.

Nonobſtant tous ces ſacrifices, ce Maboya ne laiſſe de les inquieter, de les battre, & de les traiter auec vne ſeuerité épouuentable, afin de les contenir dans la crainte, & que l'apprehenſion de ſes rigueurs les retienne dans le reſpect & dans la ſouſmiſſion. I'en ay veu qui portoient des marques & des meurtriſſeures plus larges que la main, ſur les bras & ſur les eſpaules, prouenantes des coups que ce Maboya leur auoit donné.

Nos Sauuages croyent que leurs Dieux ont esté des hommes, & les Diables abusant de leur credulité leur asseurent que cela est veritable. Ils forgent vne nouuelle fable, quand ils adorent vn nouueau Dieu. La plus grande aussi bien que la plus meschante de leurs diuinitez est *l'Yris*: Vn de nos peres qui auoit fait connoissance auec le B*oiai*k*o* de cette *Yris*, luy demanda vn iour d'où prouenoit qu'il auoit vn tel Dieu; il répondit que son pere en auoit deux, qu'il luy en auoit laissé vn comme par heritage, & qu'il auoit donné vne Déesse à sa femme; que son Dieu estoit vn iour entré dans le corps d'vne femme, qu'il auoit parlé par sa bouche, & qu'il l'auoit porté plusieurs fois par dessus le Soleil, sans estre esbloüye des esclatants rayons de ses lumieres, qu'il auoit veu de belles terres inhabitées, découpées par rochers, qui seruoient de sources à des claires fontaines; d'où on peut colliger que les Dieux des Sauuages sont des Diables, puis qu'ils entrent dans les corps des femmes, & qu'ils parlent par leurs bouches.

Ils reconnoissent tous vn autre Dieu, qu'ils appellent C*hemin*, qu'ils croyent resider au Ciel: mais ils n'en tiennent aucun conte, & disent qu'il le faut laisser là, parce qu'il est bon & qu'il ne leur fait aucun tort. Mais qu'il faut appaiser le Maboya par des sacrifices, de peur qu'ils ne les tuë, & ne leur enuoye des Oüragans.

Ils croyent de plus, que ces Maboyas sont en grand nombre, & qu'entr'eux il y a diuersité de sexe,

& qu'ils multiplient comme les hommes. Ils ont parmy eux certains charlatans, ou plustost sorciers & sorcieres, par le moyen desquels ils consultent ces demons sur les éuenemens de leur guerre, de leurs combats, & des succez de leurs maladies, & reçoiuent de la bouche de ces ministres de Satan les responses, comme des oracles diuins.

Ces *Boyez* ou B*oiaiko*, (c'est ainsi qu'ils appellent ces sorciers) sont dédiez & comme consacrez à ce detestable ministere dés leur tendre ieunesse, par des ieusnes & des effusions de sang de toutes les parties de leurs corps, en s'esgratignant la peau auec des dents d'Acouty.

Quand ils veulent sçauoir l'éuenement de quelque maladie, ils appellent vn Boyé, apres auoir au prealable bien purifié & nettoyé la case, & preparé au milieu d'icelle vn *Matoutou*, auec des cassaues, & du oüycou, comme nous auons dit cy-dessus. Le Boyé vient la nuict, & comme il est enfant de tenebres, il a toutes lumieres en horreur, esteint soigneusement le feu dans la Case, & ne permet aucunement qu'il y en ayt aux enuirons d'icelle.

A ce propos, ie ne puis passer icy sous silence, ce qui arriua à nostre Reuerend Pere Raymond. Vn iour il fut auerty qu'on deuoit faire venir le Diable dans vne case, qui estoit voisine à la sienne; il prit resolution d'y aller pour contraindre le Diable de s'enfuyr, & pour desabuser ce pauure peu-

ple. Comme il marchoit vn tiſon dans la main, faute de flambeau ou de lampe, dont ils n'ont pas l'vſage; Voicy les femmes qui ſortent toutes eſperduës, & viennent au deuant de luy, entrecoupant leurs paroles de colere, diſant qu'il les vouloit perdre, que leur Dieu entroit deſia dans la fureur, qu'il ne ſe plaiſoit que dans les tenebres, & auoit en horreur la clarté. Ce bon pere reſpond courageuſement qu'il ne redoutoit aucunement ſa colere, & que la puiſſance d'vn Dieu qu'il falloit adorer en pure verité, eſtoit plus fort que tous les artifices d'vn Diable qui les trompoit. Les femmes repartirent que s'il auançoit dauantage, il ſeroit cauſe que leurs maris & elles ſeroient mal-traitez. Noſtre Pere s'en retourna, parce qu'il ne ſçauoit pas encore bien la langue pour les détromper d'vne ſi étrange ſuperſtition.

Pour retourner à mon diſcours, duquel ie me ſuis vn peu eſloigné; Apres donc que le Boyé eſt entré de nuict dans la Caſe, il prend ſeance au milieu de ceux qui l'ont appellé, & prenant trois ou quatre feüilles de petun ſeiches, il les broye dans ſes mains, & les eſleuant vers le Ciel, il ſouffle ſon petun dedans l'air, & auſſi-toſt le Diable ou le Maboya arriue, & on diroit qu'il tombe du haut de la Caſe dans le milieu d'icelle, faiſant cliqueter leurs doigts comme les Barbiers qui ſecoüent l'eau de leurs mains, apres auoir laué vne barbe. Là eſtant interrogé, il reſpond d'vne voix claire & diſtincte à tout ce qu'on luy demande. Si le malade doit

mourir, il dit qu'il mourrera, & ne luy fait aucune chose, alors vn chacun l'abandonne comme vn homme mort. Si au contraire il doit guerir, le maistre & le valet, c'est à dire le Boyé & le Maboya, s'approchent du malade, tastent, pressent, & manient plusieurs fois la partie affligée, souflant tousiours dessus; & en tirent quelquefois, ou font semblant de tirer des espines de palmiste longues comme les doigts, de petits os, des dents de serpent & des esclats de bois, persuadant au malade que que c'est ce qui luy causoit la douleur. Souuent ils succent la partie malade, & sortent incontinent de la Case pour vomir, à ce qu'ils disent, le venin; ainsi le pauure malade demeure guery plus par imagination qu'en effet, & plus enchanté que desabusé. Toute cette ceremonie acheuée, le Diable de Medecin remuë tout ce qu'on luy a apresté, & semble qu'il fasse bonne chere, quoy que tout demeure, comme nous auons dit. Cela fait, il donne du pied contre la terre assez rudement, s'en va en secoüant les mains, & faisant cliqueter ses doigts.

S'il arriue qu'vne personne inuite plusieurs Boyez, & qu'ils fassent venir chacun leur Dieu, c'est pire que la diablerie de Chaumont; car ces diables s'entredisputent, & se disent milles iniures, & mesme, au dire des Sauuages, s'entrebatent si rudement, qu'ils espouuentent si bien ces pauures Barbares, qu'ils sont contraints de se sauuer, de peur d'estre de la partie, & d'y demeurer les plus forts en portant les coups.

Quand

Quand le malade eſt guery, il fait vn feſtin ou Maboya, & le Boyé ne manquent pas de ſe trouuer. A la fin du feſtin tous deux noirciſſent le malade auec des pommes de Genipa, & le font auſſi beau que le Medecin.

Vn ieune garçon François, qui a eſté trois ou quatre ans eſclaue parmy eux, demanda vn iour à vn Boyé comme eſtoit fait ſon Dieu; & il luy reſpondit qu'il eſtoit ſi vieil qu'il eſtoit tout courbé, & que ſon baſton eſtoit deuenu tout luyſant à force de le porter.

Les diables ſe nichent encore dans les os d'vn mort, qu'on tire de ſon ſepulchre, & qu'on enuelope dans du coton, il rend des oracles de ces os quand on l'interroge, & dit que c'eſt l'ame du mort qui parle.

Ils ſe ſeruent de ces os parlans pour enſorceler tous ceux contre leſquels ils ont conceu quelque rancune : cela ce fait en cette ſorte. Ils prennent ce qui reſte du boire ou du manger de leurs ennemis, ou quelqu'autre meuble qui luy appartient : Et quand ils l'ont enueloppé auec ces os, on voit auſſi-toſt qu'il perd ſa vigueur ordinaire, vne fiévre lente le mine, l'ethique le ſaiſit, & meurt en langueur ſans qu'on puiſſe apporter quelque remede pour le recouurement de ſa ſanté. Noſtre Pere Raymond en a veu vn, lequel ſe voulant vanger du meurtrier de ſon frere, ſe meſprit, & tüa vn innocent pour vn coupable : Les parens de celuy qui auoit eſté ſi mal-heureuſement aſſaſiné, ſans conſi-

derer qu'il y auoit eu dans cette mort plus de malheur que de malice, se resoluërent à la vengeance; ils rougissent du coton du sang du meurtry ; & le mirent auec ces os de mort, & on vit aussi-tost celuy qui auoit tüé descheoir peu à peu de son embonpoint ; de sorte qu'apres auoir traisné vne vie langoureuse l'espace de deux ans, il mourut dans le dessein qu'il auoit de venir receuoir le baptesme à la Guadeloupe, où le Pere Raymond estoit pour lors.

Ils ont aussi de certains marmousets de coton, qu'ils appellent *Rioches*, par la bouche desquels à ce qu'ils disent, le diable leur parle. Ils les jettent dans la mer, lors qu'ils veulent faire voyage; s'ils coulent à fond, c'est signe de la tempeste, & de risque; s'ils flotent sur l'eau, c'est vn pronostique asseuré de beau temps.

Quand il se fait vne Eclypse de Lune, ils s'imaginent que Maboya la mange; ce qui fait qu'ils dansent toute la nuict tant les ieunes que les plus âgez, les femmes que les hommes, sautelant les deux pieds ioints ; vne main sur la teste, & l'autre sur la fesse, sans chanter ; mais jettant de temps en temps dedans l'air certains cris lugubres & espouuentables. Ceux qui ont vne fois commencé, il faut qu'ils continuent iusqu'au point du iour ; sans oser quiter pour quelque necessité que ce soit. Cependant, vne fille tient en sa main vne callebasse, dans laquelle il y a quelques petits cailloux enfermez, & en la remüant elle tasche d'accorder sa voix

groſſiere auec ce tintamarre importun. Cette danſe eſt differente de celles qu'ils font quand ils s'enyurent, parce que l'vne procede de ſuperſtition,& l'autre de gaillardiſe.

Il faut auſſi rapporter à vne ſorte de ſuperſtition les ieuſnes qu'ils obſeruent pour diuers ſujets: Quand vne fille a atteint l'âge de puberté, quand vn garçon entre dans l'adoleſcence; quand les enfans ont perdu leur pere, ou leur mere; quand vn mary a perdu ſa femme, ou bien la femme ſon mary; quand ils ont tüé quelques-vns de leurs ennemis dans la guerre; quand ceux qui ſont nouuellement mariez ont vn garçon pour leur premier enfant, c'eſt icy le plus ſolennel de leurs ieuſnes, ils paſſent quelquefois cinq ou ſix iours ſans manger, ny boire: d'autres plus robuſtes ſe contentent pendant neuf ou dix iours d'vn peu d'eau; s'ils ne faiſoient ces rigoureuſes abſtinences, ils ſeroient tenus pour des laſches. Ie ne ſçay ſi c'eſt par religion qu'ils s'abſtiennent de manger quelques animaux, comme poulles, œufs, porcs, & les plus delicieux poiſſons.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, mais ils tiennent que chaque perſonne en a trois: vne au cœur, vne à la teſte,& l'autre au bras. Celle du cœur, qui ſe manifeſte par le battement d'iceluy: Va, ce diſent-ils, droit au Ciel apres la mort pour y eſtre bien-heureuſe: celles du bras & de la teſte qui ſe manifeſtent par le battement des poulces, & par le mouuement des arteres, deuiennent Maboyas,

c'est à dire, esprits malins, ausquels ils imputent tout ce qui leur arriue de sinistre & de funeste.

De la naissance, education & mariage de leurs enfans.

§. IV.

COmme depuis la nature corrompuë par le peché de nos premiers peres, les loix ont esté absolument necessaires pour esclairer la raison, & la faire marcher sans erreur dans les droits sentiers de la verité; il ne se faut pas estonner si la naissance, la vie & les mœurs de nos Sauuages, qui sont priuez de ces belles lumieres, ne sont remplies que de superstition, d'erreurs & de sottises, qui en donnant matiere de risée, tirent en mesme temps les larmes des yeux de ceux qui ont de veritables sentimens Chrestiens.

Vne de leur sottise qui me choque dauantage, est cette superstition que les hommes pratiquent à la naissance des enfans. Les femmes enfantent auec peu de douleur, & si les trauaux sont rudes en quelques-vnes, elles les sçauent soulager par la racine d'vn simple, qui a vne admirable vertu pour cét effet. I'en ay traité dans la troisiesme Partie, chapitre premier, paragraphe quatriesme. Et tant s'en faut, qu'elles fassent les symagrées des femmes de l'Europe, l'enfant n'est pas plustost au monde, qu'apres l'auoir laué & mis dans son petit lict de coton, elles trauaillent dans la Case, comme si rien

ne s'estoit passé en leur endroit, & comme si le mal de la femme auoit passé iusqu'au mary, il commence à se plaindre & à jetter les hauts cris, de mesme que si on luy auoit arraché l'enfant du ventre par pieces & par morceaux.

Cependant, on se met en peine de le solliciter: on luy pend promptement vn lict au haut de la Case, & là on le visite comme malade ; mais on luy fait faire vne diette qui gueriroit des gouttes & de la grosse verolle, les plus replets hommes de France. Pour moy, ie m'estonne comme ils peuuent tant jeusner sans mourir ; car ils passent quelquefois les cinq premiers iours, sans boire ny manger aucune chose, & iusqu'au dixiéme ils ne font que boire du oüycou, qui peut autant nourrir que de la bierre. Ces dix iours passez, ils commencent à manger de la cassaue seulement, & boiuent du oüycou, & s'abstiennent de toute autre chose par l'espace d'vn mois entier: pendant ce temps ils ne mangent que le dedans de la cassaue, en sorte ce qui demeure est comme le bord d'vn chapeau, duquel on auroit osté la forme: ils gardent tous ces bords de cassaue pour le iour du festin, qu'ils font au bout de quarante iours, les pendant auec vne corde dans la Case.

Les quarante iours expirez, ils inuitent leurs parens & meilleurs amis, lesquels estant arriuez auparauant que de se mettre à manger, vous découpent la peau de ce pauure miserable auec des dents d'Acouty, & tirent du sang de toutes les parties de

ſon corps, en ſorte que d'vn malade par pure imagination, ils en font bien ſouuent vn malade réel: cela n'eſt encore que le poiſſon, il luy faut faire la ſaulce,& voicy comme on la luy prepare. Ils prennent ſoixante ou 80. gros grains de piment,ou poyure d'inde le plus fort qu'ils peuuent trouuer, apres l'auoir bien broyé dans l'eau, ils lauent auec cette eau pimentée, les playes & les cicatrices de ce pauure mal heureux; ie crois ſincerement qu'il n'endure guére moins que ſi on le bruſloit tout vif: cependant, il ne faut pas qu'il diſe vn ſeul mot, s'il ne veut paſſer pour vn laſche & pour vn infame. Cette ceremonie acheuée, on le ramene à ſon lict où il demeure encore quelques iours, & les autres vont faire bonne chere,& ſe reſiouyr dans le carbet à ſes deſpens.

Ce n'eſt pas encore acheué, car par l'eſpace de ſix mois entiers, il ne mange ny oyſeaux ny poiſſons, croyant fermement que cela feroit mal au ventre de l'enfant, & qu'il participeroit aux deffauts naturels des animaux, deſquels le pere ſe ſeroit repeu; par exemple, ſi le pere mangeoit de la tortuë, que l'enfant ſeroit ſourd, & n'auroit point de ceruelle comme cét animal; ſi du Lamantin, qu'il auroit les yeux petits & ronds comme le Lamantin, & ainſi des autres.

Au reſte, pendant tout ce temps ils gardent vne ſi eſtroite continence enuers leurs femmes, que la brutalité, molleſſe, & concupiſcence effrenée de la pluſpart de nos Chreſtiens, eſt ſuffiſamment con-

fonduë par ces barbares, qui n'ont ny foy ny religion. Ils se separent aussi de leurs femmes, si-tost qu'elles ont conceu.

Les femmes ieusnent aussi pendant ce temps, non toutefois si rigoureusement que leur mary : elles s'estudient pour lors, & prennent grand soin d'applattir le front de leurs enfans, pendant qu'ils sont encore tendrelets, & de leur poulcoyer le nez, afin de les rendre camus. Il ne laisse pourtant pas d'y en auoir quantité, qui ont le nez aquilin, & aussi bien fait que celuy de nos François.

Six semaines ou deux mois s'estant passez, le pere inuite vn de ses plus intimes amis, pour estre le parain de l'enfant, ou vne maraine si c'est vne fille, lesquels apres auoir vn peu banquetez à leur mode, coupent vn peu de cheueux au deuant de la teste de l'enfant, luy percent le gras des oreilles, l'entredeux des narines, & la levre de dessous. S'ils croyent que l'enfant soit trop foible pour supporter cette douleur, ils different iusqu'au bout de l'an, se contentant de luy couper les cheueux. Cela fait, ils luy donnent le nom qu'il doit porter toute sa vie, & en reconnoissance le pere & la mere de l'enfant oignent le col & la teste du parain ou de la maraine, auec de l'huille de palmiste.

C'est vne chose estrange de voir si peu de Sauuages contrefaits, veu que les meres ne les emmaillottent iamais : & les femmes Sauuages se sçauent fort bien mocquer de nos Françoises, qui dorlot-

tent tant leurs enfans. Quand les enfans sont vn peu robustes par le laict qu'ils ont succé des mammelles, on leur donne pour nourriture quelques patates ou bananes que les meres maschent premierement que de les mettre dans la bouche de leurs petits, lesquels à peine ont-ils atteint l'âge de 3. ou quatre mois, qu'ils marchent à quatre pattes dans toute la Case, comme de petits chiens, & qu'ils se veautrent dans la poussiere, se roulant incessamment sur la terre. Quand la force leur permet, ils se leuent tout de bout ; mais ils font pour lors autant de cheutes que de démarches ; & ce qui est admirable, est qu'ils tombent tousiours dessus les mains ou sur leur derriere. Ils mangent tous de la terre, non seulement les enfans, mais encore les meres : la cause d'vn si grand déreglement d'appetit ne peut proceder à mon aduis, que d'vn excez de melancholie, qui est l'humeur predominante dans tous les Sauuages : ils semble qu'ils trouuent autant de delices & de satisfaction à manger de la craye que du sucre ; ce n'est pas que les meres ne soient tousiours en allarme, pour tout ce qui peut arriuer de funeste à leurs enfans, & que leur amour ne destourne tous les accidens qui les menacent ; c'est pour cela qu'elles s'en éloignent fort peu, & que dans tous les voyages qu'elles font, soit sur mer, soit sur terre, elles les portent auec elles sous leurs bras, auec vn petit lict de coton, qu'elles ont en escharpe lié par dessus l'espaule, afin d'auoir tousiours deuant les yeux l'objet de leurs soucis.

Quand

Quand ils ſont deuenus plus âgez, s'ils ſont des garçons, ils ſuiuent le pere & mangent auec luy, ſi des filles, auec la mere. Tant les vns que les autres ſont éleuez des peres & des meres, pluſtoſt en beſtes brutes qu'en hommes raiſonnables; car ils ne leur apprennent ny ciuilité, ny honneur, non pas meſme à dire bon iour, bon ſoir, ny remercier ceux qui leur font plaiſir, d'où vient qu'ils n'honorent leurs parens ny de paroles ny de reuerence, & s'ils obeyſſent quelquefois à leurs commandemens, cela vient pluſtoſt de leur caprice qui le leur perſuade, que du reſpect qu'ils leurs portent. Le libertinage s'entretient d'autant plus facilement parmy les enfans, qu'ils ſont moins corrigez, quand meſme ils mal-traitent leur pere ou leur mere, puis qu'on ne les reprend pas d'vne ſi execrable action.

Ils n'ont aucune vergogne de leur nudité, ils rottent, pettent, & font toutes les autres neceſſitez naturelles ſans aucune circonſpection. Les peres & les meres ne leur apprennent choſes aucunes ſinon à peſcher, à tirer de l'arc, à nager, à faire des petits panniers, & des licts de coton.

Quand les garçons & les filles ont atteint l'âge de puberté, on les fait ieuſner trois ſemaines, ou vn mois, & on leur découpe la peau auec des dents d'acoutys, comme nous auons deſia dit cy-deſſus.

Lors qu'ils veulent faire vn de leurs garçons Capitaine, ou le mettre au rang de ceux qui peuuent aller à la guerre. Le garçon ſe munit quelque temps

auparauant, d'vn certain oyseau de proye appellé *Mancefenil*, lequel il nourrit iusqu'au iour destiné à cette ceremonie, lequel estant venu, le pere inuite les plus signalez & les plus anciens de ses amis, lesquels estant assemblez, le pere fait seoir son fils sur vne selette, & apres l'auoir encouragé à estre genereux dans les combats, & à se vanger de ses ennemis, il prend l'oyseau par les pieds, luy brise & escrase la teste sur celle de son fils; & quoy qu'il l'estourdisse presque des coups qu'il luy dõne, il ne faut pas qu'il fronce seulement le sourcil, s'il veut passer pour genereux soldat. Cela fait le pere broye, & froisse tout le corps de l'oyseau, le met tremper dans de l'eau auec quantité de piment; & apres auoir découpé la peau de son fils par toutes les parties de son corps, & l'auoir laué auec cette eau pimentée, il luy donne le cœur de ce *Mancefenil* à manger à fin, à ce qu'il disent, qu'il aye plus de courage.

Cela fait, on luy pend vn lict de coton au haut de la Case, dans lequel on le couche tout de son long, & faut qu'il demeure là iusqu'à ce qu'il n'en peuuent quasi plus, sans boire ny manger, ny remuër aucunement; car ils croyent fermement que si dans ce tẽps il se courboit, qu'il demeureroit dans cette posture le reste de ses iours. Quand le fils a passé par cette estamine, qui est si rude que quelques-vns en meurent, ils passent pour valeureux soldats, quoy que bien souuent ce ne soit qu'vn lasche.

Quand à ce qui regarde leurs mariages, il faut remarquer que les ieunes gens ne ſçauent ce que c'eſt que faire l'amour auant que de ſe marier. Quand ils veulent eſpouſer vne fille qui ne leur eſt pas acquiſe de droit, comme ſont les couſines germaines qui deſcendent de ligne feminines, ils la demandent au pere, & ſe marient rarement contre le gré de leurs parens. Ils n'ont aucun degré de conſanguinité prohibé parmy eux : il s'eſt trouué des peres qui ont eſpouſé leurs propres filles, deſquelles ils ont eu des enfans, & des meres qui ſe ſont mariez auec leurs fils : Quoy que cela ſoit vne choſe tres-rare, c'eſt vne choſe aſſez commune que de voir à vn meſme homme les deux ſœurs, & quelquefois la mere & la fille.

Les femmes ne quittent iamais la maiſon de leur pere apres leur mariage, & en cela ils ont vn auantage par deſſus leurs maris, qui eſt qu'elles peuuent parler à toutes ſortes de perſonnes, mais le mary n'oſe s'entretenir auec les parens de ſa femme, s'il n'en eſt diſpenſé ou par leur bas âge, ou par leur yurogneries. Ils éuitent leur rencontre par de grands circuits qu'ils font, s'ils ſont ſurpris dans vn lieu dans lequel ils ne s'en peuuent dédire, celuy auquel on parle tourne ſon viſage d'vn autre coſté, pour n'eſtre pas obligé de le voir, s'il eſt obligé de l'entendre.

La Polygamie eſt commune parmy eux, d'où vient qu'ils ont preſque tous pluſieurs femmes, & quelquefois iuſqu'à ſix ou ſept, & meſme en plu-

sieurs isles où ils ont coustume de frequenter ; sur tous les Capitaines font gloire d'auoir vne famille nombreuse, pour auoir plus de credit parmy ceux de leur nation, & se rendre plus redoutables à leurs ennemis. Vn Sauuage qui a plusieurs femmes leur bastit à chacune vne petite Case, dans laquelle le mary les visite de telle sorte que durant vn mois (qu'ils content par Lunes) il demeure auec vne femme, & vn autre mois auec vn autre : En quoy il faut remarquer qu'il n'y a aucune sorte de ialousie entr'elles. Que les femmes de l'Europe crient miracle tant qu'il leur plaira.

La femme qu'il entretient pendant ce mois, est obligée de luy apprester toutes ses necessitez, elle luy fait du pain, elle le sert comme son maistre, elle le rougit & le peigne tous les iours, & s'il faut qu'il aille en traite, elle l'accompagne inseparablement dans son voyage.

Comme l'amour de leurs femmes n'est pas esgal, leurs visites ne sont pas reglées; ils laissent écouler des années entieres sans en connoistre quelques-vnes. Que si elles sont trompées & abusées par les artifices & promesses d'vn amant, & que leur peché qui a esté fait en cachette vienne à la connoissance du mary, il pardonne rarement à la femme, & iamais à celuy qui l'a fait tomber en faute, sans que cette cruauté luy tourne à blasme.

Ils veulent estre aussi libres dans l'abandonnement de leurs femmes, que de leur choix, c'est pourquoy ils les quittent quand bon leur semble, quoy

que les femmes ne puissent faire le mesme sans le consentement de leurs maris.

Si vn homme épouse vne esclaue qu'il ayt pris en guerre, quoy qu'elle soit au nombre de ses femmes, elle est tousiours tonduë comme vn garçon, & souuent quand ils en ont pris leurs plaisirs, ils leurs donnent d'vn coup de *Bouton* (qui est vne espece de massuë, & leur arme ordinaire) par la teste, & les enuoyent ainsi en l'autre monde pour toute recompense.

De l'exercice, negoce, & trafic des Sauuages.

§. V.

TOut ce que font les hommes Sauuages, sont plustost des diuertissemens necessaires, sans lesquels la vie mesme la plus douce seroit insupportable, que de penibles trauaux ; car ils passent toute leur vie dans vne si grande oysiueté, que quand on les voit mettre la main à l'œuure, il faut croire que c'est plustost la tiedeur & l'ennuy qu'ils trouuent dans cette feneantise, qui les fait operer qu'vn mouuement raisonnable. Si-tost qu'ils sont leuez, ils courent à la riuiere pour se lauer tout le corps, ils allument apres vn grand feu dans leur carbet ; autour duquel ils s'asseoient tous en rond, pour se chauffer. Là, chacun dit ce qu'il sçait ; les vns s'entretiennent auec leurs amis, les autres ioüent de la fluste, de sorte qu'ils remüent

tous ou la langue ou les doigts ; cependant le desieusner s'apprefte.

Apres ce repas , l'vn va à la pefche fur la mer, l'autre à fon habitation dans les bois pour y trauailler ; ceux-cy s'occupent à faire des panniers, ceux là des Hibichets (qui eft vne efpece de crible pour paffer leur farine.) On en voit qui font des lignes pour pefcher en haute mer , quelques autres des ceintures du coton , ceux qui font les plus faineans coupent leur barbe auec vn coufteau, ou bien l'arachent poil à poil : les autres font des *Boutous*, des Arcs, des Fléches , des *Catolis* (qui eft vne efpece de hotte, dont fe feruent les femmes Sauuages.) Les plus diligens s'occupent à faire des canots & des pirogues : Mais en tous ces ouurages, ils n'y employent qu'vne heure le iour, & encore fi lafchement qu'ils femble qu'ils fe mocquent de la befogne. Tout le refte du temps, ils le confomment à fe faire peigner & peindre par leurs femmes, à ioüer de la flufte & à refuer.

Quoy qu'on dife que les Indes font le Paradis des femmes, cela n'a lieu que pour nos Françoifes, & fi ce n'eft pas fans exception , comme nous dirons dans fon lieu ; mais pour ce qui regarde les femmes des Sauuages, elles font pluftoft les efclaues de leurs maris que leurs compagnes : car elles ne font iamais oyfiues. Dés qu'elles font leuées elles fe vont baigner, puis fe mettent à peigner & à ajufter les cheueux de leurs maris , & à les peindre de roucou. Cela acheué, elles mettent la main à la

paste,& trauaillent à faire du pain pour le des jeusner (car elles n'en font qu'au iour le iour) puis elles font cuyre ce que leurs maris ou leurs enfans leur ont apporté de la chasse où de la pesche, & le leur apporte quand il est cuyt , auec de la Cassaue.

Apres cela, elles s'en vont cultiuer leurs jardins & labourer la terre auec vn gros baston pointu, qui est comme vn épieu (elles ne se seruent point du tout de nos houës.) Elles ont aussi le soin de planter leurs viures, les cultiuer, d'arracher le manyoc, le gratter, presser, passer, & le faire cuyre en Cassaue, & de faire le oüycou dans leur grande assemblée. Adioustez à cela le soin & la nourriture de leurs enfans : Celles qui demeurent à la Case s'occupent à faire des licts de coton, d'exprimer des huilles de Couaheu & de Palmiste pour gresser la teste,& les cheueux de leurs maris. Remarquez que ce seroit vne infamie à vn homme d'auoir touché le trauail d'vne femme.

Elles ont encore le soin de traiter les malades, & de penser les blessez. Elles ont pour ce sujet vne connoissance merueilleuse des simples, auec lesquels elles guarissent vne infinité de maux.

Ils n'ont entr'eux aucune sorte de commerce, ne vendent ny n'achetent rien, s'entredonnant fort liberalement toutes les choses desquelles ils peuuent (sans se beaucoup incommoder) soulager leurs compatriotes : mais n'y ayant iamais eu de nation qui ayt esté plus necessiteuse dans toutes les

choſes que l'art a rendu communes à toutes les nations de l'Europe : Ils ont touſiours eſté fort deſireux du commerce des François, des Eſtrangers, & des autres Nations de l'Europe : car auant leur communication, s'il leur falloit abatre du bois pour faire vne habitation, ils n'auoient que des haches de pierres, s'ils vouloient aller à la peſche, ils n'auoient que des ameçons de Caret, s'ils auoient deſſein de faire vne pirogue pour aller à la guerre contre leurs ennemis, ils ſouffroient toutes les peines imaginables pour couper vn arbre, pour le tailler, pour le creuſer & luy donner la forme d'vne pirogue : neantmoins ils ne trafiquent pas en aſſeurance auec les vaiſſeaux, à cauſe que quelques vns dés leurs ont eſté enleuez, à qui on a rauy la liberté & quelquefois la vie. Ceux qui leur font plus de mal, ſont les Anglois contre leſquels ils ont la guerre, à cauſe qu'ils ont occupé vne de leur iſle appellée Antigoa, dans laquelle ils veulent r'entrer. Ils leurs ont liurez pluſieurs combats, dans leſquels les Anglois ont touſiours eu du deſauantage : ceux-cy en vangeance de ces mauuais traitemens, quand ils paſſent deuant la Dominique, ils changent de pauillon pour ſe rendre meſconnoiſſables, & pour attraper ces pauures miſerables par ce ſtratageſme dans leurs nauires, & les vendre comme la plus chere de leur traite, c'eſt à dire, marchandiſe.

Ces barbares voudroient bien faire auec nos François, comme auec leurs compatriotes, c'eſt à dire, donner quelques choſes pour rien; mais comme

me nos gens ont beaucoup de marchandiſes, & ſont plus attachez à leurs intereſts, ils ne peuuent gouſter cette façon de faire; & ie crains qu'auec le temps nos François ne leur faſſent quitter cette loüable couſtume pour embraſſer le trafic. Ils ont deſia aſſez bien commencé parmy nous; car nous n'auons plus rien d'eux, ſi ce n'eſt en donnant d'vne main, & en prenant de l'autre.

Quand ils nous viennent viſiter, c'eſt qu'ils ont affaire de nos denrées, comme des haches, ſerpes, couſteaux, aiguilles, épingles, ameçons, toille pour faire des voiles à leurs pirogues, du criſtal, des petits miroirs, de la raſſaue, & autres petites bagatelles qui ſont de peu de prix.

Ils nous apportent en eſchange, des licts de cotton, des tortuës, des porcs, des lezards, du poiſſon, des poulles, des perroquets, des fruicts du pays, des arcs, des fléches, des petits panniers, & du caret, qui eſt la meilleure marchandiſe, & de plus grand prix. Ils nous apportent auſſi tout ce qu'ils peuuent butiner ſur leurs ennemis, qui n'eſt pas à leur vſage, & quelques pierres vertes. On a leur traite à bon compte, & quelques-vns de nos François y ont beaucoup gaigné. Vne tortuë pour puiſſante qu'elle puiſſe eſtre, ne vaut qu'vne ſerpe ou vne hache, vn beau & gros porc ne vaut pas dauantage: mais où il y a plus à profiter, eſt ſur les licts de coton & ſur le caret.

Comme nos François ſont plus fins & plus adroits qu'eux, ils les duppent aſſez facilement: ils

ne marchandent iamais vn lict au soir ; car comme ces bonnes gens voyent la necessité qu'ils en ont toute presente, ils ne donneroient pas leurs licts pourquoy que ce fut ; mais le matin ils le donnent à bon compte sans penser que le soir venu, ils en auront autant affaire que le soir precedent; aussi ils ne manquent point sur le declin du iour de retourner & de rapporter ce qu'on leur a donné en eschange, disant tout simplement qu'ils ne peuuent coucher à terre ; quand ils voyent qu'on ne leur veut pas rendre, ils pleurent presque de dépit. Ils sont fort sujets à se dédire dans tous les autres marchez qu'ils font : c'est pourquoy il faut cacher & éloigner tout ce qu'on a acheté d'eux. En vn mot, tout leur commerce & trafic n'est qu'vn jeu de petits enfans; & bien souuent quand ils viennent parmy nous, ils coustent plus à les nourrir que le gain que l'on a aux denrées qu'on achete d'eux, ne vaut. Ils sont fort importuns à demander ce qui leur agrée : mais ie ne sçay si cela procede ou d'orgueil ou de honte, de ne prier iamais d'vne chose qu'on leur a vne fois refusée.

De leurs resiouyssances, tant particulieres que generales.

§. VI.

NOs Sauuages font certaines assemblées, qu'ils appellent *Ouycou*, & depuis la frequentation des François, *Vin* : ce sont des resiouyssances com-

munes, dans lesquelles hommes, femmes, & enfans s'y enyurent comme des porcs, auec du Ouycou qu'ils boiuent par excez sans rien manger. C'est dans ces desbauches qu'ils se souuiennent des iniures passées, qu'ils entrent en cholere, que leur cholere passe en fureur, & que leur fureur éclatte par des vangeances horriblement funestes. Toutes ces assemblées ont plusieurs motifs differens; car ils les font quand ils ont dessein de faire la guerre, lors que les hommes sont déchiquetez auec des dents d'Acouty, apres l'accouchement de leurs femmes: Quand on coupe la premiere fois les cheueux aux enfans: Quand les peres font leurs fils soldats, ou qu'ils les mettent au nombre de ceux qui sont capables d'aller à la guerre. Ils font encore des vins, lors qu'ils veulent mettre vn canot à la mer, lequel a esté fait de nouueau dans les montagnes; pour lors ils appellent tous leurs voisins, lesquels apres auoir trauaillé pendant quelques heures, boiuent tout le reste du iour. En fin, lors qu'ils veulent abattre vn jardin nouueau, ou faire vne nouuelle habitation. Toutes ces assemblées sont accompagnées de gaillardises. Les vns ioüent de la fluste, les autres chantent, ils forment vne espece de musique qui a bien de la douceur à leur goust; les vieilles tiennent la basse auec vne voix enroüée, & les ieunes gens le dessus, auec vn ton éclatant. Pendant que ces violons animez fredonnent, trois ou quatre des plus adroits des conuiez, se font frotter par tout le corps d'vne eau gommée & collante, pour

faire tenir des plumes ſur eux, & paroiſtre comme des maſcarades dans toute l'aſſemblée. Ils font milles poſtures, danſent d'vne façon barbare, qui laſſe pluſtoſt qu'elle ne recrée : apres auoir bien fait rire toute l'aſſemblée par ce boufon ſpectacle, on leur fait apporter par des femmes à chacun vne callebaſſe de oüycou, qui tient enuiron deux quartes de Paris, & faut, quelques ſaouls qu'ils puiſſent eſtre, qu'ils la vuident ou qu'ils creuent : Quand ils n'en peuuent plus, vn des plus forts de la compagnie les embraſſe par derriere, leur ſerrant ſi fort le ventre, qu'il leur fait vuider ce qu'ils ont de trop par haut & par bas, & les contraint d'acheuer leur callebaſſe. Cela fait, ils recommencent à danſer.

Ils ne croyent pas que l'yurognerie ſoit vn crime, mais ſeulement vn diuertiſſement, d'où vient que les femmes boiuent auſſi hardiment que les hommes. Ils n'ont qu'vn banquet plus ciuil & plus honeſte, qui eſt que s'il arriue qu'vn Sauuage ait pris vne tortuë, ou fait quelqu'autre bonne peſche, il prie quelqu'vn de ſes plus proches, luy fait bonne reception & meilleure chere, apres laquelle il s'en retourne fort content.

Parmy les deſordres de leurs deſbauches, ils retiennent touſiours cette honneſteté, qui eſt qu'ils ne mangeront iamais rien, ſans inuiter tous ceux qui ſont dans leur compagnie, & il arriue quelquefois qu'apres le partage de la viande, il n'en reſte plus pour celuy qui traite ; & parce que c'eſt la coû-

tume, ils se sont souuent faschez contre nostre R. P. Raymond, qui refusoit son mest, de peur d'estre trop à charge.

Ces assemblées sont tres-frequentes parmy eux, en sorte qu'à peine se passe-il vne semaine, qui ne s'en fasse quelqu'vne dans la Dominique.

De leur nourriture ordinaire, & du bon traitement qu'ils font à ceux qui les vont visiter.

§. VII.

IL n'y a rien où la rudesse de nos Sauuages paroisse tant que dans leur manger : car ils sont si mal propres en tout ce qu'ils font pour le boire & pour le manger, que cela fait bondir le cœur à ceux qui le voyent apprester. Ie ne dis rien icy de leur Oüycou & boisson ordinaire, qu'ils font auec de la Cassaue maschée par de vieilles bauardes de femmes, desquelles la bouche pust bien souuent comme vn retrait. Ils rottent, pissent, & ie n'ose dire dauantage, sans aucune honte, lors qu'ils mangent. Ils ne s'estonnent nullement de voir dans leur manger des cheueux, des pailles, des feüilles, des chenilles, & milles autres ordures; en vn mot, ils n'ont rien de bon ny de propre que le pain, qui est de la Cassaue. Ils pimentent si estrangement tout ce qu'ils mangent, qu'ils n'y a qu'eux qui en puissent vser.

Pour ce qui regarde les viandes qui leur sont le plus en vsage, elles n'ont point de conuenance auec celles qu'on mange dans l'Europe. Ils ne se nour-

rissent que de *Burgaux* (qui est vn coquillage de la mer) de Crables, de soldats, de tortuë, & de plusieurs sortes de poissons, tant de mer que de riuiere. Ils ne mangent iamais de potage & point de chair, si ce n'est de quelques oyseaux qu'ils iettent dans le feu auec leurs plumes & leurs entrailles, & quand ils sont plustost grillez que plumez, ils les retirent, les boucanent & les mangent. Ils n'vsent ny de laict ny de fromage, ny de beurre, ils ont en horreur les œufs & l'huille : cela s'entend chez eux, car quand ils sont auec nous, ils s'accoustument à manger à nostre mode : il y en a pourtant qui sont plus scrupuleux que les autres, & ne veulent point du tout enfreindre leur ancienne coustume.

Ils ne se seruent point de sel pour assaisonner leurs mests ; S'ils rencontrent de la graisse, ils la iettent. Ils n'ont qu'vne saulce generale qui est faite auec des arestes de poisson, grande quantité de pyment, ils y adioustent l'eau de manyoc, qui perd son venin quand elle a boüilly, ils y meslent aussi de la *mouchache*, qui est comme la plus fine farine qui a esté tirée du manyoc, puis font boüillir tout ce beau tripotage, dans lequel ils saulcent leur pain auec tant de satisfaction de leur goust, qu'ils le preferent à toute la delicatesse des viandes les plus exquises.

Ils mangent ordinairement trois fois le iour ; mais la pluspart du temps ils n'ont point de repas reglé ; car il mangent quand ils ont faim, & quand

bon leur semble. Les hommes mangent à part dans le grand Carbet, les femmes & les petits enfans, dans leurs petites cases. Ils s'asseoient tous sur leur derriere, comme des singes autour du *Coüy*, (qui est la moitié d'vne Callebasse) qui leur sert de vaisselle, dans laquelle tout ce qu'ils doiuent manger est apresté. Pour l'ordinaire, les chiens & les chats sont de la partie; mais les enfans ont grand soin de les fraper auec vn petit baston sur le mufle, quand ils vont trop viste au plat.

Parmy eux il y en a tousiours vn deputé, pour receuoir & traiter les hostes. Quand quelqu'vn de leurs amis les vient visiter, le maistre des ceremonies l'introduit dans le Carbet, luy pend promptement vn lict, sur lequel il le prie de s'asseoir: ce qu'il fait aussi-tost gardant ie ne sçay quelle grauité & silence. En mesme temps, tout le monde se met en peine d'apporter de quoy faire bonne chere à ce nouueau venu. Vne femme luy porte à boire, vne autre du pain, vne autre de la viande. Si la cassaue est ployée, cela luy donne à connoistre que quand il aura mangé selon sa necessité, il doit laisser le reste; que si elle est estenduë, il peut apres en auoir mangé ce que bon luy semble, emporter le reste chez soy.

Quand il a bien beu & bien mangé, il auertit ses hostes qu'il est saoül; aussi-tost celuy qui l'a introduit luy ameine tout le monde du Carbet, pour luy faire tous la bien-venuë; tous le salüent les vns apres les autres par vn seul mot de *Haleatibou*, c'est à

dire, soit le bien-venu. Apres cette ciuilité il parle indifferemment auec vn chacun, & apres auoir fait boire & manger à la Compagnie, ce qui reste de son repas, il dit adieu à tous en particulier & en general. Ils obseruent cette ciuilité à tous ceux qui les visitent en faisant voyage. Si c'est vn ancien ou quelqu'vn vn peu consideré, outre ce que dessus, les femmes le Roucoüent & luy graissent la teste d'huille de palmier.

De leurs Ornemens.

§. VIII.

IL faut vn peu modifier icy ce que i'ay auancé dans le premier paragraphe de cette cinquiesme Partie; sçauoir, que les Sauuages n'ont aucun vestement que celuy dont la nature les a couuert: car il est tres-certain qu'ils ont presque tous les iours vn bel habit d'escarlate, lequel quoy qu'aussi iuste que la peau, ne les empesche ny d'estre veus comme s'ils n'auoient rien, ny de courir. C'est vne certaine peinture qu'ils appellent *roucou*, qui est dissoute auec de l'huille, qui seiche comme de l'huille de lin ou de noix. Les femmes ne manquent pas presque tous les matins, principalement quand ils font voyage, de leur donner au lieu de chemise blanche, vn iuste-au-corps de cette peinture, depuis la plante des pieds iusqu'au sommet de la teste. Plusieurs adioustent pour réchauffer cette couleur, de grandes moustaches noires recoquillées, & des cernes

de

mesme couleur autour des yeux, quelquefois ils se bariolent tout le corps de rayes noires ; de sorte qu'ils sont autant laids & horribles, qu'ils s'imaginent estre beaux.

Nous autres Religieux qui portons des habits blancs, ne perdons iamais rien auprés d'eux, quand ils ont vn habit neuf ; car nous attrapons souuent quelques pieces de leurs habits, que nous ne sçaurions cacher. Par tout où ils se frottent ou s'asseoient, ils y laissent tousiours de leurs marques.

Il me souuient à ce propos, qu'vn Capitaine Sauuage vestu tout de neuf, fut repris assez aigrement par Mademoiselle Aubert nostre Gouuernante dans l'isle, de ce qu'il s'estoit assis sur son lict, qui estoit de futeine blanche, où il auoit laissé vne bonne partie de ses hauts-de-chausses : Incontinent Monsieur Aubert son mary inuita ce Sauuage à se mettre à table pour disner. Il eut bien de la peine à s'y resoudre, preuoyant qu'infailliblement il rougiroit tout le banc sur lequel il s'assieroit : mais ayãt ieté les yeux sur son assiete, il s'imagina que cét instrument rond, auquel il ne falloit plus que trois pieds pour faire vne selette, n'auoit esté mis là que pour poser ses fesses : il le prit & la posa sur le banc, & mit son derriere dessus ; & voyant que tout le monde s'estoit pris à rire de cette action, il se mit en cholere, & nous fit dire par vn truchement, qu'il ne sçauoit en quelle posture se mettre parmy les François, & qu'il n'y reuiendroit plus de sa vie.

Ce veſtement quoy que leger ne leur eſt pas inutile : car il les guarantit non ſeulement du hale, mais encore du poudrain de la mer, duquel ſe forme vn ſel acre, qui deſſeiche & bruſle la peau : il les échauffe auſſi dans les froidures de la nuict, & ſur tout les preſerue des picqueures faſcheuſes & importunes des Mouſtiques & des Maringoins.

Ils ne portent point de barbe, ils ſe l'arrachent poil à poil, comme i'ay deſia dit, auec la pointe d'vn couſteau, & ſe razent le peu qu'ils en ont, auec vne herbe qui coupe comme vn razoir. Ils portent tous les cheueux longs comme les femmes de l'Europe: ils en laiſſent pendre vne partie ſur le front, qu'ils coupent en forme de garſette, & auſſi deux mouſtaches aux deux coſtez des tempes : tout le reſte, ils le tirent derriere, le peignent, & l'ajuſtent fort proprement auec des aiguillettes de coton, au bout deſquelles il y a de petites houpes, des dez à coudre, du criſtal, de petites patenottes blanches, & autres ſemblables bagatelles. Ils fichent dans cette trouſſe de cheueux des plumes de toutes couleurs, & quelquefois s'en font des couronnes autour de la teſte.

Ils ont tous les oreilles, la levre d'en bas, & l'entre-deux des narines percez; ils paſſent dans l'entre-deux des narines de longues plumes de perroquet, qui leur ſeruent comme de mouſtaches : ils y pendent quelquefois de petites lames de cuyure larges comme l'ongle. Ils ſe paſſent des ameçons dans les

trous des oreilles, & des épingles dans les trous de la levre.

Ils portent à leur col de grands coliers, qui leur pendent iusques sur l'estomach. Ces coliers sont ordinairement faits des dents d'Acoutys, des dents de chats, & des dents de leopards. Ces dents sont fort proprement ajustées dans des tresses de coton : ils portent aussi pendus à leur col des siflets, qu'ils font des os de leurs ennemis.

L'ornement duquel ils font plus de cas sont le *Caracolis*, qui sont certaines lames de métail plus pur que l'airain, & moins noble que l'argent; il a cette proprieté de n'estre point susceptible du vernis ou de la roüille. C'est ce qui fait que les Sauuages l'ont en grande estime. Il n'y a que les Capitaines ou leurs enfans qui en portent.

On a creu que ces Caracolis prouenoient de l'isle d'Hispagniola, autrement sainct Domingue; mais les Sauuages asseurent du contraire, & disent qu'ils les traitent auec leurs ennemis, qui s'appellent Aloüagues, par le moyen de quelques intelligences qu'ils pratiquent parmy ceux de cette nation, qui leur en font present en reconnoissance de ceux qui reçoiuent reciproquement. De sçauoir d'où ces Aloüagues les prénent, c'est la difficulté; ils disent que les Dieux qu'ils adorent, lesquels font leur retraite dans des rochers sourcilleux, & dans des montagnes inaccessibles, leur donnent pour les obliger à porter plus d'honneur, & plus grande reuerence à leur souueraineté. S'il est vray ie m'en rapporte, il

peut-estre pourtant que le diable peut bien abuser les foibles esprits de ces ignorans par cét artifice. Quoy qu'il en soit ; ces *Caracolis* sont tres-rares parmy eux, & les apportent de la terre ferme.

Il y en a de diuerses grandeurs, les plus grands le sont deux fois comme vne piastre. Ils ont la forme de croissant, & les portent pendus à leur col, enchassez dans du bois.

Ils portent des brasselets de rassaue blanche, large comme la main, non au poignet, mais au gros du bras proche l'espaule : ils en ont autant aux iambes au lieu de iarretieres.

La coiffure des femmes est semblable à celle des hommes, horsmis qu'elles ne fichent point de plumes, & ne portent iamais de couronnes. Elles se peindent de roucou comme les hommes, portent aussi des brasselets comme eux, non au gros du bras, mais au poignet. Elles portent des coliers de diuerses pierreries, comme de pierres vertes, d'ambre, de cristal, & de rassaue. I'en ay veu qui en auoient plus de six liures pendus au col.

Elles ont dans leurs grandes assemblées des ceintures tressées de fil de coton, & de chaisnes de rassaue blanche. Elles pendent en diuers endroits de cette ceinture de petites trousses de six ou sept chaisnons de rassaue, longs comme le doigt, & grand nombre de petites sonnettes, afin de faire plus de bruit en dansant.

Toutes les filles & les femmes, excepté les esclaues, portent dés leur tendre ieunesse vne certaine

demy-chausse, qui prend depuis la cheuille des pieds iusqu'au gras de la iambe; & vne autre large de quatre doigts, entre le gras de la iambe & le genoüil: Au haut de la chaussure d'en bas est attaché vne espece de rotonde, plus large qu'vne assiette, tissuë de jonc & de coton, & vn peu plus petite au bas de celle d'en-haut. De sorte, que ces deux rotondes serrent & font si bien rebondir le molet de la jambe, qu'il semble que ce soit vn fromage de Hollande pressé entre deux assiettes.

De leurs Carbets, Cases, Licts, Pirogues & Canots.

§. IX.

QVant à ce qui regarde les demeures, les cases ou les habitations de nos Sauuages: il faut dire que chaque famille compose son hameau: car le Pere de famille a sa case, où il reside auec ses enfans qui ne sont pas mariez, & auec ses femmes; tous les autres enfans qui sont mariez, ont chacun leur ménage & leur case à part, autour de celle du Pere de famille.

Au milieu de toutes ces cases, ils en font vne grande commune qu'ils appellent *Carbet*, lequel a tousiours soixante ou quatre vingt pieds de longueur, & est composé de grandes fourches hautes de dixhuit ou vingt pieds, plantées en terre de douze en douze pieds. Ils posent sur ces fourches vn Latanier, ou vn autre arbre fort droit qui sert de faist,

ſur lequel ils ajuſtent des chevrons qui viennent toucher la terre, & les couurent de roſeaux ou de feüilles de Latanier; de ſorte qu'il fait fort obſcur dans ces carbets, car il n'y entre aucune clarté que par la porte, qui eſt ſi baſſe, qu'on n'y ſçauroit entrer ſans ſe courber. Les garçons ont le ſoin de le nettoyer & baillayer, & meſme tout autour d'iceluy. Les filles & les femmes les petites caſes : Au coſté de ce Carbet, il y a vne petite porte particuliere, par laquelle le Diable entre quand leur Boyé l'a appellé. Il n'y a que luy ſeul qui paſſe par cette porte,

Nos Sauuages n'ont aucun vſage de couches, mais ils ont des licts de coton qu'ils portent par tout auec eux. Leurs femmes employent quelquefois vn an entier à faire vn de ces licts. Lors qu'elles ont filé ſept à huict liures du fil de coton vn peu gros; mais tres vny & bien tords, elles ourdiſſent cela ſur vn meſtier, comme pour faire de la toille, & puis elles tiſſent cela comme les Tiſſerans : mais en façon de creſeau. Elles laiſſent à chaque bout de la piece vn bon pied de filets ſans les tiſſer. Le tout porte enuiron dix à douze pieds de large, & ſix ou ſept de longueur. Pour ſe ſeruir de ces licts, ils prennent dix ou douze braſſes de corde de pites vn peu plus groſſes que du foit, & ayant lié huict ou dix de ces filets, ils font vn ply de cette corde long de deux pieds, puis repaſſent cette corde dans huict ou dix autres filets; & refont encore vn ply, & ainſi conſecutiuement iuſqu'à la fin. Cela fait, ils pren-

nent vne autre corde de pite, grosse comme le doigt, auec laquelle ils lient les plis de cette premiere corde ensemble, & en font autant à l'autre bout. Quand ils s'en vont coucher, ils pendent ces licts par ces deux grosses cordes à des arbres, ou à deux fourches de la case, sans toutefois le bander beaucoup, mais le laissant vn peu courbé.

Ces licts sont assez commodes & fort sains, on y est tousiours à l'air. Il y a du plaisir à se reposer pendant la chaleur du iour dans ces licts, à la fraischeur sous des arbres. Presque tous nos François s'en seruent, principalement ceux qui ne sont pas mariez: car pour dormir à son aise dans vn lict de coton, il ne faut ny compagnon ny compagne.

Ces licts sont blancs comme de la neige, quand ils sont neufs : mais les Sauuages les peindent de rustiques & de morasques à leur mode, auec vne peinture noire qui ne desteint iamais; & en fin, ils les graissent d'huille & les peindent de roucou, pour les guarantir de la pluye.

Les Sauuages font tousiours du feu sous leurs licts; car ils sont fort frilleux Cela les guarantit aussi des Maringoins: mais sur tout, à ce qu'ils disent, des Maboyas & des malins esprits.

Nos barbares font deux sortes de bastimens à leur mode pour nauiger sur la mer, qui sont bien differents de nos basteaux & chaloupes. Les plus grands sont ceux que nous appellons Pirogues, & en Sauuage *Canoüa*; & les plus petits nous les appellons Canots, & eux *Couliala*. Or tant les vns que

les autres sont des arbres creusez auec des haches & du feu.

Les Pirogues semblent n'estre autre chose que deux grandes planches iointes ensemble par le bas, & ouuertes de six à sept pieds de large par le haut, & bouchées par les deux extremitez, auec des morceaux de planches. Or comme pour l'ordinaire elles ne sont pas assez hautes de cette premiere structure : ils les rehuuent & rehaussent tout de bout en bout, auec des planches de quinze à seize poulces de large : comme ils ne se seruent point de clouds, ils cousent & ajustent ces planches sur la Pirogue, auec des éguillettes de mahot ; Et apres auoir bien calfadé les iointures auec des estoupes faites d'écorce de mahot battuë, ils cousent par dessus cette estoupe des gaulettes, auec des éguillettes de mahot. Cela à la verité est assez estanche, mais il ne dure guére, & s'il y a tousiours à refaire. Ils cousent aux deux costez d'icelle à demy pied du bord, des perches, sur lesquelles ils attachent de deux pieds en deux pieds, des bastons en trauers de la Pirogue, en dedans, lesquels leur seruent de tote ou de siege pour s'asseoir en ramant.

Ces Pirogues sont pour l'ordinaire de trente-cinq à quarante-cinq pieds de long, les plus grãdes de cinquante à soixante pieds: Elles portent quelquefois cinquante personnes & tout leur bagage. Elles võt à la voille & à la rame, mais ils rament tout d'vne autre façon que nous : car ils ont le nez tourné vers le deuant de la Pirogue, & en poussant l'eau

en arriere, ils pouſſent la Pirogue en auant. Les *Coulialas*, que nous appellons Canots, n'excedent iamais vingt pieds de long, & trois ou quatre de large : ils ſont pointuës par les deux bouts, de ſorte qu'on a peine à diſcerner la poupe ou la proüe. Ils les rehuuent rarement ; ils rament dedans comme dans leurs Pirogues. Il y en a de toutes façons & de ſi petits qu'ils ne peuuent porter qu'vn homme: ceux là ne ſeruent qu'à la peſche.

Ils n'ont ny Bouſſolle, ny Aymant, ny Cadrant: c'eſt pourquoy ils ne s'eſloignent pas beaucoup de terre. Quand ils la perdent de veuë, ils ſe gouuernent ſur les Eſtoiles de nuict, & de iour ſur la route du Soleil.

Celuy qui entreprend de faire quelque voyage porte le nom de Capitaine, gouuerne la Pirogue, & donne ordre à tout ce qu'il faut pour l'embarquement, ſans pourtant qu'il en ſoit plus conſideré des autres.

Quand ils prennent terre ailleurs que chez eux, ils font de petits toicts ou auuents qu'ils appellent, *Aioupa*, les couurent de feüilles de Latanier, ou de Baliziers, & pendent leurs licts deſſous à couuert.

De tout ce qui ſe paſſe dans leurs guerres : & des armes dont ils ſe ſeruent.

§. X.

LEs Sauuages ont trois ſortes de Capitaines qui leur commandent. Les premiers ſont ceux

qui ſont les maiſtres de quelques Canots ou Pirogues : les autres ſont ceux qui ont des habitations en propre : les troiſieſmes ceux qui ſont eſleus tels par ſuffrages, ou bien parce qu'ils ont fait paroiſtre vn grand courage dans leurs guerres, ou bien pour auoir tüé pluſieurs de leurs ennemis. Ils ne font iamais eſlection de ieunes gens, quoy qu'ils ſoient fils de leurs Capitaines, de crainte que le peu d'experience qu'ils ont, & beaucoup de temerité qui les tranſporte, ne leur ſoient preiudiciables: Mais bien des perſonnes âgées, afin qu'elles ne ſoient pas moins ſuiuies par la maturité de leurs conſeils, que pour la longue connoiſſance qu'elles ont des armes.

Quand ces vieillards connoiſſent qu'ils ne ſont plus capables de ſupporter le fardeau de leurs charges, ny des courſes penibles qu'il faut faire aſſez ſouuent dans ces emplois, ils s'en déportent, & n'acquierent pas moins d'honneur par cette ingenuë confeſſion de leur foibleſſe, que s'ils auoient remporté des victoires; Afin que la pluralité de ces Capitaines ne faſſe mourir le reſpect qu'on leur doit;il n'y en a quelquefois qu'vn ſeul dans vne iſle. Dans celle de la Dominique, il y en a deux qui y demeurent fort éloignez l'vn de l'autre, de peur que leur authorité ne ſe choque, & que la ialouſie ne les perde. Leur puiſſance eſt pourtant limitée en ce qu'ils ne commandent que dans les affaires qui concernent la guerre.

Comme nos Sauuages ont de vieilles guerres

tant contre quelques nations des Europeans, que contre les nations Sauuages de la terre ferme, nommément contre les Aloüagues : ces Capitaines en tant qu'experimentez aux affaires de la guerre, ayant donné des preuues irreprochables de leur generosité & de leur courage, soulevent tout le peuple, leur font prendre les armes, & les mettent en campagne quand il leur plaist. Tous luy obeyssent en ce qui concerne la guerre seulement : car hors de là ils ne sont nullement considerez.

L'vn de ces Capitaines ayant donc fait dessein d'aller à la guerre, fait vn vin, ou vne assemblée generale chez soy, où apres s'estre bien resioüis, auoir bien dansé à leur mode, & beu iusqu'à creuer ; les vieilles femmes toutes saoûles qu'elles sont, commencent à se souuenir du dessein de l'assemblée: elles se mettent à raconter les outrages & les torts qu'elles pretendent auoir receu de leurs ennemis. L'vne regrette son mary tüé ; l'autre dit qu'ils ont mangé son pere, vne mere plaid son fils, vne sœur son frere ; bref, ils font vn *Caramemo* de plaintes confuses si estranges, qu'ils émeuuent toute l'assemblée aux larmes, s'excitant vnanimement les vns les autres à la vengeance de leurs ennemis. Alors ce Capitaine qui a fait le projet de la guerre fait le hola, & cette rumeur estant appaisée, il harangue deuant toute l'assemblée, mais d'vn langage si releué entr'eux, que les femmes & les enfans ny entendent rien.

Dans cette harangue il leur represente leurs peres massacrez, leurs freres égorgez, & leurs enfans dans l'esclauage. Apres il vante hautement toutes ses proüesses, leur faisant vn grand narré de toutes les victoires qu'il a emporté sur leurs ennemis, lesquelles bien souuent sont plus imaginaires que réelles: il les exhorte à se confier en sa valeur, & à combattre genereusement. Tous vnanimement applaudissent à son discours, car il le prononce auec tant de ferueur, que le dernier de leurs ennemis passe desia pour exterminé dans leur esprit. Pour conclusion, ils leur assignent le iour du départ, & leur donne le rendez-vous. Aussi-tost tous les Capitaines qui doiuent conduire des Pirogues, donnent ordre aux viures & aux munitions de guerre. Toutes les femmes trauaillent à faire de la farine pour le voyage, laquelle elles enueloppent dans des feüilles de Balisiers, si proprement que l'eau n'y peut entrer.

Quand le Capitaine ne fait point d'assemblée, il depute vn des plus considerables dans les habitations. Celuy-cy estant arriué parle au maistre du Carbet, vne grosse demy-heure entiere. Apres cét ennuyeux discours, le Maistre répond auec autant de prolixité que l'autre, approuue ou des-approuue le dessein de la guerre, à laquelle il va si bon luy semble; car ils n'y forcent iamais personne. S'il est tout à fait persuadé, soit par la necessité, soit par l'vtilité de cette entreprise, il promet de se trouuer au rendez-vous au iour assigné pour le départ.

Cependant les ſoldats (qu'ils appellent parmy eux Mariniers) qui ſont de l'entrepriſe ſe muniſſent de *boutous* (qui eſt vne façon de maſſuë faite de breſil ou de bois verd, ou de quelqu'autre bois maſſif peſant comme plomb.) Cette maſſuë eſt longue de trois pieds ou enuiron, & large comme la main, iuſques ſur la fin où elle s'eſlargit vn peu : elle eſt platte, eſpoiſſe d'vn poulce, & grauée à la façon des Sauuages : ils rempliſſent cette graueure d'vne peinture blanche faite auec de la *mouchache* , c'eſt à dire, la fine fleur de manyoc. Quoy que ce *boutou* ne ſoit pas trop en main , il n'y a bœuf qu'il ne terraſſe d'vn ſeul coup.

Ils font vn grand amas de fléches, qu'ils ont preparées de longue main. Elles ſont faites d'vn certain tuyau qui croiſt à la ſommité des roſeaux (& c'eſt ce qui porte la graine) cela eſt gros comme le petit doigt , long de quatre à cinq pieds , poly & ſans aucun nœud , iaune comme de l'or , & leger comme vne plume. Dans le gros bout de ce tuyau, ils y ajuſtent au lieu de fer , vne verge de bois vert, où de quelqu'autre bois fort & peſant , & y font auec des couſteaux quantité de petits dardillons ou harpons, afin qu'on ne puiſſe les retirer ſans agrandir la playe: ils empoiſonnent le bout de ces fléches auec du laict de Mancenille ; de ſorte que toutes les bleſſures, ne fuſſent-elles qu'au bout du doigt, en ſont mortelles. Ils mettent auſſi à quelques-vnes de leurs fléches certaines areſtes longues comme la main , leſquelles on trouue au deſſus de la

queuë d'vne sorte de raye assez commune dans toutes les Indes: cette arreste porte son venin auec soy, & est aussi dangereuse sans artifice, que les autres auec le poison. Quelques-vns de leurs fléches sont enpennées au bout comme les nostres, auec des plumes de Perroquet. Leurs arcs sont tous semblables aux nostres, ils les font de bresil, de palmiste ou de bois de l'estre.

Ils portent aussi quelquefois des Sagayes de bois de bresil ou de l'estre, qui sont comme des demy-picques, auec vn dard au bout du mesme bois: il les dardent fort adroitement.

Lors que tout est preparé, le conducteur de l'armée fait encore vn vin, ou vne assemblée, dans laquelle il determine derechef le lieu où ils doiuent aller, & l'ordre qu'on doit tenir dans le combat. Ils consultẽt dans cette mesme assemblée le diable par le moyen d'vn Boyé, touchant le succez de la guerre, & apres auoir receu les oracles qu'il a à leur dirẽ, qui au sentiment mesme de nos barbares, sont le plus souuent des mensonges, ils acheuent de boire leur ouycou, & partent tous yures, n'emmenant auec eux de femmes, que ce qui leur en faut pour les seruir & faire leur cuisine.

Estant arriuez aux enuirons des terres ennemies, ils ne vont pas les attaquer de prime-face, & à l'estourdy; mais ils se vont cacher dans quelque riuiere ou dans quelque isle deserte, dans laquelle les autres Sauuages leurs ennemis ne s'aduisent pas d'aller; enuoyant cependant leurs espions dans les

terres de leurs ennemis, qui obſeruent ſoigneuſement leurs déportemens, & le temps auquel il eſt plus facile de les ſurprendre : car iamais ils n'attaquent leurs ennemis qu'au dépourueu. Si pendant qu'ils ſont dans leurs poltrones embuſcades, ils ſont découuerts de leurs ennemis, & qu'ils reconnoiſſent qu'ils ſe preparent à la deffenſe, dés là la guerre ſe termine, & ſans autre forme de procez, ils plient bagage & s'en retournent chez eux. Ils ſont tous ſi laſches, que s'ils ſçauoient aſſeurément qu'vn d'eux deût perir dans le combat, ils n'iroient iamais à la guerre.

Si par mal heur quelques miſerables Sauuages ennemis, deſcendent en mer pour peſcher dans vn Canot, ils les laiſſent paſſer; & lors qu'ils ne s'en peuuent plus dédire, ils fondent tous ſur eux, criant & meuglant comme des taureaux enragez : ils les prennent, les lient, & garottent ſi bien qu'ils n'ont garde de leur échapper. Auec cette infame conqueſte, ils s'en retournent plus enflez d'orgueil, que s'ils auoient rendu de grands combats, & remporté les plus glorieuſes victoires du monde.

Si cette auanture ne ſe rencontre pas, ils apprennent de leurs eſpions où ſont les Carbets les plus eſloignez, les plus aiſez à ſurprendre, & les plus foibles : & c'eſt ceux là qu'ils vont attaquer.

Ayant donc fait deſſein d'attaquer vn Carbet, ils attendent ordinairement (ie ne ſçay pourquoy) que la Lune ſoit à pic, c'eſt à dire, dans ſon plain. A la petite pointe du iour ils enuironnent ce Carbet,

où il y aura peut-estre cinquante ou soixante hommes de deffense, quelquefois plus, quelquefois moins ; pour eux ils ne sont pas moins de mille ou quinze cens hommes : ils font tout ce qu'ils peuuent pour les surprendre dans leurs licts & sans coup frapper, ce qui arriue assez souuent ; que s'ils sont découuerts, & que les autres se deffendent auec ardeur ; ils assiegent le Carbet, & tirent tant de coups perdus, que les jardins sont tous remplis & lardez de fléches. Si les ennemis font trop de resistance, ils taschent de les brusler dans leurs cases : pour cét effet, ils attachent gros comme le poing de coton bien cardé à vne fléche, & y mettent le feu, & tirent incontinent sur la couuerture du Carbet, laquelle pour n'estre faite que de feüilles, de roseaux, de lataniers ou de palmistes, est fort susceptible du feu, & brusle comme des allumettes; si celle là n'a pas l'effet qu'ils pretendent, ils en tirent tant d'autres, qu'en fin le feu prend au Carbet, dans lequel leurs ennemis (cela s'entend des Sauuages & non pas des Europeans) se laissent plustost brusler que de se rendre à la mercy de ces Antropophages.

S'ils se deffendent courageusement, à mesure que le Soleil se hausse, le courage de nos Sauuages se ralentit ; & iamais leurs sieges ne durent que iusqu'à midy.

S'ils perdent des hommes dans le combat, iamais ils ne laissent les blessez, ou les morts, à la disposition de leurs ennemis, quand mesme la plus-

part

part d'eux deuroient perir en les sauuant. S'il est question de combatre en bataille rangée, ce qui arriue tres-rarement, & tousiours contre leur intention; ils se diuisent en trois bandes, sans obseruer pourtant ny files, ny rang, ny aucune forme de bataillon. Auant que de tirer vn seul coup de fléche, ils iettent des cris affreux & épouuantables, pour jetter de la terreur & de l'effroy dans le cœur de leurs ennemis : ils les redoublent de temps en temps pendant les combats. Si leurs ennemis laschent le pied, le courage leur enfle & deuiennent des lyons; mais si on leur resiste courageusement, ils perdent cœur, font teste des talons, & bon marché de leur vie.

Quand ils ont remporté quelque victoire, ils pillent les cases; & ce que chacun peut auoir de butin luy appartient en particulier. Ils ne s'emparent iamais des terres de leurs ennemis, toutes leurs guerres n'ayant d'autre but que de les exterminer en vengeance des iniures qu'ils croyent auoir receuës. Ils prennent hommes & femmes prisonniers, ils destinent les hommes à la mort sans aucune remission, & les femmes à l'esclauage. Quoy que bien souuent ils les épousent, elles ne portent iamais de brodequains ou chaussure, dont les autres femmes Sauuages se seruent; de plus, ils leurs font porter les cheueux courts en signe de leurs seruitudes. Mais vne cruauté estrange, & qui fait bien voir la haine implacable & immortelle qu'ils portent à leurs ennemis, c'est qu'ils tuënt & mangent les en-

fans masles qu'ils ont de ces femmes, & mesme ils mangent iusqu'aux enfans masles, qui naissent des filles de ces femmes esclaues.

S'il y a de leurs ennemis morts sur la place, ils les mangent sur les lieux apres les auoir bien boucanné à leur mode, c'est à dire, rostis bien sec. Mais ceux qui sont viuants, ils les emmeinent en triomphe en leur pays ; & apres les auoir bien fait ieusner, ils font vne assemblée generale, dans laquelle ils les font comparoistre tous liez, ou apres leur auoir dit milles iniures, & fait milles brauades, faisant à tout moment semblant de leur descharger le boutou sur la teste. Ce que ces pauures malheureux & victimes infortunez, endurent pour l'ordinaire d'vn visage serain & constant, sans s'étonner en façon quelconque; mesme les deffient & se vantent hautement d'auoir mangé de la chair de leur pere, leur disent qu'ils ne mangeront que ce qu'ils ont mangé, & qu'ils ont des parens & amis qui sçauront bien vanger leur mort. En fin, le plus ancien leur donne vn coup de boutou par la teste, & les autres les acheuent. Ils s'abstiennent maintenant de mille cruautez, qu'ils auoient accoustumé de leur faire auant que de les tuër, non du consentement de leurs femmes, lesquelles leur feroient endurer tous les tourmens de l'Enfer, s'ils estoient en leur puissance.

Apres les auoir tuëz, ils les démembrent, coupant la chair auec des cousteaux, & les os auec vne serpe, puis iettent tous ces membres coupez

ſur vn grand boucan, ſous lequel il y a vn grand brazier, qu'ils ont fait voir au patient pour le faire mourir par ce ſpectacle effroyable, auant que de l'aſſommer.

Apres que cette bonne viande eſt cuitte, les plus valeureux font griller le cœur & le mangent : les femmes ont pour partage les jambes & les cuiſſes, tous les autres mangent de toutes les parties indifferemment. Ils mangent cette viande par rage & non par appetit, pour ſe vanger & non pour ſe repaiſtre, ny pour le plaiſir qu'ils trouuent en ſon gouſt; car la pluſpart deuiennent malades apres cét execrable repas.

Sur tout c'eſt vne choſe prodigieuſe & eſtonnante, de voir la manie, ou pluſtoſt la rage des femmes, en mangeant la chair de leurs ennemis; elles la maſchent, remaſchent, la ſerrent entre leurs dents, & ont ſi peur d'en perdre quelque choſe, qu'ils leſchent les baſtons ſur leſquels il a tombé quelques goutes de graiſſe.

Apres qu'ils ont mangé de cette chair dans l'aſſemblée, chacun en remporte chez ſoy & la garde pour en manger de fois à autres. Du temps que i'eſtois dans la Martinique, vn Sauuage apporta dans vne Caſe vne iambe roſtie, auſſi ſeiche & auſſi dure que du bois, de laquelle il mangea, & inuita vn chacun à faire le meſme, diſant que s'ils auoient mangé de l'Aloüague (c'eſt ainſi qu'ils appellent cette viande cuite) ils ſeroient tres-courageux. Ceux qui en mangent le plus d'entr'eux, ſont les

plus estimez. Ils ont sans doute gousté de toutes les nations qui les frequentent. Ie leur ay ouy dire plusieurs fois que de tous les Chrestiens, les François estoient les meilleurs & les plus delicats à manger, que les Espagnols estoient si durs qu'ils auoient de la peine à en manger. Quelque temps auparauant que les François habitassent l'isle de sainct Christophe, ils firent vne descente dans sainct Iean de Port-ric, où ils firent vn grand desordre, entr'autres choses, ils tuërent & boucanerent vn de nos Religieux, duquel apres auoir mangé, plusieurs d'entr'eux moururent, & furent en suite affligez de tres-grandes maladies. Plusieurs Sauuages qui viuent encore, disent qu'ils n'en mangerent point du tout, mais qu'ils le laisserent tout sur le rosty boucan sans y pouuoir toucher; ie crois qu'ils ne disent cela que par vain respect, car les plus simples d'entr'eux, auoüent ingenuëment qu'ils le deuorerent. Depuis ce temps là, ils n'ont plus voulu manger de Chrestiens, se contentant de les tuër & de les laisser dans le mesme lieu.

Quant à ce qui regarde leurs differents particuliers, ils les terminent par des combats singuliers à coups de boutou, & c'est bien-tost fait; car d'vn seul coup bien assené, on enuoye vn homme en l'autre monde. Celuy qui a tüé doit gaigner la coline, ou s'exposer à autant de combats, que le mort a de parens, si ce n'est qu'à force de presens il les adoucisse: & si encore il n'y a point d'asseurance; car au premier vin ou assemblée qui se fera, vn

d'eux luy donnera par trahison vn coup de boutou par la teste.

De leurs maladies, mort, & funerailles.

§. X I.

COmme il n'y a point de reigle si generale, qui ne souffre quelque exception, aussi ne faut-il pas inferer de ce que i'ay dit dans le premier paragraphe, touchant la disposition de nos barbares, qu'il n'y ayt plusieurs Sauuages dans les Indes, sujets à toutes les maladies qui nous trauaillent dans l'Europe: mais il faut dire qu'elles y sont aussi rares qu'elles sont icy communes, & bien leur en prend; car s'ils réchapent de leurs maladies, il faut plustost attribuer cela aux puissans efforts de la nature, qu'aux remedes & bons traitemens qu'on leur fait. Quant aux remedes, il est constant qu'ils en ont de tres-souuerains; mais ils se seruiront d'vn remede duquel ils ont veu vn bon succez dans vne maladie, comme d'vne selle à tous cheuaux; de sorte que ne connoissant pas les causes des maladies, non plus que les qualitez des remedes, ils leurs peuuent aussi-tost nuire que profiter & soulager. Pour le bon traitement, ils ne sçauent ce que c'est que de les delicater: quand ils auroient la mort entre les dents, ils sont nourris comme ceux qui sont en pleine santé.

Si-tost qu'ils sont tombez malades, les gens mariez & leurs proches parens s'en éloignent, & se dé-

portent entierement de les visiter, disant pour leurs raisons qu'il sort de leurs corps certaine qualité capable, non seulement d'affliger & d'empirer le malade, mais de le faire mourir ; quoy que plusieurs s'abstiennent de les voir par ces motifs, neantmoins la nature n'est pas tellement assoupie & peruertie en eux, qu'ils n'ayent quelque compassion & douleur de voir leurs parens & amis malades. Vn iour le Reuerend Pere Raymond demanda à vn ieune garçon Sauuage, pourquoy il ne visitoit pas son pere affligé & malade à mourir. Ce pauure ieune homme se mit à souspirer & à verser vn ruisseau de larmes, asseurant qu'il auoit le cœur si touché de compassion à l'endroit de son pere, qu'il luy estoit du tout impossible d'y penser sans s'affliger de pitié : mais que pour le voir en ce pitoyable estat, il ne le pouuoit, sans mourir aussi-tost. En quoy nous pouuons remarquer qu'ils ne sont pas d'vn naturel si barbare qu'on s'imagine.

Dans leurs maladies, ils consultent le diable par le moyen d'vn Boyé, qui les guerit ou leur prononce vn Arrest de mort, comme ie l'ay décrit au §. troisiéme.

S'ils sont peu tourmentés de maladies, ils ont en eschange & comme hereditaire cette detestable & infame maladie, qu'ils appellent Epyan, qui est en bon François, la grosse verolle, & dans le plus haut degré de sa malignité : Ils ne la gaignent pas par la luxure seulement ; mais elle leur vient de ce qu'ils se veautrent dans milles ordures & im-

mondices,&des viandes dont ils se seruent. Les enfans l'apportent quelquefois du ventre de la mere en naissant. Au reste, nous sçauons de science certaine qu'ils l'ont communiquée aux soldats Espagnols, qui retournerent du premier voyage de Christophe Colomb, que de ceux-là elle passa aux Neapolitains & Italiens, & de ceux là aux François, qui l'ont porté par toute la terre. Ils nomment les pustules & les vlceres de cette maladie *Yaya*, & ne manquent point d'excellents remedes pour les guerir: car vn homme fut-il prest à tomber par pieces, est nettoyé & entierement guery en dix iours, c'est à dire, à l'exterieur; car ils ne vont iamais à la cause qui est la corruption du sang, d'où vient que la plus-part d'eux naissent auec cette maladie, de laquelle ils ne guerissent iamais.

Si-tost qu'ils sont decedez, les femmes prennent le corps, le lauent & le nettoyent auec beaucoup de soin. Elles le peindent de roucou depuis les pieds iusqu'à la teste, luy graissent les cheueux d'huille de palmiste, le peignent, le coiffent, & l'ajustent aussi proprement que s'il deuoit paroistre dans vne assemblée solemnelle, puis elles l'enueloppent dans vn lict de coton tout neuf, qui n'a iamais seruy à personne: Ils font la fosse où il doit estre enterré, dans la mesme case où il est mort, ou bien luy en bastissent vne tout exprez, n'enterrant iamais leurs morts à découuert, & n'obmettant iamais aucune ceremonie (qu'ils ont accoustumé de pratiquer) en quelque lieu qu'ils se puissent rencontrer.

Vn iour vn Capitaine Sauuage de la Dominique, auec sa famille composée de trente ou trente-cinq personnes, nous apportoit vn de ses enfans malade pour le faire baptiser deuant sa mort. Cét enfant ayant expiré à deux lieuës de nostre Conuent, ils arriuerent chez nous fort affligez, tesmoignant beaucoup de regret de ce qu'il n'auoit pas receu le Sacrement de Baptesme auant sa mort. Ils nous firent instance pour auoir vne petite case abandonnée, que nous auions dans vn iardin au bord de la mer, pour seruir de sepulture à leurs enfans. Nous la leur accordasmes fort volontiers : Aussi-tost ils se mirent tous à trauailler à cette case, & la remirent en vn aussi bon estat, que si elle eust esté toute neufue. Ils y firent la sepulture de leur enfant en cette façon, & auec ces ceremonies.

Ils firent vne fosse dans le milieu de la case, toute ronde & profonde de trois ou quatre pieds, ils y poserent l'enfant accommodé & ajusté comme ie viens de dire, & enueloppé dans son lict de coton. Ils le mirent en son seant sur ses talons, les deux couldes sur ses deux genoux, & la teste appuyée sur les paulmes de ses deux mains. Puis toutes les femmes se mirent sur leur seant autour de la fosse, & commencerent à souspirer estrangement ; incontinent apres elles entonnerent vn certain chant lugubre & fort lamentable. Cette chanson estoit entrecoupée de souspirs, & bien souuent de grands cris en leuant les yeux vers le Ciel. Elles verserent vne si grande quantité de larmes, qu'elles eussent

con-

contraint les cœurs les plus endurcis à pleurer auec elles. Leurs maris sont assis derrieres elles, fondant en larmes à leur imitation ; ils les embrassent d'vne main comme pour les consoler, & les caressent de l'autre, leur passant souuent la main sur le bras. Pendant ce temps là, vn homme d'entr'eux boucha la fosse auec vn bout de planche, & les femmes jetterent de la terre dessus de temps en temps. Apres ces ceremonies (qui durent vne bonne heure) les femmes bruslent toutes les hardes du deffunct, qui consistent en certains petits panniers, coton filé, & autres petites bagatelles, sur la fosse.

Quand c'est vn chef de famille qui est decedé, ses femmes & ses enfans se coupent les cheueux, & les portent courts comme les esclaues l'espace d'vn an entier : ils ieusnent tous l'espace d'vne Lune au pain & à l'eau ; ce n'est pas qu'ils croyent que cela profite à l'ame du trespassé, mais ils disent que s'ils ne ieusnoient à la mort d'vn de leurs parens, la veuë leur affoibliroit, ils deuiendroient tremblans, & tomberoient dans les mains de leurs ennemis. Si le deffunct a des esclaues, ses parens les tuënt, s'ils n'vsent de precaution, & ne se guarantissent par la fuite ; & on ne les poursuit point.

Les parens qui ne se sont point trouuez aux funerailles, viennent par apres visiter le tombeau, & faut qu'ils pleurent comme les autres, quoy que bien souuent ils n'en ayent point d'enuie. Ils sont quelquefois vn bon quart-d'heure à souspirer, se lamenter, & faire mille grimasses auant que de jet-

ter vne larme: mais quand ils sont vne fois en trai, on ne les en sçauroit retirer.

Conclusion de ce Chapitre, où il est traité de quelques obstacles qui se rencontrent à la conuersion des Sauuages.

§. XII.

IVge maintenant, mon cher Lecteur, auec combien d'auantage & moins de destourbier, que les Chrestiens de ce temps, ce pauure peuple coureroit dans la carriere du Ciel, s'il estoit esclairé des belles lumieres de la foy; Qui doute que cette generation ne se leue au iour du Iugement pour les condamner, de ce qu'apres tant de si belles connoissances, l'ambition, le luxe, l'auarice, les plaisirs sensuels, les supercheries, les trahisons, l'enuie, & milles autres vices, qui ne sont pas mesme nommés parmy eux, ils se precipitent à million dans les Enfers? que seroit-ce de ces pauures barbares, qui n'ayant pour lumiere dans l'entendement que les tenebres & l'erreur; pour maistre, que le Demon, duquel ils reconnoissent & auoüent tous les iours les fourbes & les impostures; & pour conduite, que les mouuemens d'vne nature corrompuë? puisque nonobstant tous ces des-auantages, ils obseruent auec tant de promptitude & de ponctualité leurs superstitieuses ceremonies, pratiquent des austeritez effroyables, des ieusnes si penibles, des mortifications si estrãges, des effusions de sang si cruelles,

que beaucoup de Saincts qui possedent auiourd'huy la gloire, n'en ont point exercé de semblable dans cette vie mortelle: cependant nos Sauuages les obseruent tres-exactement, sans aucune esperance de salaire, ny de posseder vn iour vne gloire immortelle. En vn mot, si tout ce qui se trouue de plus difficile dans la pratique de la vertu, & qui met plus d'obstacle à nostre auancement spirituel, n'a point de prise sur leurs esprits, quelle coniecture auantageuse n'en deuroit-on pas tirer, si au lieu de mille resueries qui embarassent & confondent entierement leurs esprits, ils auoient la connoissance des mysteres également ineffables & adorables de nostre salut; si au lieu d'vn demon qui les tyrannise, ils auoient vn Dieu incarné pour Maistre & Prototype de leurs actions & de leurs mœurs, & vne felicité eternelle pour recompense de leurs trauaux.

Ces pensées nous tiennent en haleine, & nous font reputer heureux dans des fatigues, qui ne sont point conceuables à ceux qui ne les voyent pas; voire mesme estimer nos vies tres-heureusement & vtilement employées à nostre mort glorieuse, pourueu que nous puissions contribuer à l'éducation & à la conuersion de ce peuple barbare.

Si tu me demande, mon cher Lecteur, d'où vient que depuis tant d'années, on voit si peu de progrez parmy les Sauuages; Ie te respond, quoy que le progrez ne soit pas apparent, veu les obstacles qui se sont rencontrez, tant de la part des Sauuages,

que de diuers éuenements, desquels l'histoire succeinte que i'ay cy-deuant écrite, donnera vne assez ample connoissance, il est plus grand que nous ne l'auions esperé; car apres que tu auras bien consideré les obstacles, qui se sont rencontrez de la part des Chefs, il faut que tu sçache qu'il y en a deux principaux de la part des Sauuages, sans autres milles petites pailles de difficultez, que le feu de la charité consomme. Ie laisse aussi à part ceux que tu peux bien t'imaginer, que Satan nous suscite tous les iours.

Premier obstacle, qui se rencontre à la conuersion des Sauuages.

Le premier est, que nos Sauuages qui ne sont, comme nous auons dit, que le reste des innombrables barbares, que les Chrestiens Espagnols ont exterminé, & dont vne partie des plus vieux d'entr'eux ont esté témoins oculaires des extrémes cruautez, que les Chrestiens ont exercé sur eux & sur leurs peres, de là est venu qu'ils ont conçeu vne horreur si grande du nom de Chrestien, que l'iniure la plus atroce qu'ils puissent faire à vn homme, est de l'appeller de ce nom venerable : de sorte que quelque bon mine qu'ils fassent, quand on leur demande s'ils veulent estre Chrestiens, s'ils respondent qu'oüy, ce n'est que par complaisance, & pour tirer de nous ce dont ils ont besoin ; mais en leur particulier ce seul nom de Chrestien leur fait bon-

dir le cœur & grincer les dents. De là il faut inferer qu'encore bien que plus des deux tiers des Sauuages de la Dominique, soient instruits iusqu'à répondre qu'il n'y a qu'vn seul Dieu en trois Personnes, qu'il a fait le Ciel & la Terre, qu'il punit d'vne eternité de supplices les méchans dans les Enfers, & qu'il recompense les bons dans le Paradis, qu'ils sçachent les prieres les plus communes, comme le Symbole des Apostres, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angelique, & que mesme ils se seruent du signe adorable de la Croix : neantmoins, iusqu'à ce qu'ils soient plus plainement informez du Mystere de nostre Redemption, & qu'ils ayent osté de leur cœur la haine qu'ils portent au saint Nom de Chrestien, ce seroit trop risquer que de leur donner le Baptéme. C'est pourquoy nous nous donnons bien de garde de rien precipiter dans vne affaire de si grande importance, outre que nous sçauons tres bien qu'il n'y a point de Sauuage, qui ne reçoiue le Baptéme pour vn petit cousteau, ou pour quelqu'autre bagatelle, & qui ne se mocque par apres de ce Sacrement adorable, à la moindre chose qu'on luy refuse.

Second obstacle.

Le second est la langue des Sauuages, & c'est le plus grand que i'y reconnoisse ; car comme nous auons tousiours esté dans vne grande disette de Religieux, n'en ayant precisément que ce qui nous

en falloit pour ſubuenir à l'adminiſtration des Sacremens, & ſoûlagement ſpirituel des Chreſtiens de cette iſle, nous ne pouuons ny ne deuions quiter les domeſtiques de la foy pour la preſcher aux Infidels, & tenir des Religieux des cinq ou ſix mois entiers dans l'iſle de la Dominique, pour apprendre la langue des Sauuages. Tout ce que nous auons pû faire dans les occaſions, a eſté d'y enuoyer vn des noſtres, à ſçauoir le R. P. Raymond, qui s'y eſt comporté auec tant de zele, d'affection & de courage, que ſa memoire ne perira iamais dans le ſouuenir de ces Barbares.

C'eſt vne choſe qui n'eſt pas peu difficile, que la langue des Sauuages, ſoit pour ſa prononciation, ſoit pour ſa diſette, ſoit en fin pour ſa connoiſſance: comme les choſes ſe changent dans la ſuite des temps, auſſi leur langage d'apreſent n'eſt pas tout à fait ſemblable à celuy de leurs Anceſtres. De plus, quoy que pluſieurs mots ſe rapportent dans vn meſme ſon, ils ne ſe rapportent pas pourtant dans vn meſme ſens; pluſieurs la ſçauent pourtant parfaitement, & n'employent pas dauantage que ſept ou huict mois à l'apprendre. Les femmes ont vn langage tout different de celuy des hommes; & comme ce ſeroit vn crime entr'elles de parler autrement, quand elles ne ſont pas obligées à conuerſer parmy les hommes; auſſi elles ſe mocquent d'eux quand ils ſe ſeruent de leur façon de parler. Les vieillards auſſi vſurpent vne façon de parler toute autre que celle des ieunes gens. Quand ils

ont deſſein de faire la guerre, ils ont vn baragoin pour la perſuader à ceux de leur nation, qui eſt fort difficile à apprendre.

Il n'y a pas de langue plus diſetteuſe que celle-là : ils n'ont point de mots pour exprimer ce qui ne tombe pas ſur la groſſiereté de nos ſens corporels; ils ne ſçauent ce que c'eſt que d'entendement, de volonté, & de memoire, parce que ce ſont des puiſſances cachées qui ne ſe produiſent au dehors que par leurs effets. Ils ne peuuent nommer aucune vertu, parce qu'ils n'en pratiquent aucune. Ils n'ont aucune connoiſſance des lettres, quoy qu'ils en ſoient capables ayant l'eſprit aſſez ſubtil, ce qui paroiſt dans leur adreſſe, ſoit dans la ſtructure de leurs petits panniers, qu'ils font auec tant d'artifice, ſoit dans toutes leurs autres vſtenſilles, qui regardent ou leur nauigation ou leur ménage. Ils ont quelque groſſiere connoiſſance des Aſtres, mais les fables qu'ils meſlent auec la verité en oſte toute la certitude. Il faut remarquer que le langage duquel les hommes ſe ſeruent quand ils haranguent en public, n'eſt pas entendu des femmes ny des petits enfans.

Ils ont composé eux-meſmes vne ſorte de langue, dans laquelle il s'y rencontre de l'Eſpagnol, du François & du Flamand, depuis que ces nations ont eu commerce auec eux; mais ils ne s'en ſeruent que lors qu'ils negotient.

Noſtre Reuerend Pere Raymond a composé auec des peines & des ſoins qui ſe peuuent mieux

penser qu'exprimer, vn tres-ample Dictionnaire de tous leurs mots, & vne Grammaire pour decliner & conjuguer, & vn Catechisme de leur langue; ce qui seruira beaucoup à la conuersion de ces pauures barbares, puisque sans s'exposer à tous les trauaux ausquels ce bon Pere s'est soûmis, on pourra sans beaucoup de difficulté apprendre leur langage, & leur enseigner les mysteres adorables de nostre Foy.

Maintenant les Sauuages l'entendent parler de la Creation du monde, de la Mort d'vn Dieu, de la saintete de nos Sacremens, de la sublimité de nos Mysteres, & de nostre Religion, auec beaucoup de satisfaction: les peres souffrent qu'on instruise leurs enfans, & parce qu'ils s'apperçoiuent que quelques insolens de leur nation méprisent les ceremonies qu'ils voyent faire dans nos Eglises lors qu'ils viennent en traite à la Guadeloupe, ils ont honte d'apprendre, de peur d'estre mocquez de leurs amis. Ce n'est pas que nostre Pere Raymond n'en ayt baptisé vne grande quantité, puisque pendant son sejour parmy les Sauuages, plusieurs enfans ont receu le Baptéme, & quelques vieillards ont aussi esté baptisez auant leur mort.

Sans doute, mon cher Lecteur, ces obstacles que ie viens de te mettre deuant les yeux, sont grands s'ils sont mesurez à l'aulne de nos foiblesses, & de la puissance humaine; mais c'est tres-peu de chose à l'égard de la bonté de celuy qui dans son temps disposera toutes choses pour sa plus grande gloire,

& pour

& pour le bien de ces pauures mal-heureux. Il y a esperance qu'on pourra auec le temps vaincre auec la grace de Dieu, ces deux principaux empesche-mens.

Quant au premier, la frequentation des Sauuages auec nos Chrestiens, la douceur auec laquelle ils les traitent, la charité qu'ils leurs témoignent, en fin le bon traitement, & l'affable reception que nos Religieux leur font, quand ils les viennent visiter, ce qui arriue presque tous les iours, & les presens qu'ils leur donnent, ioint à l'empressement & l'ardeur incroyable qu'ils leur témoignent pour leur conuersion, pourront auec le temps adoucir leur humeur barbare, & leur faire connoistre leurs erreurs.

Pour le second obstacle, le Reuerend Pere Raymond par ses soins infatigables, l'a rendu tres-facile à surmonter; car outre qu'il pourra maintenant faire leçon de cette langue Sauuagesse aux nouueaux Missionnaires, ils y pourront d'eux-mesmes s'y rendre parfaits par le moyen de son Dictionaire, & de sa Grammaire qu'il a composée. Dauantage nos Sauuages, au moins vne bonne partie commencent desia à baragoiner François; il y a apparence que tant plus ils frequenteront parmy nous, tant plus nous nous rendrons intelligibles à eux, & capables de les instruire dãs les mysteres de nôtre foy.

Reste maintenant, mon cher Lecteur, que tu ioigne tes prieres aux nostres, & que tous ensemble nous supplions infiniment la souueraine Ma-

jeſté de noſtre Dieu, qu'il jette ſes regards fauorables ſur ce pauure peuple, qu'il leur éclaire l'entendement, & le rende capable des myſteres adorables de noſtre ſainte Religion.

Des François de noſtre Colonie.

CHAPITRE SECOND.

QVoy que i'aye bien de la peine à me reſoudre à traiter vne matiere ſi épineuſe, & qui ſans doute ſera épluchée de bien prés, & plus exactement ſyndiquée que toutes celles que i'ay cy-deuant déduites, & dans laquelle ie dois auoir autant de parties aduerſes, qu'il y a d'habitans dans les iſles, qui tous infailliblement prendront intereſt dans cette affaire : il faut neantmoins pour ne rien obmettre de ce qui peut contribuer à vne autant parfaite connoiſſance du pays qu'elle ſe peut donner, faire voir qu'els ſont les habitans de la Colonie, ſans toutefois intereſſer aucun particulier.

Il eſt vray que nos Colonies Françoiſes, ont eſté compoſées comme toutes les autres Colonies, c'eſt à dire, de toute ſorte de gens ramaſſez : De toutes les nations de la terre, de tous eſtats, de tous âges, & tout diſſemblables en leurs religions & en leurs mœurs : I'aduoüe encore qu'il s'y eſt rencontré quelques impies, quelques athées, & pluſieurs libertins, leſquels apres auoir fait quelques petites

fortunes qui les pouuoient mettre à leurs aises pour le reste de leurs iours, sont venus manger dans les ports, & dans les avres de France tout leur petit fait, auec des desbauches & des scandales qui ont fait décrier & les isles & leurs habitans. Mais il faut donner ce témoignage à la verité, que i'y ay tousiours remarqué plusieurs bonnes familles, & des gens d'honneur qui viuoient dans la crainte de Dieu, & dans la pratique d'vne tres-solide vertu. Presque tout le commun peuple y vit auec beaucoup de franchise, la vertu y est estimée, & les vices, & les vicieux y sont haïs & blasmés de tous. On y frequente les Eglises auec beaucoup de deuotion, & la pratique des Sacremens y est ordinaire; en vn mot, le Christianisme y est autant & aussi solidement estably comme dans la France.

C'est vne chose tres-difficile de bien décrire l'estat dans lequel a esté cette Colonie, iusques dans les années cinquante & cinquante-vn; car elle a esté affligée de tant de mal-heurs, de famines, de guerres Ciuiles & Estrangeres, d'oppressions & de delaissemens, que l'estat florissant auquel ie la vois maintenant, passée dans mon esprit pour vn grand miracle.

De tout le grand nombre d'hommes qui alloient dans ces isles pour les peupler, à peine en trouuoit on vn seul qui pretendit de s'y establir pour le reste de ses iours, aussi tost qu'ils auoient gagné quelque peu de choses, ils se retiroient dans leurs pays natal, & en leur place il y en reuenoit des

autres qui en faiſoient autant, ſi bien qu'ils ont touſiours tiré du pays tout ce qu'ils ont pû, ſans ſe mettre en peine de le cultiuer, ny de l'embellir. La pluſpart n'ont iamais baſty que pour le temps qu'ils ont eu deſſein d'y demeurer, & meſme ils dédaignoient de planter vn arbre duquel ils n'eſperoient pas de manger du fruict : Mais les choſes ont tellement changé de face, que ceux qui connoiſſent maintenant l'eſtat de la France, s'eſtiment trop heureux de ſe pouuoir eſtablir dans ces iſles; car elles ſont pour le moins autant polies & peuplées que les plus belles Prouinces de l'Europe.

Le Roy a eſtably en l'année mil ſix cens quarante-cinq, vne Iuſtice ſouueraine dans les Iſles de ſainct Chriſtophe, de la Guadeloupe, & de la Martinique, de laquelle les Arreſts, (tant pour le Ciuil que pour le crime) ſont ſans appel. Le Gouuerneur de chaque iſle preſide dans cette Iuſtice, & luy-meſme crée les Conſeillers, & les peut changer ſelon qu'il le trouue à propos, ſi bien qu'il eſt non ſeulement ſur cette iuſtice, mais encore ſur tout le peuple de ſon iſle, ce que le premier mobile eſt à l'égard des autres Cieux; de ſorte que le plus grand bon-heur qui puiſſe arriuer dans toutes ces iſles, eſt d'auoir vn homme de bien pour Gouuerneur. Car comme ſon exemple peut cauſer beaucoup de bien quand il eſt vertueux; il eſt auſſi capable de cauſer vne infinité de maux, lors qu'il a quitté la crainte de Dieu.

Regis ad exemplum totus componitur orbis.

Les Seigneurs de la Compagnie des isles de l'Amerique, ont depuis trois ou quatre ans vendu les principales isles aux Gouuerneurs qui y sont maintenant, & ie crois que c'est vn grand bien pour les habitans qui n'auront plus à faire à tant de maistres, desquels ils receuoient tres peu de soûlagement, quoy qu'il leur falloit payer fort exactement les droits de cent liures de petun & plus par chacun an. Ils ont maintenant leur Seigneur present, qui ayant le soin de conseruer la terre comme son propre, & les habitans comme ses bons & veritables sujets, sera sans doute plus cordialement aymé, & plus respectueusement honoré d'eux.

Il n'y a point de garnison entretenuë dans toutes ces isles, mais les habitans sont diuisés par compagnie, & chacun d'eux fait la garde de temps en temps au logis du Gouuerneur dans les forteresses, ou aux lieux destinés à ce sujet par le Gouuerneur.

Les Capitaines & Officiers de ces Compagnies iouyssent de plusieurs priuileges, comme d'exemption de droit, tant pour leurs personnes que pour leurs seruiteurs & esclaues. Ils ont aussi la preference quand il arriue des Negres. Tous les habitans les honorent, & leurs obeyssent comme s'ils estoient leurs soldats.

Ie ne puis assez exalter vne loüable coustume qu'ont les habitans de toutes ces isles ; car comme ils n'ont aucun vsage d'argent, aussi n'y a-il aucun cabaret ny hostellerie parmy eux; si bien que quand

ils veulent faire voyage, chacun prend ſon liƈt de coton ſur ſon eſpaule,& ſe mettent en chemin plus qu'en demy Apoſtre. Car ſi ce n'eſt, *ſine virga*; c'eſt touſiours *ſine pera*, & bien ſouuent *ſine calceamentis*. En quelque lieu que midy les prenne, ils entrent dans la premiere caſe, dans laquelle on leur donne fort liberalement dequoy ſe ſubſtenter, & apres qu'ils ont bien beu & bien mangé, ils payent leurs hoſtes par vn grand mercy.

Il ne faut pourtant pas inferer de ce que i'ay dit, qu'il n'y a ny tauerne ny cabaret, que les habitans en ſoient plus ſobres & moins ſujets à l'yurognerie ; car la deſbauche des Allemans n'eſt que l'ombre des excez de vin & d'eau de vie, que font les habitans de ces iſles : Il eſt vray que ce n'eſt pas ſouuent, mais ſeulement quand les nauires arriuent chargés de boiſſons.

L'on ne ſe ſert point du tout d'argent monnoyé, mais tout le negoce du commerce de nos habitans ſe fait par troc. Le Iuge met la taxe à toutes les denrées, leſquels on achete donnant en échange du petun, du ſucre, du gingembre, du coton, de l'indigo, & autres marchandiſes du pays, ſelon que la taxe le porte.

Les Seigneurs de la compagnie ſe ſont aduiſés, pour arreſter les François dans ces iſles, & y affermir l'eſtat de leur Colonie, d'y faire paſſer des filles pour les marier aux habitans, & cela a merueilleuſement reüſſi, & y a arreſté pluſieurs François, qui ont peuplé le pays, en ſorte que l'on y voit mainte-

nant tres-grand nombre de ieunes garçons, & de ieunes filles de douze, de quinze & de dix-huit ans, qui n'ont iamais veu la France.

Lors qu'il arriue des filles dans le pays, on a vn grand ſoin de les loger chez quelque perſonne vertueuſe, en ſorte qu'il ne s'y paſſe aucun deſordre, & auſſi-toſt pluſieurs habitans qui ne reſpirent que des femmes courent à l'amour & au marché tout enſemble. Chacun conſidere celle qui luy agrée le plus, & apres en auoir fait vn choix arreſté, il conuient du prix de cette fille auec celle qui en a la conduite. Puis on paſſe le contract ſur le champ, & dans peu de iours on les marie.

Mais comme le mot de vendre & d'acheter choque l'eſprit d'vne nation libre, comme ſont les François; il faut ſçauoir que ce commerce prend ſa ſource d'vne ancienne couſtume, qui tient lieu de loy dans toutes les iſles, & qui obligent toutes perſonnes, qui a paſſé aux frais d'autruy dans les Indes, à ſeruir celuy qui a payé ſon paſſage, par l'eſpace de trois ans entiers comme vn eſclaue : ſi bien que toutes ces filles n'ayant pas eu de quoy ſubuenir aux frais de leurs paſſages, elles demeurent obligées enuers ceux qui les ont fait paſſer de trois ans de ſeruitude, & il faut que ceux qui les veulent épouſer achetent non les filles, mais leur liberté, d'où vient que c'eſt vn grand bon-heur pour vne fille, lors qu'elle peut trouuer de quoy payer ſon paſſage, qui n'eſt que cinquante liures, ou tout au plus vingt eſcus, elles en ſont beaucoup mieux

pourueuës, & elles rencontrent des partis assez auantageux.

Toutes ces femmes y sont autant fecondes, comme dans l'Europe, & esleuent leurs enfans auec beaucoup de facilité, iusqu'à l'âge de sept à huict ans, auquel âge la pluspart semblent estre arrestés tout court, le tin leur pâlit, ils deuiennent languissans, & plusieurs meurent en cét âge. Pour moy, ie crois que cela vient des viures du pays, & principalement des figues, Bananes, & patates qui engendrent beaucoup de vers: car i'en ay fait ouurir plusieurs dans l'estomach, desquels i'ay trouué grand nombre de vers enlassez ensemble, ausquels i'impute auec beaucoup de probabilité la cause de ce languissement, & mesme de leur mort. Quand ils vont iusqu'à l'âge de douze ou treize ans, ils se délient tout à coup & croissent à merueille.

Il y a beaucoup de chose que le Lecteur curieux pourroit souhaiter dans ce Chapitre, touchant les habitans François: mais comme ie les ay écrits en diuers endroits de ce liure, ce seroit vne chose superfluë de les repeter icy.

Des Esclaues, tant Mores que Sauuages.

CHAPITRE TROISIESME.

PLaton a beau dire, parlant des serfs & esclaues; que c'est vne chose tres-difficile que la possession d'vn homme ; & que mesme le Christianisme se preuale tant qu'il voudra de la douce liberté des enfans de Dieu, qui rejette & abhorre tout esclauage; on persuadera plustost aux riches du monde de renoncer à leurs moyens, qu'aux habitans des Indes de ne point tenir d'esclaues, & d'abolir le honteux commerce, vendition & achapt de leurs semblables, ie dis mesme des Chrestiens, & regenerez des eaux salutaires du Sacrement de Baptesme comme eux ; car c'est en cela que consistent toutes les richesses du pays, & vn homme n'est puissant, riche & honoré dans ces lieux, qu'à proportion du nombre de ses esclaues & seruiteurs.

Les esclaues desquels se seruent ordinairement nos habitans, sont de deux sortes, sçauoir les Negres, que nous appellons en France, Mores ou Ethiopiens; & les Sauuages de la terre ferme, & non ceux des isles camercanes : car à moins que de leur creuer cruellement les yeux, comme a fait de mon temps vn Gouuerneur de Montsarat à quelques Sauuages de la Dominique, il est impossible de les retenir.

Pour ce qui regarde les Negres, ils sont amenez dans toutes les Indes des costes d'Angole, de Guynée, ou du Cap vert, par des marchands qui les vont traiter le long de la coste, pour du fer, de l'eau de vie, des thoiles, & semblables denrées qu'on leur porte de l'Europe, & bien souuent pour rien; car s'ils les peuuent attirer dans leurs nauires à force de caresses, de boisson & de presens, ils leuent l'ancre, les emmeinent, & encor bien qu'ils soient libres, ils en font des esclaues, ayant ainsi bien souuent pour rien, les marchands & la marchandise.

Les Espagnols nous en ameinent aussi bien souuent, mais contre leur intention; car quand ils viennent à approcher des terres, rencontrant des vaisseaux plus fort qu'eux, qui les achetent à grands coups de canons, presque tous ceux-cy viennent de la coste d'Angole, & sont baptisez, soit par les Espagnols (qui ne font aucune difficulté de les baptiser sans aucune instructiõ, sous l'esperance qu'ils ont de les instruire auec le temps) soit par des Prêtres Chrestiens de leur nation mesme: car plusieurs d'entr'eux m'ont asseuré qu'ils ont des Prestres qui font les mesmes choses que nous.

Ceux qui viennent du Cap-vert sont Mahometans, mais si stupides & ignorans, que tout ce qu'ils ont de connoissance & d'obseruation de leurs loix, n'est pas à peine suffisant pour faire connoistre qu'ils en sont.

Tant les vns que les autres nous donnent beaucoup de peine à les instruire, à raison de leur igno-

rance & ſtupidité : mais ce qui nous conſole dans nos trauaux eſt qu'ils ne ſont pas employez en vain, car la pluſpart d'entr'eux, apres auoir eſté inſtruits & baptiſez, ſont tres-conſtans en la foy, tres-bons Chreſtiens, & qui bien ſouuent ſeruent d'exemple de pieté à nos François.

Nos habitans eſtiment beaucoup plus les Negres d'Angole que ceux du Cap-vert, tant pour la force du corps, que pour l'adreſſe en tout ce qu'ils entreprennent. Lors qu'ils ſont échauffez, il ne faut pas eſtre trop bon queſteur pour en éuenter le frais, & les ſuiure à la piſte partout où ils ont paſſé; car ils ſentent ſi fort le boucain, que les lieux par où ils ont cheminé, l'air en eſt infecté plus de demy-heure apres leur paſſage : les Negres du Cap-vert ne ſentent pas la moitié ſi fort. Ils ont la peau plus noire, les membres du corps mieux proportionnez, & les traits du viſage plus delicats, & il me ſemble qu'ils ſont d'vn naturel plus doux & plus ſociable.

Nos habitans traitent ces pauures miſerables, ny plus ny moins que nous traitons les cheuaux en France : ils en tirent du trauail autant que la nature leur en peut permettre; s'ils les ſollicitent dans leurs maladies, c'eſt pluſtoſt de peur de perdre ce qu'ils valent & leur ſeruice, que par compaſſion qu'ils ayent de leurs maux. Ils tiennent pour maxime excellente dans le gouuernement des Negres, de ne leur iamais témoigner l'affection qu'ils leurs portent, de ne les point frapper à tort, non plus que de

ne leur pardonner iamais aucune faute ; d'où vient qu'à la moindre qu'ils commettent, ils les battent sur la chair nuë auec des liannes, qui sont plus de mal que les nerfs de bœufs, ne plus ne moins que les Turcs donnent des bastonnades à leurs esclaues. Plusieurs les battent tous pour les fautes d'vn particulier. Apres qu'ils ont tout le corps meurtry & deschiré, ils les lauent auec de l'eau, du sel, & du piment, ce qui leur cause autant de douleur que les coups qu'ils ont receu.

C'est veritablement en ces mal-heureux que se verifie le dire d'vn Poëte chez Platon : *Dimidium mentis Iupiter illis aufert* (*lib. 6. leg. cap. 6.*) comme ie l'ay remarqué en mille rencontres, sçauoir que Dieu oste la moitié du iugement aux esclaues, de peur que reconnoissans le miserable estat de leur condition, ils ne se jettent dans le desespoir : car encore bien qu'ils soient grands railleurs, vains, & adroits en tout ce qu'ils font ; ils sont pourtant si stupides, qu'ils n'ont pas plus de ressentiment de leur esclauage, que s'ils n'auoient iamais eu aucune connoissance du bon-heur de la liberté. Ils font de toute terre leur patrie, pourueu qu'ils y trouuent à boire & à manger ; & bien éloignez qu'ils sont des sentimens des filles de Sion, qui disoient se voyant dans vne terre estrangere ; *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena* ? Quand il arriue vne Feste ou vn Dimanche, ils s'oignent tout le corps d'vne huille qui les fait paroistre plus noirs & plus beaux ; ils se rasent la teste, laissant des couronnes de leurs

cheueux, à la façon que nous autres Religieux la portons, ou des chaperons, ou des estoiles: les femmes se tressent les cheueux, quoy que tres-courts & crepus comme laine: ils font des assemblées où ils dansent à leur mode au son du tambourin, ou de la callebasse, auec autant d'allegresse que s'ils estoient les plus heureuses gens du monde. Ce tambourin n'est autre chose qu'vn tronc d'arbre creusé, sur lequel est estendu & lié auec vne corde, vne peau de loup marin. L'vn d'eux le tient entre ses jambes, & ioüe auec ses doigts comme sur vn tambourin de basque; quand il a ioüé vn verset, l'assemblée en chante vn autre, & ainsi ils continuent alternatiuement.

Mais si le boire ou le manger leur manquent, ils sont bien-tost reduits au desespoir, n'y ayant point d'extremité qu'ils ne choisissent pour s'en déliurer, mesme iusqu'à s'oster la vie de leurs propres mains, comme il arriua à cinq pauures Negres, l'an mil six cens quarante-sept, dans l'isle de sainct Eustache. Ces pauures mal-heureux se voyant dans vne terre la plus ingratte & moins feconde de toutes les isles de l'Amerique, dans laquelle ils ne pouuoient trouuer vn verre d'eau pour se raffraischir, se resolurent de s'en retourner dans leur pays par la porte de la mort, (car la pluspart d'entr'eux croyent qu'en mourant ils s'en retournent dans leur terre natale) ils se firent tous les vns apres les autres la charité de se pendre à des arbres, auec des cordes de mahot; ils commencerent par les plus ieunes, & la derniere

fut vne vieille femme âgée de plus de octante ans, laquelle apres auoir rendu ce bon seruice aux autres, prit la peine de se le faire à elle-mesme.

Puisque ce mal-heur leur arriua dans vne isle si necessiteuse; il ne sera pas desagreable au Lecteur, que i'en dise deux mots.

Cette isle donc, appellée sainct Eustache, n'est à proprement parler qu'vne montagne de roches, raboteuse, & couuerte d'autant de terre qu'il en faut pour nourrir les arbres qui croissent dessus, contenant enuiron trois ou quatre lieuës de circuit: elle est située à seize & demy, ou dix-sept degrez de la ligne, & dépend des Estats de Holande, lesquels y auoient desia fait eriger vn fort & plusieurs bastimens de brique, qui valent mieux que toute l'isle: elle estoit habitée, quâd i'y passay & y fis vne residence de six semaines en habit seculier & inconnu, de toute sorte de nations; mais sur tout d'vn grand nombre de renegats & d'apostats & de foy & de religion, de quantité de criminels, de plusieurs fugitifs de l'isle de sainct Christophe, & autres circonuoisines, & de beaucoup de banqueroutiers d'Holande: ie ne m'en estonne nullement, cette terre n'estant propre qu'à retirer semblables canailles, ou des gens qui sont las de leur vie, ou contraints d'en mener vne plus miserable que celle des Forçats & des Galeriens; car dans toute cette isle il n'y a pas vne seule fontaine, riuiere, ny puits, d'où on puisse tirer vne seule goute d'eau douce. De sorte que la condition des habitans de cette isle

estoit pour lors plus mal-heureuse que celle de ces illustres Confesseurs releguez dans les solitudes de Chersone, qui estoient contraints d'acheter par vn trauail de douze lieuës, dequoy se moüiller la langue. En l'an 1648. que i'y passay, les plus aisez de cette isle commençoient à y faire bastir des cisternes, ie crois que cela les aura soûlagez; au reste pendant le tẽps que i'y demeuray, i'y enduray plus de faim & plus de soif, que ie n'auois fait en toute ma vie. Cela soit dit en passant, retournons à nos Negres. Ie ne puis passer sous silence vn trait bien particulier de leur brutale insensibilité. Deux sœurs Negresses du Cap-vert, vne âgée de onze à douze ans, & l'autre de quatorze à quinze, furent enleuées de leurs pays en diuers temps, & par de differents marchands & emmenées dans les Indes. Vne fut renduë dans l'isle d'Antigoa au Gouuerneur, & l'autre à Monsieur le General de Thoisy dans la Guadeloupe, depuis emmenée dans la Martinique & de là en France, par Madame la Generale sa femme. Comme ie m'en retournois en sa compagnie en la France, il arriua que nous fusmes contraints par hazard de prendre terre dans l'isle d'Antigoa: nous fusmes disner & nous raffraischir chez Monsieur le Gouuerneur, où estoit la sœur de cette Negresse que nous conduisions en France. O estrange dureté de cœur & insensible stupidité, celle qui estoit auec nous ayant reconnu sa sœur, l'acosta sans s'émouuoir aucunement: elles s'entretinrent quelque peu de temps auec autant de froideur &

d'indifference,que ie ferois auec vne personne que i'aurois quitté depuis demy-heure. Leur separation fut toute semblable: Iuge,mon cher Lecteur, quelles larmes de tendresse & d'amour auroient versé nos François en semblable rencontre ? Quels sanglots & quels regrets leur auroient percé le cœur, quand il auroit fallu se separer pour ne se iamais reuoir en ce monde.

Il faut en fin que i'aduoüe ingenuëment, & que i'adore auec toute humilité les profonds & inconceuables secrets de Dieu ; car ie ne sçay ce qu'a fait cette mal-heureuse nation, à laquelle Dieu a attaché comme vne malediction particuliere & hereditaire, aussi bien que la noirceur& laideur du corps, l'esclauage & la seruitude. C'est assez d'estre noir, pour estre pris, vendu, & reduit à l'esclauage par toutes les nations du monde. Mais ce qui est de plus estrange, c'est qu'eux mesmes ne se contentent pas de faire esclaues leurs ennemis pris en guerre ; mais au moindre larcin que commet vn d'entr'eux,il est rendu esclaue & sujet à estre vendu aux estrangers,luy & tous ses parens. Plusieurs personnes qui frequentent ces costes, m'ont asseuré qu'ils vendent iusqu'à leurs propres enfans, & ce qui est horrible, eux-mesmes pour des bouteilles d'eau de vie, s'engagent pour toute leur vie à vne dure seruitude, pour auoir de quoy s'enyurer vne fois.

Quant aux Sauuages esclaues, ils ne sont pour l'ordinaire pas gens de grand trauail ; mais ils sont fort

fort adroits à la pesche & à la chasse ; en ce cas vn seul vaut bien souuent mieux que deux Negres, car il n'en faut qu'vn pour nourrir vne assez ample famille. Ils sont pour l'ordinaire si melancholiques, qu'on n'en sçauroit tirer du seruice, si ce n'est en les flatant, & c'est vn Prouerbe dans le pays, battre vn Negre c'est le nourrir; mais au contraire, crier vn Sauuage c'est le battre, & le battre c'est le faire mourir. Ils sont d'vn naturel fort bonasse, simples, & tres-constans en la foy, quand ils l'ont vne fois embrassée, pourueu toutefois qu'ils ne retournent point dans leur pays; car en ce cas ils feroient tout de mesme que les autres.

Fin de cette cinquiesme Partie, & de tout le Liure.



L'IMPRESSION DE CE LIVRE estant acheué, i'ay heureusement rencontré la concession du Roy, touchant les Isles de l'Amerique, en faueur des Cheualiers de Malte : I'ay creu que c'estoit vne piere à estre icy inserée, afin que tous ceux qui connoistront pur la lecture de ce Liure l'estat de toute ces isles, apprennent en mesme temps en quelle façon elles sont tombées en la possession des Cheualiers de Malte, & pareillement le grand bien que l'on doit esperer d'vne acquisition si glorieuse & si vtile à toute la Chrestienté, & à l'estat de la France.

LOVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre : A tous presens & à venir, Salut. L'Ordre de S. Iean de Hierusalem s'est monstré si vtile à l'Eglise par ses seruices & sa continuelle resistance aux entreprises des Mahometans ennemis de la Foy, dont les victoires frequentes qu'il a sur eux remportées en tant de combats sont des marques certaines, esquels grand nombre de Cheualiers ont espanché leur sang & prodigué leur vie pour le salut commun, & les Hospitaux ont esté si dignement & charitablement administrez par iceluy depuis son institution, qu'il seroit vtile qu'il eust son siege non seulement en l'Isle de Malte, mais aussi en d'autres & plusieurs endroits, afin que ce fussent autant de stations, forteresses & remparts pour la Chrestien-

té,& d'azilles aux fidels. Ces considerations & l'affe-ction que les Roys nos predecesseurs, & nous à leur exemple auons tousiours portée audit Ordre, nous ont fait fauorablement entendre aux supplications qui nous ont esté faites de la part de nostre tres-cher Cousin le Grand Maistre dudit Ordre de saint Iean de Hierusalem, par nostre amé & feal Conseiller en nos Conseils Cheualier & Bailly d'iceluy, & Ambassadeur de nostredit Cousin le Grand Maistre prés nostre personne le sieur de Souvré ; Que le sieur Bailly de Poincy Grand Croix dudit Ordre, apres plusieurs beaux emplois en France, auroit esté enuoyé par le feu Roy nostre tres-honoré Seigneur & Pere, son Gouuerneur & Lieutenant general és Isles de S. Christophe, & autres Isles de l'Amerique peu connuës pour lors, lesquelles depuis sous sa conduite sont habitées de grand nombre de François, en quoy ledit sieur Bailly de Poincy n'auroit rien espargné pour y maintenir nostre authorité, l'éclat & la dignité du nom François ; Mesmes auroit fait bastir plusieurs forts à ses despens, & se seroit aussi formé vn reuenu considerable par acquisitions qu'il a faites dans lesdites Isles, ayant employé pour cét effet le reuenu de plusieurs années de deux des plus belles Commanderies dudit Ordre, desquelles il iouyssoit en France, lesquels Domaines par droit de pecul appartiennent à son Ordre, auquel d'abondant ledit sieur Bailly de Poincy comme bon Religieux en a donné toutes les seuretez necessaires; En sorte que nostredit Cousin le Grand Maistre & le-

dit Ordre s'en peut dire dés à present le vray proprietaire, sans attendre qu'ils luy reuiennent apres le deceds par droict de despoüille, à quoy nostredit Cousin le Grand Maistre a desiré ioindre la proprieté entiere desdites Isles de S. Christophe, par l'acquisition d'icelles, pour laquelle nostredit Cousin a enuoyé ses ordres & pouuoir audit sieur de Souvré, afin de traiter auec ceux de la Compagnie desdites Isles sous nostre bon plaisir, & sous l'esperance que nous aurions le traité agreable, & que nous y ioindrions en outre ce qui nous appartient esdites Isles, afin de pouuoir par nostredit Cousin & son Ordre y former vn establissement pour le seruice & la deffense de la Chrestienté, & pour la conuersion des Sauuages à la Religion Catholique. A CES CAVSES, & apres auoir fait voir en nostredit Conseil les Lettres de concession par nous cy-deuant faites à ladite Compagnie des Isles de l'Amerique du mois de Mars 1642. L'acte de deliberation de l'assemblée de ladite Compagnie de l'Amerique, pour la cession vente & alienation de tout ce qu'ils pourroient pretendre en icelles sous nostre bon plaisir, aux charges & conditions portées par le resultat du deux May 1651. Le traité fait par ledit sieur de Souvré auec ceux de ladite Compagnie, le 24. desdits mois & an, attachez sous le contre-sel de nostre Chancellerie. De l'aduis de nostredit Conseil où estoient la Reyne nostre tres-honorée Dame & Mere, nostre tres-cher frere le Duc d'Anjou, plusieurs Princes, Ducs, Pairs & Officiers de nostre

Couronne, & autres grands & notables personnages de nostre Royaume; Nous desirans fauorablement traiter nostredit Cousin le Grand Maistre & son Ordre, & tesmoigner à toute la Chrestienté l'estime que nous en faisons, & que comme fils aisné de l'Eglise nous ne laissons eschapper aucune occasion pour le bien & l'augmentation de la Religion Chrestienne, & par ce moyen inuiter les autres Princes Chrestiens de faire le semblable, & de contribuer de leur part ainsi que nous faisons à la manutention & propagation de la Foy, de nostre grace speciale, certaine science, plaine puissance & authorité Royale; Auons loüé, agreé, ratifié, loüons, agreons, ratifions & confirmons par ces presentes signées de nostre main la concession cy-deuant faite à ladite Compagnie des Isles de l'Amerique du mois de Mars 1642. Ensemble ledit contract du 24. May 1651. Portant l'alienation vente & cession des droits de ladite Compagnie dans les Isles de l'Amerique, à eux concedées au profit de nostredit Cousin le Grand Maistre & dudit Ordre de S. Iean de Hierusalem : Et adioustant aux concessions faites par cy-deuant, auons de nouueau donné & octroyé à nostredit Cousin & à son Ordre, donnons & octroyons par cesdites presentes ladite Isle de S. Christophe, & autres en general en dependantes conformement audit contract du 24. May, auec toutes leurs consistances, à la reserue des Isles contenuës & specifiées aux contracts de vente dés 4. Sept. 1649. & 27. Septembre 1650. Pour ladite Isle

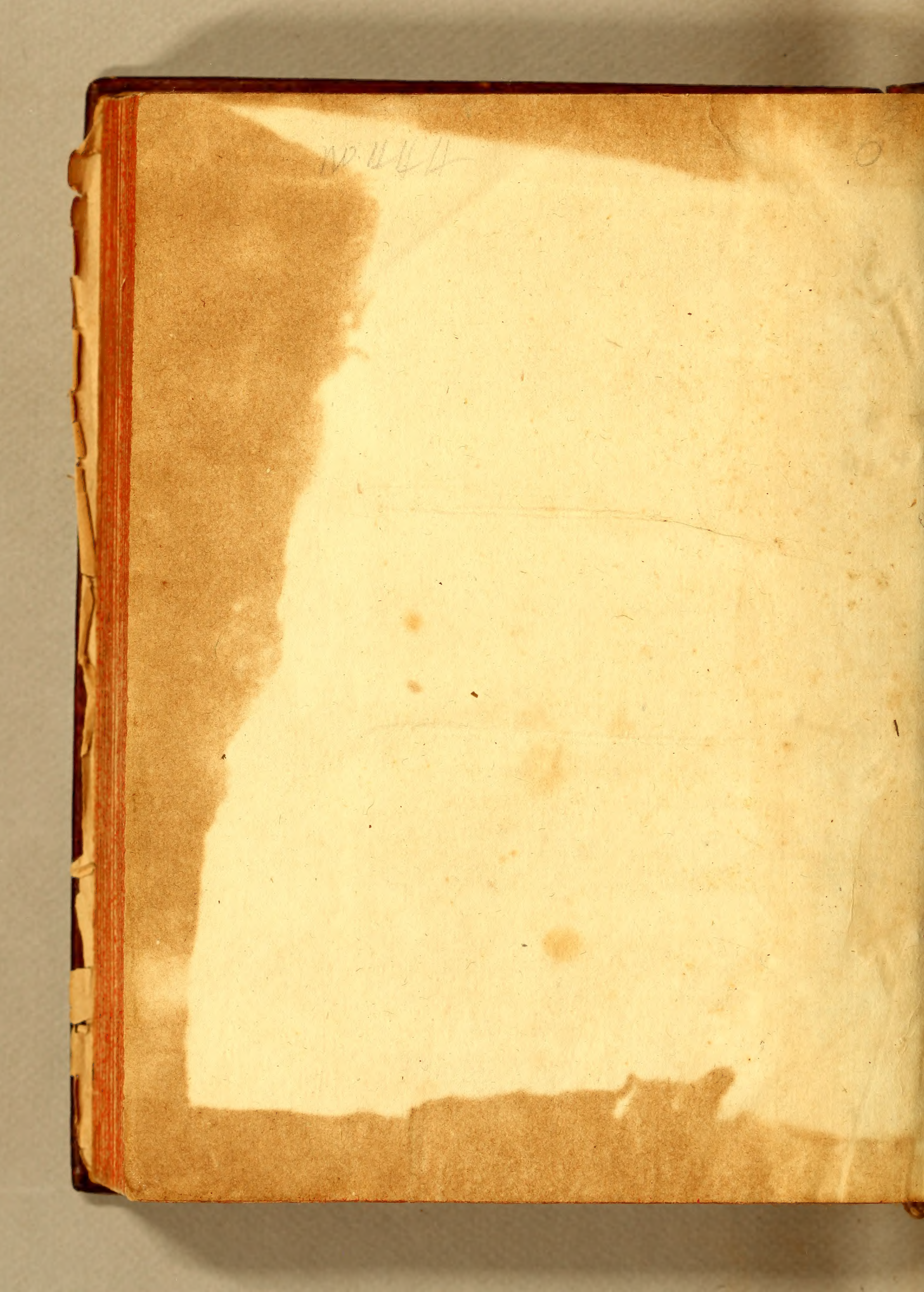
de S. Christophe & autres Isles de l'Amerique en general à la reserue cy-dessus, estre tenuës par nôtredit Cousin le grand Maistre & son Ordre en plain Domaine, Seigneurie directe & vtile proprieté incommutable: Ensemble les Places & Forts estans en icelles, droit de Patronage Laïque de tous Benefices & Dignitez Ecclesiastiques, qui sont ou pourront estre cy-apres fondez, & qui nous peut de present & pourroit appartenir, auec tous droits Royaux, & pouuoir de remettre & commuër les peines, créer, instituer & destituer Officiers & Ministres de Iustice, & Iurisdiction tant volontaires que contentieuses pour passer tous Actes, iuger toutes matieres tant ciuiles que criminelles en premiere instance; & par apel en dernier ressort, & en tous cas le tout à perpetuité en plain fief, & amorty, & sous tel tiltre, & y faire tels establissemens que bon luy semblera, à la seule reserue de la souueraineté qui consiste en l'hommage d'vne Couronne d'or de redeuance à chaque mutation de Roy de la valeur de mil escus, qui sera presentée par l'Ambassadeur dudit Ordre vers cette Couronne, ou par autre Officier d'iceluy en son absence, à la charge que nostredit Cousin le Grand Maistre, & l'Ordre ne pourront mettre lesdites Isles hors de leur main, ny y donner commandement à autres qu'aux Cheualiers des Langues Françoises nos Sujets, sans nous le faire sçauoir & pris sur ce nostre consentement. Si donnons en mandement à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nostre Cour de Parlement

de Paris, Chambre de nos Comptes & autres nos Officiers qu'il appartiendra, que ces presentes ils fassent registrer, & du contenu en icelles faire ioüir nostredit Cousin le Grand Maistre & ledit Ordre plainement, paisiblement & perpetuellement, sans souffrir qu'il luy soit fait, mis ny donné aucun trouble ny empeschement au contraire: Et dautant que des presentes l'on peut auoir besoin en mesme temps en plusieurs lieux, Nous voulons qu'aux copies deuëment collationnées, foy soit adioustée comme à l'Original des presentes. Car tel est nostre plaisir: Et afin que ce soit chose constante pour toûjours, Nous auons fait mettre nostre seel à ces presentes, sauf en autres choses nostre droit & l'autruy en toutes. Donné à Paris au mois de Mars, l'an de grace 1653. Et de nostre regne le dixiéme: Signé LOVIS. Et sur le reply, Par le Roy DE LOMENIE, *Visa* MOLE. Et scellée du grand sceau de cire verte sur lacs de soye.

Collationné à l'Original, par moy Conseiller, Secretaire du Roy, & de ses Finances.

page	ligne	lisez	page	ligne	lisez
10	14	coste	276	15	longueur
15	20	reculer	277	9	griffent
18	3	verre	279	11	frequentées
18	28	Rossey	281	21	vessie
24	20	commun	282	10	chargée
26	30	sont	284	1	tant des pannes que de la graisse superfluë qu'on
29	18	*è nostris*			
29	28	*ex*	285	1	des
30	9	*vineam*	288	17	sortent
31	25	*à Christianissimo*		21	mets
32	3	*Parisiensi*	292	21	remontant
77	21	trauersées	295	1	gentillesse
79	28	bacanale	296	5	tout de bon
80	17	dunette	333	9	labour
91	5	estanche	339	3	s'y
		Seconde Partie.	340	14	nourissant
109	30	ce	343	8	ne
129	titre	vmbilics	348	27	vernis
		Troisiéme Partie.	370	26	reculan
153	6	la	372	16	cét
156	6	qui	373	1	&
165	4	jusques à	405	16	quel
165	9	bout	408	1	moura
168	19	l'esperge	413	2	que
170	17	sul	414	19	croyant
189	13	Isles	443	21	plaind
196	5	impossible	446	4	vnes
196	6	elle	452	15	tout rosty
224	18	*bastard*	457	7	jettant
229	18	euable	459	23	&
234	13	Rayé	462	3	havres
259	10	débroüillez	467	3	passe
260	18	recherchées	469	7	salut
274	14	qu'il	474	14	Ils rencontrent
			479	17	venduë

Lisez dans la traduction du Sauuage de nous au lieu d'acause de nous, & du saint Esprit au lieu de par le, & le reuancher de la honte & malice des hommes. Le Pere Raymond a esté contraint de se seruir de ces termes pour exprimer nos mysteres, dautant qu'il n'en a peu trouuer de plus propre dans leur langue.




0
E654
D975h

